Don de Francis Jouan
14/12/50.

PENSÉES

DE

M. LOUIS VEUILLOT

PQ
2471
.V7
A6
1868
SMRS

PENSÉES

DE

M. LOUIS VEUILLOT

RECUEILLIES DE TOUS SES OUVRAGES

PAR

L'ABBÉ J. CHARBONNEL

DU DIOCÈSE DE MENDE

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 27

1868

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pensesdemlouis00veui

M. Louis Veuillot nous a déjà donné un grand nombre d'ouvrages.

Pour en apprécier la valeur, il suffirait de savoir que ces livres ont eu de nombreuses éditions, il suffirait de compter et de peser les honorables suffrages qui ont été donnés à l'auteur, et de considérer la place qu'il occupe dans les rangs de la milice chrétienne; mais, ce qui prouve encore plus en faveur de leur mérite, c'est la colère qu'ils ont excitée dans les rangs ennemis et l'extrême injustice avec laquelle ils sont critiqués, ou, pour mieux dire, diffamés.

Quand un écrivain jouit ainsi de l'estime de ses frères, et suscite d'autre part des contradictions si passionnées, l'Église étant d'un côté, l'impiété de l'autre, nous devons croire que cet écrivain a bien défendu la vérité, bien combattu l'erreur.

Tel est d'ailleurs le témoignage que lui a donné l'auguste Pie IX : « Vous avez combattu dans l'a-
« rène avec une grande vaillance et une grande
« utilité pour la vérité et pour la justice... Vos

« écrits, remarquables par leur élan, par une noble « fermeté d'esprit, respirent la faim et la soif de « la justice. »

C'est après avoir entendu cette parole de Pie IX que nous avons conçu l'idée de former ce recueil, dans le but de mettre à la portée de tout le monde la substance de cette vaste apologétique à laquelle M. Veuillot a consacré trente ans de sa vie, et que tant de bons juges ont trouvée si appropriée aux besoins du temps.

M. Veuillot, à qui nous avons communiqué ce projet, nous a honoré de la réponse suivante :

« Monsieur l'abbé, je goûterais assez, probablement par un mauvais fond d'amour-propre, l'idée d'un recueil de pensées tirées de mes œuvres. Il me semble que ce serait un bon moyen de rétablir ma réputation si grièvement compromise sous le rapport des sentiments humains. On verrait là que je suis un homme comme un autre, grand avantage en ce temps de démocratie et de bassesse.

« Mais, s'il n'y avait que ce profit à prétendre, ce ne serait pas la peine de disséquer tant de volumes. Il faudrait pouvoir espérer que ces lieux communs seront de quelque avantage à une quantité de nos contemporains qui, hélas, ne connaissent plus même l'A B C de la religion et du bon sens.

« A cette condition, et dans le cas où l'immensité du travail ne vous effraierait pas, j'y donne les mains. »

Nous aurions voulu qu'un autre, plus habile sinon plus dévoué, ou se chargeât du travail, ou tout au moins en prît la direction. Nous avons écrit à M. Veuillot quelle était à cet égard notre façon de penser; il nous a encore honoré de ces quelques lignes :

« Monsieur l'abbé, je repars demain pour trois semaines, et toutes sortes de petites choses à faire m'empêcheront d'aller jusque chez vous; mais je peux vous dire qu'aucune conversation ne me ferait changer d'avis sur le travail d'*extraction* dont vous avez eu l'idée. Je ne le ferai point, mon frère ne le fera point, et il ne sera pas fait, s'il n'est fait par vous. Vous seul avez assez de patience et d'affection pour mener à bout une pareille besogne. Du reste, mon frère juge, comme moi, qu'elle pourrait n'être pas sans intérêt et sans fruit. Il ajoute, comme moi, que la patience et l'affection ne suffiraient pas, qu'il faut du discernement pour cueillir et disposer : c'est le don que je vous ai toujours connu. Maintenant, décidez. »

Nous devons ajouter que M. Veuillot ne nous a donné d'autre concours que le conseil de viser à la brièveté et l'approbation suivante :

« Monsieur l'abbé, j'ai enfin trouvé le moment de lire la *table des matières*. Je n'imaginais pas que j'eusse traité de tant de choses, et j'ai bien besoin de ma confiance en vous pour admettre que mes inspirations sur ces grands thèmes peuvent soutenir la lecture. Cette table des matières est

vraiment appétissante. Elle me tenterait, si le livre était tiré d'un autre auteur. Tout est dans un bel ordre. Il y a un commencement, une suite, une fin. Voilà le triomphe de la patience. Je m'étais borné à ramasser et à tailler les pierres; vous en avez fait un édifice. Reste à savoir si ce sont de vraies pierres : le public en jugera. Dans tous les cas, vous et moi, nous avons fait de notre mieux, et comme notre intention tout au moins est bonne, le bon Dieu saura bien en tirer parti.

« Je suis bien respectueusement,

« Monsieur l'abbé,

« Votre tout dévoué serviteur,

« Louis Veuillot. »

A NOTRE CHER FILS LOUIS VEUILLOT,

A PARIS.

PIE IX, PAPE,

Cher fils, Salut et bénédiction apostolique,

Nous vous félicitons, cher fils, parce que, écarté de l'arène où vous combattiez si vaillamment et si utilement pour la vérité et pour la justice, loin d'enfouir le talent qui vous a été confié, vous avez continué d'un cœur joyeux à servir la cause que vous défendiez et à lui porter de nouveaux secours. C'est ce qu'attestent vos plus récents écrits, ce que confirme le dernier, dont vous Nous avez fait hommage, sur la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, publié pour venger sa divinité outragée. D'après le peu que Nous avons pu en apprécier au milieu de Nos occupations multipliées, Nous avons jugé que vous avez choisi la méthode de toutes la plus propre à atteindre le but annoncé, et que, dans l'exécution, vous vous êtes montré pleinement égal à vous-même. Nous dirons encore que cette nouvelle œuvre, telle qu'elle s'est offerte à Nous, emprunte un éclat extérieur et tout particulier de la nature même des épreuves auxquelles vous êtes soumis; puisque, dans ces circonstances d'adversité, elle respire cette faim, cette soif de la justice, cet élan et cette fermeté d'esprit que vous avez montrés jadis en

soutenant le combat auquel vous étiez engagé. Quoique Nous Nous fussions senti ému de vos peines et tendrement incliné à compatir au sort qui vous était fait, Nous avons jugé les condoléances inopportunes, l'Apôtre disant : *Heureux l'homme qui supporte l'épreuve;* et même : *Considérez, mes Frères, comme le sujet d'une entière joie les diverses afflictions qui vous arrivent.* C'est pourquoi, puisque votre constance atteste que l'épreuve de votre foi produit réellement en vous cette patience qui est parfaite dans ses œuvres, Nous sommes plutôt porté à vous féliciter et obligé de vous exciter à la joie. Afin qu'il vous soit plus facile de l'obtenir, Nous vous présageons et Nous demandons instamment à Dieu pour vous un accroissement toujours plus abondant de la grâce, et Nous vous donnons avec amour, à vous et aux vôtres, la bénédiction apostolique, augure de ce don céleste et gage de notre bienveillance particulière et de notre affection.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 9 juillet 1864, de notre pontificat l'an dix-neuvième,

PIE IX, PAPE.

OUVRAGES

DE M. LOUIS VEUILLOT.

N. B. Pour que le lecteur puisse aller à la source, on l'a indiquée à la fin de chacun des extraits. Les premiers chiffres marquent le volume selon l'ordre qui suit, et les seconds désignent la page de ce même volume.

1. VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. 8e édition. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. Chez Gaume, éditeur, rue de l'Abbaye, 3.
   VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST illustrée. 1 vol. in-8o, 16 fr. — Palmé, rue de Grenelle-Saint-Germain, 25.
2. SATIRES. 3e édition. 1 vol. in-18, 3 fr. 50. — Ruffet, rue Saint-Sulpice, 38.
3. LES FRANÇAIS EN ALGÉRIE. 5e édition. 1 vol. in-8o, 2 fr. — Mame, Tours.
4. VIE DE SAINTE GERMAINE. 1 vol. in-18, 35 c. — Palmé.
   MÉLANGES. 1re série, 2e édition. 6 vol. in-8o, 36 fr. — Gaume et Vivès, rue Delambre.
5. Tome I.
6. Tome II.
7. Tome III.
8. Tome IV.
9. Tome V.
10. Tome VI.
    MÉLANGES. 2e série. 6 vol. in-8o, 36 fr. — Gaume et Vivès.
11. Tome I.
12. Tome II.
13. Tome III.
14. Tome IV.
15. Tome V.
16. Tome VI.
17. LE DROIT DU SEIGNEUR

18. Historiettes et Fantaisies. 1 vol. in-12, 3 fr. 50; 1 vol. in-8°, 6 fr. — Palmé.
Ça et La. 5e édition. 2 vol. in-12, 8 fr. — Gaume.
19. Tome I.
20. Tome II.
Parfum de Rome. 5e édition. 2 vol. in-12, 7 fr.; 2 vol. in-8°, 12 fr. — Palmé.
21. Tome I.
22. Tome II.
23. Le Fond de Giboyer. 7e édition. 1 vol. in-12, 3 fr. — Gaume.
24. Le Pape et la Diplomatie. Brochure.
Rome et Lorette. 1re édition.
25. Tome I.
26. Tome II.
Pèlerinages en Suisse. 4e édition. — Mame.
27. Tome I.
28. Tome II.
29. Waterloo. Brochure.
30. Vie des premières Religieuses de la Visitation. 2 vol. in-18, 7 fr. — Palmé.
31. Le Lendemain de la Victoire. 1 vol. in-18, 3 fr. 50. — Lecoffre.
32. Sa Sainteté Pie IX. in-8°, avec portrait, 1 fr.; édition populaire, 35 c. — Palmé.
33. L'Illusion Libérale. 2e édition. in-8° de 160 pages, 2 fr. — Palmé.
34. Le Guêpier Italien. Brochure in-8°, 1 fr. — Palmé.
35. La Guerre et l'Homme de guerre.
36. Pierre Saintive. — Mame.
Agnès de Lauvens. — Mame.
37. Tome I.
38. Tome II.
39. Les Libres Penseurs. 2e édition, 1 vol. in-18, 4 fr.; 4e édition, 1 vol. in-8°, 6 fr. — Palmé.
40. Études sur saint Vincent de Paul. 60 c. — Gaume.
41. Odeurs de Paris. 9e édition, 1 vol. in-18, 4 fr.; 1re édition, 1 vol. in-8°, 6 fr. — Palmé.
42. Revue du Monde Catholique. 12 livraisons, 24 fr. par an. — Palmé.

PENSÉES

DE

M. LOUIS VEUILLOT

PREMIÈRE PARTIE

DIEU, SES ATTRIBUTS; NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

I. DIEU CRÉATEUR.

1. — A ceux qui demandent: « Connaît-on la nature de Dieu et l'essence de l'âme? » Disons seulement qu'il y a des philosophes qui les connaissent. Ceux-ci ne prétendent pas avoir découvert ces merveilles, mais ils les ont apprises de Dieu lui-même. Le Créateur a daigné se révéler certainement à la créature, afin que l'homme sût de qui il est, ce qu'il est, quelle destinée l'attend, quelle voie il doit prendre pour recevoir enfin la lumière et contempler face à face la vérité.

Dieu est un pur esprit, éternel, qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin. Il est le créateur et le souverain maître de toutes choses, visibles et invisibles, et sa seule volonté, qui a tout créé, soutient

tout. Il a aussi créé l'homme, dans lequel il a abrégé l'univers, et il lui a donné une âme, pour que la création tout entière, résumée dans l'homme, connût et aimât son Créateur. (41, p. 286.)

2. — Je ne suis rien; je ne puis rien créer, et tout ce que je vois me prouve un Créateur. Ce Créateur a fait toutes choses, et les a faites de rien; car, lorsque l'intelligence même de l'homme est dépourvue des facultés créatrices et ne peut faire naître spontanément par l'effort de sa volonté ni un brin d'herbe, ni un vermisseau, comment comprendre que la matière inintelligente, d'abord se soit créée elle-même, puis qu'elle ait formé l'ordre du monde, et enfin qu'elle ait enfanté en dehors d'elle cette vie agissante qu'elle n'a pas!

Il y a donc un Créateur préexistant à toutes choses. Il est maître de la vie, il est maître de la mort; il n'a point commencé, il ne doit point finir. Et de là il m'est aisé de conclure et sa toute-puissance et sa perfection.

Comme tout ce qui est sur la terre, je suis sa créature: s'il m'a fait, il me connaît; il sait ce qui se passe dans mon cœur, il voit l'action de cette intelligence qu'il m'a donnée; par le don de cette intelligence, refusée à d'autres créatures, il m'impose envers lui des devoirs qu'elles n'ont pas. J'ai certainement autre chose à faire qu'à végéter comme la plante, et qu'à vivre comme l'animal. (25, p. 252.)

3. — Le premier bienfait de Dieu est de nous avoir placés au milieu des merveilles de sa création. L'immensité, la diversité, la beauté de la nature, est la porte toujours ouverte du sanctuaire, où de lui-même l'esprit devine et va chercher le Seigneur.

Toute la nature chante les louanges de Dieu, pour instruire l'homme à louer Dieu. Elle est le livre clair et infini, où l'ignorant peut toujours lire, le savant tou-

jours apprendre, le grenier où l'indigent peut toujours puiser. (27, p. 347.)

II. AMOUR DE DIEU POUR NOUS.

4. — La terre roule parmi les espaces, petite entre les mondes; et le cercle qu'elle parcourt dans l'immensité est celui que la goutte d'eau remplit dans l'étendue des mers. Mais l'homme ne peut rien voir de si petit devant lui-même qui ne lui fasse comprendre combien il est encore plus petit devant la terre qu'il habite. Et cependant l'homme, cet atome perdu dans les replis d'un autre atome, est l'objet des douces complaisances du grand Dieu qui créa l'homme et la terre et les mondes par essaims, et dont la voix un jour laissa tomber une parole qui fut l'immensité. (36, p. 360.)

5. — Dans les moindres choses, dans les rayons du soleil et dans le parfum de la fleur, le chrétien reconnaît le don de Dieu, et Dieu sait attacher une douceur sans pareille à tous les présents qu'il fait. Ainsi Celui qui promet le ciel pour un verre d'eau donné en son nom, renferme dès ici-bas d'inexplicables délices dans la simple action de voir et de respirer. Mais pour que le corps obtienne et conserve cette grâce, il faut que le cœur la mérite. (18, p. 241.)

6. — Dieu est bon pour le monde. Où n'étincellent pas les traces de sa bonté? Sur la terre même, il prodigue des merveilles qui semblent n'avoir d'autre but que de nous réjouir. Ne dirait-on pas une mère qui s'est plu à parer le berceau de son enfant?

Les fleurs, par exemple, sont un grand témoignage des tendresses de Dieu envers nous. La variété des formes et des couleurs nous disent des choses inouïes. Les fleurs sont des sourires du bon Dieu comme les

étoiles : les uns sont tombés sur la terre, les autres sont restés en chemin.

Mais c'est surtout parmi les hommes que Dieu fait des miracles d'amour. Il forme, en nombre suffisant, des âmes incomparables, qu'il établit les messagères de ses bienfaits. Ce sont comme de vivants réservoirs qui vont partout répandre les trésors de sa bonté. Que font dans le monde ces êtres dévoués? Ils n'y sont pas pour eux-mêmes, car ils s'oublient continuellement; mais ils n'oublient qu'eux; ils se souviennent de tous les autres, et quelque douleur que l'on ait, quelque besoin que l'on éprouve, de quelque mal que l'on soit atteint, on les voit arriver, les mains chargées d'offrandes, le cœur riche de charité, l'esprit illuminé d'une sagesse divine. C'est Dieu qui les envoie, rien ne les arrête, rien ne les décourage; il n'y a point d'entraves pour eux, ni de distances. Les parfums ne volent pas si loin sur l'aile des vents, l'oiseau qui retourne à son nid se hâte moins dans les airs et ne connaît pas mieux sa route. Dieu les a donnés à tout ce qui gémit dans l'univers; ils vont à leur mission sans se détourner un moment et, pour ainsi dire, sans reprendre haleine.

L'un apporte aux esprits une lumière plus douce que celle du jour et de la liberté; l'autre s'arrête parmi les malades, les soigne, les caresse, les guérit, ou fonde la vie éternelle dans l'âme des mourants. Ils se partagent les orphelins, suppléent à la vigilance endormie des mères, servent avec une tendresse filiale le pauvre vieillard abandonné. On en voit qui vont aux limites du monde arracher des âmes au démon, dans les lieux mêmes où son empire est le mieux affermi, et qui veulent bien qu'on répande tout leur sang, pourvu qu'ils puissent verser sur le front d'un sauvage la goutte d'eau du baptême. Saintes âmes, trésors de Dieu! Non contentes de se livrer pour les misérables, elles veulent encore souffrir pour les heureux. Combien y en a-t-il toutes les nuits, en prières dans le silence des cloîtres,

offrant leurs pénitences afin que la justice divine ne se souvienne pas de nos oublis! (18, p. 96-98.)

III. NOTRE CŒUR EST FAIT POUR AIMER DIEU.

7. — En fait d'affections, ce que les créatures peuvent se donner, est ce qu'il y a au monde de plus trompeur, de moins durable, ce qui répond le moins au rêve de notre âme, ou, pour mieux dire, à son erreur. Ni nous ne sommes aimés des autres, ni nous ne pouvons les aimer, comme nous le voudrions. Pourquoi? parce que nous ne pouvons et nous ne devons aimer que Dieu, selon l'ardeur de ces immenses désirs. C'est lui qui a fait nos cœurs, il les a faits pour lui; rien ne peut les remplir que lui, rien n'y peut demeurer que par lui et avec lui.

Il n'est ici question que des affections légitimes. Oui, ces affections que Dieu a bénies et voulues, ne sont rien sans lui; elles nous trompent, elles finissent, elles deviennent un pur néant. (18, p. 265.)

IV. MISÉRICORDE DE DIEU.

8. — Dans l'infinie mesure de sa miséricorde pour les hommes, Dieu semble prendre soin de ménager leur amour-propre. Sauf en quelques circonstances extraordinaires, il ne brise pas les volontés; il les tourne, il les fait fléchir; sa toute-puissance nous attire et ne nous traîne pas. *Nemo tam pater,* dit Tertullien. Il suggère à des enfants rebelles tous les mouvements et tous les motifs qui peuvent les porter à lui demander pardon, s'industriant, ô bonté! pour les *contraindre* à revenir *d'eux-mêmes.* Revenus, il les récompense, comme s'il n'avait pas été les chercher sept fois et septante fois sept fois. (19, p. 151.)

9. — Envers les sociétés, comme envers les individus qui transgressent ses lois, Dieu use d'une miséricorde immense : il avertit, il attend, il suspend le cours commencé de sa vengeance ; il laisse aux coupables le temps de crier merci ; il suscite des esprits pleins de force et de lumière, leur donnant mission, comme autrefois aux prophètes d'Israël, d'indiquer la voie droite à ceux qui l'ont quittée et qui ne la connaissent plus.

Néanmoins que ce coupable, aimé toujours, soit un peuple ou un homme, Dieu lui demande de se repentir et ne lui pardonne que s'il se repent. (11, p. 15.)

V. PROVIDENCE.

10. — Nous pensons, avec la langue française, qu'il faut entendre par Providence la conduite de Dieu sur toutes les choses créées, la puissance qu'il déploie dans l'administration du monde, l'impulsion irrésistible qui fait tout obéir à ses desseins ; conduite souvent impénétrable à nos regards, puissance souvent effrayante à nos cœurs, souvent formidable à nos péchés ; mais après tout conduite, puissance, force, providence, en un mot, d'un Dieu souverainement bon, souverainement sage, souverainement miséricordieux, qui ne veut que le salut du pécheur, quand nous croyons qu'il veut sa mort ; qui ne craint pas de nous éprouver ici par beaucoup d'angoisses, de nous purifier par beaucoup de punitions, parce qu'il connaît, aussi bien que les nécessités de sa justice, les secrets de son inépuisable clémence et de son éternité. (5, p. 12.)

11. — Rien ne se fait et n'arrive sans la permission de Dieu. La volonté de Dieu règle ces événements fortuits, ces tragédies soudaines où notre liberté n'a point de part, qui nous atteignent sans que nous ayons pu les prévoir, qui nous frappent sans que notre intelli-

gence puisse les détourner, qui nous terrassent au milieu de notre force réduite à néant, qui nous avertissent enfin avec tant d'éclat que les desseins de l'homme ne sont rien, que l'homme lui-même n'est que l'instrument d'une main invisible et toujours présente, instrument fort ou faible au gré de cette main qui l'emploie : aujourd'hui levier dont elle remue les empires, demain roseau séché qu'elle laisse briser au vent.

Le nuage vole où Dieu veut, l'Océan s'arrête au grain de sable que Dieu lui a donné pour limite, il n'y a point de balle aveugle dans le chaos des batailles, il n'y a point de miasme aveugle dans le souffle empoisonné; au fond du cloaque des misères et des vices de l'homme, dans les recoins des hôpitaux, dans les ténèbres des prisons un pauvre, un criminel ne meurt pas que Dieu n'y songe. Dieu se manifeste toutes les fois qu'il rompt ou dénoue les liens charnels d'une âme; il fait alors un grand acte; il appelle au jugement cette âme pour laquelle il a souffert l'outrage, l'abandon, les fouets, le fiel et la mort. (5, p. 8.)

12. — La Providence travaille à loisir : elle fait tout avec ordre et mesure. Les hommes ne s'aperçoivent point de ce labeur, auquel elle les emploie cependant, ou ne les comprennent pas. Elle a des dispositions si éloignées de leurs vues, si contraires à leur sagesse, qu'ils seraient parfois tentés de s'écrier que Dieu se trompe. Un jour vient, une heure sonne, un dernier voile se déchire, et l'on sait alors ce que Dieu faisait; il faisait un monde. Nous y avons tous mis la main; mais comme ces ouvriers qui travaillent à l'envers, sans savoir ce qu'ils font ni quand ils auront fini, sans pouvoir se persuader qu'ils font une œuvre commune. Ils ne voient qu'un mélange confus de formes, de couleurs, de plans brisés et contraires; ils n'ont produit que le désordre. Mais le suprême Ouvrier fait l'ordre avec ce désordre même. (7, p. 238.)

13. — Le Pape rétabli par la France en révolution, voilà l'événement du siècle. L'humanité vivra là-dessus longtemps. L'homme s'agite, Dieu le mène. Il ne suffit pas de savoir ce que les révolutionnaires français se proposent : il faut savoir ce que Dieu voudra. Si Dieu veut, comme tout l'annonce, que son Église soit glorifiée, il faudra bien non-seulement qu'on s'y résigne, mais qu'on y travaille, les révolutionnaires français tout comme les autres. Que l'on nous permette une comparaison vulgaire : Dieu est comme le meunier, qui ne livre passage aux eaux que pour faire tourner la roue de son moulin. Épouvantés de la force et du fracas qu'il déchaîne, nous croyons qu'il veut tout submerger, tout détruire : nullement ! il veut moudre. (16, p. 194.)

14. — Fulton, qui probablement ne s'en doutait guère, a efficacement servi l'Évangile. Je ne sais quelle fut la croyance de cet inventeur. J'espère pour lui qu'il était bon chrétien ; mais il aurait été hérétique ou athée, que cela n'empêcherait pas le Bon Dieu d'utiliser sa machine : elle est au service des catholiques. Rien ne me console et ne me réjouit autant que ce spectacle de toutes les entreprises et de toutes les puissances humaines, toujours forcées de contribuer à l'avancement de l'Évangile et à la gloire de Dieu. (3, p. 21.)

15. — Derrière les héros de l'Évangile, l'Europe politique et marchande s'avance avec des desseins bien différents, et pourtant elle seconde leur œuvre de salut. Poursuivant des plans séculaires ou cédant à des entraînements soudains, mue par des calculs de lucre ou de puissance, obéissant à un inconcevable mélange de conseils mesquins et d'intérêts grandioses ; tantôt s'abandonnant à des ambitions folles, et tantôt subissant d'inexorables nécessités, l'Europe achève les croisades anciennes et en recommence de nouvelles sur un plan infini. Elle détruit l'islamisme en Afrique et en Asie,

entame l'idolâtrie policée en Chine et dans l'Inde, et ne laisse au fétichisme lui-même que les repaires où il cherche un refuge entre la lèpre et la faim. Sans doute, là où la vieille Europe fondait des églises et des principautés chrétiennes, nos gouvernements, n'ayant plus ni le même Dieu ni les mêmes barons, n'établissent que des comptoirs et des manufactures. Mais « l'homme s'agite et Dieu le mène. » Et la croix n'est pas accoutumée d'aller moins loin que le sabre, et souvent elle reste lorsqu'il se retire ou s'enfuit. (6, p. 249.)

16. — On fait dire à un illustre guerrier : *Dieu est toujours pour les plus gros bataillons*. C'est une assertion démontrée fausse par l'histoire. Dieu n'est pas même du côté des plus habiles généraux et des soldats les plus courageux. Il est du côté de la justice, mais à sa manière qui n'est pas toujours la nôtre. Par des moyens secrets et tout-puissants, par des vues dont le résultat immédiat nous trompe et dont le résultat futur nous échappe, tantôt cette justice inflige à ceux qu'elle veut servir une défaite heureuse, tantôt elle donne à ceux qu'elle veut perdre l'empire du monde, comme un présent de nul prix. (35, p. 40.)

17. — La guerre entre dans les moyens de Dieu ; il marche à ses desseins à travers les vaines agitations des hommes; il sait faire de leurs désordres mêmes autant d'instruments de l'ordre qu'il a établi. Quand les crimes de la terre, poussés au delà de toute mesure, fatiguent enfin sa patience, alors, laissant agir les causes secondaires, il se sert de la guerre pour punir et corriger en même temps cette corruption.

Mais en déchaînant les fléaux, Dieu ne laisse pas de s'en réserver la conduite. Quand la sentence est d'un juge irrité, le résultat est encore d'un père. Il déchaîne les maux de la guerre; il les arrête, il les répare, et le champ le plus dévasté est celui qui donnera demain les plus belles moissons. (35, p. 43.)

18. — Ce n'est pas la moindre consolation ni le moindre secours des fidèles, au milieu des obscurités de la vie, de voir comme Dieu sait tout arranger et ne connaît point d'instruments rebelles, faisant ce qu'il veut, à l'heure qu'il le veut, par les mains des hommes qui ne le veulent pas. Ah ! que je les plains, ces hommes dont Dieu se sert ainsi et qui l'ignorent ! que je les plains de toute la gloire et de tout le bonheur qu'ils perdent ! (3, p. 64.)

19. — Dieu seul a le secret de l'avenir, et s'il permet à l'ennemi de mener souvent les hommes, lui seul mène les événements. Laisser faire lui est comme autre chose un moyen de vaincre. Lorsque nous le savons et nous en remettons à lui dans la vigueur de la foi, nous nous défendons assez. Il se charge du reste. (22, p. 372.)

20. — Il faut tout faire comme si Dieu ne devait se mêler de rien ; mais il faut compter aussi qu'il se mêlera un peu de tout. (11, p. 245.)

VI. JUSTICE DIVINE.

21. — Quand on pèche contre Dieu, il n'y a pas de succès dans cette voie ; il n'y en a pas plus pour les sociétés que pour les individus. On croit quelquefois au succès, parce que la punition n'est pas visiblement immédiate ; mais Dieu n'oublie pas, il attend. Quelques scélérats, entrés pauvres dans la révolution française, en sont sortis riches des biens de leurs victimes. Le monde disait : Ils ont réussi ! Dieu attendait leur repentir. S'ils ont lassé sa patience, ils n'ont réussi qu'à doubler sa colère, et le jour où sa main est tombée sur eux, il ne s'est pas trouvé de forçat, au cachot, dans les bagnes, dont le sort auprès du leur ne fût digne d'envie. (11, p. 29.)

22. — Ni ces grossiers instruments de ruines, ni ceux qui les manient ou plutôt qui les déchaînent, n'apparaissent fortuitement, ni ne sont grands, ni n'ont de force par eux-mêmes; ils s'élèvent comme des miasmes pernicieux d'un sol qu'on a négligé d'assainir; ils viennent comme le châtiment après la faute; ils ravagent et ils passent. S'ils pouvaient durer, tout périrait, mais ils n'ont point en eux les conditions de la durée; ils passent, allumant l'incendie, laissant la lumière. Dans la profondeur du langage, le châtiment s'appelle aussi une leçon. Par là le genre humain apprend deux choses : en premier lieu, il connaît que la faute châtiée n'était point légère; en second lieu, son intelligence, plus lucide et plus courageuse, saura quels travaux sont indispensables pour la salubrité du monde; elle verra où il faut construire des digues et poser des freins, où il faut creuser des canaux et faire couler des eaux vives, où il faut élever des paratonnerres, où il faut combler des abîmes, et quels trésors doivent être entourés de remparts. (16, p. 519.)

23. — Dieu dispose les choses de telle sorte qu'elles mènent toujours à sa justice, et enfin les justes sont déjà vengés, sous le joug même de l'iniquité, lorsque Dieu leur donne cette patience et cette force par lesquelles ils humilient l'iniquité jusque dans son triomphe d'un moment. Le captif qui emporte avec lui la justice dans son cachot, plein de sérénité, est déjà vengé du juge; le martyr souriant au milieu des tortures est déjà vengé du bourreau. Quiconque accepte l'oppression plutôt que d'abandonner la vérité, Dieu le venge à l'instant, remplissant son cœur des dons de la vérité, et mettant, comme des ongles de fer, le dépit, la honte, le stérile remords dans le cœur qui se targue de ne point craindre Dieu et de ne point se soucier des hommes. Le monde a toujours eu des exemples solennels de ce partage; il n'en est point privé maintenant. Chacun peut voir où est l'iniquité triomphante et avilie,

où est la justice opprimée et pleine de gloire, jouissant d'une profonde paix, déjà vengée. (1, p. 301.)

24. — Le refus désarmé du Pape prévaudra contre toute puissance humaine. Libre ou captif, ses anathèmes ont leur effet. Ce qu'il frappe, tombera. Quant à l'heure, elle appartient à Dieu. Il y a des œuvres mauvaises que Dieu laisse accomplir par un effet de sa miséricorde envers ceux qui les subissent, et par un coup de sa vengeance contre ceux qui les ont méditées. La Providence règle la durée de ces épreuves; la foi attend. (34, p. 25.)

25. — Quand nous gémissons des épreuves auxquelles notre patrie est réservée, ce n'est pas pour l'Église, ce n'est pas pour la cité de Dieu que nous tremblons; c'est pour la cité du monde qui l'a tant haïe et tant combattue. L'histoire des persécutions nous apprend que le bras de Dieu n'y reste pas oisif, et qu'aucune force terrestre ne peut rompre deux fils invisibles qu'il tient toujours: l'un par lequel il retire son Église de l'abîme, l'autre par lequel il y traîne invinciblement ses ennemis. (11, p. 88.)

26. — Le blé sous la meule subit un travail de purification. Nous avons un grand besoin d'être purifiés. Chacun de nous pour gagner le ciel, l'humanité tout entière pour mieux connaître son but, et notre nation en particulier pour remplir dans le temps sa mission si glorieuse et si déplorablement oubliée. (31, p. 39.)

27. — On se demande parfois quelle est ici-bas la peine infligée à certains coupables? Ils vivent. (23.)

VII. VOLONTÉ DE DIEU.

28. — Il n'y a qu'une volonté qui doive être toujours

plus respectée que la volonté de tous les hommes : ce n'est pas la volonté d'un autre homme, c'est celle de Dieu. (7, p. 233.)

29. — Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !

Qui croirait qu'un refrain si court est si difficile à apprendre par cœur? Mais on y vient avec de l'application, le secours de Dieu et le bon usage de la raison. (20, p. 494.)

30. — Inclinés devant Dieu, dociles à tout, détachés de tout, on voit les Saints maîtres de leur joie et de leur douleur. Rien ne les étonne, rien ne les déconcerte, rien ne les abat. Paisibles dans les triomphes, paisibles dans les supplices, tout ce qui leur arrive est un message de Dieu, qu'ils reçoivent avec le même respect, un ordre de Dieu qu'ils exécutent avec le même empressement, une grâce de Dieu qu'ils bénissent avec le même amour. *Fiat voluntas tua !* Que ta volonté soit faite en nous, sur nous, par nous ! que nos desseins avortent, que nos plans s'écroulent, que nos joies périssent, que nos espérances soient fauchées. *Fiat !* C'est ta volonté, Seigneur; elle est juste et nous est bonne; sois obéi, sois glorifié, sois béni ! (19, p. 247.)

31. — L'homme sent le poids de la vie, il se courbe; ses yeux attachés sur la terre semblent chercher la place du tombeau. Tout ce qui le réjouissait autrefois ne le réjouit plus; en vain le ciel est beau, en vain le soleil luit, en vain les oiseaux chantent, pour lui les oiseaux ont désappris les belles chansons qu'ils savaient autrefois. Mais il songe à Dieu, il dit : *Ainsi soit-il !* Puisque Dieu le veut, c'est bon. Et, réfléchissant, il le trouve bon, en effet, et le ciel s'illumine de clartés que n'avait point l'aurore. (20, p. 493.)

32. — Il est bien de ne point craindre la mort, et

même de la désirer; mais il ne faut pas la désirer par un sentiment analogue à la lâcheté des suicides. Il nous faut mettre notre vie dans la main de Dieu, la conserver, la défendre et en user pour sa gloire et pour la nôtre. On ne doit désirer de vivre, ni de mourir, ni de faire de grandes choses, ni de rien faire; mais simplement se tenir prêt à ce que Dieu demandera. (31, p. 41.)

33. — Il est question d'honorer Dieu, non à votre façon, mais comme il veut l'être. Du moment que vous raisonnez contre ses commandements, du moment que vous y changez, que vous y retranchez, que vous n'en prenez qu'à votre aise et à votre goût, vous ne lui obéissez plus, vous ne l'honorez plus. (19, p. 108.)

VIII. NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

34. — Depuis la création, il n'y a eu qu'une véritable découverte; il n'y a eu pour l'humanité qu'un seul progrès. Cette découverte, c'est l'immense amour de Dieu pour les hommes, qui nous a été révélé par Jésus-Christ mourant. Ce progrès, c'est l'amour des hommes pour Dieu, qui nous a été enseigné par Jésus-Christ vivant, priant et souffrant. (36, p. 167.)

35. — L'intérêt du bonheur est le grand, l'unique intérêt de l'humanité. Elle ne cherche ni ne demande pas autre chose que le bonheur. C'est en lui promettant le bonheur qu'on la remue, qu'on la mène et qu'on la trompe; et il n'y a point d'hommes plus préoccupés de ce bien dont tout homme a soif sur la terre, que les hommes qui n'ont point de religion. Ils le poursuivent avec une ardeur sauvage et insatiable, et ils ne le trouvent pas.

Au milieu de la corruption païenne, un homme pa-

raît tout à coup; un Juif qui n'a pas trente-trois ans, qui n'a étudié nulle part, qui n'a point voyagé, qui ne parle d'autre langue que celle de son pauvre pays, qui ne s'adresse qu'à des manœuvres et à des paysans illettrés, et qui rabaisse encore l'étonnante simplicité de son discours sous la forme enfantine des paraboles. Que dit cet homme? « N'écoutez pas le monde, il se trompe, il s'abuse; vous ne trouverez point le bonheur dans ses voies. » Or le monde, c'était, à cette époque, les plus puissants, les plus sages, les plus merveilleux génies de l'antiquité : c'étaient Platon, Aristote et toute la Grèce enrichie des secrets de Memphis : c'étaient Virgile, Cicéron, Rome tout entière, c'est-à-dire la science et la force de l'univers déjà surchargé de livres, plein d'expérience et de dégoûts. Le monde se trompe, il s'abuse, il n'a point le secret du bonheur. Ni Platon, ni Socrate, ni Virgile, ni Horace, ni Tibère, ni le prêtre, ni le savant, ni le rhéteur, ni l'esclave, ni le despote n'ont pénétré le sens de l'énigme éternelle. Le bonheur n'est ni dans les chaleurs du falerne, ni dans les sourires de la courtisane; la victoire n'abrite pas le bonheur sous le drapeau des légions; les acclamations du Forum ne donnent que la gloire, et celles des prétoriens ne donnent que l'empire; toute la sagesse et toute la puissance de Rome, tout le sang et tous les gémissements des multitudes ne peuvent faire un homme heureux. On ne sait pas où réside le bonheur, on ne sait pas ce que c'est. Les plus instruits et les meilleurs n'aperçoivent que comme une ombre vaine, incompatible avec le fond même de l'humanité. On ne connaît pas le bonheur, et on ne connaît pas mieux Dieu : voilà où en est le monde. « N'écoutez point le monde; vous trouverez le bonheur dans l'humilité, dans la chasteté, dans la pauvreté. » Ainsi parle ce Juif, et on le croit. On le croit, au milieu des tourments, en présence de la mort; et on atteste, par le sang qu'on va répandre, qu'il a dit la vérité, qu'on a trouvé le bonheur. Au

bonheur de vivre, à la richesse, à la puissance, aux voluptés, on préfère le bonheur de mourir humble, pauvre, chaste, outragé. Il en est ainsi depuis dix-huit siècles; et après ces dix-huit siècles, dans toutes les contrées de la terre, on voit, on entend des hommes qui proclament par leur vie, par leurs œuvres, par leur retour, par leur paix, par leurs souffrances, par leur mort, que Jésus a dit vrai, et qu'ils sont heureux parce qu'ils ont fait ce qu'il a enseigné. Si l'on doute que Jésus fût un Dieu devant de tels faits, on devrait douter encore plus qu'il n'ait été qu'un homme. Quoi! nous annoncer le bonheur dans une lutte éternelle contre les impérieux penchants de la nature; nous faire trouver la plénitude de la vie intellectuelle sous le joug qui abat l'orgueil de nos pensées, et la paix sous le joug qui contraint l'ardeur effrénée de nos désirs, est-ce l'œuvre d'une parole humaine prononcée il y a dix-huit cents ans sur les bords d'un lac de Judée, par un rêveur que les autorités du pays firent, à peu de jours de là, clouer au gibet entre deux larrons?

La religion nous donne le bonheur, donc elle est vraie; elle nous donne le bonheur par des moyens contre lesquels la nature est en révolte perpétuelle, donc elle est surnaturelle et divine; et ce qui est divin vient de Dieu. (39, p. 439.)

36. — C'est en prophète que Jésus, maître des circonstances de sa mort, accomplissait les prophéties. Il savait ce que l'hérésie inventerait pour contester la réalité de son sacrifice. Il en a réglé les circonstances de manière à mettre à l'abri ce pain dont le monde devait vivre.

Dès les premiers siècles de l'Église, tous les sophismes que l'on remue aujourd'hui étaient inventés, et les Pères y avaient répondu par des arguments qui ont gardé toute leur force.

Le Fils de Dieu, disent-ils, n'a pas souffert dans sa nature divine. Comme homme il a souffert, et il fallait

qu'il souffrît. Si, après avoir vécu sur la terre, il eût disparu subitement, il eût été pris pour un fantôme. De même qu'on prouve la réalité et l'incombustibilité d'un vase en le livrant à l'action des flammes et en le retirant intact, de même le Verbe de Dieu nous prouve que l'instrument matériel dont il s'est servi dans la rédemption du genre humain, est à la fois réel et supérieur à la mort. En le livrant à la mort, il démontre sa nature; en le retirant de la mort, il démontre sa divinité. Il fit ce miracle pour étouffer la folie qui déifiait les hommes mortels : il enseigna par là que le seul vrai Dieu est celui qui, dans la mort triomphant de la mort même, la rapporte vaincue parmi ses trophées. Il n'est point mort pour son triomphe personnel, mais pour détruire la mort de l'homme; et c'est pourquoi, quittant son corps de sa propre volonté et de sa propre puissance, il a néanmoins souffert une mort violente et publique. Si son corps avait été malade et si on l'avait vu se dissoudre, il eût été étrange que celui qui guérissait toutes les infirmités, en ressentît lui-même les atteintes et en devînt la proie. Si, après être mort dans la solitude, sans maladie, il s'était présenté de nouveau, comment croire au récit de sa mort et de sa résurrection; car il faut mourir avant de ressusciter? Pourquoi aurait-il annoncé publiquement sa résurrection après une mort secrète? il n'a pas voulu charger à ce point la foi, donner lieu aux mensonges que les hommes n'eussent pas manqué de forger pour refuser de croire.

On dira qu'il aurait dû au moins chercher une mort glorieuse et éviter ces effroyables et révoltantes ignominies? Non! non! il devait sa joue aux soufflets, son front à la couronne d'épines, son visage aux crachats, son dos aux fouets, ses pieds et ses mains aux clous, ses lèvres au fiel, son flanc à la lance, tout son corps à la croix. Il fallait qu'on pût voir tant de mains qui l'avaient touché; il fallait que ces ignominies vinssent fortifier à jamais les victimes de la cruauté et de l'injustice, rayonner sur les blessures de l'innocent, couler

comme un baume de salut jusque dans les plaies légitimes du coupable; il fallait qu'à jamais, dans la profondeur des cachots, dans l'abjection même des bagnes, pût luire ce vivifiant soleil de la croix.

Une mort douce ou une mort glorieuse! Vous auriez vu l'imbécillité humaine oser soupçonner Dieu de n'avoir point puissance contre toute espèce de mort. L'athlète renverse l'ennemi qu'on lui oppose; celui qui est la Vie a renversé la mort telle qu'on la lui offrait. La plus cruelle, la plus honteuse, la plus anciennement et la plus universellement maudite, celle qui pouvait le mieux le précipiter dans le mépris et dans l'oubli, c'est celle-là qu'il a voulu anéantir, pour anéantir avec elle ses opprobres et ses malédictions.

Mais il n'est point décapité comme Jean, ni mutilé comme Isaïe, ni brisé comme les autres suppliciés; il faut que son corps demeure entier et indivisible dans la mort et ne serve point de prétexte à ceux qui voudraient diviser l'Église. Il meurt les bras étendus sur la croix, afin d'attirer d'une main l'ancien peuple, de l'autre les nations appelées, et de les réunir en lui. Il meurt « élevé en haut » pour expulser les démons de l'air et nous préparer la voie qui monte au ciel. (1, p. 426.)

37. — L'Homme-Dieu a été l'homme de douleur; il n'a fait que des œuvres de justice clémente et de miséricorde pure; il a été haï, calomnié, bafoué, mis à mort. Ceux qu'il avait guéris par ses miracles, instruits et délivrés par sa doctrine, ont crié : Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous! Il a épuisé le calice des lâchetés et des iniquités humaines. Ses amis eux-mêmes l'ont abandonné, l'ont renié; il avait nourri de sa chair celui qui l'a vendu. La puissance publique, proclamant son innocence, l'a fait battre de verges avant de lui donner la mort. On l'a tué au nom de la vérité, en invoquant l'intérêt du peuple et l'intérêt du ciel; et une vile populace a eu licence de l'insulter jusque dans le prétoire et jusque sur la croix.

Voilà l'Homme-Dieu, caché et comme anéanti dans l'homme de douleur. Du ciel, qui semble fermé, nul secours; sur la terre, son domaine est le Calvaire, son trône un gibet. (32, p. 3.)

38. — Dieu lui-même daigne servir le pauvre, pardonner à l'ingrat, s'offrir et se donner à tous avec incomparablement plus de générosité que n'ont pu le faire les plus grands saints! Il est descendu du ciel, il s'est livré aux tortures et à la mort, il renouvelle incessamment son sacrifice; il se tient là, dans de pauvres tabernacles, à nous attendre comme un indigent qui sollicite notre charité! Et qu'attend-il? que nous venions auprès de lui, puiser par avance à la source de l'éternelle joie. Hélas! combien peu nous y pensons! que nous répondons froidement à tant d'amour! (18, p. 99.)

39. — Jésus-Christ est venu en ce monde spécialement pour les pauvres et pour les petits, pour la foule humaine; il est venu pour les sortir des ténèbres, pour les délivrer de l'esclavage. Et, depuis dix-huit siècles, tout ce qui s'est fait contre la loi de Jésus-Christ, s'est fait aussi spécialement, immédiatement et matériellement contre cette multitude. A chaque coup elle a été trahie, déshéritée d'un bienfait du Rédempteur; l'incrédulité lui ôte ce monde et l'autre la replonge graduellement dans l'abîme d'ignorance, d'abandon et de servitude d'où l'Homme-Dieu l'avait tirée, livre au mal et sa chair et son âme.

Et si la société pouvait enfin, par un crime plus affreux que le premier déicide, s'éloigner du Christ tout à fait, ce serait la nuit antique, mais plus épaisse, sans aurore, sans flambeaux, sans espoir; et Dieu, pour réaliser l'enfer, n'aurait plus qu'à faire descendre là l'éternité. (13, p. 341.)

IX. SERVICE DE DIEU.

40. — Vous avez été créé sans but ou dans un but, par le hasard ou par Dieu. Si vous aviez été créé sans but, pourquoi votre vie serait-elle importante en ce monde, pourquoi auriez-vous action sur tant de créatures, pourquoi tant d'autres créatures auraient-elles action sur vous?

Ce n'est pas le hasard qui vous a créé. Le hasard n'a pu faire ni la plante qui fleurit, ni l'oiseau qui chante, ni, à plus forte raison, l'homme qui pense. D'ailleurs qu'est-ce que le hasard? Nous n'en n'avons pas l'idée, tandis que nous avons l'idée de Dieu. C'est le propre de la créature intelligente d'avoir l'idée du Créateur. La créature étant intelligente, le Créateur ne peut pas être inintelligent. N'ayant pas été créé par le hasard pour le hasard, c'est-à-dire, par rien pour rien, vous avez donc nécessairement été créé par Dieu pour Dieu.

Quelle doit être votre conduite à l'égard de Dieu votre *Père?* Le laboureur sème le blé pour qu'il le nourrisse, l'homme bâtit la maison pour qu'elle l'abrite, l'artisan fait l'outil pour s'en servir, le père crée l'enfant pour qu'il le respecte et qu'il l'aime. Dieu vous a formé pour l'aimer, le révérer et lui obéir. Si vous ne faites pas ainsi, vous ne serez pas sauvé. Comme l'homme arrache de son champ l'herbe vénéneuse, Dieu vous rejettera si vous ne l'avez pas servi, si, contrairement au but et à la volonté de votre Créateur, vous employez votre vie à l'offenser.

Dieu veut être votre seul maître, et c'est un soin de sa bonté, parce que vous ne pouvez en choisir un plus puissant, un meilleur et qui vous récompense mieux.

Pourquoi donc vous sentez-vous une si grande répugnance à servir Dieu? Mille choses vous retiennent.

La peur, d'abord. Vous avez entendu des hommes d'esprit, parlant d'un chrétien humble et fidèle, dire

dédaigneusement : c'est un fou ! et cela vous épouvante. Reconnaissez donc ce qu'a de bas, de vulgaire une semblable terreur. Épousez-vous toutes les opinions de ces hommes d'esprit sur la politique, sur la littérature, sur la morale et sur vingt autres sujets? Façonnez-vous votre conduite à la leur, et vos goûts à leurs goûts? Cependant vous en faites les maîtres souverains de votre croyance la plus haute, ou, ce qui est pire encore, vous humiliez cette croyance devant leurs discours insensés. Vous savez que Dieu existe, qu'il est votre maître, qu'il peut vous faire mourir; vous sentez qu'il vous aime et veut que vous l'aimiez; vous comprenez que votre indifférence l'afflige. Je dis plus, vous l'aimez vous-même dans le fond du cœur; car il n'est pas de noble cœur qui n'ait l'amour de Dieu; et vous n'avez peur ni de son courroux ni de son affliction, mais vous redoutez les vains propos de quelques cervelles folles, de deux ou trois hommes peut-être que vous n'estimez guère et que vous n'aimez pas.

J'en ai vu quelques-uns de ces railleurs. Tout hommes d'esprit qu'on les dise, ils mènent dans le monde une façon de vivre qui leur attire bien d'autres moqueries. Les uns sont aussi pleins d'ignorance que de facéties; les autres sont les bouffons sans dignité d'un petit cercle de niais, qu'ils croient dominer de toute la hauteur de leurs tréteaux; d'autres, emportés par l'ardeur des honteux plaisirs, se plongent en des bourbiers où ils perdent leur considération, leur santé, leur intelligence, leur avenir. Pendant qu'ils se divertissent ainsi, les chrétiens prient, étudient, consolent les malheureux, domptent leurs propres passions : lesquels sont les plus fous?

Ne dites-vous pas d'ailleurs que vous faites peu de cas des hommes, qu'ils sont menteurs, égoïstes, abandonnés à mille instincts grossiers; or, les jugeant ainsi, vous devez vous mépriser vous-même, qui cherchez à leur plaire et tremblez devant leurs jugements.

Après la crainte des hommes, ou plutôt avant et au-

dessus, vous avez l'amour des plaisirs. Vous refusez de l'avouer, vous vous le cachez peut-être à vous-même; car vous parlez de ces plaisirs comme des hommes, vous affectez de les mépriser. Mais il ne suffit pas de les mépriser pour ne pas y être soumis : c'est l'ordinaire supplice des attachements condamnés, que nous en méprisons les objets. Les plaisirs vous possèdent, soyez-en sûr : sans cela, pourquoi feriez-vous à ceux qui vous parlent de la nécessité d'une vie chrétienne, de si étranges questions sur les devoirs qu'elle impose et les plaisirs qu'elle permet? Vous marchandez avec Dieu, vous lui faites vos conditions; vous vous arrangeriez bien du paradis, pourvu qu'il ne vous coûtât pas pas trop cher; vous voulez bien servir votre maître, mais comme le mercenaire qui ne fait que juste ce qu'il faut pour n'être pas renvoyé.

Quelle différence y a-t-il entre le débiteur qui ne veut pas payer les intérêts de sa dette, et celui qui use de subterfuge pour n'en payer que le quart ou la moitié?

Votre vie est une somme d'or que Dieu vous a prêtée. Au lieu de cet or, vous voulez lui rendre du plomb.

Ne dites pas, parce que vous êtes jeune, que le moment de la restitution est loin. L'homme qui doit mourir à soixante ans, est bien vieux à cinquante-neuf; celui qui doit mourir à vingt-cinq ans, à vingt-quatre est bien vieux. Vous ne savez pas quand vous devez mourir, vous ne savez pas s'il vous reste assez de jours pour solder l'arriéré.

Non-seulement c'est une chose souverainement lâche et honteuse de remettre à changer de vie lorsqu'on sera vieux, de ne réserver à Dieu que les restes flétris dont le monde ne voudra plus; mais ne vous y trompez pas, c'est encore l'entreprise la plus difficile à l'homme. Il faut être agile pour fuir le mal; on ne greffe pas une branche vigoureuse sur un tronc épuisé; et comme on se soumet aux plaisirs lorsqu'on les méprise, on les cherche encore lorsqu'on ne peut plus les goûter.

Dieu met à vos travaux un prix assez grand pour que vous n'ayez pas le droit d'en exiger aucune joie ici-bas; mais sa bonté est telle qu'il sème d'immenses félicités même nos jours périssables, lorsque nous les lui consacrons. Vous n'en savez rien encore; faites seulement un pas dans la bonne route, vous le comprendrez.

Vous avez maintenant assez expérimenté la vie pour savoir ce qu'elle peut offrir; vous êtes assez chrétien, ou plutôt assez sensé, pour ne pas douter que vous devez mourir, et que vous serez jugé sévèrement. Les enseignements qui sortent de là sont vulgaires, un enfant les ferait. Comment ne rougissez-vous pas qu'il faille vous les rappeler? Vous n'êtes pas aveugle, et cependant il faut, en présence du soleil, vous rappeler qu'il est jour.

Qu'espérez-vous? Qu'attendez-vous? Vous seriez le roi des rois, vous auriez tout ce que vos yeux peuvent voir, vous régneriez sur le monde par la force du bras et par celle de l'esprit, et cela, ce qui ne peut être, sans troubles, sans tumultes, sans combats, sans douleurs; vous auriez le pouvoir plus longtemps qu'aucun homme ne l'a eu, vous ajouteriez les années aux années, comme les couronnes aux couronnes, le terme de votre puissance et de vos jours n'en arriverait pas moins. Et à l'heure de mort que vous resterait-il, si vous n'aviez pas aimé et servi Dieu?

Que reste-t-il aux conquérants de leurs royaumes, aux philosophes de leur gloire, à l'athlète de sa force, à l'homme vain de ses vanités? Leur richesse meurt avant eux : tous au moment suprême donneraient tous leurs triomphes pour un rayon de la couronne du dernier des saints.

Même ici-bas, le bonheur de ces heureux du monde est peu de chose. Ils épousent des luttes sans palme, des angoisses sans repos, de viles inquiétudes, de stériles remords; ils sont soumis à des humiliations ignobles, car le but qui les leur fait traverser est terrestre; ils tremblent quand l'émeute crie dans les rues,

quand le vent souffle sur les mers, quand l'envie ou la raison examine leurs livres, quand un rival se présente devant les yeux mortels qu'ils ont voulu charmer.

Vous souhaitez le pouvoir, afin de commander aux hommes et de les gouverner; mais vous seriez gouverné par les flatteurs et par les événements. On vous jettera l'inquiétude et l'injure, et vous renverrez la corruption. Vous serez cloué à votre puissance comme à un gibet.

Vous voulez être riche, afin de goûter tous les plaisirs : votre or achètera des voluptés impures qui vous altèreront sans cesse et ne vous satisferont jamais, vous paierez bien cher des milliers de dégoûts; vous souillerez toutes les joies du cœur, puis un souffle vous enlevera tout et vous resterez avec de honteux regrets.

Vous recherchez la science afin d'étonner le monde, mais le monde ne vous entend pas; les critiques de l'ignorance vous sont amères, vous trouvez toujours plus savant que vous, vous vous adressez mille questions auquelles vous ne pouvez répondre, et le pauvre qui prie dans le coin obscur d'une église de village, voit des merveilles et goûte des joies que vous ne soupçonnez pas.

41. — Osez sonder le fond de votre cœur : cherchez-y ce qui s'oppose à Dieu malgré vous; arrachez-le malgré vous. Tel est le prix de la paix, si vous voulez la paix. Et si vous ne la voulez pas, il faut la vouloir.

Dieu ne veut pas être en rivalité et en guerre dans votre cœur. Donnez-lui la paix, pour qu'il vous donne la paix. Ce que vous ne lui donnez pas, il ne vous le donnera pas.

Pour vous contenter, dites-vous, *il faut beaucoup, pour ne pas dire tout.* Eh bien, *tout*, c'est Dieu, et pas autre chose, ni moins ni plus. Quelque chose avec Dieu, ce n'est plus Dieu, ce n'est plus *tout.* Nous trouvons cela en nous-mêmes. Un amour partagé ne nous est plus un amour. Celui qui aime un autre autant qu'il

dit nous aimer, nous tenons qu'il ne nous aime pas, et nous lui retirons autant qu'il nous retire, c'est-à-dire tout.

Pour être aimé uniquement, il faut aimer uniquement, ne rien porter ailleurs, ne rien recevoir d'ailleurs.

Dieu seul a le droit d'être aimé uniquement, et lui seul est en puissance d'aimer uniquement. Qui aime Dieu, le possède tout entier. C'est un attribut divin de se donner tout entier. En nous créant à son image, Dieu nous l'a communiqué, mais uniquement pour lui. Il n'y a que Dieu à qui l'homme se puisse donner tout entier. (20, p. 414.)

42. — Non, mon Dieu, vous n'avez point fait la douleur pour l'homme, à qui vous avez donné votre amour. Sur ce chemin du Calvaire où nous marchons après vous, vous avez épuisé toutes les agonies, il n'en reste plus pour décourager nos faiblesses. C'est lorsque nous cherchons le bonheur des hommes que nous connaissons la douleur. Pour qui vous aime et vous suit, la douleur n'existe pas; il n'y a que l'amour, il n'y a que la joie de la soumission et du sacrifice; vous avez vaincu la douleur comme vous avez vaincu la mort. (36, p. 236.)

DEUXIÈME PARTIE

RELIGION. — CHRISTIANISME. — CATHOLICISME.

I. PAGANISME.

43. — En quatre mille ans, le paganisme avait enfanté la puissance et la civilisation de Rome, et la puissance et la civilisation de Rome se nommaient Néron.

Ce n'était pourtant pas la barbarie. On jouissait, au contraire, de la civilisation la plus parfaite où le monde se fût encore trouvé; civilisation savante, recherchée, raffinée, pleine de toutes les jouissances du luxe et des arts, dotée d'une administration si diligente qu'il n'y avait nul moyen d'échapper à la police. Il y eut alors de grands progrès culinaires; il devint possible de dépenser 600,000 francs en un seul festin. On appréciait les acteurs; ils devenaient des gens considérables; le tragédien Æsopus laissa une fortune de quatre millions, après avoir toute sa vie scandalisé le peuple par ses prodigalités.

Quant aux mœurs, les matrones descendaient dans le cirque et conduisaient chez César les prostituées qui pouvaient lui plaire. Quant à la famille, Tertullien disait aux magistrats : Quel est celui d'entre vous qui n'a pas donné la mort à son enfant?

Telle était la descendance d'Auguste, de Cicéron, de

Virgile et d'Horace. Depuis longtemps la Grèce était morte sous le brillant pavillon d'Homère. Ni Homère, ni Cicéron, ni Virgile, ni Horace ne firent pour Rome ce que n'avait pu faire Auguste, son maître le plus longtemps et le plus docilement obéi; ils ne purent lui donner des gens de cœur. Si le Christ avait tardé quelques siècles, non-seulement la civilisation, mais l'homme lui-même, la bête humaine, aurait péri. La guerre, la tyrannie, le cirque, le suicide, la débauche, épuisaient rapidement le genre humain. (24, p. 54-57, etc.)

44. — Personne ne conteste aux païens d'avoir avancé de très-belles maximes, qui semblent des éclairs de la vérité. Mais on peut leur appliquer ce que Bossuet dit spécialement de leurs poëtes : « On n'a qu'à les presser là-dessus, on verra qu'ils ne les entendent point, ou qu'ils en abusent. » Ils les pratiquent encore moins qu'ils ne les entendent. Le Christ leur manquait. Mais le Christ de moins, c'est au moins beaucoup! Sans lui, la beauté des maximes des païens est comme la beauté de leurs temples : le démon les habite. (14, p. 432.)

45. — Ce qu'était Rome à l'arrivée de saint Pierre, quelques noms le disent. De la mort de Notre-Seigneur à celle de son premier vicaire, Caligula avait succédé à Tibère, Claude à Caligula, Néron à Claude. A mesure que ces tyrans ou plutôt ces monstres se succédaient au suprême pouvoir, le sénat les déclarait dieux, et leur sacrifiait des victimes humaines.

Un jour Néron tua sa mère : le sénat en rendit de solennelles actions de grâces dans tous les temples de Rome. Tibère avait trouvé que les sénateurs l'adoraient trop; ils n'en eurent point de honte, et ils adorèrent Néron comme ils avaient adoré Tibère. A l'un et à l'autre ils livrèrent ceux d'entre eux qui déplaisaient par un reste ou par une apparence de vertu. Le sénateur Tacite, qui le rapporte, est croyable; car probablement il le fit lui-même. Tacite était un des hommes estimables de Rome.

Sénèque, un autre grand écrivain, faisait des traités de morale où il enseignait le mépris des richesses, l'amour de la justice, le pardon des injures. Il avait été le précepteur de Néron, il devint son ministre; en quatre ans de faveur, il amassa, par ses extorsions et par ses usures, cinquante-huit millions de notre monnaie. Lorsque Néron le consulta sur l'intention où il était de faire mourir sa mère, le moraliste Sénèque se contenta de demander par quels soldats on la ferait égorger, et il écrivit en beau style l'apologie de ce crime, que l'empereur daigna réciter en présence du sénat. Quant à la manière dont le sage Sénèque pardonnait les injures, Néron lui-même dut lui imposer la clémence envers ses ennemis.

Tels étaient les maîtres, les grands et les sages de Rome. Reconnaissant officiellement trente mille dieux, d'après le catalogue de Varron, et au fond pleins de mépris pour toute cette vermine olympienne née des superstitions et des corruptions populaires, ils s'en tenaient au matérialisme d'Épicure. Quant à leurs devoirs envers l'humanité, ils prenaient pour règle ce mot de Jules César : *L'espèce humaine est une proie qui appartient au plus fort.*

Leur politique les obligeant de se ménager la faveur du peuple, ils l'achetaient et la conservaient en faisant égorger dans les jeux publics des milliers de victimes, en sorte que, soit pour satisfaire à l'avidité et aux caprices du prince, soit pour amuser la multitude, le sang humain ne cessait pas de couler.

Les prêtres et les vestales assistaient à ces spectacles que la religion consacrait.

De l'autre côté du mur, sous les arcades du cirque, entre les cabanons où rugissaient les bêtes, et ceux où les apprentis gladiateurs se formaient la main sur les blessés, il y avait des lieux de débauche. Ce qu'étaient les mœurs de la classe élevée, on le sait : Chateaubriand a osé les décrire; mais « qui oserait raconter les cérémonies des dieux immortels et leurs mystères impurs?... Il n'y avait nul endroit de la vie humaine d'où

la pudeur fut bannie avec plus de soin qu'elle ne l'était des mystères de la religion. »

Sous cette plèbe qui se croyait libre et sous ces patriciens qui n'avaient de bien, de vie et d'honneur qu'autant que voulait leur en laisser César, gémissait le peuple immense des esclaves, déchus de tous les droits de l'humanité et même de la qualité d'hommes. Ils travaillaient, ils mouraient, ils servaient, comme leurs maîtres le jugeaient bon, aux plaisirs et aux intérêts de leurs maîtres. Le proverbe disait qu'il ne doit point y avoir de repos pour l'esclave : *non est otium servis.* L'esclave n'avait point d'âme; la Grèce l'appelait un corps, *sôma;* Rome, une chose, *res.* Ce n'était qu'un outil dont on pouvait se servir sans relâche et sans scrupule, jusqu'à ce qu'il fût usé. Et quand la vie de l'esclave durait plus longtemps que ses forces, la sagesse écoutée de Caton enseignait qu'il fallait le laisser mourir de faim. Des patriciens employaient leurs esclaves à mendier et les mutilaient avec l'ingénieuse cruauté de l'avarice, afin d'exciter davantage la pitié des passants. Cette industrie était fort pratiquée, et comme en toute autre industrie il y avait concurrence. Si l'un de ces possesseurs d'esclaves mendiants voyait quelque part un esclave plus estropié que n'étaient les siens ou couvert de plus hideuses plaies, il choisissait dans son troupeau ceux qu'il pourrait rendre semblables à celui-là; il les condamnait à un supplice aussi long que leur misérable vie, afin qu'ils rapportassent chaque jour quelques deniers de plus. Pour protéger la vie des maîtres contre le désespoir des esclaves, la loi ne leur enjoignait pas de les traiter plus humainement. Elle condamnait ceux-ci au dernier supplice, fussent-ils, par le nombre, *une nation*, quand le maître mourrait de mort violente. Ainsi furent exterminés sous Néron, par ordre du Sénat, malgré les murmures du peuple, les quatre cents esclaves de Pidanius Secundus, assassiné dans sa maison.

C'était là cette grande Rome, maîtresse orgueilleuse des nations; cette Rome qui récitait les vers d'Horace

et de Virgile, où la voix de Cicéron venait de s'éteindre, où Tacite et Sénèque écrivaient; la Rome de César et d'Auguste, pleine de monuments, de richesses, de chefs-d'œuvre, de sagesse même, et qui, dit Montesquieu, établissait son empire sur *la dépopulation de l'univers*. C'est cette Rome que Simon, surnommé Pierre, pêcheur du bourg de Bethsaïde en Galilée, tout seul et pieds nus, son bâton à la main, son *Credo* dans la mémoire, mais son Jésus dans le cœur, vint assiéger, vint prendre au nom de ce même Jésus crucifié à Jérusalem entre deux larrons. Il y venait enseigner le Dieu unique, le Dieu chaste, le Dieu juste, le Dieu miséricordieux et compatissant, le Dieu terrible, le seul Dieu. Il venait établir l'humilité dans ce royaume de l'orgueil, la pureté dans ce centre de la luxure, la liberté chrétienne dans cet enfer de la tyrannie. Il apportait la famille avec l'indissolubilité du nœud conjugal, et le respect pour la vie de l'enfant; il venait restituer à l'esclave sa qualité d'homme et y ajouter la qualité d'enfant de Dieu. A la place de l'empire de Néron il venait constituer l'empire de Jésus-Christ. (16, p. 59.)

46. — Un jour César, le grand César, ce politique, cet orateur, ce poëte, cet écrivain, ce savant, ce délicat, cet homme d'esprit; César, si supérieur aux autres Romains et qui les méprisait tant, fit présent au peuple de quinze mille paires de prisonniers qui entrèrent dans le cirque et dont pas un ne sortit vivant. Oui, César!

Et, malgré cette largesse, le dictateur mécontenta le peuple; il y eut des murmures. César ne s'était pas intéressé suffisamment à la fête, il avait affecté de lire des lettres pendant les jeux. Voyez-vous ce peuple et César!

César est un sauvage, la société païenne est une société sauvage. Rome est pleine d'orateurs, d'écrivains et d'artistes; elle a de vastes connaissances, un puissant génie, des qualités qui semblent des vertus : elle

n'a point de frein qui l'empêche de s'abandonner à toutes les passions de la chair et de l'esprit; elle méprise la vérité, elle ignore la charité, elle ne connaît pas la pudeur, elle est sauvage. (21, p. 265.)

47. — On s'est appliqué à peindre l'Église sous l'aspect d'une secte essentiellement sanguinaire. Mais on sait ce qu'il faut croire des beaux jours de l'humanité avant le christianisme; on sait quel cas les rois faisaient alors de la vie des hommes, et les hommes de la vie des rois. On n'a qu'à se rappeler les empereurs qui régnèrent pendant trois siècles, depuis Auguste jusqu'à Constantin. Le premier est Tibère, le dernier est Maxence. Dans l'intervalle, il y a Néron, Caligula, Elagabale, et tant d'autres; sur plus de cinquante, plus de la moitié ont été assassinés. Ces trois siècles ne sont qu'un massacre presque sans interruption. C'est précisément avec le règne de Constantin que l'univers commença de respirer. (35, p. 85, 86.)

48. — La religion, sans pouvoir empêcher les guerres, a réussi à les rendre moins fréquentes, moins longues, moins meurtrières, à leur ôter le caractère atroce qu'elles avaient dans l'antiquité.

Voyons des faits : on tua 300,000 hommes en une seule année dans la guerre sociale; 100,000 en deux ans dans la guerre de Sylla contre Marius. Claude fit périr en une seule fois 320,000 Germains; Marc-Aurèle en immola davantage, tant de cette nation que des autres. A la bataille de Crémone, entre Othon et Vitellius, 50,000 hommes tués; autant entre les généraux Vitellius et Vespasien. On ne compte que les grosses batailles; on ne dit rien de la consommation ordinaire en guerres, séditions et spectacles. La perte d'hommes ne fut pas aussi grande de moitié chez les nations chrétiennes durant les siècles qui suivirent Constantin, malgré les invasions des Goths, des Vandales et autres barbares. Constantin accordait une récompense aux sol-

dats qui conservaient la vie de leurs captifs. Les réconciliations opérées par l'Église sont sans nombre. Souvent la paix fut imposée sous la menace de l'excommunication. (35, p. 72, etc.)

49. — Une atrocité dont le christianisme a délivré le monde, et qui n'a pu disparaître que devant lui, c'est la coutume d'offrir aux dieux des victimes humaines, chez les Perses, les Gaulois, les Grecs eux-mêmes et les Romains. On vit cela la dernière année de César. D'ailleurs Rome avait les gladiateurs, qui d'abord combattirent sur la tombe des personnages remarquables pour apaiser les dieux inférieurs par l'effusion de leur sang, et qui ensuite remplirent les arènes, où ils devinrent le plus cher spectacle des Romains. On sait que ces spectacles avaient un caractère religieux et commençaient souvent par le sacrifice d'une victime humaine. Les Carthaginois avaient coutume d'immoler des enfants : on les vit, même après avoir signé à la suite d'une défaite l'abolition de ces sacrifices, en faire périr jusqu'à 200 dans un jour des familles les plus distinguées, parce qu'un ennemi vainqueur s'avançait jusque sous les murs de leur ville. Quand les Européens pénétrèrent en Amérique, ils y trouvèrent les abominations du monde ancien. Les habitants du Mexique remettaient à leurs prêtres, chaque année, jusqu'à 20,000 victimes. Avec cela on peut comprendre pourquoi Dieu a permis que tant de nations fussent effacées de la terre. (35, p. 96.)

50. — La résistance du paganisme est un miracle comme sa défaite. Elle atteste à quel degré de cruauté et d'infamie l'homme peut descendre, à quel point il peut se conjurer contre l'innocence, la justice, la liberté et la vérité. Les Actes des martyrs nous apprennent l'histoire telle qu'il la faut savoir et telle qu'elle est. Sans ces précieux documents, nous ne connaîtrions pas véritablement l'antiquité païenne, nous ne saurions pas

de quelle bête implacable et insatiable Dieu a délivré le genre humain. (22, p. 239.)

51. — Durant les premiers siècles de l'Église, des philosophes païens, pour triompher plus sûrement des chrétiens, leur empruntèrent une partie de leurs dogmes et entreprirent de lutter avec eux de vertus. Il semble que la tâche devait leur être facile. Riches, adulés, bien avec César, ils ne craignaient point que l'austérité des mœurs les conduisît au martyre. Cependant ce rôle aisé fut toujours au-dessus de leur pouvoir. Au premier choc des passions, le païen reparaissait le même : pour le moindre intérêt humain il renonçait à l'entreprise, aussi vite que pour le moindre intérêt religieux les chrétiens qu'il voulait imiter renonçaient à la vie. Comment cela? les chrétiens n'étaient pas d'une autre nature; ils n'avaient ni des corps plus robustes, ni des sens moins craintifs ou plus soumis, ni à certain égard des esprits plus éclairés; mais ils avaient la force de Dieu, les philosophes n'avaient que la sagesse humaine. (35, p. 97.)

Toute vertu qui ne s'appelle pas religion, est à la merci des circonstances. Elle succombera devant ces tentations dont Dieu ne préserve personne, dont il permet surtout que l'orgueil soit accablé. (39, p. 99.)

Quand ce ne fut pas trop de Jésus mourant pour vaincre le péché, pouvons-nous croire qu'il suffise de nos velléités incertaines pour le terrasser? (36, p. 100.)

II. DOIT-IL Y AVOIR UNE RELIGION?

52. — Il manque au mécanisme social un rouage qui en fut exclu par la première république et qu'à présent même l'on ne paraît pas vouloir y replacer.

Ce rouage est une manière de penser et de vivre aujourd'hui inconnue de la majorité des Français éclai-

rés : On l'appelle *la Religion catholique*. Par de certains préceptes, nommés *les Commandements de Dieu et de l'Église ;* par de certaines vertus, telles que le dévouement et la charité ; par de certaines institutions, telles que les ordres monastiques, cette religion offrait à tous les hommes des secours qui n'existent plus en grande partie. Elle avait créé pour la société des garanties que la loi civile, devenue seule souveraine, est incapable de rétablir.

La *loi,* se mettant à la place de *la religion,* n'a pu espérer quelque obéissance qu'en flattant sur beaucoup de points les plus mauvais et les plus dangereux penchants de l'humanité ; car une seule loi peut être tout à la fois sévère et respectée : c'est celle qui vient de Dieu et qu'on ne discute pas.

La *loi* n'est pas partout : son œil ne voit que peu de chose, n'est jamais sûr de ce qu'il voit, ne peut pas punir tous les crimes qu'il peut voir. La *loi* ne plane point sur la conscience. Il est des crimes de lèse-humanité que la loi n'a pas le droit de réprimer ; il en est qu'elle tolère ; il en est qu'elle n'appelle pas crimes et qu'elle est près d'honorer. Elle abandonne le pauvre aux conseils terribles de la misère et de l'ignorance ; elle donne à chaque individu une immense latitude pour chercher son profit au détriment du prochain.

Ce siècle croit que le monde peut se gouverner avec des codes faits entièrement de main d'homme, avec des vertus purement philosophiques, avec une répression purement matérielle. Un siècle d'orgueil devait choir en cette brutalité et mériter tous les châtiments qu'une si folle impertinence a fait tomber sur lui.

Qu'arrive-t-il quand le mépris des lois de Dieu devient le crime d'une société tout entière ? Il arrive ce que nous voyons : ce malaise insupportable et croissant dont la société se plaint, hélas ! sans vouloir guérir ; ce relâchement des liens les plus doux, ces chagrins amers de la famille désunie, cette défiance universelle, ces haines sanglantes, cet affaissement, cette disparition

des principes sur lesquels on veut encore s'appuyer et qu'on s'épouvante de ne trouver plus, cet isolement affreux, ce dégoût des jouissances matérielles auxquelles on a tout sacrifié et dont le besoin vengeur semble s'alimenter de l'impuissance qu'elles ont produite. La société souffre comme un coupable orgueilleux, quand la justice vient enfin le dégrader et l'abattre. Elle est humiliée dans toutes ses puissances, elle se décompose, elle frémit de cette frayeur de la mort, affreuse conseillère de toutes les lâchetés.

Nul ne se plaît à la place qu'il occupe; le supérieur est hautain; l'inférieur est jaloux; tout homme forme quelque noir dessein entre le double feu de la haine et de l'envie; l'échelle immense des conditions humaines semble une chaîne de damnés se haïssant à jamais dans la frénésie de leur commun supplice.

Que peuvent à cela les constitutions que ces coupables imagineront de faire pour s'imposer réciproquement des vertus qu'ils n'ont point et un amour qu'ils ne veulent pas se porter? Ah! vous avez dit qu'il suffirait d'ouvrir des écoles, d'avoir des codes, de bâtir des prisons, de broder des drapeaux, et que ces œuvres de votre souveraine sagesse pourraient former des familles, constituer une société! Mettez-vous donc à l'œuvre! Vous avez cinquante mille lois, ayez-en cinquante mille autres; triplez le nombre des juges et centuplez celui des gens de police; que la loi prévoie tous les délits contre la famille et contre la société, et que, par le concours empressé des citoyens, aucun délit n'échappe à la punition : quand vous aurez ainsi fait l'impossible, vous n'aurez absolument rien fait, si vous n'avez pas encore, et par-dessus tout, ce qui vous manque plus que tout, ce que vous ne voulez point avoir, ce que ne sauraient donner la législation humaine la plus parfaite, la civilisation la plus mûre, ce sans quoi aucun homme ne peut être en paix ni aucune société heureuse : LA FOI, L'ESPÉRANCE, LA CHARITÉ.

Ayez cela, vous aurez tout. C'est la législation des

âmes et la civilisation des consciences. Le reste, sans cela, n'est qu'un peu d'encre sur un peu de papier.

Donnez cela, vous donnerez tout.

Quelle doctrine nous sauvera de toutes celles qui nous perdent, si ce n'est celle qui nous enseigne à travailler et à souffrir en ce monde, pour mériter un bonheur que le monde ne saurait donner?

Solutio omnium difficultatum Christus. Cette profonde parole d'un Père de l'Église est vraie aujourd'hui comme au siècle où elle fut prononcée; le Christ seul résoudra tous nos problèmes.

La société est pleine de duretés et d'injustices? — Aimez le pauvre, et ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. — On ne respecte point les supériorités naturelles et sociales? — Que les supériorités apprennent à se respecter elles-mêmes, qu'elles respectent les infériorités, et que tout homme, celui même qui n'a pas de maître sur la terre, s'incline devant le Maître qu'il a dans les cieux. — Les faibles et les misérables abondent? — Laissez à ceux que Dieu choisit le droit de se faire esclaves de leurs frères souffrants, de les servir avec cet amour qui dompte les haines les plus sauvages et qui console les plus irréparables malheurs.

Abrutissement par l'impiété, régénération par l'Église, voilà le secret qui dort au fond de l'avenir. De grandes et formidables épreuves sont réservées à la société française. Aucun esprit un peu sérieux ne peut maintenant s'abuser à cet égard. (7, p. 470.)

53. — Il faut une croyance à l'homme, comme il lui faut de l'air, et comme il lui faut du pain. (5, p. 41.)

54. — L'existence de Dieu implique l'existence d'une loi et d'une règle de vie donnée aux hommes : voilà l'Évangile; toute loi nécessite des juges et des interprètes : voilà l'Église catholique. (36, p. 179.)

55. — Gardez la loi du Rédempteur. Laissez dire

ceux qui la trouvent dure, elle ne l'est pas; ceux qui la prétendent obscure, elle ne l'est pas; ceux qui la déclarent caduque, elle ne l'est pas. Devenez purs, gardez les commandements. Le Saint-Esprit saura vous illuminer. Les mystères sont des obscurités, non des ténèbres. Abaissez un peu votre orgueil; servez-vous un peu de votre raison, dont vous faites si grand état : elle vous dit que vous êtes créés, et que vous devez quelque chose à votre Créateur. (21, p. 383.)

56. — Le monde est la mer; la vérité est le navire; il faut vivre sur le navire ou périr sous les flots. (19, p. 119.)

57. — « Pourquoi des gens bien logés, bien vêtus, bien nourris, tandis que nous sommes couverts de haillons, entassés dans des mansardes, obligés de travailler au soleil et à la pluie, pour gagner à peine de quoi ne pas mourir? » Si Dieu ne répond pas à ces redoutables problèmes, nul homme n'y pourra répondre. (39, p. 13.)

58. — La France est née de l'Évangile. C'est l'Évangile qui fit d'elle une nation puissante, illustre par son génie, par sa foi, par ses magnifiques entreprises. L'Évangile est, pour ainsi dire, dans notre sang, il y reste malgré nous; contrefait, mutilé, déshonoré, on l'y reconnaît encore, et son influence est manifeste jusque dans nos erreurs. Or l'Évangile est une loi de liberté, mais surtout d'égalité. Si les chefs de la société ne savent pas nous donner la liberté et l'égalité chrétiennes, le peuple, qui garde de ces deux biens une notion confuse, qui en sent l'absence et qui sait qu'il y a droit, fera dans son ignorance d'incessants et d'horribles efforts pour les conquérir, tels qu'il les peut désirer lorsque Dieu ne l'inspire plus.

Pour qu'il ne fasse pas ces tentatives redoutables, il lui faut la connaissance des vérités saintes qui aident à

supporter l'inégalité sociale ; et à ceux qui sont au-dessus de lui, la connaissance, l'amour, la pratique des vertus, des *lois* qui font un devoir de secourir les malheureux. Il faut au peuple cette foi qui apporte avec elle la patience dans l'infortune et la certitude d'un avenir heureux ; il faut que cette même foi inspire aux supérieurs la charité qui soutiendra les inférieurs dans leur attente. (7, p. 402.)

59. — La révolution fait tout contre l'Église ; et tout ce qui se fait contre l'Église, se fait contre le peuple, contre la restauration morale et matérielle des masses, par conséquent contre la restauration politique de la société. C'est dans la restauration morale que se trouve le vrai principe de toute restauration sociale. La bonne constitution, la vie d'un peuple, ne peut résulter ni de sa richesse, ni de sa force militaire, ni de l'auréole qui entoure le front de son chef, ni même de son respect pour la légalité ; tout cela est momentané. (9, p. 531.)

60. — Les souffrances de l'orgueil n'attendrissent point Dieu : vous aurez beau vous adonner à la pratique des vertus humaines ; vous aurez beau vous envelopper du manteau de votre courage ; vous aurez beau vous dire juste et sage, et répéter que vous espérez : vaines seront vos vertus, et vaine votre espérance. Irréprochable peut-être aux yeux du monde, vous ne serez pour Dieu, comme pour vous-même, qu'un enfant obstinément rebelle, qu'un coupable et qu'un condamné. (36, p. 135.)

61. — On parle de *besoins nouveaux*. Le besoin nouveau du genre humain, c'est simplement de mettre en pratique la foi, l'espérance et la charité. (7, p. 501.)

62. — Est-ce qu'au milieu de tous nos changements l'âme humaine n'est pas toujours la même? L'homme

d'aujourd'hui n'est-il pas l'homme d'il y a deux mille ans, avec les mêmes passions, les mêmes entraînements, les mêmes besoins, les mêmes faiblesses, immuable dans ses changeantes misères, comme Dieu dans sa souveraine perfection? (36, p. 166.)

63. — Hommes et peuples, quiconque n'a pas servi Jésus-Christ poussera dès ce monde le cri de ceux qui désespèrent éternellement : *Ergò erravimus!...* (Nous nous sommes donc trompés!) (13, p. 192.)

64. — Il n'y a pour les peuples qu'une loi de vie, de bonheur, de liberté ; c'est la loi divine qui rend les hommes frères, qui donne à toute une nation, comme à un seul homme, les mêmes pensées, les mêmes devoirs, le même but; qui inspire en bas la patience, en haut la modération, partout l'espérance, la charité partout.

Quand il n'y a plus ni foi chez les grands, ni espérance chez les petits, ni charité, ni confiance chez aucun, alors ne cherchez plus rien pour le bonheur de l'humanité, vous ne trouveriez pas. Plus de bonheur pour un peuple qui n'a plus de religion! plus de tranquillité possible, plus de progrès ! Toute agrégation sociale comporte toujours un grand nombre de malheureux ; et sans religion, les malheureux le sont toujours immensément, et sans résignation apprise dès l'enfance, toujours ceux qui souffrent, voudront cesser de souffrir.

Il n'y a qu'un droit à l'abri du raisonnement; c'est le droit divin. Quand les lois ne découlent pas de là, elles viennent de la force ou de l'astuce, et une autre force, une autre astuce en font bientôt raison.

Je veux que celui qui me commande soit juste; et comment cela peut-il être, lorsque la justice ne lui est pas imposée d'en haut? Et comment puis-je lui obéir lorsque la force fait tous ses droits à ma soumission?

Je veux que celui qui me dit de souffrir, me dise

aussi d'espérer; et que puis-je espérer, quand je n'ai qu'une foi composée de lambeaux impuissants; quand mon esprit matérialisé ne peut concevoir d'autres joies que les joies de ce monde, et quand je vois toutes ces joies livrées au hasard de la naissance, de la force et de l'improbité?

Chrétien, fils soumis de la sainte Église catholique, la plus attentive et la plus consolante de toutes les mères, je me résigne sans peine à l'infériorité de ma condition; car je puis être au ciel l'égal des saints, et plus je serai humble en cette vie qui dure peu, plus j'aurai de rayons dans les gloires de l'éternité. Je crois que toute puissance vient de Dieu, et je me soumets en tout ce qui n'est pas contraire à mes croyances, même à la puissance la plus injuste, même à la plus dure. Je me soumets, non-seulement sans murmure, mais avec joie, car je sais que Dieu ne m'envoie pas une souffrance qui ne soit une expiation; je porte gaiement mon fardeau d'humiliation, de contrainte et de misère, car Dieu ne m'en donne jamais plus que je n'en puis porter.

Mais, si vous m'avez fait hérétique, ou indifférent, ou athée, si vous m'avez soustrait à l'obéissance de Dieu, de quel droit voulez-vous me plier à la vôtre? Qui vous a faits mes maîtres? qui vous a établis législateurs et juges? Pourquoi êtes-vous riches, et pourquoi suis-je pauvre? Pourquoi regorgez-vous de superflu, et pourquoi n'ai-je point le nécessaire?... Pas de solution! Vous m'imposez vos lois, je vous oppose mes besoins; la force est votre droit, la révolte est le mien; combattons! (27, p. 289.)

III. NÉCESSITÉ D'UNE RÉVÉLATION.

65. — Bossuet, avec la supériorité de son génie, qui n'est souvent que la supériorité de sa foi, a dit : « Les

nations les plus éclairées étaient les plus aveugles sur la religion; tant il est vrai qu'il faut y être élevé par une grâce particulière et par une sagesse plus qu'humaine. »

En effet, avant le christianisme que pouvaient les sages? Quel baptême leur donnait la lumière? Qu'auraient-ils su mettre à la place des dieux? La raison, abandonnée à elle-même, courut au polythéisme, par la pente rapide qui maintenant emporte au panthéisme tout ce qui se détourne de Jésus-Christ. Le polythéisme aboutit aux idoles; le panthéisme y viendra. Les sages résisteront peu! L'homme est fait pour adorer; il faut qu'il adore. Partout où le Christ n'a pas paru, les fétiches règnent : est-il chassé, les fétiches se relèvent. Il reste des passions, il y a des maîtres, les dieux sont trouvés.

Les sages de l'antiquité pouvaient-ils se tirer du paganisme? Il est certain qu'ils ne l'ont pas entrepris. La sagesse naturelle ne se compromet pas pour l'amour de la vérité. Elle méprise l'erreur commune et l'accompagne à ses plus vils autels. Moïse, animé de l'esprit de Dieu, est le seul législateur de l'antiquité qui ose briser une idole populaire.

A renverser les simulacres, il fallait le bras des martyrs; pour guérir le chancre de l'humanité, il fallait leur sang généreux, devenu le sang du Christ.

Raffiner dans l'infamie, c'était le fait et l'art des sages du paganisme. Saint Augustin se reprend d'avoir loué ces impies : « Platon et les siens n'étaient pas nés pour éclairer les peuples, et les acheminer de l'universelle folie des idoles au vrai culte du vrai Dieu. »

On cite de belles maximes des païens. Chez eux les maximes abondaient comme les temples. Les temples n'eurent la sainteté, et les maximes l'efficacité, que quand le Christ y pénétra. Les poëtes romains sont riches en moralités irréprochables. Il y a quantité de sentences dévotes dans Ovide. C'est dire le profit qu'on en tirait. On avait aussi le fameux *Connais-toi toi-même*. Res-

tait à trouver l'art de se connaître, et ensuite l'art de se vaincre ; peu de héros essayaient ; moins encore, ayant essayé, persévéraient.

Nous ne méprisons pas ces accents stériles. Ce sont des témoignages de l'âme naturellement chrétienne : Témoignages pareils aux herbes vaines qui attestent la richesse d'une terre abandonnée. (1, p. 38 et 39.)

66. — Pour nous rendre compte de ce monde païen, où, dit-on, Jésus-Christ n'était pas nécessaire, écoutons ce qu'on y pensait de l'âme, question fort agitée entre les philosophes, c'est-à-dire entre ceux qui formaient alors la tête de la société. Leurs nombreux systèmes sont au nombre des choses qui marquent plus vivement l'infirmité humaine. On y trouve que l'âme est le cœur même ; — une certaine section du cerveau ; — un air subtil, etc. Pour d'autres il n'y a point d'âme ; un « principe actif, » résultant des combinaisons de la matière, donne lieu au phénomène que l'on appelle vie et mouvement.

Aristote imagine l'*entéléchie*, ou mouvement perpétuel ; l'âme vient de là. Dans quel but? Aristote ne sait. L'âme est-elle immortelle? Beaucoup soutiennent qu'elle finit avec le corps. Les stoïciens estiment qu'elle vit aussi longtemps que les corneilles. Pythagore la fait, après un certain nombre de transmigrations, se joindre à l'âme universelle, se perdre dans le tout. « Dormir sans rêve ! s'écrie Socrate ; si la mort est quelque chose de semblable, je l'appelle un très-grand gain. » Le gain de n'être pas !

Des aberrations de la religion et des aberrations de la sagesse découlait une morale qui n'était que le mépris de tout. Les sophistes les plus logiques s'emportèrent à soutenir que rien n'est juste ou injuste en soi, mais seulement par la volonté du législateur. D'autres, sans le dire, firent trop voir qu'ils le croyaient.

Accordons que l'on peut interpréter favorablement

certains points douteux de la doctrine de Socrate et de Platon. Force est bien de renoncer à les justifier sur la morale et sur les mœurs. Leurs mœurs n'étaient pas simplement de mauvaises mœurs, comme nous l'entendons aujourd'hui; ils ne se contentaient pas de céder à la nature, ils la violaient. Ils ne s'en défendent pas, ils n'en rougissent pas.

Quoi que l'on pense du génie de Platon, il faudra toujours reconnaître que la vérité lui fond dans la main, qu'il s'en amuse et qu'il s'amuse aussi du vice. Platon méprisait les philosophes qui pouvaient se rendre assez simples et assez clairs pour être entendus des gens du peuple. Socrate, après une vie de libre-penseur, mourut sans avoir l'instinct du repentir. A ce trait du plus grand et à ce trait du meilleur, on peut voir quels précurseurs du christianisme ils étaient.

L'antiquité n'a en propre rien de chrétien, rien du tout. Doctrines, lois, mœurs, tout ce qui était de sa sagesse concourait pour écraser les petits et les faibles, l'enfant, la femme, le pauvre, l'esclave, le peuple. Le législateur Platon ne veut que des corps parfaits et de belles âmes; en conséquence, les médecins laisseront périr les individus mal conformés, les tribunaux feront tuer les méchants incorrigibles, les enfants mal faits ou nés de méchants seront abandonnés. Toujours en vue de la beauté et de la vigueur du sang, il met une limite d'âge pour être père et mère. Avant et après le terme fixé, la loi impose la stérilité, et, en cas de délit, l'abandon des enfants. Il permet aux guerriers le régime de la communauté. L'homme libre peut tuer son esclave, et n'est tenu qu'à se purifier; mais l'esclave qui, *même en se défendant*, aura tué un homme libre, subira la peine des parricides.

O Christ! ô pureté! ô amour! hâtez-vous; venez instruire la Samaritaine et relever la pécheresse qui pleure, et poser vos mains sur la tête de l'enfant!

Que l'on prenne où l'on voudra dix années de l'histoire de l'empire romain : dans la société domestique,

comme dans la société civile, l'ulcère creuse et s'élargit; le divorce et les dissolutions dévorent la famille, les ambitions dévorent le droit. De plus en plus les grands aspirent à la tyrannie, et de plus en plus la multitude plonge dans l'ignominie, jusqu'à ce qu'enfin il la faille soûler de sang. La guerre est sans humanité, l'alliance sans sécurité, la paix sans aménité. Tel est le plus grand de ces peuples antiques, que l'on nous peint si libres et si fiers. Leur bassesse n'est comparable qu'à leur corruption. Voici le dernier mot du polythéisme, sa dernière expression religieuse et civile : Tibère, Caligula, Néron, Héliogabale, maîtres et dieux à qui va naturellement le monde! (1, p. 44.)

67. — Les moyens du salut ne sont pas seulement dans la loi naturelle. Cette loi est impuissante au milieu de ce monde plein de périls et de séductions; il est mille circonstances où elle reste en suspens sur les limites du bien et du mal; il est mille difficultés de conscience qu'elle ne peut résoudre; elle ne dompte ni la vanité, ni l'orgueil, ni l'égoïsme; enfin elle n'a pas de sanction certaine. Aussi voyez comme elle est obéie et ce qu'elle produit. (28, p. 235.)

68. — Luther avait dit : *A la raison seule le droit de se chercher une religion dans la Bible!* L'Éclectique s'est écrié : *A la raison seule le droit de se chercher une doctrine dans les enseignements des philosophes!* Le premier a produit des milliers de sectes religieuses; et le second des milliers de sectes rationalistes. Le premier a introduit le désordre dans la conscience; le second a mis au comble le désordre dans la pensée. Pas plus l'un que l'autre, ils ne peuvent faire école. Luther emploie inutilement le glaive des princes pour protéger sa doctrine contre l'esprit d'innovation : de chaque village il sort un théologien prêt à réformer le réformateur. Le chef des éclectiques français a beau implanter ses systèmes dans toutes les jeunes intelli-

gences, ses élèves se vantent de n'être pas ses disciples, et de n'avoir appris de lui que le droit et l'art de penser autrement que lui. (12, p. 192.)

69. — L'homme ne peut rien contre lui-même. Lorsqu'il cerne le plus rigoureusement ses défauts et ses vices, il fait encore passer des vivres et des armes aux assiégés. (36, p. 71.)

IV. NOTRE RELIGION EST DIVINE.

70. — Si la multitude des adversaires, même des adversaires de bonne foi, pouvait écraser la vérité, il y a longtemps que ce serait fait. Mais Dieu a mis en elle une force invincible. Pour être victorieuse, il ne lui faut qu'un petit nombre de cœurs fermes qui ne la renient pas et qui sachent la confesser, quand l'occasion le requiert, ou seulement se présente. Alors, plus aisément qu'on ne le croirait, elle obtient raison et de la fausse logique et de la fausse science, elle finit par arracher les erreurs les mieux enracinées.

Enfin, comme la vérité a sa vigueur secrète, le mensonge a ses secrètes infirmités. Il n'est pas vraiment savant. Toute son audace l'abandonne, lorsqu'il se sent connu et qu'il voit qu'on lui rit au nez. (14, p. 495.)

71. — Durant les trois siècles de persécution, le christianisme n'a pas seulement résisté aux supplices et aux dérisions, mais aussi à la faveur. S'il avait consenti à n'être qu'une philosophie, on ne demandait pas mieux; il montait sur le trône avec Marc-Aurèle ou avec Adrien. (22, p. 12.)

72. — On voit des églises, un sacerdoce, un culte, des institutions et des œuvres sans nombre; on voit que tout cela a été radicalement détruit, il y a un demi-

siècle, dans l'Europe entière; on a vu tout cela renaître; et on admet que tout cela repose sur un fondement d'impostures et de crimes; que tout cela renaît, vit et se développe en dehors de l'action de Dieu. (12, p. 428.)

73. — C'est une espérance de voir tout ce qui vit, tout ce qui résiste, tout ce qui grandit pour le bien, vivre, subsister et grandir sans secours, par la seule et unique force du bien, à côté de tant de préjugés furieux. La religion, qui n'a que peu de journaux, et dont les enfants les plus zélés sont divisés entre eux par des opinions contraires, est cependant assez forte pour soutenir la lutte, avancer et gagner du terrain. Elle fait des conquêtes partout; on n'en fait plus sur elle; et si parfois les passions lui ravissent un combattant de marque, le monde est tout étonné de voir qu'elle n'en est point affaiblie. Les traits qu'on lui lance tombent sans force à ses pieds, et il n'en arrive pas qui n'arme tout aussitôt dans ses rangs un vengeur. A l'ombre de sa bannière viennent continuellement se ranger des soldats inattendus; et s'il en est qui soient plus pressés de souffrir et de mourir pour elle, ce sont les heureux transfuges qui combattaient hier chez l'ennemi. (5, p. 40.)

74. — Ce qui a été de Dieu une fois, est de Dieu toujours. Ce qui pendant dix-huit cents ans, à travers la mobilité perpétuelle de l'homme et de la vie, a été la vérité, est à jamais la vérité. (21, p. 234.)

V. MIRACLES.

75. — L'incrédulité conteste les miracles, tantôt par une négation brutale, tantôt par des explications injurieuses. Elle déclare que le miracle n'est recevable ni en histoire ni en philosophie. La raison se range à

d'autres données. Elle croit les miracles, parce que l'Homme-Dieu les pouvait faire, parce qu'il les devait faire, parce qu'il atteste les avoir faits. Un Évangile sans miracles, ce serait là l'Évangile incroyable. Il faut que l'Incarnation teigne d'un reflet divin tous les actes du Sauveur qui n'ont que la marque ostensible de son humanité; autrement, quand je vois un Dieu soumis à la faim, à la soif, à la fatigue, à la tristesse, se dérobant par la fuite, se donnant longuement la peine d'instruire des disciples à tête dure, souffrant les coups, les insolences, le dernier supplice; c'est alors que mon étonnement pourrait s'égarer jusqu'au doute. En toutes ces circonstances, Dieu paraît hors de la nature divine; il y rentre, lorsqu'il commande aux éléments, ressuscite les morts, institue l'incompréhensible Eucharistie. Comprendrait-on que Dieu fût descendu sur la terre et n'eût point fait de miracles? Il venait « dans l'infirmité » afin de guérir des infirmes; double condition qui lui imposait les miracles. Il nous les devait, il était de sa justice de les prodiguer pour éclairer ses abaissements et aider notre faiblesse. A des sourds il fallait ces signes, à des aveugles il fallait ces attouchements, à des paralytiques il fallait ces secousses.

L'objection contre les miracles, « parce qu'ils ne sont pas croyables, » est ridicule. Qu'est-ce que ce serait qu'un miracle croyable? Ils ont été faits incroyables précisément pour que la foi les dût accepter et que la raison n'y pût contester. Le bon sens humain se moque des philosophes et des historiens qui prétendent que Dieu ne *peut pas* intervenir en Dieu dans les choses de ce monde, et que Dieu n'en a pas besoin.

Jésus-Christ nous a mieux traités. Il ne nous a pas demandé de nous rendre à l'homme, mais à Dieu; il s'est montré Dieu pour que notre fierté pût noblement s'abattre. Par le miracle il a invalidé pour toujours les règles de toute philosophie qui voudrait exclure la Divinité, et il a très-miséricordieusement traité les savants eux-mêmes en les avertissant qu'il est plus savant qu'eux.

Notre-Seigneur disait aux Juifs : « Si vous ne croyez pas ma parole, croyez au moins mes miracles! » Nous disons aujourd'hui aux incrédules : « Si vous ne croyez pas les miracles, croyez au moins la parole! Cette parole est un miracle aussi, et le plus grand de tous, un miracle auquel vous ne pouvez contredire. » (1, p. 11.)

76. — J'ai longtemps douté des miracles, et maintenant que j'y songe, je ne sais vraiment pas comment je m'y prenais pour cela; car rien ne me paraît plus facile à croire. Quoi de plus naturel et de plus conforme à la miséricorde divine, que ces éclatants prodiges qui viennent à de fréquents intervalles récompenser une foi vive, ou ranimer dans les cœurs bons et naïfs, mais faibles, la foi ébranlée?

Dieu, dans sa bonté, se montre à tous selon qu'ils le peuvent voir; il ne se cache qu'à l'orgueil, le plus horrible des crimes, la pire espèce de toutes les impiétés, à l'orgueil qui a créé l'enfer! Mais le cœur simple voit de ses yeux, touche de ses doigts, sent au contact de son cœur le maître qu'il veut servir et glorifier. (27, p. 153.)

77. — Vos miracles sont étranges, incroyables, extravagants. C'est ce que l'on peut toujours dire de tous les miracles. Ils sont naturellement étranges, incroyables, extravagants; il est naturel qu'on ne les comprenne pas; et si l'on veut en être révolté, on est libre. Seulement, tant pis pour qui se révolte! Il y eut des révoltés, des incrédules parmi ceux qui virent marcher le paralytique, qui furent nourris miraculeusement dans le désert, qui burent le vin de Cana, qui parlèrent à Lazare ressuscité : encore une fois, tant pis pour ceux-là! L'Église n'en fut pas moins fondée; et toutes ces révoltes, toutes ces ingratitudes, toutes ces incrédulités, si fertiles en objections de tout genre, ont vu et verront jusqu'à la fin leurs objections, perpétuellement vaincues, devenir l'invincible argument de la miraculeuse durée de l'Église. (13, p. 49.)

78. — La question des miracles est une question de raisonnement et une question de fait. En premier lieu, Dieu peut-il faire des miracles, et peut-il, comme il l'a promis, accorder le don des miracles à qui il lui plaît? En second lieu, y a-t-il eu des miracles? La question est résolue affirmativement, sur le premier point, par quiconque croit à l'existence de Dieu; sur le second point, par quiconque est chrétien, et même par quiconque est doué d'un peu de bonne foi et sait un peu d'histoire.

Il ne reste donc qu'une chose à faire, c'est de s'enquérir si tels ou tels miracles sont authentiques. Je puis douter qu'un miracle ait eu lieu, je ne puis pas douter que Dieu ne l'ait pu faire. Mon premier mouvement, le mouvement naturel, est un mouvement de foi. Ensuite je m'informe, je demande s'il y a des témoins, des garants, des preuves. Ces preuves, l'Église les a cherchées longuement, les a vérifiées soigneusement, les a proclamées solennellement. (13, p. 49.)

79. — A Cana, par un complet changement de substance, l'eau devient un vin exquis. En donnant cette marque de sa souveraineté, Dieu opère d'une façon plus soudaine ce qu'il fait d'ailleurs tous les jours aussi merveilleusement, sans que nous y prenions garde. Tous les jours l'eau du ciel, distillée dans les entrailles de la terre, sucée par les racines de la vigne et distillée une seconde fois dans cet alambic aux rayons du soleil, vient gonfler le raisin. La transmutation instantanée n'est pas plus difficile ni plus mystérieuse que l'autre. Celui qui de rien a créé les substances et l'outil par lequel elles se transforment, peut les transformer sans employer l'outil. (1, p. 125.)

80. — Après le sermon sur la montagne, Notre-Seigneur nourrit miraculeusement ceux qui l'ont écouté. Pourquoi ce repas tout matériel? Pourquoi cinq pains et cinq poissons afin de rassasier toute cette multitude?

Ne pouvait-il pas les rassasier d'une parole, et le miracle n'eût-il pas été aussi grand? Ne pouvait-il pas faire apparaître des chariots de provisions conduits par les anges, ce qui eût été un miracle encore plus manifeste?

Mais pourquoi tous ces *pourquoi,* remplis d'impertinence et d'ingratitude? Il est assurément plus raisonnable de croire, plus doux et plus beau d'adorer et d'obéir.

Il faut absolument rejeter les miracles, attendu que les miracles prouvent le dogme, et que le dogme affermit la morale, et que la morale ainsi affermie condamne toutes sortes de choses que l'on ne veut pas condamner. (13, p. 61-63.)

81. — « Les Actes des Martyrs, dit-on, sont-ils bien authentiques? La critique de Tillemont a passé par là; elle n'y a pas laissé grand'chose. Tous ces miracles lui semblent fort extraordinaires. »

Tillemont fut janséniste, sectaire ardent. Cela fait broncher. Cela pousse à écarter les miracles pour cause d'*extraordinaire.*

Si l'on objectait contre un miracle qu'il n'offre rien d'extraordinaire, je concevrais l'objection et je l'étudierais.

Cet extraordinaire n'est que celui de l'établissement du christianisme. C'est un grand extraordinaire, j'en conviens. Mais est-ce que le christianisme ne s'est pas établi? Ou bien soutenez-vous qu'il s'est établi sans miracles? (22, p. 233.)

Au reste, lisez Tillemont : il vous accablera d'*extraordinaire.* Jésus appelle la multitude; il l'instruit par la grande voix du miracle, et il retire aux impies la funeste ressource de pouvoir croire que l'univers a été pris par quelques savants. Quand les savants sont venus, les douze pêcheurs avaient jeté le filet sur le monde. (22, p. 236.)

82. — J'entends dire : Si Dieu a fait des miracles, il n'en fait plus. Blasphème! Dieu les prodigue, au contraire, autour de nous, devant nous, en nous-mêmes. Seulement nous ne voulons pas les voir.

S'ils se passent dans l'ordre moral, nous détournons nos pensées. S'ils se passent dans l'ordre physique, l'analyse, la chimie, ou quelque chose que nous ne savons pas, nous en font bien vite raison. Pour nous tranquilliser à l'égard des uns et des autres, nous avons foison de professeurs, de belles paroles, d'heureux moyens, parmi lesquels hasard, fatalité, magnétisme, ne sont ni les moins clairs ni les moins concluants. Il y a des choses inexplicables que de fort grands savants aiment bien mieux expliquer par la conformation du crâne que par la volonté divine. (27, p. 154.)

83. — Tous les jours Dieu fait faire des miracles par ses saints, parce qu'il a pitié du pauvre esprit de l'homme ; et l'Église publie ses grâces afin d'en étendre et d'en prolonger le bienfait. Si plusieurs refusent la grâce, beaucoup tombent à genoux. Dieu ne songe pas uniquement aux gens de littérature et d'académie. Les âmes simples égarées dans l'impiété ne lui sont pas moins précieuses que les superbes, qui les y poussent et qui s'y enfoncent. Il envoie donc à l'œil simple les lumières devant lesquelles se ferme avec violence l'œil arrogant qui a trop cherché la nuit. (13, p. 64.)

84. — « Pourquoi des miracles à Lourdes? C'est à Paris, c'est à l'Académie des sciences qu'il en faudrait faire ! »

Il y a des raisons pour que Dieu se révèle aux humbles et se cache aux superbes : c'est de quoi Notre-Seigneur a hautement béni son Père.

D'ailleurs, à l'Académie des sciences, le flambeau ne leur a-t-il pas été donné par les mains de l'Église, comme à nous tous? Mais ce flambeau nécessaire, ils ont commencé par l'éteindre, et ensuite ils cherchent

sans trouver; ils connaissent tous les alphabets, et ils ne déchiffrent rien. Que penser de cette impuissance académique? Nous ne serions point éloignés d'y voir un miracle, le miracle approprié au lieu; miracle de la justice divine appesantie sur l'orgueil humain.

Oui, il se fait des miracles à l'Académie des sciences, et beaucoup et de très-grands! Tout incrédule en cet endroit est un miracle; et le miracle se renouvelle, on pourrait dire qu'il s'aggrave, chaque fois qu'une nouvelle profondeur de la puissance divine s'ouvre aux yeux de ces docteurs sans leur révéler l'existence de Dieu; ou que voyant Dieu, ils en restent là, refusant de s'enquérir de sa volonté; forcés de le voir, refusant de le connaître, de l'aimer et de le servir; terrassés, non éclairés; chassés et enfoncés dans de plus profondes ténèbres par la lumière même, et poussant ce cri sourd et insensé de l'orgueil : *Non serviam!* David a dit du pécheur : « Il s'est promis en son cœur de pécher; il refuse de comprendre pour n'être pas forcé de bien faire. » (Ps. XXXV.) Voilà le miracle.

A l'Académie des sciences, le Dieu des sciences, méprisé des savants, voile en quelque sorte un côté de sa divinité et ne montre que sa sagesse. Ainsi, méprisé à Nazareth, Jésus de Nazareth, partout si prodigue de miracles, se contenta presque d'enseigner. *Et non fecit ibi virtutes multas propter incredulitatem illorum,* A CAUSE DE LEUR INCRÉDULITÉ. (14, p. 389.)

85. — Je crois tous les miracles reconnus par l'Église, tous ceux qui me sont attestés par des personnes dignes de foi. Rien ne me paraît plus naturel que le surnaturel. Ce que l'on appelle surnaturel, et qui l'est, ne me semble pas être autre chose que la manifestation naturelle de Dieu, qui intervient en maître au milieu de ses créatures. Il est naturel que Dieu soit maître de tout et fasse tout ce qu'il veut de tout ce qui lui appartient. (19, p. 405.)

86. — Certains publicistes admettent « les miracles de l'Évangile », mais ils demandent « qu'on n'y ajoute pas, et cela dans l'intérêt même de la foi. » Restons-en là, leur foi n'en saurait porter davantage. S'ils avaient vécu du temps de saint Bernard, ils auraient trouvé souverainement déplacé que saint Bernard rendît la lumière aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la paix aux possédés, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts. Dans *l'intérêt de la religion,* ils se seraient empressés de livrer le tout *à la risée publique.* (19, p. 444.)

87. — Si l'Église, les Apôtres et le Sauveur ne font qu'un, si leur mission n'est pas terminée, si les mêmes incrédulités qui ont dressé le bois du Calvaire sont prêtes à le dresser encore; si les mêmes passions émeuvent le cœur de l'homme, l'entraînent aux mêmes crimes, le retiennent dans le même aveuglement; si tant d'idolâtres et d'infidèles restent à baptiser sur la terre, si tant de baptisés restent à convertir..., pourquoi la miséricorde divine n'userait-elle plus des moyens qu'elle jugea nécessaires dès le commencement? Pourquoi ne ferait-elle pas des miracles spontanés? Pourquoi n'en accorderait-elle pas à nos prières? Dieu ne serait-il pas aujourd'hui dans son droit aussi bien que du temps des Apôtres? (19, p. 446.)

VI. LE SAINT ÉVANGILE.

88. — On consulte toutes les histoires, on écoute tous les charlatans, et l'Évangile est le seul livre qu'on n'ouvre pas, et il n'y a que Dieu à qui nos sages ne disent point : *Sauvez-nous, nous périssons!* (7, p. 400.)

89. — L'Évangile est par lui-même toujours jeune; il serait même très-nouveau pour beaucoup de lecteurs.

Chez les incrédules, l'ignorance de ce livre divin est ordinairement totale; chez un grand nombre de chrétiens, elle n'est guère moindre. On sait l'Évangile par cœur, et on ne le connaît pas. On ne l'a pas lu avec suite, avec ordre, tel qu'il a été conçu; on ne l'a peut-être ni entendu expliquer, ni médité comme il faut. Quiconque ne voit dans l'Évangile que la lettre, n'y voit pas même la lettre; et quiconque y cherche seulement la morale, n'y trouve pas la morale qu'il contient. Cet Évangile de la lettre et de la stricte morale n'est que le squelette du véritable Évangile catholique; il est dépouillé de la beauté que Dieu voulut y mettre pour attacher nos cœurs à Jésus-Christ par les chaînes de l'amour. (1, p. 10.)

90. — La connaissance de Jésus-Christ est l'asile où, dans les temps malheureux qui s'annoncent, les âmes trouveront tout ce qui reste de force, de consolation et d'honneur sur la terre. Car la conjuration que nous voyons s'élever contre Jésus-Christ est une conjuration contre l'espèce humaine pour l'enchaîner et pour l'avilir. Et quiconque ne connaîtra pas et n'aimera pas Jésus-Christ succombera, sera enchaîné, sera avili.

Les chrétiens doivent aujourd'hui comprendre l'obligation qui leur est faite de s'instruire davantage. Nous savons trop peu combien Dieu est Dieu, c'est-à-dire combien il est bon, grand et beau.

Nous sommes coupables envers Dieu et envers nous-mêmes de la négligence qui nous tient en réalité si loin des merveilles dont il a pris soin de nous entourer.

Cette négligence est une part personnelle et considérable que nous prenons aux crimes de l'impiété qui nie. Nous trouvant plus instruits, instruits comme nous devrions l'être, la négation sentirait le besoin d'étudier elle-même davantage, et la demi-science, qui éloigne, reconnaissant son insuffisance, pourrait devenir la science vraie qui convertit. (1, p. 19.)

VII. UN BON MOYEN D'ARRIVER A L'UNITÉ.

91. — Si la division est un grand mal, et l'unité de croyances un grand bien, on doit à ses lecteurs, et on se doit à soi-même, de rechercher au plus vite comment, par quelles voies, sur quel terrain nous reviendrons à l'unité.

La chose est difficile, nous le savons; il y faut du temps, il y faut la main de Dieu, et l'homme aussi a quelque chose à faire. Pour que Dieu le sauve, il faut que l'homme s'y emploie. Cela est vrai de la société comme de l'individu. Saint Augustin a dit : « Celui qui vous a créé sans vous ne vous sauvera pas sans vous; » et la Sagesse des nations dit encore : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Dieu ne nous ramènera pas à l'unité sans un effort de notre part.

Or, qu'est-ce que le retour à l'unité, sinon le retour à la vérité? On pourrait défier les siècles et Dieu lui-même de nous unir autrement que dans le vrai.

Il y a une vérité, et il n'y en a qu'une, l'expérience le démontre, d'accord avec la raison. Le monde n'est divisé que pour être tombé depuis quelques siècles dans l'aberration et dans le malheur de croire à l'existence de plusieurs vérités.

Cette vérité unique, cette vérité nécessaire à l'homme, indispensable aux sociétés, cette vérité de Dieu, en un mot, où la trouverons-nous?

La vérité, c'est le christianisme; et quand nous disons le christianisme, comme il y en a malheureusement plusieurs, on sait bien duquel nous voulons parler. Ce n'est pas celui qui règne à Moscou, ni celui qui règne à Genève, ni celui qui règne à Berlin, ni celui qui règne à Londres; c'est celui qui régnait dans tous ces lieux-là, avant que l'esprit de division vînt morceler en sectes ennemies le grand corps catholique, en détruire la merveilleuse unité.

Vouloir chercher la vérité en dehors du catholicisme, ou un terrain de réunion en dehors de la vérité, c'est le labeur de tous ceux qui veulent faire de l'ordre avec du désordre.

Et jetant un coup d'œil sur la civilisation européenne, on voit que cette civilisation s'est formée par l'affirmation unanime de la doctrine catholique, et qu'elle est entrée en travail de dissolution depuis qu'elle écoute les *protestations* hérétiques. (8, p. 555.)

VIII. CE QU'ON DOIT AU CHRISTIANISME.

92. — Le paganisme lègue au christianisme naissant la plus abominable et la plus naturelle des institutions humaines, l'esclavage. L'esclave des Romains n'était pas un homme; il était une chose possédée. Même en se rachetant, il ne pouvait s'élever au rang de citoyen; il devenait affranchi, et restait attaché à la clientèle de son ancien maître.

Dès que le christianisme retentit au milieu de la gentilité, l'esclavage est attaqué dans sa source. Les maîtres chrétiens donnent la liberté à ceux qu'ils ne regardaient pas comme des hommes, et qu'ils considèrent désormais comme leurs frères. Souvent ils vont dans les marchés acheter ces malheureux pour les délivrer du joug. (17, p. 77.)

93. — La loi du Christ n'a pas seulement délivré l'humanité du joug permanent de la tyrannie; mais encore l'Église du Christ, établie au centre de la tyrannie abattue, a su former dans le monde un esprit public invinciblement rebelle à la tyrannie. Le monde ne souffre plus que comme une exception de courte durée, ce qui jadis était la règle sans exception. (21, p. 266.)

94. — Jésus a dit à ses apôtres: « Les princes des

nations les dominent en maîtres; il n'en sera pas ainsi de vous, et vous ne serez que leurs serviteurs. » La liberté civile découle de là. L'autorité séculière, si dure lorsque cette parole fut prononcée, a été dès lors elle-même ramenée à sa notion primitive. Elle était la domination sur les corps, elle est devenue un service au profit des âmes. Et pour empêcher les princes de s'écarter de cette condition nouvelle du pouvoir, Jésus-Christ leur en a laissé le type permanent et perpétuellement visible dans l'autorité du souverain Pontife, autorité spirituelle en son essence, temporelle par accident, comme la puissance accordée à l'humanité du Sauveur. (15, p. 436.)

95. — L'Église, dépositaire et interprète d'une foi destinée à fonder et à maintenir sur la terre une législation vraiment fraternelle, a étendu les devoirs de la puissance et les droits de l'infériorité. Elle a prescrit au grand, non-seulement d'assister le petit en lui faisant une part de ses biens, mais encore et surtout d'user de son pouvoir pour que tout homme, à quelque bas degré que Dieu l'eût fait naître, connût ses priviléges et pratiquât ses devoirs d'enfant de Dieu; pour qu'il fût protégé, aimé, respecté; pour qu'instruit de son origine auguste et de sa fin divine il se respectât lui-même. (8, p. 301.)

96. — « Voyons, disais-je à un jeune chirurgien de l'armée en Afrique, est-ce Dieu qui a fait l'homme?— J'incline à le croire, me répondit-il. — Pensez-vous que l'homme ait été créé seulement pour la vie misérable que nous le voyons mener ici-bas? — Il serait un peu hardi de l'affirmer, et la preuve en est difficile. Naître, faire ses dents, recevoir des férules à l'école, être battu et prisonnier au collége, porter la chaîne dans une caserne, et finalement venir mourir dans un hôpital d'Afrique, c'est une pauvre destinée pour un être fabriqué avec tant de soin, et qui semble être

appelé à de si grandes œuvres. Il est donc probable que quelque chose commence, quand tout paraît être fini..., mais je n'en sais rien. — Vous savez du moins que ce que nous appelons *Vertu* est utile et même indispensable à la durée, à la solidité, à l'activité de la machine corporelle? — Pour cela j'en suis sûr. Lorsque la machine fonctionne sans vertu, ce n'est qu'une exception. — Eh bien, pourquoi les conditions de la bonne vie future ne seraient-elles pas les mêmes que celles de la bonne vie présente? Pourquoi l'âme n'aurait-elle pas besoin d'un régime comme le corps? Dieu, qui a fait le corps et l'âme, et qui marque toutes ses œuvres du visible cachet d'une puissante unité, ne vous met-il pas là dans la voie de comprendre que ces excès, dont vous voyez les funestes résultats sur la matière, sont encore plus funestes à l'âme qui lui est momentanément unie. N'en faut-il pas conclure que, réciproquement, ce qui est un bien pour l'âme est un bien pour le corps; que la prière est un véritable remède, souvent plus efficace que tous les vôtres; que la pensée qui domine l'âme fait sur les corps des cures que vous ne sauriez jamais opérer? — Je ne conteste rien, je n'affirme rien, je cherche, je doute, j'attends... mais j'attends comme un homme qui, sans savoir si la religion est divine, sait du moins qu'elle est utile et consolante, et sent dans sa conscience une obligation pressante de la respecter. Oui, la religion, par l'action qu'elle exerce sur l'âme, est plus puissante que tous nos remèdes. Nous ne pouvons rien contre les passions, elle peut tout. Ni dans la trousse du chirurgien, ni dans les fioles de l'apothicaire, ni dans le savoir du médecin en chef, il n'y a la moindre ressource contre l'amour effréné du vin, contre la débauche, contre la nostalgie, trois causes de destruction plus puissantes que le feu de l'Arabe et la dévorante ardeur du climat. Quiconque a un peu vécu avec le soldat, sait que le moral d'un homme religieux est plus solide qu'un autre. Je l'ai observé cent fois, et je ne suis pas de

ceux qui voient avec horreur autour de nos malades des prêtres et des sœurs de charité. S'il dépendait de moi que toute l'armée fût chrétienne, et que tous les hôpitaux fussent desservis par des infirmiers voués à Dieu, je n'hésiterais guère; je suis persuadé que la France y gagnerait deux à trois milliers d'hommes tous les ans sur la seule armée d'Afrique. Nous aurions infiniment moins de malades, et ces malades seraient infiniment mieux traités. Le plus grand service que l'on pût rendre à nos malheureux soldats serait, je crois, de chasser de nos hôpitaux la race hideuse des infirmiers. Je ne sais pas si l'on en trouverait trois sur cent qui, pour dix sous, ne consentissent à tuer un homme, en lui vendant du vin, des liqueurs fortes, des comestibles infects, dont ils font, en dépit de nos défenses et de notre surveillance, un commerce assassin. Quel dévouement attendre d'ailleurs de ces grossiers mercenaires? Ils voient avec plaisir expirer le malade sous le chevet duquel ils espèrent trouver quelques pièces de monnaie, et leur avidité le dépouille souvent sans même attendre que l'infortuné ait rendu le dernier soupir! » (3, p. 257.)

97. — Pauvre, où vas-tu? Je vais donner un vote, et en votant pour la religion, pour la famille, pour la propriété, je vais voter pour moi-même. La religion m'apprend que Dieu, du haut du ciel, jette des regards de miséricorde sur moi, et que de la poussière où je languis je m'envolerai un jour pour jouir d'une paix éternelle dans la société des saints. La famille est l'asile des douces vertus qui me nourrissent. C'est au foyer domestique, à l'ombre du crucifix, que les petits enfants apprennent de leur mère à secourir les pauvres pour l'amour de Dieu. — Mais pourquoi veux-tu défendre la propriété, toi qui ne possèdes rien? — Que puis-je posséder? Aucune loi ne me donnera des bras qui me fassent vivre de mon travail. Quand le pays est tranquille, je possède ma part des biens de tous. Dans

les temps de trouble, je perds l'assistance de tous ceux qui deviennent alors aussi pauvres que moi. — Si la nation t'assurait un droit au secours, tu ne craindrais jamais les refus. — Ce droit, Dieu me l'a donné. Dieu menace de sa colère ceux qui pouvant venir à mon aide, ne le font pas; il promet le ciel à quiconque me donnera pour l'amour de lui un verre d'eau. Et cependant beaucoup me refusent. Ceux qui résistent à la loi de Dieu, sauront bien résister à la loi des hommes. Comment ferais-je respecter mon droit, lorsque Dieu sera partout méconnu?

— On craindra les punitions. — J'aime mieux être assisté par amour que par crainte; j'aime mieux qu'on me reçoive comme ami que comme créancier.

— Ainsi tu ne murmures pas contre les rigueurs de ta condition?

— Quel avantage tirerais-je de mes murmures? Si c'est Dieu qui veut que je sois pauvre, sa puissance et sa volonté n'en seront pas affaiblies. Le monde entier n'a pas de quoi exempter un seul homme des chagrins et des peines de l'existence. J'ai vu des riches pleurer quand j'avais le cœur plein de joie. Nous ne pouvons pas être tous dans un égal degré de force et de richesse. Il faut des chênes, il faut aussi des roseaux et des brins d'herbe. Que la politique nous donne la paix : la charité nous donnera la vie et même le bonheur. — O pauvre résigné, tu seras riche et grand dans le ciel. (8, p. 188.)

98. — Si le christianisme était enfin étouffé, si cette lumière pouvait disparaître, la brute n'aurait plus de conscience de sa bassesse et de sa laideur. Elle serait tranquille dans sa fange, car il n'y aurait plus d'êtres sans tache; tout le genre humain serait plus près du niveau de la brute.

Comment se rendre autrement compte de la fureur de la brute? Le christianisme ne lui fait aucun mal personnellement. Elle est libre de s'écarter de lui, de

vivre en dehors de ses maximes, de croire ce qu'elle veut, d'adorer ce qu'elle veut. Mais le christianisme entretient dans le monde une certaine moyenne de décence, une certaine estime de probité qui chagrine la brute. Il crée des préjugés contre le vice; il élève des remparts contre l'absurde et contre l'infâme; il fait tort à la brute. (22, p. 133.)

IX. INFLUENCE DU CHRISTIANISME.

99. — Sauf la vérité catholique, qui est un roc sous nos pieds et un soleil sur nos têtes, que reste-t-il de stable autour de nous, et de lumineux devant nous? Politique, philosophie, morale même, c'est une fondrière et un brouillard. Tous y entrent à l'aventure, tous s'y perdent. De tous côtés le mystère, de tous côtés l'abîme. Où va-t-on? Quelle est la bonne voie? Où est la vérité? Où est la justice? Qui donne une solution possible aux problèmes du temps et de l'éternité? De tout cela, le catholique seul sait quelque chose: il a une loi dont il connaît l'auteur, un dogme qui défie toute discussion, une lumière qui brave la tempête, une réponse à tous les sphynx que l'enfer pousse sur son chemin, un devoir toujours évident, une invincible espérance. (10, p. 11.)

100. — Les peuples chrétiens ont de la dignité humaine et de la justice un sentiment qui n'était point connu avant eux dans le monde, et qu'ils ne peuvent perdre entièrement. C'est comme une charte des droits de l'individu et des devoirs de la société, gravée en caractères ineffaçables dans la conscience de quiconque a reçu le saint baptême. L'Église, en ouvrant ses bras de mère à l'homme nouveau, ne le délie pas seulement de l'esclavage du péché; elle dépose en son âme un mystérieux principe de liberté qui le rend éternellement rebelle à l'esclavage de l'homme.

Si le glorieux germe acquiert son naturel développement, c'est-à-dire, si le cœur où il a été jeté, reste pur et fidèle, il fera plus tard un apôtre, un martyr, un libérateur. Si l'ivraie des passions arrête sa croissance, si l'oppression, jointe à l'ignorance, son instrument ordinaire, le force à se développer en quelque sorte sous terre, cherchant une issue détournée, il produira le terrible fruit des guerres sociales.

Le jour où le Sauveur, ceignant humblement ses reins d'un linge de ménage, lava les pieds de douze hommes du peuple qu'il avait choisis pour changer la face du monde, et leur déclara qu'il était venu pour servir, non pour être servi, ce jour-là les conditions anciennes du pouvoir furent changées; de maître il devint serviteur, et la démocratie fut inaugurée sur la terre. A dater de ce moment, l'homme, admis par la réception des sacrements dans le sein de la société catholique, ne peut plus oublier qu'il est né libre, que Dieu l'a créé, l'a servi, l'a racheté et n'a cédé à personne ses droits de propriété sur lui. Il conserve l'instinct de cette vérité qui le relève, lors même qu'il n'en a pas la pleine intelligence: l'Église la lui remet sans cesse sous les yeux; elle combat, elle veille, elle souffre, elle verse ses sueurs et son sang pour lui porter partout, pour lui relire tous les jours les titres augustes de sa grandeur.

L'homme n'appartient plus à l'homme, il n'appartient plus qu'à Dieu, et Dieu veut que ceux d'entre les hommes qu'il place à la tête de leurs frères, les gouvernent par la justice, par l'amour et par la liberté. (7, p. 235.)

101. — Le christianisme a tout fait pour nous, pour le corps, pour l'esprit, pour le cœur. L'art chrétien parle une langue que je puis comprendre, m'offre des consolations que je puis goûter. C'est pour moi qu'il a bâti les cathédrales; ces palais de Dieu sont mes palais, et la terre n'en voit point s'élever de plus magnifiques.

Huit jours ne s'écoulent jamais sans que la religion me donne une fête pleine de leçons et d'espérances sublimes. Dès la veille, les joyeux tintements de la cloche m'annoncent le jour du repos et de la liberté. Je me rends à l'église avec ma femme, avec mes enfants, avec mes voisins, avec mes maîtres, ou plutôt ce jour-là et dans ce lieu, je n'ai pas de maîtres; Dieu ne reçoit chez lui que des égaux. On me parle, on nous parle à tous de vertu, de charité, de gloire; et non-seulement je n'envie point le sort des puissants de la terre, mais j'apprends même à préférer le mien. Si la route où la Providence m'a placé, semble la plus âpre, elle est aussi la plus courte et la plus sûre pour arriver au ciel. Si je suis pauvre, si je suis humilié, je vois mon Dieu dans la crèche, je le vois battu de verges et couronné d'épines, je le vois sur la croix. Du haut de la croix, plus opprimé que je ne puis l'être, lui, le Juste, m'appelant son frère et son enfant, me jetant de tendres regards et m'ouvrant ses bras, il me dit : *Heureux ceux qui pleurent!* Et de mon cœur la prière et l'amour s'épanchent, plus suaves que l'encens brûlé devant les autels. Cette douceur de Dieu me suit partout. Monuments, tableaux, statues, l'art chrétien n'écrit pas une page qui ne soit un écho des promesses célestes. Ici les combats et les victoires des saints, là l'aimable sourire et la souveraine assistance de la bonne Vierge; partout l'admirable image du Rédempteur, de l'Homme-Dieu, du Père des pauvres, toujours humble, toujours doux, toujours miséricordieux, terrible aux seuls méchants, et dans sa sévérité ne leur demandant, pour les aimer, que de l'aimer lui-même et de se repentir. (8, p. 60.)

102. — Il n'y a point d'interrègne dans l'Église; elle a toujours une autorité, toujours une constitution, toujours une main qui la dirige; elle marche, elle opère toujours; elle bâtit pour les siècles en quelques années de liberté. Elle réalise sans bruit, dans les conditions

humaines, les améliorations que la politique propose et promet vainement; elle donne satisfaction aux besoins des peuples et les désabuse doucement de leurs chimères. Elle répare sans détruire, elle transforme sans briser. De ces débris et de ces décombres où nous nous perdons, les gouvernements ne peuvent faire que de la cendre et de la poussière; l'Église en fera des temples, des palais et des demeures. (9, p. 220.)

103. — La connaissance de Dieu, ce pain de chaque jour; l'amour de Dieu, ce repos de toutes les heures; la prière enfin, cette espérance de tous les instants, cette inépuisable richesse, ce secours infaillible! C'est là le trésor du pauvre, c'est là l'égalité, c'est là l'ordre, la fortune, la joie. C'est là tout ce qu'il faut, ce qu'aucune charte ne donnera jamais. (25, p. 23.)

104. — La religion seconde nos bons mouvements, elle combat les mauvais: elle annonce des punitions plus fortes que toutes les séductions du mal; elle promet des récompenses plus grandes que tous les sacrifices; elle met la lumière dans les idées, la paix dans le cœur; elle s'applique à l'âme, comme un vêtement dont les mesures sont justes, qui touche partout et ne gêne nulle part. (31, p. 285.)

105. — L'esprit de foi est notre salut; il sera le salut de l'humanité. C'est pour l'avoir étouffé que les sociétés tombent; elles ne se relèveront et ne renaîtront qu'avec lui. Lui seul inspire et soutient les dévouements sans nombre que nécessitent les misères inhérentes à la condition humaine; lui, en donnant satisfaction et soulagement à ces misères, contient, apaise, supprime dans la foule des petits et des derniers d'ici-bas, les révoltes formidables de l'orgueil, de l'envie, du désespoir. (31, p. 361.)

106. — Tout ce que la médecine conseille, la reli-

gion l'ordonne. Seulement la médecine le conseille en vain, et la religion l'ordonne efficacement. C'est par elle que l'on est sobre, chaste, régulier; que le mari s'attache à sa femme, la femme à son enfant; que l'enfant honore père et mère. Honorer, c'est obéir; obéir à des parents vertueux, c'est imiter leurs vertus. Il y a encore autre chose qu'un code dans les commandements de Dieu, il y a aussi une thérapeutique. La religion fera deux choses que seule elle peut faire, et qui seules conjureront les maux prêts à nous dévorer : elle ouvrira le cœur et la main du riche, elle fermera le cabaret. — S'il arrive un malheur à une famille chrétienne, les secours ne lui manquent pas, ni surtout la patience. Outre que ces chrétiens ont en eux toutes les ressources que la foi donne, outre qu'ils ont été économes, prévoyants et que leur forte nature n'est pas de celles qui succombent au premier choc, leurs vertus ont fait autour d'eux un rempart d'amis qui leur ressemblent, et qui leur tendront fraternellement la main. (39, p. 414-416.)

107. — En 1832, le choléra fait invasion dans l'Algérie. Aussitôt éclatent de tous côtés les arrêtés, les prescriptions, les conseils, dont la principale pensée est « qu'il faut détourner son esprit de l'idée du choléra. » On conseille de plus la sobriété, la chasteté, beaucoup d'autres vertus, non comme vertus, mais comme remèdes. De Dieu, pas un mot.

On étonnerait beaucoup nos esculapes si on leur montrait combien ils sont souvent d'accord avec ce catéchisme qu'ils méprisent.

Quelle pitié de voir des gens de mérite recommander des vertus dont leur science leur a fait reconnaître les bienfaits, et se montrer en même temps pleins d'animosité contre les doctrines et les ministres d'une religion qui seule a le pouvoir d'implanter et de faire vivre au cœur de l'homme ces salutaires vertus! (3, p. 255.)

108. — Les prescriptions, les défenses de la loi chrétienne, l'intervention de l'Église ont pour but d'opérer sur les objets de nos désirs cette transformation qui les épure, et sans laquelle ils nuisent à toute l'économie de la vie humaine. Ainsi le sacrement de mariage est un désinfectant. Le bonheur ne se trouve pas en dehors des légitimes conditions du bonheur. (39, p. 173.)

109. — Où sont aujourd'hui, parmi les peuples, le courage et la grandeur? Où sont parmi les hommes la science et l'amour de l'humanité? Là où est la foi catholique. Où sont les convictions durables? Dans la foi catholique. Où vont les esprits généreux? A la foi catholique. Quel faisceau se grossit et se serre tous les jours, et ne s'éparpille pas sous le vent délétère de la passion et de l'intérêt? Le faisceau catholique. (28, p. 240.)

110. — A deux mille ans de distance, la parole du Christ demeure l'unique vraie lumière de l'homme sur lui-même et sur Dieu; elle soutient le monde catholique, entouré de fanatiques ennemis; elle soutient la loi naturelle, investie et battue en brèche par un philosophisme insensé; elle soutient la raison humaine sujette au vertige et au délire; non-seulement elle conserve et elle répare, mais elle enfante; elle enfante des prêtres et des saints, elle enfante la foi; des plus stériles cœurs elle arrache encore l'admiration et l'amour. Qui aurait inventé cette parole? (1, p. 14.)

111. — Telle est la puissance du catholicisme, sa divine fécondité, que les nations qui le possèdent encore, n'ont qu'à le laisser faire, disons mieux, n'ont qu'à le laisser vivre, même dans les conditions les plus défavorables, pour recevoir de lui un renouvellement de sagesse qui les attire quasi invinciblement sur le terrain de leurs plus nobles intérêts. (29, p. 11.)

112. — Cette foi n'est pas morte. Tout ce qu'elle a fait d'admirable, elle peut le faire encore, elle s'offre à le faire. Elle demande en pleurant ces enfants qu'elle peut remplir de l'abondance des vertus privées et sociales, cette société malade qu'elle peut guérir et relever en une génération. Elle garde les traditions austères de la probité, les sources ardentes du dévouement, le trésor de cette charité qui fait de tout homme riche ou seulement valide, un économe et un père pour les malheureux. Elle offre tout cela ; mais on la repousse. (5, p. 111.)

113. — Quel est le principal et l'unique élément de la civilisation parmi ces hordes qui n'ont pas assez, pour se nourrir, de l'immensité des savanes, et qui s'éteignent dans de perpétuelles guerres de tribu à tribu, de famille à famille, de frère à frère? Un missionnaire vient : il se fait écouter de la horde, il y fait recevoir un code qui n'est autre que les commandements de Dieu et de l'Église, et la maison succède à la hutte.

Hé bien ! la première chose que la France ait à faire pour se sauver, ce n'est pas une république ni un empire, ni une monarchie; c'est de redevenir chrétienne. (9, p. 158.)

114. — Établissez au sein de la plus dégradée des peuplades sauvages quelques prêtres catholiques qui ne connaissent que leur Dieu : en cinquante années ils auront fait un peuple dont la police et la philosophie émerveilleraient tous les sages de la Grèce.

Transportez dans l'Éden une population pourvue de tous les arts, de toutes les lois, de toutes les sciences de l'Europe, mais qui ne sache rien de Dieu : cinquante ans après vous ne retrouverez que des sauvages, si vous retrouvez quelqu'un.

Attaquer la religion, c'est donc attaquer la société dans sa base. (5, p. 102.)

115. — A l'ouest de la France, Cherbourg, est une arme puissante : la forteresse, c'est Sainte-Anne-d'Auray. (14, p. 330.)

X. LA RELIGION EST LA BASE DE L'AUTORITÉ.

116. — La base même de l'autorité politique est l'autorité religieuse. Jamais un peuple qui rejette ou méprise la loi de Dieu, ne sera un peuple respectueux et soumis devant la loi humaine. La force matérielle ne remplace la force morale que très-imparfaitement et pour un temps très-court. C'est ce que l'esprit révolutionnaire bourgeois ne sait pas, ne veut pas savoir, ne saura jamais. Pour lui le prêtre est un homme de police supplémentaire et provisoire, dont on peut se servir un jour, mais avec lequel il faut rompre dès que le péril s'annonce prêt à passer. On craint que par cette manière particulière qu'il a, et qu'il a seul, de rendre les bons offices qu'on lui demande, il ne vienne à se faire des amis. Pas de droit, pas de liberté à ces hommes noirs ! Qu'on ne leur laisse pas élever la jeunesse ! Qu'on ne leur permette pas d'enrôler le peuple dans leurs congrégations ! Qu'on leur mesure l'air, le sol, l'action, et, s'il se peut, jusqu'à la prière ! Ils ont des idées de domination, ils ne savent point marcher avec le siècle, ils nous ramèneraient au passé ! (9, p. 529.)

117. — L'autorité conspire contre elle-même et se trahit, lorsqu'elle se sépare de Dieu. Premièrement, elle se retire la protection de Celui par qui les rois règnent ; secondement, elle ne peut se séparer de Dieu sans entreprendre contre les droits de Dieu ; et tout ce qu'elle fait en ce sens tourne aussitôt, tourne nécessairement contre le bien du peuple. Car le droit de Dieu en ce monde, c'est véritablement le bien et l'apanage,

l'unique bien, l'unique apanage des faibles et des petits; c'est la justice qui les protége, la charité qui les assiste, la lumière qui les éclaire, les ennoblit et les console. Ils n'ont que cela, et qui manque aux droits de Dieu leur ôte cela. Les peuples ne tardent pas, sinon à le comprendre, du moins à le sentir. (12, p. 205.)

118. — Durant trois siècles et plus, les martyrs du Christ, amenés dans le cirque, ont passé devant la loge impériale, disant à César, toujours respecté d'eux : O César, ceux qui vont mourir te saluent! Et refusant d'introduire dans les dogmes des catacombes les dogmes de l'empire, ils sont morts, mais l'Église qu'ils représentaient n'est point morte. Elle est venue s'asseoir en face de César, devenu son humble enfant, et César a été fort par elle. Bientôt cependant il a cru que sa force était en lui. Il a refusé le concours de l'Église pour ne plus subir son autorité. Il a chancelé alors, et le voilà à son tour descendu dans l'arène. Il passe, ne sachant où il va; il passe encore couvert de pourpre et d'or, injuriant cette vieille reine, douce comme aux jours de ses tristesses, paisible comme aux jours de ses splendeurs. Elle le regarde avec compassion et lui offre sa paix; il la regarde avec colère, et lui montre son glaive mutilé : *Morituri te blasphemant.* Et c'est pourquoi César ne reviendra plus, quel que soit César, s'appelât-il Peuple, et fût-il vêtu de haillons! Ne craignons point. La parole qui demeure quand tout passe, a prononcé l'arrêt d'en haut; elle a dit pour tous les siècles : *J'ai vaincu le monde.* (7, p. 501.)

119. — L'ordre naturel ne peut se passer de l'ordre surnaturel qui est son guide : l'ordre surnaturel ne peut se passer de l'ordre naturel qui est son aide. Il a plu à Dieu qu'il en fût ainsi, et jusqu'au dernier jour, en dehors de cette union nécessaire, il n'y aura que le chaos.

Quel est le but du pouvoir? Que doit-il vouloir? *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Cette paix que le Dieu d'amour et de justice veut donner aux hommes ne peut être ni la paix de Brutus, ni la paix de César. Sans justice et sans amour, point de paix, point de liberté. Là où règne l'esprit de Dieu, répandu par son Église, là règne aussi la liberté.

Procurer la gloire de Dieu et la liberté des hommes par l'expansion de l'esprit de Dieu, telle est la loi du pouvoir. Tant qu'elle sera transgressée, le monde cherchera en vain la liberté et la paix, le pouvoir cherchera en vain d'affermir l'autorité.

Dieu l'a voulu ainsi. Il a voulu ces deux mains, le Pape et l'Empereur, à asseoir les sociétés humaines. D'accord, elles peuvent tout bien; désunies, elles sont impuissantes contre tout mal.

Sans l'Empereur, le Pape n'est qu'un martyr immortel; sans le Pape, l'Empereur n'est qu'un dieu de prétoriens, une idole souvent refondue. (21, p. 225.)

120. — Le pouvoir est la chose la plus nécessaire après Dieu, et il s'en va et revient toujours avec Dieu. (12, p. 137.)

121. — De tous les mensonges possibles vous ne tirerez jamais que le mensonge. Vous parlez d'installer sur la terre la liberté : pas de liberté sans nous! La liberté est l'attribut des enfants du Christ. Vous ne serez pas libres, si vous n'êtes chrétiens; vous ne serez pas chrétiens, si vous n'êtes catholiques.

En dehors de nous, vous ne pouvez que détruire, et vous ne pouvez rien contre nous, car vous ne pouvez nous détruire. (21, p. 387.)

122. — Les gouvernements, tombés dans une erreur barbare, oublient tout simplement que l'homme a une

âme. De là leur impuissance absolue à concilier l'ordre et la liberté, le développement individuel et le développement collectif et social. Leur science traite l'homme comme s'il n'avait qu'un corps et des appétits; elle ne tient pas compte de son âme immortelle et de ses devoirs envers Dieu. Voilà pourquoi cette science, qui veut sincèrement réaliser l'ordre, n'engendre que des révolutions. Les lois qui régissent les sociétés, comme les lois qui régissent les individus, ne peuvent être justes, et par conséquent stables, qu'à la condition d'être modelées sur les rapports de l'homme avec Dieu. (24, p. 63.)

123. — S'abstenir et respecter, c'est la doctrine et la nécessité de l'ordre. Pour la faire accepter, il faut autre chose que des brochures, des tribunaux et même des armées; il faut des apôtres. Rien ne peut remplacer dans les sociétés humaines les consolations, les récompenses, les contraintes infinies de la religion. Quelle constitution remplacera l'Évangile? Quel régiment remplacera l'Église? (8, p. 206.)

124. — Notre société moderne ne peut être ni juste, ni sage, ni prospère; elle n'arrivera, quoi qu'elle fasse, ni à la liberté, ni à la sécurité, ni à la grandeur, tant qu'elle n'aura pas fait à l'Église une part et une place suffisante dans ses institutions. (8, p. 11.)

125. — Tout peuple qui ne voit pas en Dieu la source de l'autorité est incapable de liberté; toute autorité qui ne prend pas à cette même source son droit et ses obligations, ne s'appuie que sur la force matérielle, est bientôt réduite à en abuser, et l'épuise par cet abus.

Le rôle du gouvernement qui veut remplir une mission de salut, est de mettre l'Église en état d'exercer sa fonction et d'écarter tout ce qui a pour effet d'annuler son travail et de la supprimer elle-même. (12, p. 157.)

126. — Ce cri de liberté si naturel, si doux, si saint même dans l'ordre naturel de la société chrétienne, plane aujourd'hui sur le monde avec un retentissement lugubre qui glace tous les cœurs dans une attente pleine d'effroi. Liberté veut dire jouissance, et jouissance veut dire pillage.

Vous croyez qu'il suffit de réunir quelque part quatre à cinq cents hommes et de les constituer en législateurs! Vous croyez que leurs lois, qui ne tiennent compte ni du ciel ni de l'enfer, seront obéies, qu'elles imposeront la paix, qu'on s'empressera de s'y soumettre, que le riche leur immolera ses fantaisies, que le factieux tremblera devant leur majesté sainte!

Oui, quelque chose d'analogue s'est vu : l'Église faisait cela; elle pourrait le faire encore, parce que ses lois viennent de Dieu. Seule elle peut dire au peuple : Tu seras pauvre, car Dieu a voulu naître et vivre dans la pauvreté; tu seras pauvre, afin que moins d'embûches et de tentations exposent ton âme; tu seras pauvre, afin de ne point t'attacher, même involontairement, à la terre, dont tous les trésors sont indignes de toi, qui es l'héritier du ciel. Tu obéiras, parce que le Fils de Dieu a voulu obéir, qu'il est dangereux et redoutable de commander, et que l'obéissance est une vertu encore plus grande que la pauvreté. Tu souffriras, mais pour mériter, et aucune de tes souffrances ne sera perdue; tu souffriras par l'ordre de Dieu, qui t'aime davantage à mesure que tu souffres davantage; tu souffriras en mémoire de ce que Dieu a souffert pour toi, et quelque poids qu'il donne à ta croix, elle n'égalera jamais le poids de celle qu'il a portée pour te racheter. (36, p. 233-235.)

127. — Que gagneriez-vous à triompher du catholicisme? Une mort plus prompte... Vous ne vivez que par lui. Séchez la main qui nourrit vos pauvres, étouffez ou déshonorez la dernière voix qui recommande avec quelque autorité aux hommes de respecter l'ordre, d'o-

béir aux lois, de s'aimer entre eux, vous verrez ce que durera l'édifice que vous entreprenez de bâtir. Quoi que vous en pensiez, l'autel et le trône sont dans le même plateau de la balance, et c'est l'autel qui fait tout le poids. Renversez l'autel, je vous jure que le trône sera léger. Si vous savez l'heure de notre défaite, ou de notre avilissement, mettez en sûreté vos trésors. Tout croule, quand nous ne sommes plus là. Vingt empires dorment dans les tombeaux qu'ils nous ont creusés. (5, p. 132-135.)

128. — Comme le vent de la mer flétrit ce qu'il atteint, l'esprit de révolution souffle sur le monde, détruisant toute liberté. Que fait l'habitant des bords de la mer pour abriter ses possessions? Il sème des arbres qui résistent au vent. Lorsque ces arbres ont atteint leur croissance, l'homme a conquis, et bien loin par delà, toute la terre où s'allonge leur ombre. L'arbre précieux qui résiste au vent des révolutions et à l'ombre duquel la liberté s'enracine, c'est l'arbre de la Croix. (10, p. 608.)

129. — On a parlé de faire rentrer dans leur lit les fleuves et les révolutions. Le lit où l'esprit des révolutions doit être contenu, c'est l'ordre social, l'ordre chrétien. (34, p. 9.)

130. — Pour dompter les révolutions, il faut revenir à la loi dont l'abandon a fatalement déterminé les faits qui les suscitent et qui les perpétuent. En d'autres termes, il faut suivre la politique de Dieu. Il n'en existe point d'autre qui sauve les sociétés humaines. (11, p. 91.)

Si la civilisation européenne ne garde que le culte de ses grands hommes, elle tombera promptement dans des peines et des détresses que ses savants ne conjureront pas, que ses histrions n'égayeront pas, et que ses hommes de guerre ne termineront pas. (22, p. 410.)

131. — La plaie du peuple est à l'âme; elle est profonde, envenimée, épouvantable. Les constitutions y feront peu de chose, les coups de fusil n'y feront rien. La société est menacée d'une ruine totale, si elle ne vomit le poison dont elle s'abreuve depuis un siècle. (39, p. 14.)

132. — La question italienne n'est pas en Italie, et la question européenne n'est pas en Europe. La question italienne, la question européenne, la question humaine est de savoir si le genre humain obéira au diable ou à Dieu.

Il n'y a de question qu'entre Jésus-Christ et Satan. Notre besogne, la besogne de l'Europe est de donner le monde à Jésus-Christ. Si nous ne faisons pas cela, Satan gardera ce qu'il possède et prendra le reste. (21, p. 253.)

133. — Les efforts du parti conservateur avorteront misérablement, et ses victoires ne porteront pas de fruits tant que la société française ne sera pas placée sous la loi de Dieu. Sans cette loi, qui est l'ordre même, sans les miracles de sagesse et de charité qu'elle inspire, tout ce que la société croira étouffer vivra plus fort sous la compression, tout ce qu'elle croira sauvé sera perdu.

Nous ne comptons pas sur l'efficacité des œuvres purement humaines pour assurer la conservation d'une société dont l'unique péril est d'avoir cru qu'elle se gouvernerait bien elle-même, et qu'elle était à jamais émancipée des lois de Dieu. (8, p. 157.)

134. — Quand je dis qu'à mes yeux la seule société heureuse possible est une société chrétienne et catholique, je ne dis pas le peuple, je dis la société, je dis tous. Oui, il faut que tous soient chrétiens, les premiers et les derniers, et les premiers encore plus que les derniers; car la foi de ceux qui obéissent tient à la

foi de ceux qui commandent, et lorsqu'on dit qu'il faut une religion *pour le peuple,* le sous-entendu équivaut à proclamer qu'il ne faut pas de religion du tout.

Dans la religion seulement se trouvent ces garanties mutuelles réclamées de toutes parts, et que les *lois athées* (parole monstrueusement stupide et vraie) ne sauront jamais établir; garanties des petits contre l'oppression et le délaissement; garanties des grands contre la révolte; garanties de tous contre les opprobres ruineux de l'immoralité. (27, p. 172.)

135. — Quand les classes que Dieu met à la tête de la société méconnaissent les devoirs qu'elles ont à remplir; lorsqu'elles oublient que leur privilége est une fonction; lorsqu'elles secouent toute autorité et s'affranchissent de toute charité; lorsque, pour être plus libres dans leur ambition, dans leur orgueil et dans leurs plaisirs, elles disent: Il n'y a plus de Dieu! aussitôt la multitude les prend au mot. Il n'y a plus de Dieu pour le peuple, dès que ses supérieurs cessent de lui donner les exemples et les soins qui lui sont dus : il n'est plus instruit, il n'est plus aimé, il n'est plus soulagé, et dans son cœur s'agite le redoutable problème de l'inégalité des conditions humaines.

Pourquoi des grands, pourquoi des forts, pourquoi des propriétaires et des capitalistes? Pourquoi toute l'humanité condamnée à nourrir dans l'abondance un petit nombre d'oisifs insolents? La question réduite à ces termes n'a plus de solution pacifique possible : on tue. (11, p. 14.)

136. — Les chefs du peuple, quels qu'ils soient, ne doivent pas au peuple des amusements, mais des vérités et des vertus. C'est là le droit de l'homme et du peuple; il a droit à la vérité, il a droit à la vertu. Et comme la vérité ne s'enseigne clairement que par la foi, comme la vertu ne se prêche efficacement que par l'exemple, lorsque les chefs de la société se mettent en devoir de

donner au peuple la foi et la vertu, ils donnent tout le reste, et il n'est pas question de droits politiques, ni de droit au travail, ni de droit à l'assistance, ni de droit au plaisir. Le peuple travaille parce qu'il est laborieux; il est assisté parce que la société est charitable; il se résigne parce qu'il croit; il est tranquille parce qu'il espère; il est heureux parce qu'il aime; il se reconnaît libre parce qu'il a du bon sens.

Gouverner ainsi, donner au peuple la vérité et la vertu, la vérité par la foi, la vertu par l'exemple, c'est-à-dire, pour trancher le mot, par le sacrifice des jouissances de l'orgueil et des sens, cela est âpre, j'en conviens. Qu'y faire cependant? C'est la loi! Maître et possesseur de tout, Dieu ne délègue la supériorité et la richesse qu'à cette condition et dans ce but. Quiconque n'observe pas la condition, quiconque ne cherche pas à remplir le but, celui-là manque à la volonté du Maître: il sera révoqué, dépouillé de sa charge comme un économe infidèle. (19, p. 313.)

TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE. — ROME. — LE PAPE.

I. CE QU'EST L'ÉGLISE.

137. — L'Eglise est la vie continuée de Jésus-Christ. Par l'Église le Dieu-Homme demeure en ce monde avec ce même caractère d'infirmité humaine et de puissance divine qui exprime l'union des deux natures. Il y fait les mêmes œuvres d'homme, les mêmes œuvres de Dieu : homme souffrant, Dieu vainqueur. Il est à Bethléhem et à Samarie, au cénacle et dans la foule, au Thabor et sur le Calvaire. Il est écouté et nié, glorifié et injurié, suivi et trahi. Tous ses amis l'entourent, tous ses adversaires et tous ses ennemis sont là. (1, p. 18.)

138. — Le christianisme, c'est la papauté. La papauté de moins, le christianisme change de nom et surtout d'espèce. C'est l'anglicanisme, le prussianisme, le moscovitisme; c'est une forme politique qui met l'âme du sujet dans la main du prince, et César est Souverain-Pontife. (15, p. 420.)

II. L'ÉGLISE EST MILITANTE.

139. — Deux sentiments se partagent l'âme du chré-

tien témoin de nos débats sur les affaires de la religion : il éprouve en même temps la joie la plus noble et la plus vive douleur; il goûte les plus puissantes consolations de l'espérance, il subit les plus cruelles angoisses du découragement. C'est un bonheur, sans doute, un bonheur aussi profond que légitime, de voir dans la force de leur position, dans la lumière de leur bon sens, dans la dignité de leur conscience, les défenseurs de nos grandes vérités sociales; mais quelle douleur de contempler du même regard le nombre, l'entêtement, l'audacieuse injustice de nos adversaires! Comment ne pas croire au triomphe de cette raison si évidente, de cette loyauté si parfaite, de ces principes si nécessaires, exposés, développés, soutenus avec tant de courage par des hommes dont le talent s'accroît de toute la force d'une éclatante probité? Comment ne pas trembler que tout cela n'échoue et ne demeure éternellement inutile, lorsqu'on voit tout cela glisser sur des esprits gagnés d'avance à l'erreur, qui n'écoutent que pour la forme, et dont rien au monde, ni la logique la plus pressante, ni le fait le plus patent, ni leur intérêt même, ne peut modifier l'intraitable résolution? On a beau dire et beau prouver que la charte est violée, que la religion est menacée, que la liberté est en péril, que la dynastie enfin, cette chose suprême, court hasard, quand le pouvoir humain attente au pouvoir spirituel; il se trouve des conservateurs, des libéraux, des dynastiques, des catholiques, ou du moins des gens qui prétendent l'être et qui jurent qu'ils le sont, pour étouffer, sous une dénégation sans preuve, sous un sophisme, sous un vote muet, toutes les choses qu'ils prétendent conserver et défendre. Il semble que ce soit peine perdue de vouloir les éclairer; bien plus, ils déclarent que cette lumière les irrite; pour qu'il leur plaise de se montrer justes et raisonnables, il faut qu'on ne les presse pas. Ils nous disent : « Sachez que les discussions religieuses n'ont jamais servi la religion; et pour le prouver, nous allons vous frapper. » Mais ils ne savent pas que de tels coups

usent le marteau, non l'enclume; que l'assaillant succombe, et que la victime reste debout. (6, p. 105.)

140. — Toute l'histoire du monde chrétien depuis dix-huit siècles n'est que le récit des luttes de la liberté chrétienne, représentée par l'Église, contre les réactions et les entreprises du despotisme. Depuis la croix de Jésus-Christ jusqu'au trône de Pie IX, on ne voit pas autre chose. Le combat remplit tout l'espace entre ces deux calvaires. (7, p. 236.)

III. ESPÉRANCES DE L'ÉGLISE.

141. — Voici que Byzance va retomber aux mains chrétiennes. Où n'ira pas la Croix, quand Alger, Alexandrie et Constantinople seront ses points de départ? Il ne faut pas faire entrer en ligne de compte l'indifférence des peuples et la politique impie des princes. L'indifférence des peuples n'a qu'un temps, l'iniquité des princes n'a qu'une heure. Un quart de siècle peut changer la face du monde, et qu'importent les desseins des hommes contre les desseins de Dieu! Les conquêtes que l'Europe ne voudrait pas faire pour la foi, elle les fera pour le commerce; les missionnaires iront à la suite des marchands, comme ils allaient à la suite des croisés. Nous croyons nous livrer au négoce, et nous achevons les croisades. Toute terre où nos marchands s'établissent en force suffisante pour être chez eux, est une terre où l'on dit la messe, où l'on baptise les enfants, où les saints, quel qu'en soit le nombre, font retentir les louanges du vrai Dieu. (3, p. 2.)

IV. DOCTRINE DE L'ÉGLISE.

142. — L'immense et sublime enseignement du christianisme consiste en deux mots, mais deux mots

où est renfermée toute la vie, toute la doctrine du Sauveur Jésus : *souffrir, compatir;* la souffrance pour soi, la compassion pour autrui; souffrance patiente et silencieuse, compassion ardente, active, efficace. (4, p. 29.)

143. — Notre foi catholique n'est point susceptible d'une certaine *civilisation;* nous luttons précisément contre cette civilisation que l'on voudrait nous imposer. Ceux donc qui sont vraiment catholiques aujourd'hui, le sont comme l'ont été leurs pères, fils militants de l'Église, à toutes les époques et dans toutes les conditions. Tels ils resteront, quoi qu'il arrive : tels on trouvera ceux qui s'élèveront à leur suite contre des adversaires qui, quant au fond, ne se transforment pas plus qu'eux-mêmes. Judas et l'hérésie sont contemporains de l'Évangile et de la Croix. (5, p. 140.)

144. — Laissons agir l'Église : ou Dieu a condamné le monde, et le monde va périr, ou l'Église saura discipliner l'excès du savoir, comme elle a discipliné l'excès de la barbarie. Avec ses vieilles vérités elle saura faire des choses nouvelles : l'homme qu'elle doit instruire, consoler, diriger, est le même homme qu'autrefois; les circonstances extérieures n'ont rien changé à son âme; il porte le poids des mêmes désirs, des mêmes souffrances, et la même lumière doit dissiper chez lui les mêmes erreurs. (25, p. 141.)

145. — Le monde civilisé tout entier travaille à une apologie de la religion catholique. Les peuples ne frémissent, les trônes ne sont renversés, les sociétés ne croulent, le genre humain n'est dans l'angoisse et la terreur que pour justifier la sagesse des enseignements et des œuvres de l'Église. Plus le travail de destruction, commencé dans le dernier siècle, s'élargit et s'accomplit, plus aussi la lumière se fait. Les causes de la mort révèlent les sources de la vie. Nous apprenons com-

ment une société peut vivre, lorsque nous voyons pourquoi elle meurt. (8, p. 299.)

146. — « L'Église doit être de son temps. » L'Église est de son temps, en a toujours été, en sera toujours, parce qu'elle est de tous les temps.

Jésus-Christ est le Roi du monde ; il parle au monde par son Prêtre, et les décrets de ce prêtre étant l'expression des droits royaux de Jésus-Christ, sont éternels. Ils ne s'appliquent pas à un temps, mais à tous les temps ; à une société, mais à toutes les sociétés ; à quelques hommes, mais à tous les hommes. Comme ils sont dictés suivant la nature de l'humanité par le Créateur même de l'humanité, partout la société humaine en a besoin. (33, p. 35-37.)

V. LOIS DE L'ÉGLISE.

147. — Nous descendîmes pour dîner. Il n'y avait point de maigre sur la table. L'aubergiste avait des idées arrêtées sur les commandements de l'Église. Il les abrogeait. « Messieurs, dit-il, je suis désolé; il n'y a pas de maigre. » Nous répondîmes : « Faites-en, Monsieur. — Ce sera long, et la diligence n'attend pas. — Alors donnez-nous du pain et du fromage. — Je crois qu'on peut manger ce que l'on trouve, et que l'on n'est pas damné pour ça. — Pendant que vous raisonnez, vous auriez déjà fait une omelette, et pendant que nous répondrions, nous ne dînerions pas. »

Au même instant une voix de basse fit frémir les vitres comme le son d'un tambour : « Donnez du maigre ! »

C'était le *coupé* qui entrait, représenté par un colosse de la plus fière et de la plus martiale figure. Moustache grise, rosette d'officier, col d'ordonnance, balafre sur le front, un colonel pour le moins ! Une dame d'un aspect

plus doux et non moins respectable l'accompagnait. Derrière eux se tenait, fière et timide, une fille de seize ans.

Voyant ces trois personnages, l'aubergiste perdit sa philosophie; il nous annonça du maigre. Il tint parole, et même avec un certain luxe. Il était improvisateur.

Ah! général (car c'en était un), quel bien vous faites partout où vous passez, rien qu'en vous montrant si simplement et si vraiment chrétien! La vanité de nos petits bourgeois et les hauts sentiments qu'ils ont d'eux-mêmes ne leur permettent pas pourtant tout à fait de se comparer à vous, et leurs journaux n'ont pu leur persuader, c'est bien étonnant, qu'il faut plus de génie pour vendre des bas ou débiter un fromage que pour prendre une ville d'assaut. Ils respectent encore l'homme qu'ils voient passer sur un cheval de guerre, l'arme au côté, des croix sur la poitrine, des blessures sur le visage, le commandement dans les yeux. Cet homme, c'est le dévouement, c'est la gloire, c'est l'autorité, surtout c'est la force. Si cet homme était chrétien comme vous l'êtes, général, et respectait Dieu publiquement, le bourgeois serait moins esprit fort; et par suite il y aurait moins de ces misérables qui, au moment donné, s'embusquent au coin des rues, à l'angle des fenêtres, sur les toits, derrière les cheminées, et de là, invisibles, féroces et lâches, font couler dans les ruisseaux le meilleur sang de la patrie. (19, p. 97.)

148. — Coquelet s'écrie : « C'est trop fort! c'est trop fort! Un malheureux employé romain a été dénoncé par son curé, affiché pour n'avoir pas fait ses pâques, et destitué! Voilà une famille sans pain... Dites-moi ce que vous pensez de cela.

— Moi, je le trouve très-bien, pour une bonne raison. Cette raison est celle qui partout fait agir de même les gouvernements et les particuliers dans des cas semblables ou moins importants.

« Chez nous, on affiche les noms des condamnés,

des contumaces, des négociants en faillite; on révoque les fonctionnaires qui se séparent du gouvernement; on fusille les déserteurs.

« Osez dire, Coquelet, que vous n'avez jamais révoqué et que vous ne révoquerez jamais aucun agent de votre gouvernement, tels que cuisinières, chambrières, commis, etc.

« Vous avez ôté leur emploi à des pères de famille, vous les avez ruinés, et pourquoi? Pour des dissidences d'opinion...

« Pour avoir un emploi public en France, la condition première c'est d'être Français. On demande ensuite la capacité et l'honnêteté..., une honnêteté quelconque sous forme de cautionnement.

« A Rome, le certificat nécessaire de nationalité et la garantie nécessaire de probité, c'est la pratique de la religion catholique, seule religion vraie, seule religion du pays.

« Vous direz qu'il avait besoin de sa place. Et si un serviteur que vous voudriez casser pour cause de scandale vous disait qu'il a besoin de rester chez vous?... Vous répondriez que votre devoir est de ne pas garder chez vous l'immoralité.

« Je ne vois pas pourquoi le pape devrait insulter son peuple en le faisant insulter par des mécréants. » (21, p. 337.)

VI. ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE; SA FÉCONDITÉ.

149. — Pour apôtres de sa loi, si sévère aux passions de l'homme, le Sauveur Jésus-Christ n'a voulu qu'un petit nombre de gens faibles, simples, désarmés, auxquels il ne permit d'employer d'autres moyens de conquête que la parole, la liberté et l'exemple persuasif de leur vertu. S'il y ajouta le don des miracles, le plus grand miracle dont ils étonnèrent le monde fut leur patience à supporter tous les maux, à pardonner toutes les in-

jures, à braver tous les supplices. Ils n'étaient pas cent lorsque, portant la besace du mendiant et le bâton pacifique du voyageur, ils sortirent de Jérusalem à pied avec la mission d'instruire tous les peuples, c'est-à-dire de leur faire adorer les plus impénétrables mystères, de leur faire pratiquer les plus héroïques vertus, et d'apprendre à tout homme sur cette terre l'art suprême de mourir à lui-même pour conquérir dans une autre vie les chastes et incompréhensibles ivresses d'une éternelle contemplation. (3, p. 138.)

150. — Notre-Seigneur Jésus-Christ veut asseoir un empire sur la terre en proie à la force; il a la force dans les mains, et il la brise. Il veut attirer à lui le monde; il prend le contre-pied de tout ce que cherche le monde, il est et il s'appelle le crucifié. Il lègue à douze ignorants cette croix pour tout héritage; il leur enjoint de la présenter au genre humain; ils le font, et ils triomphent; et cela est fait en moins de temps que le plus puissant empire n'a fini d'étouffer la nationalité d'une peuplade conquise. Les idoles tombent; une nouvelle humanité se lève; la parole toute seule de Jésus opère un tel miracle. C'est *la parole de réconciliation*, qui remet tout en ordre et en paix, l'homme avec Dieu, l'homme avec l'homme, l'homme avec lui-même. Elle change tout dans la société, dans les esprits, dans les cœurs; elle illumine toutes les ténèbres, elle féconde toutes les stérilités. L'homme désormais sait où il va; il se sent maître de sa route et sûr de son but. Il a été fait « participant de la nature divine. » C'est saint Pierre qui dit cette chose immense, et l'homme le croit et le comprend; et dans cette hauteur où il monte, il devient humble et doux; et la faculté sublime de l'adoration, jusqu'alors si déplorablement abusée, se développe suivant sa nature et couronne la terre de la radieuse floraison des saints. (1, p. 486.)

151. — L'Église catholique est toujours dévouée,

féconde, inépuisable. Chaque année, elle laisse un plus grand nombre de missionnaires s'échapper de son sein, où le levain du Calvaire fermente comme au premier jour. Il faut compter par centaines ces conquérants décidés au martyre, qui commencent leur course où finit celle des plus hardis voyageurs. Sans regarder derrière eux ni devant eux, sans demander d'autre secours qu'une prière, assurés de mourir obscurément au milieu des fatigues ou des tortures; armés d'un bréviaire et d'un crucifix, ils se lancent à la poursuite des âmes dans la profondeur des contrées inconnues. Dieu, qui suscite ces merveilleux courages, se plaît à les bénir. Le missionnaire succombe, mais il a fondé une Église, et son sang n'appelle pas longtemps un successeur.

Chose presque inouïe dans les annales pourtant si riches du christianisme! des femmes mêmes se vouent à ce lointain et viril apostolat. Sous la conduite d'un prêtre, quelquefois seules, elles quittent leur patrie, leur famille, leur cloître; elles vont chez les hérétiques, chez les infidèles, chez les idolâtres, chez les sauvages. Elles reçoivent avec la même sérénité les respects de Constantinople et les outrages de Genève; la mer et les naufrages ne les empêchent pas de se rendre aux vœux des peuples de l'Océanie, hier anthropophages, aujourd'hui chrétiens; elles élèvent les Indiens des Montagnes-Rocheuses; elles s'établissent, à l'abri de quelques troncs d'arbres, au fond des noires forêts de l'Amérique du Nord. (6, p. 249.)

VII. STABILITÉ DE L'ÉGLISE.

152. — Le voilà, ce terrible Vatican! On le croirait vide. Quelques gardes à la porte, quelques serviteurs, quelques pèlerins qui viennent chercher une bénédiction, quelques secrétaires, et plus rien. Le moindre duc

d'Allemagne, que dis-je? le moindre juif d'Angleterre ou de France entretient autour de lui plus de pompe et de courtisans. *Argentum et aurum non est mihi.*

Néanmoins ils ne se trompent pas ceux qui dirigent tant d'efforts contre ces murs dont la majesté désarmée ne renferme que les nobles forces et les nobles richesses de l'esprit! Ils ne se trompent pas ces fils de Satan. Le Vatican est la forteresse du monde chrétien. Qu'il soit emporté : la terre de l'homme et son âme appartiennent au vieil ennemi.

Mais pourquoi l'ennemi n'est-il pas déjà maître? Il a tant de canons, tant de journaux, tant de langues!

Amen, amen, dico vobis : Sur cette demeure dont nous ne voyons que la faiblesse et le délaissement, l'ange qui pénétra dans les prisons d'Hérode, invisible et invincible, plane l'épée à la main. (21, p. 71.)

153. — Le Pape n'a en face que de vieux adversaires; l'essai d'aujourd'hui n'est que la prolongation d'une entreprise qui compte dix-huit siècles d'avortements. (21, p. 93.)

154. — Le monde est chargé de beaucoup de constructions imposantes hérissées de canons; mais il n'y a qu'un roc, et tout le reste est poussière et jouet du vent. (22, p. 319.)

155. — L'Église romaine est comme un grand arbre, secoué périodiquement par d'effroyables tempêtes, qui le dépouillent de ses feuilles, qui brisent et dispersent au loin ses rameaux; mais ces rameaux brisés prennent racine où le vent les porte; tandis que le tronc lui-même, toujours indestructible, se couvre d'une floraison nouvelle, et semble moins mutilé que rajeuni. (12, p. 506.)

156. — Ni le Pape, ni ceux qui l'entourent ne croient

que les destins de la papauté sont finis. L'Europe politique méprise fort ce qu'elle appelle « les congrégations romaines, » sans savoir bien au juste ce que c'est. Mais les étonnements de l'ignorance et les négations de l'orgueil n'empêchent pas la science de savoir, la piété d'espérer, la foi de persévérer. (21, p. 197.)

157. — Le Pape n'est désarmé que comme toujours. La prière lui reste, Dieu lui reste. Si la justice et la raison peuvent suffire à le défendre, la raison et la justice parlent pour lui; s'il faut la force, le canon rayé n'a pas détrôné la foudre. (21, p. 197.)

158. — Tant de puissants abattus, tant d'empires gigantesques détruits, tant de fortes institutions ensevelies sous les poussières des âges, nous disent assez que, si l'Église subsiste depuis tant de siècles, c'est qu'elle a trouvé grâce devant la souveraine justice, qui ne fait grâce qu'à la vertu. Dieu a continuellement puni le monde : sa main redoutable a creusé aux plus puissants peuples des précipices que n'a pu combler leur grandeur foudroyée. Au milieu de ces ruines que voyez-vous? L'Église, toujours debout, toujours vivante, toujours jeune, sur la pierre où Dieu l'a édifiée. Qu'est devenu l'empire de Tibère? Où est l'empire de Charles-Quint? Celui de Bonaparte, où est-il? Tous se sont rués contre l'Église; tous, en fondant sur elle de leur poids immense, s'y sont brisés et ont environné de leurs débris le temple où prie un vieillard en cheveux blancs. (36, p. 121.)

159. — Chaque siècle, ou plutôt chaque génération, apportant son tribut de rudes épreuves, a laissé aux générations suivantes une de ces démonstrations toujours recommencées, toujours victorieuses. Les ennemis de l'Église n'ont qu'un rôle bien net ici-bas : ils travaillent à prouver la divinité de l'Église. Ils prolongent, ils entretiennent, ils fortifient ce miracle plus

grand que tous les siens, dont Jésus-Christ a laissé la promesse et la puissance à ses apôtres : ce miracle de la durée de l'Église, plus incompréhensible que le miracle de sa fondation. (15, p. 337.)

160. — Humiliez la mer du poids de vos vaisseaux, et effrayez la terre du bruit de vos armées : la terre et la mer sont au Seigneur; une seule barque est assurée de ne point faire naufrage; Pierre est le seul souverain qui gardera sa couronne. (14, p. 176.)

161. — Depuis que l'Église est née du sang de Jésus-Christ, elle seule existe véritablement sur la terre. Tout se fait pour elle ou contre elle avec une énergie aussi durable que son éternité. Elle est le bien; le mal ne vit que pour la combattre. (16, p. 42.)

162. — Sans vouloir offenser, nous pouvons bien dire que ce n'est pas nous, catholiques, qui mourrons les premiers. Nous portons un nom qui nous assure longue vie; malgré notre état chétif, nous nous appelons *le Catholicisme*. Nous possédons des ressources de tempérament dont les dynasties et les institutions humaines n'ont point encore dérobé le secret. On nous blesse, on nous enchaîne, on nous tue... Nous ne sommes pas morts. Le temps rouille et dissout nos chaînes, sans porter atteinte à notre invincible vie; notre sang, lorsqu'on vient à le répandre, noie les bourreaux. (5, p. 188.)

163. — Bien des fois l'Église a vu les vents secouer la mer de ce monde; mais elle connaît la puissance de Celui qui veille lorsqu'il semble dormir. Elle l'invoque, et soit qu'il apaise soudain l'orage, soit qu'il le laisse suivre son cours, la barque menacée ne sombre pas. Au contraire, la tempête elle-même la protége par les naufrages qu'elle multiplie en voulant la submerger; et Pierre, debout à la place du Maître, gouverne, dans les

périls, avec une fermeté que ne peut troubler aucune terreur. (1, p. 153.)

164. — Crucifier le Pape n'est pas détruire la papauté; c'est même le contraire. (7, p. 31.)

165. — Prendre du sang au catholicisme, c'est ce qu'on a toujours pu faire et ce que l'on pourra toujours; mais on ne lui prend pas la vie; au contraire, le sang qu'on lui enlève le féconde. Ne le voit-on pas aujourd'hui plus fort qu'avant la Révolution? Quelle institution, autant que lui et aussi vite, s'est relevée de cette ruine universelle? Il fut de tous les émigrés le premier qui reprit possession de ses domaines; il est le seul qui ait recouvré la partie essentielle de ses droits anciens. (6, p. 543.)

166. — Comme le Saint-Siége a des inspirations et des lumières d'en haut contre la ruse, il a des secours d'en haut contre la crainte; et sa propre histoire suffit à lui rappeler que son vaisseau frêle est le seul que Dieu ne laisse pas sombrer. Pour vaincre la tempête, il n'a qu'à ne lui pas faire le sacrifice qu'elle demande. (15, p. 29.)

167. — Près de trois cents évêques sont maintenant à Rome (1862). C'est un grand spectacle dans Rome, et le spectacle de Rome en est plus grand. Beaucoup de méchants disent : « Qu'importe, et que peuvent ces vieillards et leurs vains discours? Tous ensemble ne sauraient pas tenir une minute contre un demi-peloton de fantassins. »

Pardonnez-moi, Messieurs, ils tiendraient. Mourir, c'est ce qu'ils appellent tenir. Vos fantassins, on les a lâchés sur eux plus d'une fois depuis deux mille ans, toujours munis d'armes supérieures au bâton pastoral. Ces vieillards ont tenu; ils sont morts, et les voici. Pensez-en ce que vous voudrez, vous avez devant vous les vrais rois de la terre. (22, p. 380.)

168. — Nos basiliques n'ont pas encore croulé, et si un acte de démence impie les renverse, en tombant sur l'autel elles ne l'écraseront pas. Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera demain, seul souvenir du passé, seule force du présent, seule sécurité de l'avenir. Rien de ce qui se fait sans lui ne subsiste, rien de ce qui se fait contre lui ne dure, rien de ce qui se fait avec lui ne peut périr. (9, p. 117.)

169. — A ne compter que les moyens humains, nous avons ce qu'il faut pour vaincre; et si vraiment nos ennemis s'épouvantent, ils ont raison, car ils seront vaincus. Pour combattre l'Église, il leur a fallu faire des lois d'iniquité, dont nous saurons équitablement nous servir. Nous ne puiserons que dans leur arsenal, et nous n'y prendrons que la loi. Nous leur laisserons la fraude et la tyrannie. Nous userons de nos droits de citoyen, nous userons de la presse; et si Dieu permettait que, par un dernier effort, ils parvinssent à nous enlever ces armes puissantes, dans le silence et le secret de nos âmes il nous resterait la prière : ce serait plus qu'il ne faut.

Dix-huit siècles ne leur ont pas appris à quel pouvoir ils s'attaquent : soit! Ces dix-huit siècles nous laissent sans inquiétude, en ce qui nous concerne, sur ce qu'ils peuvent et ce qu'ils sont. Ils ne veulent pas que nous soyons libres; nous serons libres, parce que Dieu le veut. (5, p. 54.)

170. — Dieu ne permit pas aux flots du déluge de submerger l'arche, et depuis dix-huit siècles cette figure de la barque de Pierre n'a point trompé la foi des chrétiens. Ils n'étaient que douze qui entreprirent de soumettre le monde au Crucifié; le monde se soumit, le Crucifié régna pour l'éternité. Souvent il a permis à son éternel vaincu de lui disputer l'empire; l'enfer a maintes fois vomi ses déluges, comme la colère du Ciel avait laissé tomber le sien; l'enfer n'a pu prévaloir :

il a renversé les murailles et déraciné les chênes, roulé et broyé pêle-mêle la houlette du pasteur et le sceptre du roi; mais, dominateur immense de l'immensité, toujours il a vu ses flots, esclaves de la promesse éternelle, porter l'humble esquif où triomphaient la parole de Dieu et la vie.

Voilà nos souvenirs de dix-huit siècles, notre histoire d'hier, notre histoire de demain. Quand on nous menacerait de rompre toutes les écluses, nous savons que l'Océan n'a point assez d'eau pour submerger la nacelle du Pêcheur, et que c'est son destin d'être ballottée. (5, p. 126.)

171. — On entend des voix qui demandent des miracles; mais ceux-là mêmes ne les veulent point voir. Dieu les sert à leur gré. Ils ont et ils auront ce miracle de l'invincible durée de l'Église; miracle au milieu duquel ils vivent, dont ils sont eux-mêmes les principaux instruments et qu'ils ne voient point. Lorsqu'on le leur montre, ils font de beaux rires; mais il y a longtemps qu'ils rient, et l'Église subsiste; elle marche, laissant derrière elle des pierres tumulaires qui marquent la fin des plus longues et des plus fières destinées.

Le miracle de son établissement s'est renouvelé bien des fois, rarement avec plus d'éclat que de nos jours. Il y a soixante-cinq ans, où était l'Église, où était son chef, où étaient ses prêtres, où était son peuple? On a ri beaucoup de l'Église en ce temps-là. Elle s'est rétablie telle que nous la voyons, *sans avoir répandu d'autre sang que le sien.* (15, p. 540.)

VIII. MANIÈRE D'AGIR DE L'ÉGLISE.

172. — L'Église sait ce qu'elle fait, et fait ce qu'elle doit faire. Les événements se pressent sans la trouver plus indifférente qu'elle ne doit l'être, ou plus empres-

sée qu'il ne convient. Elle ne cherche pas la persécution, elle ne décline pas le devoir. Désarmée au milieu de ces révolutions violentes, dont aucune n'est son ouvrage, elle donne la mesure de la soumission aux faits accomplis; elle y cherche les avantages que la société en peut tirer; elle attend qu'il lui soit possible d'enseigner comment il en faut combattre les inconvénients et prévenir les dangers. Toujours à l'œuvre pour corriger et améliorer; elle ne rejette que ce qui est radicalement mauvais en soi; elle ne résiste que quand le péril de la foi l'exige. Aucune de ces révolutions qu'elle subit, qu'elle accepte, qu'elle peut même saluer lorsqu'elles la délivrent d'un péril certain, ne lui fait saluer, ni accepter, ni subir des principes qui ruineraient l'orthodoxie et les mœurs.

Son rôle en ce monde n'est point de mourir pour les gouvernements, mais de vivre en paix avec eux et de leur survivre, les aidant à conduire les peuples et leur demandant de l'aider à les sauver. Elle ne se retire jamais, parce que peuples et gouvernements ont toujours besoin d'elle, particulièrement lorsque leur folie s'irrite davantage contre elle et contre son action. Elle reste là, elle attend qu'on la chasse, c'est-à-dire qu'on la tue. (9, p. 481.)

173. — L'Église est la voie, la vérité et la vie; elle ne règle pas son chemin d'après la boussole affolée des entreprises humaines; elle n'a point à chercher en dehors d'elle-même la lumière, la force, les infaillibles gages du triomphe; elle les donne à ceux qu'elle bénit: *Tu vaincras par ce signe.* Or les enfants n'ont point traité avec elle, ils ont reçu sa loi; elle ne s'est point attachée à leur parti, ils se sont mis du sien. Parfois ils ont vaincu pour l'Église avant d'être ses enfants. Ils accourent victorieux et chargés des fruits du combat. Que dit l'Église à ce triomphant en qui se résume la puissance du monde : « Courbe la tête, brûle tes dieux, adore le mien. » (7, p. 497.)

174. — La coutume est de crier contre l'indolence du gouvernement pontifical. Injure ignorante. On n'a pas partout le moyen de maçonner comme à Paris, il est permis de n'en avoir pas le goût, et ce n'est point la maçonnerie qui met le ciel sur la terre, même pour les maçons. (34, p. 12.)

175. L'art des Papes n'a jamais été la pratique d'aucun autre gouvernement. C'est le sentiment du devoir poussé jusqu'au sacrifice de tout repos, jusqu'au mépris de tout péril, jusqu'à l'abandon de tout intérêt terrestre. Sans légions, quelquefois sans asile, les Papes sont devenus les dominateurs de l'Europe en ne trahissant jamais la cause des opprimés, en ne livrant jamais à la puissance humaine la vérité confiée à leur garde, en ne désespérant jamais de l'assistance de Dieu. (16, p. 87.)

176. — La politique constante des Papes c'est d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes; ne pas craindre celui qui ne peut tuer que le corps, mais Celui-là qui peut tuer l'âme; accorder protection à tout droit outragé; faire dominer dans la société tous les droits de Dieu, source unique et seuls garants des droits de l'homme. Telles sont les maximes qui ont assuré l'étonnante prépondérance de ce pouvoir désarmé. (16, p. 89.)

177. — L'Église sait qu'il y a des esprits de travers : elle est bonne et patiente pour eux, et leur lâche de la courroie jusqu'aux dernières limites du possible. (22, p. 406.)

178. — L'Église souffre ce qu'elle ne peut pas empêcher, et sa conduite vis-à-vis des sociétés modernes ne prouve pas plus en faveur de la constitution de ces sociétés, que sa conduite en Turquie ou en Chine ne prouve en faveur de l'état social des Chinois ou des Turcs. Que la liberté de conscience et des cultes soit devenue une nécessité en France et ailleurs, personne

ne le conteste. Que les gouvernements soient obligés d'en subir les conséquences comme tout le monde et comme l'Église elle-même, on le reconnaît. Mais de là à reconnaître que ceux dont les fautes amenèrent cet état de choses ne furent pas coupables, ou qu'en soi cet état de choses est l'état normal, régulier, légitime des sociétés humaines, il y a un peu loin. Pendant des siècles, l'Église a maintenu dans les sociétés chrétiennes un état contraire, et alors elle n'était pas, comme aujourd'hui, en dehors de la société et absente du gouvernement : il y avait union étroite entre elle et la puissance temporelle; le roi était l'évêque du dehors, le protecteur et le bras de l'Église, dont les lois, partout reconnues, se trouvaient partout appliquées. Croit-on que, par condescendance pour les erreurs et les préjugés du temps, l'Église puisse jamais consentir à flétrir ce long et glorieux passé? (15, p. 55.)

179. — Pour soutenir le combat contre le monde, l'Église n'a jamais dit que deux mots, mais deux mots qu'elle a scellés de son sang. A ceux qui voulaient commettre l'injustice, elle a dit : *Non licet;* à ceux qui voulaient la rendre complice de l'injustice, elle a dit : *Non possumus.* Avec ces deux mots elle a vaincu la foule innombrable des oppresseurs et des sectaires qui ont entrepris de persuader aux hommes que tout leur était permis, afin de pouvoir eux-mêmes se permettre tout. Par ces deux mots, le droit et la justice sont restés inébranlables sur la terre. Rien n'empêchera la conscience humaine de savoir qui les a maintenus. (16, p. 198.)

180. — Tout ce que l'Église fait est plein de magnificence et de hardiesse, et telle est parfois l'étrange grandeur de la chose, qu'elle semble n'être qu'un pur élan du cœur ou de l'esprit, un rêve de l'homme exalté jusqu'au plus inconcevable délire, une construction de nuages qui ne repose sur rien. Mais regardez : vous reconnaissez aussitôt une structure aussi savante que

solide; tout est bâti comme le dôme de Saint-Pierre; depuis la première assise posée sur le sol jusqu'à la croix posée sur le faîte, tout se tient, tout se lie et tous les matériaux sont éprouvés. Étudier la foi, quel inénarrable contentement de la raison! (22, p. 402.)

IX. LIBERTÉ DE L'ÉGLISE.

181. — L'Église a toujours su, quand l'heure était arrivée, se mettre à la tête des grands mouvements de l'esprit humain pour les diriger, les redresser, les consacrer et les rendre invincibles.

Une chose grande entre toutes signalera le siècle dont nous allons atteindre la moitié. Ce n'est pas le merveilleux éclat des batailles, ni le nombre des révolutions, ni les progrès des sciences, ni la disparition de l'islamisme, ni l'introduction d'une partie du monde barbare dans la sphère envahissante de l'activité chrétienne : c'est ce mouvement des consciences et des esprits, encore à peine remarquée de nos politiques aveugles, qui se résume en deux mots : *Liberté de l'Église.*

Ce mouvement est l'effort suprême qui sauvera la civilisation, menacée de mort dans la splendeur de ses œuvres. S'il réussit, il consolidera toutes les conquêtes de la politique, de la science et des armes de l'Europe; s'il échoue, l'Europe civile, corrompue jusqu'au fond de ses entrailles par la sensualité, jusqu'au fond de son esprit par l'orgueil, sera la proie des barbares qu'elle engendre elle-même et de ceux vers qui elle s'ouvre de nouveaux chemins.

La liberté de l'Église introduira partout cet arome qui empêche les esprits et les âmes de se corrompre; elle apaisera la haine, chaque jour plus irritée, du prolétaire européen, en guérissant le riche de sa dureté

et de son orgueil ; elle amollira, par l'eau du baptême, l'âme d'airain du barbare ; elle fera entrer le prolétaire et le barbare, comme des enfants dociles, dans la famille civilisée, d'où l'avidité des trafiquants les rejette, ne leur laissant que le rôle d'une bête de somme, qui se révolte parce qu'on l'accable, et que l'on tue parce qu'elle s'est révoltée.

L'oppression de l'Église consacrera toutes les oppressions ; elle introduira l'esprit sanglant de la persécution religieuse dans l'action des pouvoirs civils, les résistances armées, les meurtres systématiques, et fera crouler, pour des siècles peut-être, tout l'édifice social. Car les bourreaux ne sont ni hommes d'État, ni savants, ni lettrés, ni honnêtes gens ; ils ne sont que des bourreaux, poussés par leur propre infamie à tuer de préférence les hommes d'État, les savants, les lettrés, les honnêtes gens, tout ce qui se distingue en quelque chose de leur opprobre et de leur brutale scélératesse. (6, p. 556.)

182. — Le seul bien que l'Église demande est la liberté, et la liberté de l'Église est la seule qui ne puisse pas devenir une puissance rivale de la puissance souveraine. Cette liberté peut intéresser les esprits sans les troubler et les enivrer. Par elle, non autrement, de quelque façon qu'on s'y prenne, descendra jusqu'aux dernières profondeurs du peuple, avec le calme des pensées et des désirs, toute la partie réalisable de ces améliorations matérielles si imprudemment promises et toujours attendues. (10, p. 114.)

183. — Que M. *** garde ses deniers : nos évêques ne vendront pas le droit de l'Église, qui est aussi le droit du père de famille et du citoyen. Ils demandent la liberté, ils ne demandent pas de l'argent ; l'argent profite mal en ces sortes d'affaires. Les apôtres, à qui Jésus ne légua que l'opprobre et sa croix, surent conquérir le monde ; celui qui avait traité avec la synagogue se pen-

dit, et mieux aurait valu pour lui qu'il ne fût pas né. (5, p. 335.)

184. — Si l'Église consentait à se laisser ravir la liberté, ce serait là pour elle le danger, le grand et véritable danger; elle renoncerait, pour ainsi dire, à sa vie civile, à son titre de mère et d'institutrice des peuples; elle donnerait aux adversaires qu'elle est appelée à rencontrer partout l'habitude de compter pour rien ses réclamations. Reléguée dans le sanctuaire, à une époque où toute chose, toute idée est en possession d'une vie propre et extérieure, l'Église serait condamnée à la stérilité, frappée d'une sorte de mort temporaire. Elle peut subir une pareille épreuve si Dieu l'exige; elle ne peut s'y prêter à aucun prix. Il s'agit de préserver l'honneur et la vie de la foi; il s'agit de maintenir sur le chandelier la lumière du monde; l'Église doit au besoin, pour cela, braver quelque chose de plus que de vaines clameurs. Quand les chrétiens ont sacrifié leur repos, leurs biens, l'Apôtre leur dit : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang. »

Nos philosophes seraient enchantés que, leur laissant le champ libre, l'Église se renfermât dans la sacristie, cette sacristie dont ils ont tant plaisanté! A cette condition tous leurs respects, toutes leurs faveurs. Ils vont plus loin : ils annoncent aux ministres de la vérité divine que les peuples iront les chercher dans cette ombre et dans ce silence. Pourquoi donc les Apôtres sont-ils sortis de Jérusalem et se sont-ils donné la peine de parcourir le monde, colportant en tous lieux le scandale de la parole de Jésus-Christ? Ne pouvaient-ils attendre qu'on vînt au cénacle s'enquérir de leur doctrine? (5, p. 338.)

185. — Il est impossible de comprendre comment la société pourrait être asservie là où l'Église est vraiment libre; tandis que la société la plus affranchie en apparence, si elle souffre que l'Église soit liée, se verra liée

elle-même encore plus étroitement, et ne sera en réalité que libertine et non pas libre. (33, p. 97.)

186. — Quiconque n'aime pas la liberté de l'Église, n'aime pas la liberté; quiconque n'est pas prêt à tous les sacrifices pour défendre la liberté de l'Église, est mauvais défenseur de toute autre liberté. Quand une société a perdu cet amour, qui est le sens profond de la dignité humaine, nous croyons que cette société mûrit pour la servitude. (10, p. 607.)

187. — De quelque nom qu'on nomme l'Église pour susciter des passions qui la tuent, elle n'est pas simplement en France une réunion de fidèles, elle est aussi un corps de citoyens. Ces citoyens sont libres d'exercer leur culte; ils sont libres d'employer, pour le défendre, pour combattre et attaquer tout ce qui le menace, toutes les armes, tous les moyens que leur fournit la constitution. Les armes sont nombreuses, les moyens sont puissants. (5, p. 285.)

X. EST-IL BON DE DÉLAISSER L'ÉGLISE?

188. — La papauté est l'âme du genre humain. Ou il faut vivre avec elle, ou il faut périr en s'en séparant. (8, p. 286.)

189. — La vie des sociétés humaines s'écroule par les blessures qu'elles font ou qu'elles laissent faire à l'Église. (13, p. 338.)

190. — Quand le Pape a dit : « Je ne peux pas, » toujours Dieu a dit : « Je ne veux pas. » (32, p. 37.)

191. — Sur les ruines de l'empire romain, les nations sont nées du christianisme, pour qu'il y eût tou-

jours quelque part une terre fidèle à Dieu, un bras armé pour les combats de Dieu, une arche où l'Évangile et la liberté puissent trouver un refuge. Quand un homme reconstituera l'empire universel, quand Pierre ne sera plus roi et n'aura plus de peuple qui combatte pour lui, alors Dieu et la liberté auront quitté la terre, et rien ne tombera plus du ciel que la foudre. (15, p. 540.)

192. — Le Saint-Siége aura toujours plusieurs protecteurs très-puissants sur la terre. Entre tous ces protecteurs, nous n'en nommerons qu'un : le temps. Celui-là n'a jamais manqué et ne manquera jamais ; il permet d'en refuser d'autres qui voudraient se rendre trop onéreux. Avec l'éternité on peut attendre, même dans les catacombes. Mais, si la papauté devait redescendre dans les catacombes, cela ferait au milieu du monde un grand creux ! Beaucoup de trônes et même de peuples y tomberaient, qui n'en sortiraient pas comme la papauté. (15, p. 421.)

193. — Nous restons convaincu que les foudres spirituelles portent coup, tout comme au moyen âge, et qu'il y a toujours dans l'air des souffles qui font bientôt crouler tout ce qu'elles ont frappé. Ajoutons que ce qu'elles frappent aujourd'hui nous apprend à connaître ce qu'elles frappaient autrefois, et qu'en même temps que nous jugeons de leur puissance actuelle, nous pouvons apprécier leur justice passée. Ces grands hommes, ces héros de science et de vertu, que tant d'histoires calomnieuses pour la vérité nous ont fait honorer en dépit des légitimes malédictions de l'Église, les voilà ! Ils revivent dans leurs descendants et dans leurs imitateurs. Plus ou moins savants, plus ou moins éloquents, plus ou moins hardis, ils ne valaient en somme ni plus ni moins que ceux qui viennent de nous donner tant de hideux spectacles de forfanterie, de mensonge, d'orgueil et de scélératesse. Voilà les flatteurs de populace, les

destructeurs, les hérétiques de tous les temps ; ennemis du ciel et de la terre, fléau de l'imbécile humanité, qu'ils séduisent par l'appât du désordre et du mal ; tyrans à qui Dieu laisse sur nous un moment d'empire pour nous punir d'avoir méprisé ses lois et pour nous faire comprendre ce que la société peut devenir lorsqu'elle a secoué la protection du joug divin. (8, p. 150.)

XI. EST-IL BON DE SOUTENIR L'ÉGLISE ET DE LUI ÊTRE SOUMIS?

194. — Dieu paie aux nations, en roi et en père, tout ce qu'elles font pour son Église. (10, p. 525.)

195. — Il est toujours beau d'obéir à la loi divine, et cela est très-beau lorsqu'on aurait assez de puissance humaine pour s'en dispenser. De plus, cela est très-sage; car l'obéissance à la loi dispense de l'obéissance à la force. Charlemage eut l'humilité d'obéir au Pape, il n'eut pas l'humiliation d'obéir aux Saxons. (21, p. 199.)

196. — L'obéissance au souverain Pontife nous maintient seule dans la vérité, et met par là-même en nos mains le dépôt de la vie. (33, p. 157.)

197. — La consécration suprême d'une œuvre par le Saint-Siége est le *crescite et multiplicamini* qui écarte invinciblement la mort, et qui ne peut être prononcé ici-bas que par celui qui lui seul représente le seul Créateur. (13, p. 229.)

198. — Ce que le Pape approuve, il le bénit : la victoire est un fruit de ses bénédictions. (6, p. 124.)

XII. COMMENT ON DOIT ÊTRE DÉVOUÉ A L'ÉGLISE.

199. — L'Église m'a donné la lumière et la paix. Je lui dois ma raison et mon cœur; c'est par elle que je sais, que j'admire, que j'aime, que je vis. Lorsqu'on l'attaque, j'ai les mouvements d'un fils qui voit frapper sa mère. J'essaie d'arrêter la main parricide, j'essaie de la meurtrir, je conserve de son crime un ressentiment profond. C'est le plus insensé des crimes, le plus ingrat, le plus cruel.

Certes! je n'ai le malheur de haïr aucun homme. Mais l'œuvre à laquelle beaucoup d'hommes se condamnent et dont je vois tous les jours des effets irréparables, je la hais. Je la hais d'une passion que rien n'épuise, que rien n'endort, qui malgré moi, quoi que je fasse, éclate en âpres gémissements. (16, p. XXXIX.)

200. — L'Église est ma Mère et ma Reine. C'est à elle que je dois tout, lui devant la connaissance de la vérité; c'est par elle que j'aime, c'est par elle que je crois, d'elle seule j'espère tout ce que je veux espérer: homme, la miséricorde divine; citoyen, le salut de la patrie. (16, p. XXXIII.)

201. — Jamais on ne verra dans nos paroles, dans nos actions, dans nos désirs, dans nos rêves, la trace d'un amour égal à celui dont nous brûlons pour la maison de Dieu, pour la sainte Église catholique. Pour nous, il n'y a ni branche aînée, ni branche cadette, ni opposition, ni ministère, ni quoi que ce soit, ni qui que ce soit qui prenne le pas sur l'intérêt de la religion catholique. C'est dans la splendeur et dans la prospérité de cette religion, c'est dans son libre développement que nous voyons, comme hommes, la plénitude de notre liberté; comme citoyens, l'honneur et le salut de la France. (6, p. 316.)

XIII. ROME!

202. — Rome et Paris sont les deux têtes du monde, l'une spirituelle, l'autre charnelle. Paris, la tête charnelle, pense que le monde n'a plus besoin de Rome, et que cette tête spirituelle, déjà supplantée, doit être abolie. Il y a sans doute des contradicteurs; mais, quand une idée de telle nature possède la majorité, ou ce qui en tient lieu, tout ce que la contradiction peut dire n'est que risible.

On jure bien aussi que ce n'est pas Paris, mais Florence qui propose d'abattre Rome. Florence n'est pas une tête, pas même un bras. Est-ce que c'est le bourreau qui tue? (41, p. XII.)

203. — Rome, nom de mystère! Dès que ce nom s'est élevé sur les nations, nulle voix ne l'a prononcé sans haine ou sans amour, et l'on ne sait qui l'a emporté de l'ardeur de la haine ou de l'ardeur de l'amour. Quand la vanité de l'esprit moderne se targue de tout concilier, la haine et l'amour de Rome poursuivent leur vieux combat, plus âpre que jamais.

Mais Rome ne périra pas; ses ennemis ne seront point soulagés du poids de sa gloire. (21, p. 1.)

204. — Telle que le christianisme l'a faite, Rome est la ville des âmes. Elle a une langue que toute âme peut entendre; mais l'esprit séparé de l'âme ne l'entend point.

Nul esprit n'est plus séparé de l'âme et ne comprend moins Rome que ce sot et vulgaire épanouissement d'incrédulité qu'on appelle le bel esprit. Il n'entend point son langage, il n'en voit point la beauté souveraine, il la tourne en dérision. Ce bel esprit n'est pas la haine; la haine l'emploie et le méprise. (21, p. 1.)

La grande Rome, la maîtresse encore couronnée du

monde, cette Rome spirituelle, notre amour et notre gloire, n'est pleinement donnée qu'à l'œil simple de la foi. Semblable au Dieu qui la remplit, elle se cache aux superbes. L'orgueil de l'esprit la parcourt, et ne la découvre pas.

L'humble qui s'est agenouillé devant la Croix, voilà l'hôte de Rome. Comme la maison du père est ouverte à l'enfant, ainsi Rome lui sera ouverte. Il aura la clef des mystères, le sens de ses harmonies, le charme incomparable de ses parfums; il comprendra tout, il aimera tout, et il gardera les délices de son amour. (21, p. 6.)

205. — Le charme incomparable de Rome, c'est d'être d'abord la maison de famille, le berceau universel près duquel le fils rejeté lui-même sent frémir dans son cœur il ne sait quoi de doux qui est la voix du sang. Et ensuite c'est l'instinct même de l'humanité régénérée par le Christ qui tressaille et se réjouit. Au fond de l'âme, à des profondeurs inconnues de ceux qui n'ont pas été nourris du sein de l'Église, s'éveille la joie inénarrable de vivre au milieu de la liberté; non la fausse et louche liberté des philosophes et des politiques, liberté armée contre Dieu, contre l'autorité et contre les hommes; mais la liberté du Christ, la vraie liberté, qui donne à Dieu et à César ce qui leur est dû, qui n'entreprend rien contre les hommes, et contre qui personne n'entreprend. Partout dans l'Europe, séparés du Christ en fait ou en principe, les hommes sont des administrés, lorsque sous divers noms et sous divers costumes ils ne sont pas en réalité des esclaves. A Rome, dans les États de l'Église, les hommes sont encore des hommes, et qui se sentent des hommes, et que l'on traite en enfants du Christ. (24, p. 39.)

206. — La Rome des papes n'est pas seulement le sanctuaire de la conscience chrétienne, par conséquent l'inviolable sanctuaire de la liberté dont la conscience

chrétienne est le suprême et invincible rempart; elle n'est pas seulement le dernier asile où s'abritent le respect et l'amour des pauvres et des petits; elle n'est pas seulement une terre privilégiée où vivent encore une foule de traditions nobles et d'institutions vraiment populaires que jadis toute l'Europe y a prises et qu'elle y viendra reprendre quelque jour : Rome pontificale est encore un laboratoire où le génie de la charité conçoit, expérimente et fait consacrer ses bienfaisantes conceptions. Là sont nées toutes les œuvres de miséricorde; nées ailleurs, là elles ont reçu le baptême et la fécondité. Là est le centre de la civilisation universelle, puisque là est le centre de l'apostolat chrétien. (16, p. 188.)

207. — L'église de Saint-Jean-de-Latran a été dévastée, renversée, brûlée; l'enfer s'est rué sur elle; mainte fois de la basilique d'or il n'est resté que des cendres. Elle est debout, plus riche de son nom et de sa parure de siècles que de tous les trésors dont l'a ornée un amour vainqueur. Elle est l'église propre du Pape, mère et maîtresse de toutes les églises. Ses murs eux-mêmes proclament sa dignité dans ce langage de règne qu'on ne parle nulle part comme ici :

SACROSANCTA LATERANENSIS ECCLESIA, OMNIUM URBIS ET ORBIS ECCLESIARUM MATER ET CAPUT.

Et ces mots diraient la même chose, quand même ils seraient tracés à la craie sur une cabane de planches et de roseaux. (21, p. 163.)

208. — J'assistais à Saint-Pierre de Rome à la solennité du dimanche des Rameaux. J'attendais l'entrée du Saint-Père, qui devait passer porté sur la *sedia gestatoria*. Il parut, et un chœur s'éleva, remplissant l'enceinte immense. Savez-vous ce que l'on chantait? *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Concevez quelque chose de plus beau. Tout l'univers était représenté dans cette cathédrale de l'évêque universel. Il y avait des ambassadeurs, des en-

voyés ou des citoyens de toutes les nations. Nous étions prosternés sur son passage. Il s'avançait lentement dans une pompe plus que royale, vraiment divine; et du haut de son trône, porté par douze hommes, il nous bénissait.

Tu es Petrus! C'est sur toi que Jésus-Christ a bâti son Église; quelle que soit ta faiblesse apparente, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre toi, fondement stable du chef-d'œuvre de Dieu! (19, p. 203.)

Quand on pense à qui cette promesse a été faite, et quand on la voit ainsi accomplie après dix-neuf siècles, dont aucun n'a passé sans élever contre l'Église quelque formidable ennemi, on tient Dieu quitte de tout autre miracle.

J'ai trouvé là pourtant des esprits qui, pouvant admirer et bénir, perdent leur temps à se choquer. A leur avis, c'est trop d'encens autour d'un homme; le Pape ainsi porté, ainsi salué, a trop l'air d'une idole. J'ai entendu faire cette réflexion par un Anglais important, fort honoré d'une fonction qui lui permet de se mettre à genoux devant sa souveraine dans certaines grandes occasions. Cet Anglais croit que le Pape est l'abbé *Mastaï Feretti*. Il n'entend pas ce que l'on chante; il ne comprend pas ce glorieux *tu es Petrus*, et il ignore que Pierre est ici plus que Pierre même, c'est-à-dire Jésus-Christ vivant dans le tombeau. (19, p. 203.)

XIV. LE PAPE; CE QU'IL EST.

209.—Voici l'homme qui n'est pas semblable aux autres, qui n'est pas né pour les œuvres communes. Dans une chair réservée à la mort, il porte comme nous un esprit exposé à l'erreur, mais non pas cerné dans toutes nos limites et soumis à toutes nos défaillances. Dieu lui est lié par un serment solennel. Il est l'homme à qui le Sauveur a dit : *Je suis avec toi.* Ici la chair mortelle

enferme plus d'immortalité qu'en nous; l'esprit contient plus d'élément divin. Celui-ci est Pierre, qui ne meurt pas et qui ne se trompe pas. Faible, moqué, crucifié comme l'Homme de douleur, invincible comme l'Homme-Dieu, dans les conditions du Calvaire il continue l'œuvre du Calvaire; il la poursuit depuis dix-huit siècles à la face des hommes prosternés devant le miracle, ou stupéfaits et furieux devant le problème. Il enseigne, il expie, il délivre, il meurt, il règne; il tient les clefs du ciel, et le ciel est ouvert ou fermé par ses mains.

Il porte un nom incommunicable; il est le PAPE, le Père. Toute langue, même rebelle, le nomme ainsi et ne nomme ainsi nul autre. Sa royauté paternelle, la plus ancienne qui soit au monde, est tout ensemble la plus contestée du temps, la plus assurée de l'avenir. La haine de ses ennemis en convient avec l'amour de ses enfants. Ses enfants couvrent la terre, mais disséminés, défaillants, réduits comme force active à une poignée; ses ennemis, au contraire, sont puissants, ardents, coalisés, munis d'armes souveraines. Ils désirent et ils prophétisent la chute de la papauté. D'où vient qu'ils désespèrent? D'où vient que la papauté, environnée de piéges, pressée de soldats, meurtrie de coups et de dérisions, ne voit nulle terre ennemie qu'elle n'espère conquérir? C'est le miracle, c'est le problème; c'est le triomphe permanent et toujours incompréhensible de l'Homme de douleur. (22, p. 425.)

210. — Pierre! Rangée derrière lui, réveillée à sa voix, émue d'admiration et d'amour, et le saluant des titres magnifiques que lui donnent les docteurs, la catholicité le nomme encore *Moïse, le Patriarche universel, le Père des pères, l'Héritier des Apôtres, la Bouche et le Chef de l'apostolat, le Refuge des évêques, le Pasteur de tous les pasteurs, le Lien de l'unité!* Lorsque le choix de Dieu l'eut tiré de la foule, le premier cardinal-diacre, en présence du peuple, prononça ces paroles suprêmes : « Reçois la tiare aux

trois couronnes; tu es le Père des princes et des rois, le Pasteur de l'univers, et le Vicaire, ici-bas, de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (32, p. 7.)

211. — Le Pape n'est pas un de ces hommes « qui se font appeler seigneur, » parce qu'ils portent sur la tête un bandeau que la force peut déchirer. Il est celui que Dieu a choisi pour être la représentation vivante de la miséricorde et de la justice; celui que Dieu a orné de la couronne qui ne roule pas sous les pieds de la sédition, qui ne tombe pas dans les gouffres de la mort. (21, p. 8.)

212. — Il y a un homme devant qui les plus grands par la vertu, qui sont aussi les plus fiers, se mettent à genoux; ce n'est ni le prince de la force, ni le prince de l'or; c'est le prince de la foi.

Il y a un roi, un seul, qui peut répondre devant les hommes de la solidité de son trône, c'est le Pape. (7, p. 5.)

213. — La barque où Jésus monte pour enseigner est celle de Pierre; là se disent les paroles qui enfantent la foi. De cette barque Jésus enseigne la foule, de cette barque il instruira les nations.

Dans l'ancienne Écriture, la nacelle de Pierre est figurée par l'arche de Noé, qui monte davantage à mesure que les eaux se multiplient et sont plus secouées du vent. (1, p. 135.)

214. — Les Papes sont comme la présence réelle du Saint-Esprit sur la terre, suggèrent, maintiennent, suivent à propos, tantôt avec patience, tantôt avec ardeur, toutes les questions, tous les principes qui importent au salut de l'humanité. (12, p. 479.)

215. — C'est le Pape qui guide Israël, plus nombreux depuis qu'on l'a décimé. Devant lui s'ouvrent

les flots; à sa voix les rochers se changent en sources d'eaux vives; il rencontre Madian et Amalec, il élève ses mains sur la montagne, et sa prière donne le gain du combat. Il est révéré, aimé, obéi de l'élite du genre humain dans toutes les terres connues; il met la main à tout ce qui se fait de plus grand dans ce monde; et lorsqu'il a cessé de vivre, les lois émanées de son infaillible sagesse sont portées et reçues chez des peuples que le génie actif de notre époque cherche encore parmi les espaces de l'Océan. (6, p. 294.)

216. — La force de la papauté n'est pas dans tel ou tel pays; elle est en elle-même et dans la parole de Dieu. (15, p. 419.)

217. — Il n'y a pas de force au monde qui n'échoue devant la conscience d'un seul homme.

La force, en admettant que Dieu voulût en permettre l'emploi; la victoire, en admettant que Dieu la donnât à ses ennemis; le monde entier, en admettant qu'il devînt assez fou et fût assez abandonné à sa folie pour se conjurer contre le dernier élément d'ordre et d'autorité morale qui lui reste, ne sauraient jamais faire du Pape qu'un martyr. Pour forcer sa conscience, pour la contraindre à une abdication criminelle, il n'y a pas assez d'armées sur terre ni de séduction dans la vie. (8, p. 282-285.)

218. — Le Pape, vicaire de Jésus-Christ, est comme lui élevé sur un calvaire. Le serviteur n'est pas mieux traité que le maître. La première terre sainte n'a presque pas cessé d'être au pouvoir des infidèles; la seconde a été sans cesse troublée et ensanglantée par la fureur des mécréants. Beaucoup d'actes souverains du chef de l'Église romaine ont été datés d'un lieu d'exil. L'histoire des papes n'est qu'un long récit de persécutions. Seulement, ici ou là, toujours Dieu, affermissant la constance de ses pontifes, prit soin de

leur susciter à temps des défenseurs et des vengeurs. (11, p. 152.)

219. — De son trône sublime, toujours battu d'orages formidables, Pierre, vivant dans son successeur, investi de tous les priviléges que Jésus-Christ lui a donnés, gouverne les pasteurs et les troupeaux, enseigne, redresse, lie et délie, commande aux intelligences, dirige les âmes. Vainement l'orgueil conteste ou se révolte, en appelle au sophisme, à la ruse, à l'injure, à la force brutale, et quelquefois sépare tout un peuple et tout un empire; ceux que l'ennemi entraîne dans les ténèbres conservent un souvenir et un besoin de la lumière qui les ramèneront. Pierre, assuré de l'élite du genre humain, définit l'erreur, et reste le roi de la vérité. Il n'y a pas de main assez forte pour abolir ses lois. Sa parole est la digue immuable que la mer affolée peut bien couvrir d'écume, mais ne peut pas emporter ni franchir. Il voit sans trembler le furieux effort des révoltes, il écoute sans pâlir leur clameur immense, et se tournant vers son peuple il bénit deux cents millions d'âmes, dont l'*Amen* fidèle, éveillant tous les échos de la terre, couvre à la fois la protestation de l'hérétique, la négation de l'incrédule, et le cri de la brute, qui hurle d'obéir. Tel est aujourd'hui ce pouvoir de Pierre, contre lequel, depuis Néron, se sont tour à tour et tous ensemble conjurés tout ce que l'espèce humaine a produit de géants. Il a vaincu Néron, Arius, Mahomet, Luther et Voltaire; il embrasse le monde connu; il est établi sur deux cents millions d'âmes; et ses conquêtes ne sont pas encore finies, car la plénitude des nations entrera dans son bercail. (16, p. 48.)

XV. MISSION DU PAPE.

220. — La raison humaine ne fut jamais plus révoltée contre le Dieu de la Croix et ne nia jamais avec plus

d'obstination ses droits sur le monde, jamais son scandale ne fut plus grand. Elle peut se dire qu'elle a tout vaincu. Ce qui n'est pas détruit, elle l'a changé à sa guise. Elle a renversé les institutions, façonné les esprits, paralysé les cœurs. En rompant avec l'ordre surnaturel, ses lois ont proclamé la déchéance du Dieu-Christ, dont sa science a nié la divinité et jusqu'à l'existence historique. Elle a imposé à la terre un droit de sa fabrique, le droit de l'homme, appelé plus tard le « droit nouveau », et qui est simplement le droit de son caprice. Armée de ce droit, elle a nié et méprisé tout droit antérieur, tout droit de la terre et tout droit du ciel. Elle a violemment dépouillé les rois de leur couronne, les peuples de leur nationalité, les individus de leur propriété, les autels de leur liberté. Ses sophismes corrompent par la peur les âmes où ils n'ont pas éteint la lumière; toute résistance est vaine. Jamais despote plus insolent n'a dit à la conscience : Tais-toi! ou ne l'a livrée avec plus de dédain aux huées des sicaires. Qui donc arrête encore la raison humaine, et pourquoi, ayant tout vaincu, n'a-t-elle pas tout emporté?

Un seul homme se dresse devant elle sur les débris de la civilisation chrétienne, l'empêche d'en disperser la poussière, et maintient parmi ces ruines l'esprit qui peut tout renouveler suivant les traditions éternelles, sous les ailes de la Croix. Cet homme pacifique dit *non* à la raison humaine séparée de la raison divine; *non* à son droit nouveau; *non* à ses entreprises forcenées contre les droits des peuples et contre les droits de Dieu, que l'on annule en les séparant, et dont il est la véritable et complète expression. Dans sa faiblesse, invaincu jusqu'à présent, il garde ce qui ne pourrait périr sans que le genre humain se vît aussitôt replacé sous la dent envenimée du despotisme antique. (22, p. 425.)

221. — Les desseins traversés et déjoués par les papes tendaient directement, et sans exception, à la ruine du christianisme. (16, p. 68.)

222. — La citadelle de la civilisation est à Rome : Dieu a mis dans cette citadelle un esprit et un cœur capables de la garder. Le Pape est l'ancre de salut qui préserve du naufrage les fécondes vérités sur lesquelles repose l'ordre social. Il les sauve des mains sanglantes qui promènent le meurtre et la désolation sur la terre ; il les sauve de l'épée orgueilleuse qui vient plus tard, quand l'œuvre des mercenaires est finie, frapper, flageller, repousser dans l'obscurité de leur bassesse native, ces sauvages repus d'assassinats.

Le Pape dans l'exil, dans les catacombes, sur la croix, a la force de Celui qu'il représente, et qui a été, lui aussi, fugitif, prisonnier et mis à mort. A travers ces épreuves, il reste le chef puissant de l'immortelle Église, ne cessant de répéter cette parole, qui a coûté la vie au premier de ses prédécesseurs et qui sauvera le monde : « Ne vous y trompez pas; il n'y a de salut pour les hommes que dans le nom de Jésus ; *il n'y en a pas d'autre.* » (7, p. 25.)

223. — Les Papes savent qu'ils sont dans le monde pour faire l'impossible quand l'intérêt des âmes le demande; c'est la volonté de Dieu, ce sera l'œuvre de Dieu. Ils engagent le combat contre toute espérance de succès, un autre le reprend, un autre encore. Les défaites se succèdent et s'accumulent; et un jour, quand tous les héros sont morts, l'ennemi victorieux vient trébucher sur leurs cercueils. (21, p. 121.)

224. — Les Papes, travaillant sans cesse à mettre la société civile en harmonie avec l'Évangile, ont sans cesse poursuivi l'idéal du gouvernement chrétien; et de même leurs adversaires, travaillant sans cesse à faire dominer la volonté de l'homme, ont sans cesse poursuivi l'idéal du gouvernement païen. (16, p. 68.)

225. — Autrefois, quand l'Europe était vraiment une famille, la famille chrétienne, un arbitrage géné-

ral était possible et régulier. Le père de famille, le Pape, était arbitre entre les enfants ; ses décisions, toutes paternelles et toutes de principe, réglaient les difficultés de rois à peuples et de nations à nations. La force ne se rendait pas toujours immédiatement au droit, mais le droit était la grande force. (15, p. 390.)

XVI. DESTINÉE DE LA PAPAUTÉ.

226. — Lorsqu'il s'agit Rome et de l'Église, on ne doit pas oublier qu'il y a deux horizons : l'un bas et terrestre, l'autre plus haut, plus profond, tout céleste et qui ne perd jamais sa sérénité.

Jetons un regard sur cet horizon céleste. L'Église ne cesse pas de le voir, et comme aucun orage ne lui peut dérober cette lumière, aucun ne l'empêche de se diriger vers ce repos. Elle marche, elle avance invinciblement, sans risquer d'abandonner la route, sans redouter une atteinte mortelle. La foudre ne tombera que sur ses ennemis ; eux seuls resteront dans les précipices qu'ils obligent à traverser.

L'Église sait bien que sa vie est laborieuse, elle a eu le temps et l'occasion de l'apprendre. De Jésus-Christ à Pie IX, du Golgotha à Gaëte, il y a plus de dix-huit siècles. Entre ces deux calvaires, où furent les jours, nous ne dirons pas heureux, mais tranquilles ? Le Pape se nomme aujourd'hui Pie IX : il s'est appelé Pierre, et il a été crucifié la tête en bas. Il s'est appelé Clément, Alexandre, Sylvestre, Léon, Grégoire : sous tous les noms qu'il a portés, il a vécu dans les catacombes, il a été exilé, prisonnier, fugitif, calomnié, mutilé, supplicié. Les empereurs d'Allemagne, après ceux de Byzance, ont lancé contre lui leurs armées, ont prétendu lui prendre sa couronne, comme ils lui avaient pris sa terre et ses sujets. Un roi de France l'a souffleté dans l'exil ; d'autres l'ont insulté dans

Rome; d'autres l'ont fait diffamer dans le monde par leurs jurisconsultes, par leurs écrivains, par leurs apostats. Autant en ont fait les séducteurs des peuples, communiquant le fiel aux multitudes abruties. Ce pape a épuisé l'insolence de Luther et l'insolence de Voltaire, et l'effort de toutes les brutalités, et la bassesse de toutes les trahisons, et vidé mille fois, jusqu'à la lie, le vase toujours plein des iniquités humaines. Pie VI est mort à Valence, pendant que la canaille le sifflait sur les théâtres de Paris. Pie VII était captif à Fontainebleau, et il y avait alors un autre roi de Rome. Pie IX a dû chercher un refuge dans l'exil contre des séditieux et des assassins qu'il avait pardonnés.

Voilà l'histoire de la papauté; mais elle a deux faces. Le Pape est revenu de Gaëte, comme il était revenu de Fontainebleau, comme il était revenu d'Avignon, comme il était sorti des catacombes et de toutes ses captivités. Il est revenu dans sa ville, qui meurt sans lui, il est remonté sur son trône. Ce trône dénué de remparts visibles, la force n'a pu l'usurper, ni la ruse le surprendre, ni le temps le dissoudre; les conquérants n'ont pas pu s'y asseoir, les larrons n'ont pas pu s'y cramponner; plus fort que les siècles, plus fort que les délires du monde, il a résisté à tous les torrents qui ont roulé sur la terre, emportant les institutions, les empires et les peuples.

On parle de la faiblesse du pouvoir pontifical. Tout sceptre qui a frappé cette faiblesse s'est trouvé fragile, et quiconque a cessé de s'appuyer à cette faiblesse a tari en soi-même les nobles et abondantes sources de la vie. (15, p. 334.)

XVII. POUVOIR TEMPOREL DES PAPES.

227. — Comment s'est formé le gouvernement temporel des Papes? Aucun gouvernement n'est sorti si

profondément et si légitimement de la nature des choses. Sans aucun emploi de la force matérielle, de toutes parts, au contraire, brutalement conjurée contre lui; sans nul moyen ni projet d'agrandissement, il s'est établi, ne sachant pas même qu'il s'établissait. (16, p. 170.)

228. — Rome appartient au monde catholique, et nullement à ses habitants. Le Pape la possède, indépendamment de ses autres titres, en vertu d'un contrat avec la famille chrétienne tout entière. Cette famille a besoin que son père spirituel soit quelque part, soit là plutôt qu'ailleurs, et soit chez lui. Rome, portion du territoire catholique, n'a pas le droit de se donner des lois contre le vœu de la catholicité; elle ne peut pas plus se constituer en république que Bordeaux, par exemple, ne pourrait aujourd'hui (1849), même à l'unanimité des suffrages, se constituer en monarchie. (8, p. 140.)

229. — L'indépendance du chef de l'Église catholique est le bien commun des nations baptisées. Lorsque le Saint-Père sollicite un peuple chrétien à le défendre, il demande à ce peuple de défendre ce qui est à lui. (21, p. 190.)

230. — Ce n'est pas une chose anormale de voir deux puissances catholiques protéger la sécurité et la liberté du Pontife catholique. Le soldat français ou autrichien qui fait son service dans l'État pontifical, ne sert pas à l'étranger, il protége le roi son père.

Ni le Pape ni sa terre n'appartiennent à un peuple en particulier : c'est la propriété commune de cette famille immense qui chante le *Credo*, et qui l'a achetée de ses tributs et du sang de ses soldats ou de ses martyrs. (15, p. 341.)

231. — Comment pense-t-on que le monde laissera quelqu'un prendre Rome et souffrira qu'elle ne soit

plus à tout le monde? Elle ne peut pas même appartenir aux Romains. C'est le bien catholique, la terre de famille qui ne peut tomber dans les partages. Nos pères ont donné leurs tributs aux monuments de Rome païenne. Nous l'avons rachetée du sang de nos martyrs; de nouvelles offrandes ont élevé ses monuments nouveaux; tout l'univers lui a donné des Papes, des défenseurs, des artistes; elle est à nous. (21, p. 167.)

232. — Supposons un sol privilégié où germerait une plante nécessaire au genre humain; et sur ce même sol, un peuple assez fou pour vouloir détruire la précieuse plante, sous prétexte qu'on vient de toutes parts la visiter, et que les soins qu'exigent sa culture le privent de certains avantages dont les autres peuples sont en possession, par exemple de faire la guerre à ses voisins et d'être envahi et rançonné par eux, d'entretenir des chambres, de soulever et d'apaiser des émeutes, de changer sans cesse de gouvernement et de lois, etc. etc., se ferait-on grand scrupule de mettre garnison chez ce peuple insensé, pour l'obliger à vivre en paix des tributs des autres nations?

Or la papauté, qui a son sol naturel à Rome et non ailleurs, est une plante dont le monde peut moins se passer que de quinquina ou de blé. (15, p. 437.)

233. — Si quelque petit peuple, unique possesseur d'une plante nécessaire au genre humain, voulait arracher cette plante, sous prétexte que le sol lui appartient et qu'il préfère y cultiver autre chose, c'est ce peuple lui-même qu'il faudrait arracher du sol. Et on l'arracherait plutôt que de le laisser commettre son parricide.

Le Pape, gardien de la vérité de Jésus-Christ, est plus nécessaire au genre humain qu'aucun fruit de la terre et qu'aucune autre bénédiction du Ciel. C'est lui qui est la grande bénédiction du Ciel, puisqu'il est la lumière qui mène à Dieu. Il est la lumière et la liberté. Otez Pierre du monde, et la nuit se fait, et dans

cette nuit se forme, grandit et s'installe Néron. (21, p. 187.)

234. — Pierre a pris Rome à Satan pour Jésus-Christ; une armée infernale la veut reprendre à Pierre pour la rendre à Satan. Ceux qui tentent ce crime contre le genre humain, croient-ils qu'ils pourront l'accomplir? Qu'ils tiennent Rome en leur puissance, qu'ils la salissent, qu'ils l'embellissent à leur manière, cela est possible. Ils le feront si le monde a mérité ce châtiment et que Dieu veuille le laisser passer. Mais Dieu est père. Il rendra le Pape au monde et Rome au Pape. Un vent se lèvera qui emportera le petit trône nouveau et ce qu'on aura placé dessus, et ce qu'on aura planté autour pour en accroître le lustre. Et nos arrière-neveux retrouveront dans Rome tous les parfums de Rome : parfums de science et de sainteté, parfums lumineux et éloquents, qui leur apprendront l'histoire et la vie. Et, comme nous, de quelque terre lointaine qu'ils soient accourus, ils seront les citoyens de la ville et les enfants du Roi : et lorsqu'ils verront le Roi immortel, quelle que soit leur petitesse, ils lui diront : « Mon père ! » Et il leur répondra : « Mon fils ! » (21, p. 11 et 12.)

235. — Le domaine de saint Pierre est la borne de tous les héritages. Qu'elle soit arrachée, ni un roi n'est sûr de garder sa couronne, ni un propriétaire de garder son champ, et les morts eux-mêmes n'auront plus la propriété de leurs tombeaux. (21, p. 191.)

236. — Si le Pape sortait de ce monde où il est entré sous Néron, ce jour-là le mal absolu reprendrait la conduite et l'histoire du monde, au point où il les a laissées sous Néron. Il referait un maître du monde, dieu du monde; il lui bâtirait des temples et lui donnerait un sacerdoce tels qu'en avait Néron; et le genre humain, mis en coupe réglée, plongé dans le sang et

dans l'ordure au pied de ces autels infâmes, se plaindrait de périr trop lentement.

La conséquence infaillible et prompte de la destruction de la royauté pontificale sera la restauration du sacerdoce ou plutôt de la divinité impériale; et ce sacerdoce et cette divinité voudront être universels comme la grandeur suprême que la folie humaine viendra de renverser et qu'elle s'efforcera d'abolir à jamais, de bannir du dernier coin de la terre, d'extirper de son dernier refuge dans les consciences.

Ce petit espace de la domination temporelle du vicaire de Jésus-Christ, consacré à figurer humblement sur la terre la royauté du chef du corps de l'Église, prince des rois et rédempteur de l'humanité, ce n'est pas uniquement le trône du maître, c'est encore la prison de l'ennemi. Là le Prince des apôtres tient captif un géant, le redoutable ennemi de l'homme et de sa liberté, l'esprit qui conseille à l'homme de se faire Dieu et qui peut plier l'homme devant cette idole.

Le monde est mûr pour un despotisme incomparable, pire peut-être que le despotisme ancien. On voit de tous les côtés les patries se dissoudre, les frontières tomber et niveler le sol pour laisser passer le char d'un triomphateur.

Quel obstacle y feront les rois? Il n'y a plus de rois, et ceux qui en portent encore le nom ne travaillent qu'à se livrer les uns les autres. Où est aujourd'hui le roi qui se montre pleinement assuré de son droit royal; qui honore et maintienne le droit des autres au risque de se mettre lui-même en péril? Ce roi, je le vois à Rome, et nulle part ailleurs. Dernièrement trois grands souverains s'étaient rassemblés pour délibérer sur la gravité des circonstances. Ils se sont trouvés, dès le premier soir, tous ensemble à la représentation théâtrale. Voilà bien l'époque! En effet, ces rois qui se piquaient d'organiser la paix du monde et de conjurer le commun danger des couronnes, n'avaient d'autre édifice que le théâtre où ils pussent se trouver d'accord.

Ils ne pouvaient se réunir dans la maison de Dieu ; chacun d'eux a son Christ. Aussi, après quelques conférences, ces grands souverains ont pu s'accorder sur le mérite de tel ou tel bouffon, de telle ou telle danseuse : nul autre accord ne s'est fait. (24, p. 59.)

XVIII. RÉSUMÉ SUR LA PAPAUTÉ.

237. — *Ce qu'était le monde avant le Pape?* C'était l'empire de Néron. C'était l'humanité divisée en bêtes de somme et en bêtes de proie, la partie dévorante sans remords, la partie dévorée sans révolte, et toute société s'acheminant à une destruction également certaine, ou par la guerre, ou par la paix? Esclave volontaire du prince des ténèbres, de celui qui fut « homicide dès le commencement », le genre humain s'était affaissé sous sa tyrannie.

Pourquoi le Pape venait-il dans le monde?

Le troupeau étant à bout de voie, la miséricorde divine lui envoya un pasteur, une main pour le délier, une lumière pour l'introduire et le conduire dans le chemin qui mène à Dieu. Le Pape vint enseigner la vérité au monde pour la délivrance et le salut du monde.

Mais *à quel titre?* A titre de représentant, de *vicaire* de Celui qui est la vérité même.

Quelles ont été les œuvres du Pape dans le monde?

En huit siècles, il avait mis Charlemagne à la place de Néron; depuis dix siècles, il a empêché la tyrannie de ressaisir l'empire.

L'Église accepte d'abord ces maîtres de chair qu'élèvent tour à tour la sédition, le parjure, la vénalité, l'assassinat. Elle n'en fait aucun, n'en conteste aucun, n'en adore aucun. Elle commande d'obéir à l'empereur, elle défend de l'adorer.

Lorsque l'Église eut sacré les princes, alors com-

mença l'attachement pour le sang royal. Une dynastie chrétienne, c'était un grand instrument de salut et une grande garantie de tous les droits. Le roi était le protecteur armé de la justice et de l'Église, le gardien de l'unité des esprits, le défenseur des opprimés, l'appui des faibles, enfin l'évêque du dehors, engagé par les serments les plus saints à observer les lois divines.

Si le roi se parjurait, le peuple n'était pas sans recours. Il y avait un magistrat, un juge pacifique, mais puissant sur la conscience humaine. Ce juge marquait au roi la borne qu'il ne pouvait franchir.

On reproche à l'Église tantôt son attachement, tantôt son indifférence pour les rois et pour les dynasties.

L'Église a eu les sentiments qu'elle devait avoir, selon le caractère des pouvoirs sous lesquels elle a vécu.

La puissance moderne n'est plus son œuvre.

En présence de cette force dédaigneuse qui la reconnaît à peine comme un fait, l'assimile aux « autres institutions religieuses; » qui lui jette comme aux autres du pain et des injonctions de prier et d'obéir, l'Église reprend son indifférence. Elle obéit, lorsqu'elle doit obéir, enseigne et prescrit l'obéissance due, refuse ce qu'elle doit refuser, réclame ce qui lui appartient, et adore d'avance les desseins de Dieu.

Comment le monde s'est-il séparé du Pape?

Est-ce bien vrai? Cela se dit de toutes parts, et de toutes parts la ruse, le mensonge, la violence s'emploient frénétiquement pour ôter à la papauté ce monde qui, dit-on, s'est détaché d'elle. Mais le Pape demeure dans sa ville et sur son trône. On objecte qu'une main puissante le soutient. Pourquoi cette main puissante le soutient-elle? Apparemment parce que le monde n'est pas détaché de lui, parce que l'opinion reste au Pape; que cette opinion si savamment travaillée contre le Pape est pour le Pape une force, avec qui la force doit compter.

Cependant, regardons en face l'ennemi. Oui, le

monde, la partie active et bruyante du monde, s'est séparée du Pape. La politique, la science, l'art, le vaudeville, la taverne parlent contre la papauté. « Elle n'a pas su, disent-ils, marcher avec l'esprit moderne. » Mais cette raison glorifie la papauté.

La papauté n'a pas su marcher avec l'esprit moderne, très-vieil esprit, parce qu'elle ne sait pas marcher dans l'erreur. L'Église n'est pas sur la terre pour recevoir l'impulsion de l'esprit de l'homme, mais, au contraire, pour régler et diriger la marche de l'esprit de l'homme suivant les enseignements stables de l'esprit de Dieu.

Que sera le monde sans le Pape? Sa situation sera assez comparable à celle du monde avant le Pape. Aujourd'hui cette conséquence peut paraître extrême. Il y a encore trop d'esprit chrétien dans les peuples, et sur les trônes trop de reflets de l'ancienne royauté chrétienne. Mais attendez que ce reste s'évapore au souffle des histrions. Le mépris de l'espèce humaine rouvrira le cirque.

Le monde sans le Pape, est-ce à dire que la papauté disparaîtra complétement? Non: quand le Pape s'en ira, en d'autres termes, quand le christianisme s'en ira, il n'emportera pas la civilisation seulement, il emportera le genre humain. L'humanité ne connaissant plus Jésus-Christ, ne lui donnant plus ni saints ni martyrs, ni sacrifices ni prières, n'aura plus de raison d'être. (21, p. 238.)

QUATRIÈME PARTIE

LE CLERGÉ. — LES RELIGIEUX.

I. LE CLERGÉ.

238. — On représente le clergé comme une sorte de caste étrangère à la France, parce qu'il relève de ce père de la famille catholique que les hommes d'État de Louis-Philippe appelaient « un souverain étranger.» Le prêtre français est étranger comme le paysan son père, et comme le soldat son frère. Par le sang, par les idées et par les doctrines, il n'y a rien de plus anciennement et de plus profondément national. Ce qui est vraiment étranger en France, c'est ce qui renie la foi des aïeux, c'est ce qui n'est pas catholique. Hérétique ou incrédule, on prend racine ailleurs que dans le sol sacré de saint Rémi et de saint Louis, on se dénationalise; on est Anglais ou Allemand; on appartient à la révolution, qui n'a pas de patrie. (13, p. 14.)

239. — Le clergé est bien de ce temps, en connaît les besoins, en partage les tendances. Il est peuple des pieds à la tête, et presque exclusivement séculier : il ne vit pas dans les cloîtres, il lit les journanx, les livres; il est mêlé à tout le mouvement de la vie publique. Ces fils de soldats, de paysans, de bourgeois

n'aspirent guère au rétablissement de la féodalité. L'Église libre, la France gouvernée, voilà leur politique. (10, p. 562.)

240. — On reproche au clergé français de ne pas jouer « le plus petit rôle dans la politique. » En 1848, on a vu que le clergé ni ne se croit incapable de se mêler des affaires publiques, ni n'est repoussé par le pays. Trois évêques et une douzaine de prêtres furent élus députés à l'assemblée constituante. Ils y jouèrent le rôle qui convenait à leur caractère, éloignés de tous les partis extrêmes, conciliants, aussi favorables à la liberté que les besoins de l'ordre le permettaient.

« Le clergé serait sans action sur le mouvement des esprits. » Le clergé, disent d'autres voix, est un mort doué de cinquante mille voix fort parlantes et fort écoutées. On en fait de grandes plaintes. Des libres penseurs notables demandent que l'on tue enfin ce mort beaucoup trop vivant. (42, p. III-7.)

Nous n'avons pas de nouveau Bossuet ni de nouveau Fénelon. De tels hommes, Dieu n'en fait pas tous les jours; mais il les fait pour servir longtemps. L'ancien Bossuet et l'ancien Fénelon servent encore; nous les réimprimons tandis que la civilisation profane réimprime Voltaire. (42, p. III-9.)

La gloire d'un évêque français n'exige pas que l'on entende beaucoup parler de lui en Amérique, en Allemagne et en Angleterre. C'est assez qu'il soit connu dans son diocèse. Nous avons d'excellents magistrats dont la renommée ne franchira jamais les limites de leur ressort; et nos généraux et nos colonels, fort inconnus des Russies, des Allemagnes et des Amériques, ont néanmoins formé des troupes qui ont su se comporter très-convenablement à Sébastopol et à Solférino. (46, p. III-10.)

II. LE PRÊTRE.

241. — Le prêtre est instruit, il est doux, il est gai. Il est gai logiquement, indépendamment de son caractère propre, par la raison qu'il n'a point d'affaires d'argent, ni d'affaires de ménage, ni d'affaires d'ambition; par la grande raison qu'il possède son âme.

Il ne craint ni la banqueroute, ni l'insuccès de ses œuvres d'esprit, ni le hasard, ni la fatalité. Il ne voit que la main de Dieu. Si elle se cache à ses regards, il la sent. Le chemin où elle l'engage peut lui être inconnu, le but ne l'est pas; il marche dans la largeur: *Ambulabam in latitudine, quia mandata tua exquisivi!* Quelle parole!

La conversation du prêtre est sereine, elle est innocente. Tout ce que saint Paul conseille d'en bannir en est banni, et c'est pourquoi cette conversation est joyeuse. Elle ne tarde guère à se diriger vers Dieu; Dieu lui-même y intervient par quelque texte des saintes Écritures, qui sont la lumière de tout.

Tout ce que l'on sait dans le monde, les prêtres le savent aussi bien; ils savent mieux la vie humaine; ils savent seuls les choses de Dieu. (21, p. 300.)

242. — Oh! qu'il faut que la charité du prêtre soit grande et profonde et vraiment divine, pour résister à tout ce qu'on lui fait subir dans nos hôpitaux d'Algérie! Mettons-nous à la place de cet homme de bien qui se présente pour consoler ses frères souffrants, et qu'on renvoie avec des paroles insolentes, comme un vil intrigant, presque comme un malfaiteur : il insiste, on le chasse; force lui est de s'éloigner. S'éloigne-t-il pour toujours? Non, il reviendra demain; il fera encore, l'été sous le soleil, l'hiver dans la boue, cette longue route qu'il a déjà faite inutilement; il reviendra braver

ces mépris, frapper à cette porte qu'on refusera peut-être encore de lui ouvrir? Que veut-il? de l'argent, de l'avancement, des honneurs? Non, il ne veut que consoler ces pauvres inconnus qui sont là, gisants sur une paille malsaine, sans amis, sans secours; et que lui importe l'animosité de ceux qui se portent bien, les affronts qu'ils s'apprêtent à lui prodiguer, pourvu que celui qui souffre éprouve, après l'avoir entendu, un peu de soulagement, pourvu qu'il soit sauvé!

Continuez votre œuvre, prêtres du Dieu vivant, acceptez ces mépris qui seront un jour votre gloire, ces affronts qui vous rendent chers au divin Crucifié! Par là vous triompherez, et vos paroles seront bénies, et le jour viendra où le Tout-Puissant amollira les cœurs si durs qui prennent plaisir à vous persécuter. (3, p. 264.)

III. LES MISSIONNAIRES.

243. — Le *Séminaire des Missions-Étrangères* est une école d'apostolat catholique, où la science que l'on apprend est de mourir pour le nom, pour la gloire et pour l'amour de Dieu.

Je dis mourir, je dis trop peu; car il ne s'agit pas de donner une fois sa vie, ni même de l'exposer pour un temps aux chances d'une guerre qui doit finir. Ce que le missionnaire apprend, c'est l'art de mourir à tout, et tous les jours, et toujours! Il fait une guerre sans trêve contre un adversaire immortel, qui ne sera vaincu que par des miracles, qui ne sera enchaîné et dompté définitivement que par la force de Dieu.

Pour s'engager dans ce combat, il faut que le missionnaire se dépouille de tout. Il meurt d'abord à sa famille selon la chair; il la quitte, il ne lui appartient plus, et, selon toute apparence, il ne la reverra plus. Il meurt ensuite à ses frères selon l'esprit, parmi lesquels il s'est engagé pour prendre une part de leurs

travaux ; il quittera aussi cette seconde maison paternelle, et probablement pour n'y plus rentrer. Il meurt encore à la patrie ; il ira sur une terre lointaine, où ni les cieux, ni le sol, ni la langue, ni les usages ne lui rappelleront la terre natale ; où l'homme même, bien souvent, n'a rien des hommes qu'il a connus, sauf les vices les plus grossiers et les plus accablantes misères.

Et quand ces trois séparations sont accomplies, quand ces trois morts sont consommées, il y en a une autre encore où le missionnaire doit arriver et qui ne s'opèrera pas d'un coup, mais qui sera de tous les instants, jusqu'à la dernière heure de son dernier jour : il devra mourir à lui-même ; non-seulement à toutes les délicatesses et à tous les besoins du corps, mais à toutes les nécessités ordinaires du cœur et de l'esprit.

Le missionnaire n'a pas de demeure fixe, pas d'asile passager, pas une pierre où reposer sa tête ; il n'a pas d'ami, pas de confident, pas de secours spirituel permanent et facile. Il court à travers de vastes espaces. Quelques chrétiens cachés sur un territoire immense, voilà sa paroisse et son troupeau. Il en fait la visite incessante à travers des périls incessants. Trois sortes d'ennemis l'entourent sans relâche : le climat, les bêtes féroces, et, les plus cruels de tous, les hommes. Si Dieu lui impose encore l'épreuve d'une longue vie, il vieillira dans ce dénûment terrible, et chaque jour l'amertume des ans comblera et fera déborder le vase de ses douleurs. Il n'aura plus cette vigueur et ces ardeurs premières qui donnent un charme à la fatigue, un attrait au danger, une saveur au pain de l'exil. Il se traînera sur les chemins arrosés des sueurs de sa jeunesse, et qui n'ont pas fleuri. Il portera dans son âme ce deuil, qui fut le fiel et l'absinthe aux lèvres de l'Homme-Dieu, le deuil du père qui a enfanté des fils ingrats ! Contemplant ce peuple toujours infidèle, énumérant les lâchetés, les obstinations, les refus, les ignorances coupables, les perversités renaissantes, hélas ! les apostasies ; voyant le sang de Jésus devenu presque infécond

par l'effet de la malice humaine, il baissera la tête, et il entendra dans son cœur un écho de l'éternel gémissement des envoyés de Dieu : *Curavimus Babylonem, et non est sanata.* Ainsi s'achèveront ses jours, fanés presque dès l'aurore : *Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fenum arui.* Ainsi il attendra que son pied se heurte à la pierre où il doit tomber, que sa vie s'accroche à la ronce où elle doit rester suspendue ; une masure, une cachette au fond des bois, un fossé sur la route. Car le cimetière même, cet asile dans la terre consacrée, le missionnaire ne l'a pas toujours. Trouvant à mourir jusque dans la mort, il se dépouille aussi du tombeau. (20, p. 217.)

244. — Si l'impiété savait (mais que sait-elle?) ce qu'est la vie d'un missionnaire, elle ne s'étonnerait plus d'en voir toujours, d'en voir partout, malgré les fatigues qu'ils s'imposent, malgré les déboires dont on les abreuve, malgré les supplices par où l'on veut les épouvanter et les détruire. Des événements miraculeux les entourent; les coups multipliés de la grâce frappent autour d'eux la multitude des âmes; ils sont habitués à voir les pécheurs les plus endurcis sortir de leur endurcissement, et les populations les plus féroces s'adoucir sous la main qui les bénit. Ils bravent les difficultés pour les avoir toujours vues disparaître, car c'est les faire disparaître que d'en triompher; ils bravent les menaces, parce qu'ils ne craignent point la mort, ou la désirent comme un succès. Ainsi s'entretient et s'anime en eux cette foi qui transporte les montagnes. (3, p. 294.)

245. — Si le bonheur du mineur est grand dans les entrailles de la terre lorsqu'il y trouve un peu d'or, si le plongeur s'estime heureux lorsqu'il retire du fond des mers une seule perle, quelle n'est pas la sainte ivresse du missionnaire qui partout, du sein des vices, des impiétés, des erreurs, retire des âmes et les

rend à Dieu ! Ce sont là des perles éternelles, qui dureront plus que la vie et plus que le temps; ce sont des trésors auxquels tous les trésors du monde ne se peuvent comparer. (37, p. 36.)

IV. CE QU'EST UN RELIGIEUX.

246. — Qu'est-ce qu'un moine? Un homme qui laisse sa part aux autres, et qui se donne en surplus pour servir les autres. Il vit de peu; sa vie pauvre et laborieuse est employée à *bénir* et à *pardonner*. (21, p. 358.)

247. — La vie religieuse est une nef assurée sur laquelle on peut parvenir de la mer agitée de ce monde au port du salut. Ce saint vaisseau, portant le nom de Jésus-Christ pour bannière, ayant pour équipage les imitateurs de la vie pauvre et mortifiée du Sauveur, est attaqué par les hérétiques et par les apostats. Loin de lui fuient et sombrent dans la tempête les superbes, les impudiques, les avares. Sur la rive, dansent au bord des abîmes ceux qu'énervent les trois concupiscences dont parle saint Jean : la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair et l'orgueil de la vie. Docile à ses pilotes inspirés, l'arche des vertus humaines poursuit sa route; les sept dons de l'Esprit-Saint gonflent ses voiles, attachées aux mâts de la foi, de l'espérance et de la charité; l'Étoile de la Mer, *Stella Maris*, la protége de sa douce influence; les anges l'attendent au lieu du repos et de la paix, qu'éclaire comme un phare l'impassibilité des âmes qui n'aspirent qu'à Dieu. Elle avance à travers les flots, à travers les orages, remorquant la fragile barque des séculiers, qui a grand besoin de son aide; elle reçoit à son bord les repentants, les affligés et ceux qu'animent les saints désirs de la perfection. Les passagers paisibles travaillent à la faire ar-

river plus vite : les uns veillent, les autres jeûnent, les autres prient; ceux-ci triomphent de leurs passions, ceux-là mortifient leurs sens. Ils sont tous, par vœu, chastes, obéissants et pauvres : *Hi sunt qui seminant super omnes aquas.* (Is., III, 2.) Et en effet, non-seulement ils sèment par la prédication, par l'étude, par le bon exemple, par les bonnes œuvres, mais encore ils recueillent. Ils ont jeté dans la mer le mystique filet des pêcheurs d'hommes; le filet est plein; ils le tirent en dépit de l'envie, de l'ambition, de la calomnie, des pensées impures, filles des ténèbres, que des traits lancés du haut de la proue replongent dans le gouffre. (6, p. 117.)

248. — L'étude, la méditation, la prière, l'obéissance, la pauvreté, sont les grands besoins de l'âme des religieux. Hors du cloître ils ne trouveront que malaise, affliction, péril; la société humaine les fera souffrir, quelques-uns peut-être lui deviendront dangereux. Laissez-les ici, c'est leur place. Tout homme qui n'est point à sa place est un danger à lui-même et aux autres. Parmi ces caractères si divers sous la règle qu'ils ont embrassée volontairement, pour les uns la règle est un appui, pour les autres elle est un frein; elle soutient les uns, elle contient les autres.

L'homme qui vient ici se transforme par un travail invisible mais sûr. Ce qu'il a de mauvais succombe, ce qu'il a de bon se développe et fructifie. (39, p. 476.)

249. — Qu'est-ce que le moine, c'est-à-dire le prêtre élevé à toute la hauteur d'abnégation que comporte la vertu humaine? C'est le soldat des postes difficiles et des grands dangers, que l'on jette en pionnier de la civilisation chrétienne dans les glaces du pôle, dans les déserts de l'équateur, dans les savanes de l'Amérique; que l'on envoie attaquer les sauvages, les hérétiques, les incrédules. Et il y va, et il y meurt. Quand il est mort ou par les fatigues ou par les supplices; quand il

a été lacéré par les fouets, consumé par les flammes, d'autres accourent à sa place, ambitieux du même sort, jusqu'à ce qu'enfin, sur les ruines de ces tribunaux sanglants, sur les cendres de ces bûchers, ils élèvent la Croix, comme le soldat, sur les décombres de la forteresse ennemie et sur les cadavres de ses frères, plante son étendard vainqueur. (10, p. 470.)

V. POURQUOI ON SE FAIT RELIGIEUX.

250. — Quelqu'un, parlant des monastères et voulant les protéger, je suppose, a dit un jour : « Il faut laisser des refuges ouverts aux grands repentirs et aux grandes douleurs. » Cette sottise a obtenu un cours prodigieux. (21, p. 322.)

251. — On croit que, pour se consacrer entièrement à Dieu, sans autres bénéfices, émoluments et honoraires qu'une robe de laine et un lit de planches, il faut sentir le besoin de fuir la justice humaine, avoir perdu la tête, ou être né imbécile à peu près. On ne comprend rien à la sublime simplicité du sentiment religieux, à cette horreur du mal qui saisit les âmes pures avant même qu'elles aient failli, à cette générosité chevaleresque d'un cœur chrétien qui voudrait, au prix de toutes les joies de la vie, épargner à Dieu la douleur d'un seul péché.

Non, ce ne sont pas les faibles intelligences, ni les cœurs chargés de remords, ni les cœurs possédés par la passion qui remplissent les cloîtres. Ces religieux de facture littéraire n'habitent que les romans.

Les passions ne portent pas à Dieu. C'est avant qu'elles éclatent, ou lorsqu'elles sont apaisées, que l'homme ordinairement reçoit le rayon de la grâce, aperçoit l'étoile du salut, et vient d'un pas calme au refuge où les tempêtes d'ici-bas ne le saisiront plus. (27, p. 215.)

252. — J'ai, grâce à Dieu, connu et pratiqué quantité de religieux, moines, *frati*, clercs de tous les habits et de toutes les vocations. J'en ai vu de vieux, et j'en ai vu de jeunes. Il est vrai que ces gens-là mènent une vie laborieuse, mortifiée, sacrifiée ; mais aucun ne l'avait embrassée sous la pression d'un grand repentir ou d'une grande douleur.

La plupart y sont venus jeunes ; ils ont choisi le cloître, non pour avoir commis des crimes, mais parce qu'ils craignaient l'ombre du péché ; non pour avoir subi de grandes douleurs, mais parce qu'ils ressentaient un grand amour. Par crainte du péché, ils se sont mis à l'abri ; par amour pour Dieu, ils ont voué leur existence pour louer Dieu et faire des œuvres de victimes qui les associent à la rédemption. (21, p. 324.)

VI. EXCELLENCE DE LA VIE RELIGIEUSE.

253. — J'étudie la vie du moine. Il n'en est point au monde qui soit si bien organisée contre la langueur et contre l'ennui. Le moine a toujours à faire, mais sans hâte. Être toujours occupé et jamais pressé, c'est le paradis sur terre, ce me semble, et le paradis céleste doit être fait un peu de cette façon. Ajoutez la flamme du cœur. Le moine est toujours en présence de Dieu, il parle à Dieu, et il l'entend ; il sert Dieu, il apprend à aimer Dieu. Que le moine sache seulement ne point mettre le pied hors de sa règle, il est dans l'ordre, il a la paix et la joie. Si la tentation vient l'attaquer au milieu de cette forteresse, il sait se défendre, il milite, il mérite ; sa joie peut souffrir quelque trouble, mais sa paix ne lui est point ôtée.

Je trouve ces hommes bien heureux. Il leur est permis d'être graves ; ils n'ont point de sottes querelles ni de préoccupations mesquines ; ils ne sont point forcés de suivre la mode et d'insulter leur corps par des pa-

rures; ils ne courent point, ils ne babillent point; la baisse et la hausse ne les regardent point. Ils sont doux, simples, sérieux, de bonne grâce; ils vivent de prière, de pensées, d'air salubre. Ils ont leur cimetière à l'ombre de l'église, ils y dormiront la tête appuyée aux bases de l'autel. (18, p. 457.)

254. — La vie d'un saint et la fondation d'un ordre religieux ont toujours été de très-grands événements, non-seulement pour le pays et pour le temps qui en sont les témoins, mais pour toute la famille des peuples et durant un long avenir. Si l'histoire s'inspirait d'une vraie intelligence des desseins et des œuvres de Dieu en ce monde, elle étudierait comme des faits capitaux ces circonstances sur lesquelles, au contraire, les historiens passent la plupart avec un ignorant dédain. L'homme qui fonde une famille religieuse se prolonge sur la terre : c'est plus que l'avénement d'aucune fortune et d'aucune institution politique. Représentez-vous saint Benoît, saint Bernard, saint François d'Assise, saint Dominique, saint Ignace, saint Vincent de Paul : où sont les œuvres plus durables, plus fécondes, plus puissantes, plus historiques que celles de ces hommes, si obscurs et si dédaignés au moment où ils les fondaient à travers toutes les contradictions et toutes les répulsions du monde? (13, p. 227.)

VII. A QUOI BON LES RELIGIEUX.

255. — Les ordres religieux représentent trois aspects augustes et sacrés de la liberté humaine : liberté de l'étude, liberté de la prière, liberté du dévouement. Aucun ordre religieux n'a été, ne peut être institué que pour étudier, prier, se dévouer aux hommes. Ce triple but, tous les ordres religieux l'ont réalisé, depuis les solitaires de la Thébaïde jusqu'aux Petites-Sœurs des pauvres, créées de nos jours et sous nos yeux. Tous, ou

par la prière, ou par le dévouement, ou par l'étude, et le plus ordinairement par ces trois choses à la fois, ont travaillé à « l'émancipation intellectuelle et matérielle des masses. »

Où en serait le genre humain, si pour ce grand ouvrage il n'avait pas rencontré ces grands ouvriers; s'il n'avait eu que des philosophes, des gens d'esprit, des hommes de guerre?

Le paganisme avait eu, pour ainsi dire, son christ dans la personne et dans la doctrine de Socrate : qu'en était-il résulté pendant trois siècles pour l'émancipation intellectuelle et matérielle des masses? La famille humaine ne formait qu'un troupeau d'esclaves.

Depuis l'avénement du christianisme, une société immense a vécu tout entière en dehors de ses lois, pratiquant des dogmes qui sont le contraire des siens : c'est la société musulmane : où en est-elle?

La Russie, quoique chrétienne, est séparée du corps vivant du Christ et n'a gardé que la forme d'un sacerdoce. Là point de moines ni de clergé, ni de parti catholique qui puisse combattre pour « l'émancipation intellectuelle et matérielle des masses. » Quels progrès y font ces choses?

« On assure que les capucins d'Italie sont abominables. » J'ai parcouru l'Italie, quand je n'avais encore embrassé aucune doctrine religieuse, et dans des dispositions, à l'égard du catholicisme, plus voisines de la haine que de l'amour. La foi catholique me demandait des choses qu'un libre penseur de vingt-cinq ans ne concède pas volontiers. Pour appuyer ma résistance, je cherchais partout des arguments bons ou mauvais. Je vis les capucins, et je dus avouer que la France abonde en gens plus sots et plus sales. Plus tard, des relations plus directes avec ces capucins ne me les firent pas mépriser davantage; et enfin, ni par eux, ni par d'autres, je ne parvins, malgré la meilleure envie du monde, à constater que la religion n'est plus dans le catholicisme. (9, p. 73.)

256. — C'est un lieu commun historique que l'Europe a été défrichée, civilisée, pacifiée par les ordres religieux; c'est un lieu commun d'économie politique, que les ordres religieux retirent du combat et des concurrences de la vie les athlètes les plus ardents, pour les appliquer au service de ceux à qui ils ont déjà laissé leur part. Qu'est-ce qu'un religieux au simple point de vue humain? C'est un instituteur gratuit, un garde-malade gratuit, un savant gratuit, un propriétaire qui donne aux pauvres les revenus d'un fonds qu'il n'a pas la permission d'aliéner.

Ne voir d'une pareille institution que les inconvénients qui peuvent s'y rencontrer, c'est le propre d'un esprit léger; attribuer ces inconvénients à l'institution elle-même, sans tenir compte des circonstances extérieures qui l'ont viciée, c'est ajouter à la légèreté beaucoup d'ignorance ou beaucoup de mauvaise foi; arguer de ces inconvénients, non pour réformer l'institution là où elle a faibli, mais pour la proscrire partout, c'est le comble de la déraison et de l'injustice. (9, p. 80.)

257. — Dans la religion catholique, n'y eût-il que les ordres religieux, ce serait assez pour prouver la divinité de cette religion. Consacrer sa vie à Dieu, c'est-à-dire au prochain pour l'amour de Dieu; embrasser toutes les privations, toutes les fatigues, dans la seule vue des récompenses célestes, c'est un *acte de foi* qu'aucune autre religion n'a pu produire; c'est un *acte d'espérance* qu'elles sont incapables de former; c'est un *acte de charité* qu'elles n'opèreront jamais. La religion catholique y parvient sans peine au moyen de trois vertus : la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, qu'elle a seule le droit et le pouvoir de conseiller. Cherchez, essayez; ces arbres-là et les fruits qu'ils donnent ne se trouvent que dans le jardin de l'Église; ils ne vivent point et ne se reproduisent point ailleurs. Ailleurs ne luit point le soleil et ne tombe pas la rosée qu'il leur faut. (26, p. 116.)

258. — Les monastères sont une hôtellerie pour les âmes. Au milieu du perpétuel changement des choses humaines, elles voient là une faible image de ce qui ne passera point; parmi leurs agitations, elles y prennent une idée de l'éternel repos. (19, p. 126.)

259. — L'on court à l'orateur qui dit des choses, non à celui qui jette des mots. Mais où se trouvent les choses à dire? Dans la solitude; et la solitude apprend à les dire. (21, p. 18.)

260. — Il n'y a pas de moines en Angleterre, il n'y en a pas en Russie, il n'y en a pas en Prusse, il n'y en a pas en Turquie, il n'y en a pas en Égypte, et, s'il y en a en France, ils ne sont pas à l'usage des lettrés, des bourgeois voltairiens et de la masse incrédule. Êtes-vous sûr que le peuple de tous ces pays l'emporte en moralité sur le peuple d'Italie et d'Espagne? Pour nous, très-sincèrement nous ne le croyons pas; après avoir consulté les documents les plus authentiques, écouté les voyageurs les plus sérieux et les plus impartiaux, la main sur la conscience, devant Dieu et devant les hommes, nous ne le croyons pas. (9, p. 80.)

261. — Que se passerait-il à Paris, si Paris n'était pas gardé par 50,000 hommes? Il y a plus d'un demi-siècle cependant que Paris n'est plus souillé, avili, abruti par les capucins. Il y eut une époque où Paris vivait tranquille sous la protection d'une faible garnison. On y voyait alors moins de casernes que de couvents. Mais depuis que les couvents agrandis sont devenus des casernes, il a fallu bâtir des casernes nouvelles; aux casernes il a fallu ajouter des forteresses, et, pour dernier progrès, il y a deux ans, il a fallu faire des camps dans les rues. (9, p. 78.)

262. — Clairvaux, le monastère de Saint-Bernard, est devenu, par le progrès des temps, une prison. Pri-

sons ou casernes, c'est l'usage à quoi la civilisation emploie, en général, ces monuments de la *superstition* de nos pères; et, pour le dire en passant, la transformation des monuments donne une idée assez juste de la transformation des hommes.

On reproche extrêmement à la religion catholique d'avoir élevé tant de monastères. Hélas! elle n'en a pas construit assez pour les besoins de l'état social que nous nous sommes fait sans elle et contre elle. L'encombrement des moines est plus que remplacé par l'encombrement des voleurs et des soldats. C'est une des lourdes charges de nos budgets que la nécessité toujours croissante de bâtir de nouveaux couvents pour ces nouveaux célibataires. (7, p. 117.)

VIII. LES RELIGIEUX MÉRITENT-ILS LES REPROCHES QU'ON LEUR FAIT?

263. — On méprise fort les moines du xe siècle. Il se trouve pourtant que ces moines, soit comme simples religieux, soit comme fondateurs de monastères, soit comme missionnaires, soit comme instituteurs et conseillers de souverains, soit même comme princes temporels, furent les conservateurs, les propagateurs, les véritables sauveurs de la civilisation, dans une des plus longues et des plus furieuses tempêtes que le monde ait traversées. Que l'on parle de l'ignorance, de la barbarie, de la férocité des peuples et de certains seigneurs au xe siècle, à la bonne heure. Mais accuser les hommes de foi qui ont combattu cette barbarie, qui l'ont vaincue et disciplinée au prix d'un dévouement surhumain, souvent au prix de leur vie, c'est le comble de la déraison et de l'ingratitude. Il n'est pas possible de parcourir l'histoire sans s'agenouiller devant les traces de ces anges mortels.

S'il est vrai que la splendeur de la foi se mesure à

la grandeur des œuvres par lesquelles elle se manifeste, peu de siècles virent un pareil nombre d'hommes les échauffer et les illuminer aussi puissamment des rayons de la sainteté.

Au xe siècle les moines convertirent les Normands, les Slaves, les Danois, les Russes, les Hongrois; ils maintinrent ou rétablirent le catholicisme en Angleterre; ils ne laissèrent pas décroître la religieuse ardeur qui combattait les Maures en Espagne et les Sarrasins en Italie. Ils fondèrent ou relevèrent partout ces florissantes abbayes dont plusieurs devinrent des villes, et qui toutes en dehors de leurs murs, où les sciences renaissaient, créèrent la civilisation parmi les barbares, étendirent l'agriculture dans les déserts.

On peut lire quelques-unes des lettres écrites aux rois par les ecclésiastiques de ces temps-là; on y verra des principes et des courages que ne nous font pas admirer souvent nos assemblées législatives. Qu'on examine les lois de saint Étienne, roi de Hongrie, et qu'on les compare aux lois que rend aujourd'hui l'empereur Nicolas; on saura alors quels progrès le schisme et l'hérésie nous ont fait faire. Saint Étienne était un élève des moines, comme saint Henri, empereur d'Allemagne, et comme tant d'autres de ce siècle fécond en grands cœurs. Les moines avaient baptisé Rollon, élevé Guillaume Longue-Épée, formé tant de saintes princesses qui embaumèrent la solitude, après avoir montré sur les trônes de l'Europe encore à demi païenne toutes les vertus, toutes les miséricordes, toutes les charités de l'Évangile. Il est vrai, ces moines, ces évêques étaient parfois sévères. Plusieurs résistèrent aux volontés des rois et y perdirent la vie; d'autres les firent céder.

Les beaux esprits sourient sans doute en entendant nommer saint Rodbod, saint Bernon, saint Odilon, saint Beuvrard, saint Abbon de Fleury, saint Jean de Vandières, saint Nil, saint Kadroë, etc. Mais ces barbares aux noms rudes n'en auront pas moins été des

hommes sublimes, pères de la science et de la vertu, et par conséquent pères de la patrie. La postérité ne leur trouvera d'égaux en notre temps que parmi les missionnaires obscurs qui vont mourir aux confins du monde pour civiliser les sauvages, comme les moines du xe siècle ont civilisé l'Europe. (6, p. 451.)

264. — On fait aux religieux le reproche de *fainéantise*. Fainéants, les hommes d'abnégation dont le le labeur a tout édifié dans le monde où nous sommes! et qui aujourd'hui encore, privés de ces richesses qui ont créé les arts, de cette influence qui a cimenté les sociétés, consacrent leur vie, leur savoir et le denier qui leur reste après tant de spoliations, aux obscurs travaux de l'apostolat!

A l'heure où vous dormez, fatigués des plaisirs de la veille, savez-vous, Messieurs, ce qu'ils font, ces *fainéants?* Le chartreux est au chœur; le capucin court les campagnes, assiste un moribond, console un pauvre, catéchise un enfant; le trappiste laboure la terre ou creuse la tombe d'attente, qui sera peut-être pour lui; le jésuite occupe le confessionnal ou la chaire; le bénédictin rétablit quelque vieux texte effacé qui a déjà usé les yeux et la vie d'un homme, ou compose un sermon pour la fête prochaine; le moine du Saint-Bernard fouille les neiges; le père de la Merci prend les fers de l'esclave qu'il a délivré; le frère ignorantin balaie la classe que vont remplir tout à l'heure des centaines de pauvres enfants; le prêtre offre le saint sacrifice, qu'une servante ou un mendiant écoutent à genoux. Tous, et bien d'autres que je ne nomme pas, tous travaillent, tous prient, travailleront et prieront durant la journée entière, non pour la gloire, ils n'y songent pas; non pour la fortune, ils n'en veulent pas; non pour l'estime du monde, car le monde les abreuve d'outrages; non pas même pour les bénédictions des malheureux : ils font le bien pour le faire, pour obéir à Dieu qui le leur commande, et ils le font

sans relâche, sans repos, comme sans récompense ici-bas... (27, p. 130.)

265. — Un capucin qui passe ses journées à prêcher, à confesser, à étudier pieds nus dans une cellule sans feu; qui passe une partie de ses nuits au chœur et le reste sur un lit de paille, ne peut être appelé un type de vie molle et fainéante. Ce capucin, constamment occupé à la prédication, à la méditation, à l'étude, à la prière, aux œuvres du ministère sacré; ce prêtre qui porte partout les paroles de la paix, les sentiments de la charité, les pensées de la vie éternelle; ce religieux qui s'est retiré de toutes les joies et de toutes les ambitions du monde, et qui même abdique son nom; cet homme, malgré son froc, sa barbe et ses pieds nus, ne fait pas moins d'honneur à l'espèce humaine qu'un danseur d'opéra, un auteur de vaudeville, un poëte, un écrivain, ou n'importe quelle espèce de personnage littéraire ou politique. (9, p. 53.)

266.—Un philosophe « ne voulait pas que les hommes se mettent à genoux. »

Les religieux passent leur vie à genoux! Ils ne font rien sans avoir demandé et reçu à genoux la permission du supérieur. Mais cet homme, qu'ils ont élu, a reçu l'investiture du Pape, qui est lui-même investi de Jésus-Christ. C'est donc devant Jésus que le religieux s'agenouille. Ainsi il ne fait rien de servile, ni de bas, ni de nul. La moindre de ses actions est grande, sainte, surnaturelle. Il agit au nom de Jésus, pour Jésus, avec la grâce de Jésus, Roi éternel de la terre et des cieux. Ainsi le portier ouvre la porte, et le cuisinier besogne, et le moindre frère accomplit ses moindres offices. Ainsi tout est grand dans ces hommes à genoux, et leur vie agenouillée ne se passe pas en réalité sur la terre; leur vie est dans le ciel. (21, p. 327.)

267. — « Nous ne voulons pas d'aumônes, » dit-on.

Si tous les chrétiens de France abhorraient ainsi l'aumône, la société serait immédiatement accablée d'un million d'individus que la seule charité nourrit. Sans doute, ce million d'affamés vous rendraient momentanément un grand service. Vous pourriez les employer à tarir pour jamais les sources de l'aumône. Et après? Quand ils viendraient le lendemain vous demander, non pas seulement du pain, mais des jouissances, que feriez-vous? Ce que l'on a fait toujours en pareil cas; vous feriez avancer de la cavalerie et du canon.

Quand les ordres mendiants disparaissent, des armées de mendiants leur succèdent, et c'est par la mitraille que la politique se débarrasse de leurs cyniques importunités. C'est ainsi que Luther répondit aux paysans d'Allemagne, Élisabeth aux paysans d'Angleterre, la république de 1848 aux socialistes de Paris. (9, p. 53.)

268. — Quel tort fait la sœur de Charité à ses malades? Quel tort fait la religieuse du Bon-Pasteur à la prostituée devenue par ses soins repentante et pure? Quel tort fait le frère des Écoles aux enfants de sa classe? Quel tort vous font le jésuite, le chartreux, le trappiste, le dominicain et tous les autres? Ils mènent une vie qui ne vous convient pas, voilà tout; mais le bien qu'ils font est immense et le peuple en a recueilli le principal fruit. Il a été instruit, assisté, consolé. Vous autres, leurs ennemis, qui avez-vous soigné à l'hôpital, qui avez-vous vêtu, qui avez-vous nourri? En attendant que vous ayez banni de ce monde la maladie, la pauvreté, la souffrance, il y a des infirmes, des affamés,, des abandonnés: faut-il qu'ils meurent? Quand vous aurez inauguré l'âge d'or, nous verrons si les religieux sont encore nécessaires; jusque-là, nous essayons de fonder nos couvents.

Il ne s'en établit pas un qui ne devienne une maison amie, pleine de bons exemples, pleine de bons conseils; une maison dont les hôtes sauront toujours ou-

vrir dans les environs d'abondantes sources d'aumônes, non pour eux, mais pour leurs pauvres voisins; une maison où toujours le fidèle pourra trouver, suivant son besoin, ou une généreuse parole ou une main généreuse. (9, p. 53.)

IX. DES PERSÉCUTIONS QU'ON FAIT SUBIR AUX RELIGIEUX.

269. — L'aubergiste veut vendre l'hospitalité, le médecin veut vendre la guérison, le professeur veut vendre la science, l'homme de loi veut vendre la concorde et mettre un impôt sur le bon droit, l'écrivain veut vendre le sophisme, le baladin veut vendre le repos et le délassement. Autant d'implacables ennemis pour les hommes d'abnégation, de charité, de paix, d'austérité qui se consacrent, pour l'amour de Dieu et de l'humanité, au soin des malades, à l'instruction des pauvres, qui recommandent d'éviter les disputes, qui éteignent les procès, qui dirigent les âmes dans les voies du bien et qui font de la prière et du devoir les plus grands, les seuls plaisirs de l'homme élevé jusqu'à la connaissance de son Créateur. (28, p. 137.)

270. — La liberté des cultes bien entendue, c'est que, moyennant l'approbation de l'Église, chacun puisse servir Dieu de la façon et sous l'habit qui lui convient, s'engager suivant la pente de son cœur sous la règle de saint Dominique, sous celle de saint Benoît, sous celle de saint Bruno, sous celle de saint Ignace, sous celle de saint Vincent de Paul, également saintes, également salutaires à ceux qui les prennent, également secourables à l'humanité, également faites pour procurer l'avancement des âmes dans cette voie ardue qui mène au ciel. Nous ne sommes pas libres, si nous ne pouvons pas nous dévouer à la prière, à la retraite, au silence,

aux bonnes œuvres, à l'ardeur de la pénitence et du repentir; nous ne sommes pas libres, si nous ne pouvons pas fuir la mêlée des passions humaines, et, fatigués du combat, employer le reste de nos jours à prier Dieu pour ceux qui nous ont blessés. (5, p. 53.)

271. — Les décrets contre les congrégations religieuses nous atteignent tous tant que nous sommes, enfants de l'Église catholique; car il n'est pas un de nous que la vocation divine ne puisse appeler demain dans quelqu'une des sociétés proscrites; il n'est pas un de nous qui ne soit outragé dans la personne de la sainte Église notre mère. C'est elle, c'est l'Église qui a établi, qui recommande à notre respect et à notre amour les pieuses institutions que l'on voudrait voir abolies.

En proscrivant des religieux, vous proscrivez vos frères, vos concitoyens; vous les obligez à fuir le sol de la patrie, sans pouvoir leur reprocher d'autre crime que d'avoir consacré leur vie au service de Dieu et du prochain. En les condamnant à l'exil, vous frappez un grand nombre de familles, vous frappez tous ceux qui les aiment. Vous nous frappez, nous catholiques, qui regardons leur proscription comme une atteinte portée à la liberté de la religion. (7, p. 266.)

X. LES JÉSUITES.

272. — Par ses maîtres incomparables, l'ordre donnait partout l'enseignement; par ses polémistes et ses orateurs, il arrêtait l'envahissement du jansénisme et mettait le protestantisme aux abois; par ses écrivains ascétiques, il entretenait la piété dans les cloîtres; par ses érudits, il empêchait la science de s'égarer autant qu'elle l'aurait voulu; par ses fermes et habiles directeurs, il soutenait les chrétiens dans le monde et à la

cour, et ramenait souvent la foi sur le trône; par ses héroïques missionnaires, il ajoutait au domaine du Christ des empires nouveaux, et il versait sur la terre infidèle cette rosée de sang qui la préserve d'une entière stérilité.

273. — Les vertus des jésuites ont égalé leurs travaux. Ils ont offert, durant près de trois siècles, l'étonnant spectacle d'une société d'hommes saints, dévoués à toutes les œuvres de lumière et de salut, humbles dans la fortune, calmes dans l'adversité, toujours les mêmes soit qu'ils aient occupé le confessionnal où les rois venaient s'agenouiller, soit qu'ils aient vieilli dans l'obscurité des écoles, soit qu'ils aient péri dans les missions ; et partout où le gibet s'est dressé pour eux, l'étude découvre quelque vertu condamnée au supplice. (6, p. 126.)

274. — La vie et les œuvres des jésuites sont celles des autres prêtres. Hommes de talent et de zèle, ils sont réclamés par les travaux du saint ministère, et s'y emploient avec tant d'activité que, voulussent-ils faire autre chose, ils n'en auraient pas le temps. Spécialement en butte à la haine, à cause de leur nom, une prudence toute particulière leur est imposée. Si aucune fatigue sacerdotale ne les rebute, ils sont, à vrai dire, moins hardis que les autres prêtres lorsqu'il s'agit d'une de ces œuvres dont la malveillance peut s'emparer pour exciter les passions. De tant de livres publiés depuis deux ans par le clergé sur les questions de l'enseignement, aucun n'est sorti de leurs mains. Ils n'en ont fait que deux, qu'ils ont signés, et qui sont, pour ainsi dire, hors du débat.

On pourrait dire en leur faveur que depuis longtemps on a pris des informations sur leur compte près des évêques qui les emploient et près des préfets des départements où ils sont établis; qu'on a acquis la certitude que ces religieux ne s'occuppent que de la reli-

gion; qu'ils ne font point de politique, point d'intrigues; qu'il est impossible d'alléguer contre eux le moindre fait; qu'ils sont pieux, pauvres, retirés, dignes d'estime, vénérés de tous ceux qui les connaissent, à peine calomniés çà et là, hors de Paris, par quelques journalistes et patriotes de café. On pourrait ajouter que les lois invoquées contre eux sont inapplicables en droit et surtout en équité; que ces lois sont faites pour empêcher le mal et non le bien; pour punir les coupables, non pour tracasser les gens paisibles et opprimer les innocents; enfin que le gouvernement, en se chargeant de maintenir l'ordre public, ne veut pas mettre les lois au service des passions, et n'entend pas se déshonorer devant l'histoire par une entreprise brutale contre la plus légitime, la plus respectable et la plus inoffensive des libertés. (6, p. 81.)

275. — Les jésuites, maintenant comme toujours, ont l'ambition de fournir beaucoup de martyrs et d'opérer beaucoup de conversions. Ils ne possèdent rien, pas même la robe rapiécée dans laquelle ils meurent. Après la paix donnée aux âmes, un peu de cendre à la terre, c'est tout ce qu'ils laissent en partant.

Et les dignités ecclésiastiques? diront quelques-uns. J'ai longtemps moi-même ignoré qu'ils ne peuvent rien accepter : ils ne peuvent pas même remplir les fonctions sacerdotales qui rapportent quelques honoraires. Ils confessent, ils communient, ils assistent les mourants, ils enseignent, ils meurent pour l'amour de Dieu.

On leur reproche l'ambition : leur véritable crime est plutôt de n'en point avoir. Ce dévouement entier à l'œuvre sainte, voilà ce qui blesse. Plus occupés de leurs intérêts personnels, ils seraient moins gênants, et tel philosophe ou réformateur, entravé par un jésuite, aurait voulu de bon cœur le voir à la poursuite de la mitre ou du chapeau.

On les accuse de favoriser les gouvernements contre

les peuples. Quand les rois étaient les plus forts, on faisait un crime à ces religieux de vouloir renverser les rois. Mais ils appartiennent seulement à la religion, pour tous ceux qui la servent, contre tous ceux qui l'oppriment; ils ne savent point d'autre politique que celle-là. Ils usent dans tous les cas des armes qu'on leur connaît, et elles ne sont point cachées, et il est plus facile de les chasser et de les tuer que de les réduire au silence ou à l'inaction.

Faire des chrétiens, c'est-à-dire des hommes justes, confiants, résignés, éclairés, c'est ce qu'ils cherchent avant tout et partout, sans se préoccuper des formes sociales, qui ne sont point de leur ressort. (27, p. 92.)

276. — On allègue contre les jésuites l'opinion publique. Écrirons-nous l'histoire des ministres avec les journaux, et celle des partis avec les réquisitoires des procureurs du roi?

Mais s'il y a un bruit public contre les jésuites, il y en a un aussi en leur faveur. Ces peuples qui les appellent, ces princes qui les protégent, ces familles qui luttent pour leur confier l'éducation de la jeunesse, ces hommes de bien qui les supplient d'accepter leur vie, ces héros qui les admirent, ces savants qui vont à leur école, ces historiens et ces philosophes dont les préjugés tombent, faut-il les compter pour rien? L'histoire me montre Henri IV qui les soutient, Condé qui les aime, Bossuet qui les loue, Leibnitz qui les honore, Fénelon qui se forme à leurs exemples. Par la voix du concile de Trente, l'Église m'en dit davantage encore; enfin j'entends les jésuites eux-mêmes, je recueille leurs paroles, je connais leurs actions.

Je conçois qu'on les haïsse, quand on a le malheur de haïr Dieu. Ils ont élevé autour de la religion un rempart de pierres vivantes qui a cent fois repoussé l'ennemi; ils ont enflammé d'une incomparable ardeur de foi et de sacrifice les hommes qui les ont approchés. Ils ont enseigné à des millions de chrétiens l'art de

déjouer les subterfuges de l'esprit et les embûches de la chair; ils leur ont appris à mépriser l'argumentation des sophistes et à braver la logique des bourreaux. Tel est leur crime : qu'ils n'attendent point de pardon ! (39, p. 474.)

277. — Lors de leur suppression, les Jésuites étaient plus de vingt mille en Espagne, en Portugal, en France, en Italie, dans les missions de l'Orient, dans le nouveau monde; ils formaient la plus forte milice du christianisme; ils avaient été le boulevard de la civilisation et de l'unité catholique contre l'hérésie luthérienne; ils étaient encore les meilleurs instituteurs de la jeunesse en Europe, et les vrais, les seuls civilisateurs des Indes. On les proscrivit sans avoir à leur reprocher un crime, sans que toutes les passions humaines, conjurées contre eux depuis près de cent ans, aient pu leur en imputer un seul qui soutienne l'examen. Leurs ennemis mêmes ne produisent à leur charge que des haines de philosophes, des mensonges de légistes et de sectaires, des intrigues de courtisanes et d'hommes d'État. Ils furent traités avec une barbarie qu'on eût rougi d'employer contre la faction la plus perverse et la plus criminelle.

278. — Quant aux Jésuites proscrits, nous ne les plaignons pas plus qu'ils ne songent eux-mêmes à se plaindre. La persécution ne surprend jamais leur courage, elle n'ébranle point leur foi, elle ne leur enlève aucune richesse; elle ajoute à leur gloire. Ils trouveront du travail partout où il y a des ignorants et des malheureux, une patrie partout où ils rencontreront la calomnie et l'injustice, du bonheur partout où l'on peut prier, se dévouer et souffrir. Ils n'ont rien à perdre que la vie; mais, on le sait, ils n'y tiennent pas. (7, p. 278.)

279. — « Que nous importent, nous disaient ces

RR. Pères Jésuites, toutes ces entreprises de nos ennemis? Le problème que les révolutionnaires se donnent à notre égard n'est pas petit: c'est de savoir comment ils ruineront des gens qui n'ont rien, et comment ils empêcheront des hommes qui ont voué leur obéissance à Dieu de faire la volonté de Dieu. En nous dépouillant ils nous mettent dans la perfection de notre état; en nous chassant ils nous signifient que Dieu nous impose l'épreuve de l'exil; en nous donnant la mort, ils nous donnent la couronne que nous demandons à la vie.

« Ils nous ôtent la joie de leur faire du bien, et ils froissent nos cœurs dans les affections si fortes qu'inspirent toujours l'Église et la patrie. Mais l'espérance, ils ne nous l'ôtent pas, ni la douceur d'offrir nos souffrances pour leur salut. » (20, p. 72.)

280. — Quant aux affronts et aux avanies, quant aux souffrances et aux déchirements de toutes sortes, c'est la croix; et notre état, à nous Jésuites, est de porter la croix. Nous sommes la compagnie de Jésus, la compagnie du crucifié; nous le savons, nous l'avons voulu. Nous portons cette infirmité de plus que les autres hommes, la qualité de Jésuite: qualité qui attire les pierres, les fouets, le glaive. Quand tout cela vient, nous n'avons pas le déplaisir de la surprise.

Mais tout cela ne vient pas tout seul. « Le monde voit la croix, dit saint Bernard, il ne voit pas l'onction.» Jésus-Christ fait bien aussi quelque chose pour nous. (20, p. 74.)

281. — Mon R. Père, écoutez ce qu'on écrit.—Mais, cher fils, cela nous est promis. Jésus-Christ nous l'a dit: *Vous serez un objet de haine à tout le monde* A CAUSE DE MON NOM.

Voilà toute la surprise qu'on fait aux Jésuites et tout le ressentiment qu'ils en gardent. Ils sont formés à de tels coups, préparés à ce que de tels coups annoncent; jamais ils n'ont fui la gloire de les subir; jamais

ils n'ont perdu le don de les pardonner. L'habitude en est si parfaitement prise, depuis trois siècles que cela dure. Partout où ils se sont établis pour combattre par la parole et par la prière les impies, les menteurs, les voluptueux, les avares et tous ceux qui font le mal, partout de courageux écrivains, de hardis gentilshommes, d'intréprides procureurs généraux, de preux libraires ont dit, écrit, imprimé que les Jésuites étaient des scélérats, qu'ils espionnaient, volaient et assassinaient tout le monde... Mais ils ne se plaignent pas. Ce qu'ils demandent à Dieu, ce n'est pas de vivre, c'est de pouvoir mourir assez pour assouvir tant de haine ; ils savent qu'à la fin les fils des persécuteurs et les persécuteurs eux-mêmes viendront prier le vrai Dieu sur le tombeau des martyrs. (39, p. 314.)

282. — Vous demandez l'expulsion des prêtres, vos compatriotes, vos concitoyens, précisément parce qu'ils sont Jésuites, parce qu'ils sont les défenseurs de la vérité catholique, les auxiliaires des évêques et du clergé dans l'œuvre de la conservation et de la propagation de la foi. Ils vous gênent, parce qu'ils parlent, parce qu'ils prient, parce qu'ils vivent, parce que vous ne voulez pas être contredits, parce qu'ils sont une troupe avancée de la religion, parce que vous les haïssez à tous ces titres, ou même sans savoir pourquoi, du naturel instinct de l'impiété ; et sans plus de motifs vous voulez les bannir astucieusement ou violemment. Leur nom fait trop de bruit, il choque votre vanité, il crée des embarras à vos faiblesses, vous voulez vous défaire de ces importuns. (6, p. 73.)

283. — Avoir les Jésuites, ou ne les avoir pas, c'est avoir, ou n'avoir pas la liberté catholique. (6, p. 573.)

284. — Beaucoup de gens s'étonnent de la longue durée de la compagnie de Jésus au milieu des clameurs et des sévices dont elle n'a cessé d'être l'objet. S'ils

connaissaient mieux l'histoire de l'Église catholique, ils sauraient premièrement que les martyrs ne succombent jamais. C'est une génération inépuisable. Nous sommes nés du sang du Juste, et chaque goutte de ce sang précieux, répandu sur le Golgotha il y a dix-huit siècles, est devenue non pas un homme, mais un peuple et plusieurs peuples. Or ceux qui meurent pour le Christ et comme le Christ, sont comme lui féconds par la mort. (6, p. 143.)

285. — « Quoi, m'écriai-je, il y a des Jésuites à Alger? — Où voudriez-vous, me dit-on, qu'il y en eût? C'est ici la terre du travail et du sacrifice. — Mais, si quelque jour on sait cela, le clergé algérien y perdra sa popularité.— Le clergé algérien voudrait faire beaucoup de bien, et n'a pas autant de mains et de cœurs que de désirs. Ce qu'on dira de lui n'importe guère, pourvu que quelques bons ouvriers de plus l'aident à remplir sa tâche immense. Il y a ici trois Jésuites : nous voyons combien de malades ils visitent et consolent chaque jour, à combien d'œuvres on peut les appliquer sans que leur courage et leur dévouement s'épuisent, sans que leur vertu, qui se fortifie dans le labeur, faiblisse un seul instant... Du reste, les Pères ménagent la délicatesse publique; ils n'affichent point un nom odieux, et nous-mêmes nous n'écrivons pas sur nos chapeaux que nous employons des Jésuites; personne par conséquent n'est blessé de tant d'audace. Les malades eux-mêmes, à qui l'on ouvre le ciel au moment de la mort, apprennent seulement lorsqu'ils sont là-haut qu'un Jésuite les y a fait entrer. Je ne pense pas qu'ils s'en offensent et demandent à redescendre. » (3, p. 305.)

XI. DES RELIGIEUSES.

286. — Il y a beaucoup de religieuses en France, et

personne n'ignore le bien qu'elles font. Il est impossible de ne pas le savoir; car elles sont partout. Vouées au service de toutes les infortunes, ces pieuses filles, la fleur des familles chrétiennes, donnent l'exemple de toutes les vertus et de tous les dévouements. Elles sont au berceau de l'enfant, au chevet du malade, dans les écoles, dans les chaumières, dans les missions; leur charité ne recule devant aucune misère, accepte tous les dégoûts, affronte toutes les fatigues, invente sans cesse quelque nouveau moyen de servir Dieu et les pauvres. Jamais, peut-être, spectacle si beau ne fut donné dans le monde; jamais la femme chrétienne ne jeta un éclat si magnifique; ce n'est plus la paix du cloître qu'elle cherche, c'est le travail de l'apostolat qu'elle demande et qu'elle accomplit avec un incomparable zèle. (5, p. 375.)

287. — Il y a plusieurs congrégations pour les campagnes, presque toutes nouvelles aussi. La foi s'est éteinte dans une paroisse. Le maire et l'instituteur ont si bien travaillé, que le dernier porcher est libre penseur. Plus d'assistance aux offices; plus de sacrements. Le curé reste seul dans son église, trop heureux de n'être point insulté lorsqu'il traverse le village. L'évêque établit une école de sœurs. Il faut vaincre bien des difficultés et du conseil municipal, et du préfet, et du ministère et de tout le monde; mais le zèle paternel de l'évêque triomphe, l'école est fondée. On y met deux jeunes filles, pieuses, timides et pures. Elles sont mal reçues par ces grossiers paysans. Leur foi résiste, et bientôt, à force de bienfaits, de douceur, de vertu, elles se font chérir. Il est rare qu'après un certain temps les manants voltairiens, ou, pour dire le vrai mot, les sauvages qui voulaient d'abord les chasser, meurent sans avoir appelé le curé, et les saintes filles obtiennent toute la récompense que souhaite ici-bas leur dévouement sublime.

Est-ce tout ce que font les religieuses? Non : la vie

de la foi se manifeste par des actions plus étonnantes. Il y a des religieuses françaises en Afrique, à Constantinople, à Damas, dans les forêts de l'Amérique, en Océanie; il y en a aux Indes et en Chine. (11, p. 53.)

288. — Ces filles recluses que le monde ne voit pas et ne connaît pas, exercent directement sur le monde une grande action, sans compter celle de leurs prières, qui n'est connue que de Dieu. Leurs maisons silencieuses sont des foyers de doctrine et de vie; là viennent s'éclairer et se réchauffer des âmes qui languiraient autrement; de là ces âmes emportent dans la vie séculière une ardeur de piété qui purifie et qui vivifie tout. Ainsi la foi se maintient au sein des familles, ainsi des femmes ignorantes ou légères deviennent des mères pieuses, ainsi le flambeau du christianisme résiste à tous les orages et donne des saints à la terre et au ciel. (30, p. IX.)

289. — Quand vous dansez au milieu de toutes les magies du monde, dans ces nuits plus spécialement consacrées à vos plaisirs; quand de toutes parts, atteints de démence, riches et pauvres remplissent les salons de leurs vanités et les rues de leurs clameurs, plusieurs religieuses se rendent dans leur chapelle. Là, devant le tabernacle, qu'une lampe éclaire faiblement, chacune d'elles reste une heure prosternée le front sur la terre, les bras en croix. Ce qu'elle fait là, vous le savez bien. Elle prie pour elle et pour ses sœurs sans doute, mais surtout elle prie pour vous; elle prie afin d'écarter de vous la terrible colère de ce Dieu clément, qui vous aime en vain et à qui vous ne songez pas. (39, p. 470.)

290. — Voyez la sœur de Charité : il y en a dix mille qui portent cet habit, et trente ou quarante mille autres répandues sous des noms différents dans la France, où elles font partout les mêmes œuvres et au même prix,

c'est-à-dire en sacrifiant leur jeunesse, leur cœur et leur liberté. Et le nombre déjà si considérable de ces vierges sacrées augmente tous les jours, malgré une législation combinée pour décourager le dévouement, malgré des mœurs qui visent à en tarir la source. Les diverses congrégations qu'elles composent ne sont pas anciennes; la plupart, au contraire, sont nouvelles. Quelques-unes datent d'hier, comme les *Petites-Sœurs des pauvres.*

Les Petites-Sœurs des pauvres ramassent dans la rue les vieillards, hommes et femmes, que l'État fait attendre au seuil de ses hospices encombrés, ou qui n'ont pas assez de titres et de protecteurs pour en forcer la porte. Elles les ramassent couverts d'ulcères, abrutis de misère et de vices; elles les recueillent, les soignent, les consolent, leur parlent de Dieu, les font vivre des restes qu'elles vont quêter pour eux de porte en porte; elles se contentent pour elles-mêmes des restes de ces restes-là, et c'est l'unique salaire qu'elles demandent à la société. Lorsqu'un pauvre arrive et n'a point de lit, une sœur quitte le sien et le donne au pauvre; et elle se repose sur le carreau en attendant qu'un lit vienne. (11, p. 53.)

291. — Les Petites-Sœurs des pauvres, établies depuis dix ans, ont déjà fondé quinze maisons (1851). Il y en a une à Paris, qu'on ferait bien d'aller voir. Dans ces maisons, elles logent, habillent, nourrissent, servent, consolent un millier de vieillards indigents. N'ayant rien à elles, les Petites-Sœurs quêtent pour subvenir à la vie de ces vieillards; elles les font vivre d'aumônes. Savez-vous où étaient ces malheureux avant que les Petites-Sœurs les eussent recueillis? Sur le pavé : chassés par leur famille, accablés de misère, dévorés de vermine, souvent pourris de vices, délaissés du monde entier.

Les Petites-Sœurs méritent tous les reproches que l'on adresse aux *Capucins*. Elles *avilissent* le peuple en

le nourrissant d'aumônes; elles l'*abrutissent* en lui enseignant à bénir la Vierge et les saints, et même à respecter « les classes comme il faut. » Elles quêtent, elles sont vêtues de bure, elles ne dépensent rien chez la modiste ni chez le parfumeur; enfin elles révèrent les Capucins, qui prêchent pour elles et chez elles, qui convertissent leurs pauvres, qui les confessent, qui glorifient la pauvreté, qui sont les imitateurs du Dieu indigent. (9, p. 53.)

CINQUIÈME PARTIE

VÉRITÉS DU SALUT.

I. AME.

292. — O étonnante et incompréhensible dignité d'une âme, qui est ici-bas, seule peut-être, emprisonnée d'un corps infirme et revêtu de haillons, au milieu d'un guêpier de méchancetés humaines!

Reine exilée, elle sait qu'elle retrouvera sa couronne et son empire; qu'il n'y a point de frontière, ni de distance, ni d'armées ennemies qui l'en éloignent, si seulement elle veut y entrer. Elle voit son royaume divin, et chaque pas qu'elle fait l'en rapproche; toute douleur qui tombe sur elle, toute humiliation qui l'atteint lui prépare un surcroît plus splendide de puissance et de gloire; elle sait cela. Elle sait aussi que rien ne peut ravir tant de biens : pour les perdre il lui faudrait un acte libre de sa volonté; pour être détrônée, il faut qu'elle abdique. En attendant, c'est une créature de Dieu qui souffre! Sans doute; mais en souffrant, elle mérite, elle espère, elle aime. (19, p. 103.)

293. — Toute cette forme de la terre disparaîtra, sera rejetée comme un vêtement vieilli, s'évanouira comme une vapeur; mais l'âme qui vous aime, ô mon

Dieu, et que vous aimez, entrera pour jamais dans la gloire de vos cieux, qui ne passeront point.(19, p. 102.)

294. — L'âme qui aime Dieu, quelles que soient d'ailleurs ses misères, surpasse en prix infiniment ce soleil et toutes ces splendeurs terrestres que nous admirons. Vous l'avez aimée et vous l'avez choisie de toute éternité pour être l'objet de votre amour. Vous l'avez créée pour vous connaître, vous l'avez animée de votre souffle, vous l'avez rachetée par les souffrances et par le sang de votre Fils unique, et du haut du ciel vous veillez sans cesse pour qu'elle mérite d'entrer un jour dans votre éternité. (19, p. 521.)

II. BONHEUR.

295. — Nous prenons de la peine, — autant et plus que le Ciel n'en demanderait, — pour être bien logés, bien vêtus, bien nourris, bien servis, bien glorifiés. Nous faisons tout cela sans que rien nous assure du succès, sans que le succès nous mette à l'aise. Car l'inquiétude pénètre dans le beau logis, le rhume nous atteint sous le beau vêtement, la table ne fait pas le bon estomac, la belle gloire ne préserve point du ridicule; nous pouvons être servis à merveille sans avoir conquis l'admiration de notre valet de chambre. (19, p. 328.)

296. — Que voulons-nous quand nous désirons ici-bas un bonheur sans ombre, sans nuage? Nous demandons à n'avoir ni de charité pour supporter les autres, ni de patience pour nous supporter nous-mêmes, ni de résignation, ni de confiance en Dieu, ni de travail, ni d'aucune des vertus, d'aucun des mérites par lesquels on gagne la bienheureuse éternité. Nous voulons changer l'ordre des desseins et des

œuvres de Dieu, ne plus porter le poids du péché originel, n'être plus chrétiens ni hommes, abandonnés à la joie abrutissante d'une suite continuelle de matériels plaisirs. (38, p. 110.)

297. — La vie et les événements de la vie n'ont qu'un but, auquel notre volonté doit concourir; ils sont faits pour nous rapprocher de Dieu. De là vient que, contentements et peines, aux regards sereins du fidèle, tout est béni, tout est bon. Mais ces mêmes événements nous éloignent au lieu de nous rapprocher, quand notre volonté refuse de les tourner au dessein de miséricorde qui les a disposés.

L'homme qui n'a point connu Dieu, qui ne l'a connu que superficiellement, qui finit par l'oublier, s'éloigne donc de lui sans cesse; il souffre en vain; tout est funeste dans sa vie; ce peu de bonheur amer qu'il arrache parfois à la morne âpreté de son destin, ces fruits rares et chétifs qui pendent aux buissons de la mauvaise voie, sont mauvais comme elle, trompent la soif du malheureux qui les cueille et chargent son âme d'un aliment empoisonné. Souffrance dans le temps, réprobation imminente dans l'éternité, tel est le sort de celui qui ignore Dieu, ou qui l'oublie. (5, 106.)

298. — Le bonheur est un effet de la sagesse plutôt qu'un présent de la destinée; il se compose, pour la part principale, de beaucoup de modération et de résignation; et les sources les plus abondantes n'en sont ni la richesse, ni la santé, ni l'éclat de l'esprit, ni la beauté corporelle, mais la bonté et la charité. (19, p. 169.)

299. — Le bonheur, si souvent et si faussement défini par les hommes, est l'adhésion que nous donnons à nos devoirs, et nous ne pouvons adhérer à nos devoirs entièrement, franchement, toujours, qu'en aimant beaucoup Dieu. Aimer Dieu, c'est donc l'unique secret

de cette ombre de contentement que l'on peut trouver dans la vie, non pour s'y plaire, mais pour s'y reposer et la prendre en patience. (37, p. 11.)

300. — L'état heureux en ce monde est celui dont on remplit les devoirs; tout état dont on remplit les devoirs par un sentiment d'amour pour Dieu qui les a donnés, c'est-à-dire où l'on fait des sacrifices, est heureux; et le plus heureux est celui où le sacrifice est plus grand. (20, p. 457.)

301. — Le bien-être est dans le cœur et dans l'esprit, comme la liberté. Il consiste dans le repos de la conscience, dans l'affection de la famille et des voisins, dans l'espérance surtout des choses qui ne mourront point. Quand nos paysans sont réunis autour de leur indigent foyer, au milieu de leurs amis, de leurs enfants, ils ne songent guère à la fumée qui les incommode, à la bise qui pénètre à travers les ais mal joints de la porte rustique; ils s'aiment, ils sont en paix avec Dieu, ils attendent la vie éternelle. Le bonheur est là! (36, p. 244.)

302. — Vous demandez le secret de la joie? Fiez-vous à Dieu, priez-le; croyez-le plus sage et meilleur que vous, ce n'est pas bien difficile; ne désirez ni la gloire, ni la fortune, ni l'empire; réglez votre vie comme votre conscience vous dit très-clairement que Dieu le veut; faites à ceux qui vous approchent tout le bien que vous pourrez leur faire; dites-leur toutes les bonnes paroles que vous pourrez leur dire; moyennant cela, vous ne serez malheureux ni dans la pauvreté, ni dans la souffrance, et vous ne craindrez pas de voir le monde crouler autour de vous. (18, p. 366.)

303. — Qui travaille à se donner des aises n'aura jamais fini, et lorsqu'on a atteint le comble, chose rare, et qu'il n'y a plus rien à faire pour le trouver

bon, alors commence le suprême déboire et l'ennui qui va jusqu'au dégoût et jusqu'au désespoir. C'est le cœur et l'esprit qu'il faut tenir au large dans un juste dédain des réclamations de la mollesse. (42, IV, p. 311.)

304. — N'avoir qu'à se divertir est souvent un travail plus pénible et plus ennuyeux que tout autre travail. (37, p. 127.)

305. — Nos journées sont courtes, et l'ennui n'y paraît point, non pas tant parce qu'elles sont occupées, que parce qu'elles sont réglées et que chaque chose y a son heure. Au premier abord cette régularité épouvante. Cependant rien n'est si monotone que le désordre.

Le désordre est triste et funeste, parce qu'il est contraire à la volonté de Dieu. L'ordre, c'est la variété; il n'est plus d'occupation pénible lorsqu'on sait qu'à telle heure, immanquablement, elle doit venir, et qu'à telle heure aussi une autre occupation lui succèdera. Ajoutez-y la pensée de faire tout pour Dieu, vous avez trouvé le grand secret du travail attrayant. Il en est alors du travail comme de la douleur : nous nous demandons où sont ses souffrances.

Par là, on éloigne l'occasion de bien des fautes. Dans son règlement de vie, le chrétien n'a point laissé au mal cette grande place, cette latitude immense qui s'appelle l'*imprévu*. Je m'abandonnerai moins à la mollesse, parce qu'à tel moment marqué ma journée doit commencer, et qu'à l'heure dite, en effet, elle commence. (36, p. 276.)

L'ordre est béni de Dieu, dont la pensée a tout réglé dans le monde avec ordre et harmonie. Dieu a bien des définitions; en voici une qui n'est pas la moins belle de toutes : *Dieu est ordre*. (36, p. 280.)

306. — Où donc est le bonheur des pauvres gens? Uniquement dans la foi que l'Église leur inspire, dans

la prière que l'Église leur apprend, dans l'espérance que la prière et la foi peuvent seules alimenter. Nos philanthropes n'admettent pas cela ; ils font grand bruit des droits politiques qu'ils croient donner à tous ces serfs de la faim; ils espèrent merveilles de l'instruction qu'ils s'imaginent répandre. Mais on sait ce qu'il faut penser des vertus nutritives de l'alphabet. Toutes les clartés du monde ne feront pas pousser une pomme de terre; la lecture d'un journal sera toujours regardée comme un dîner insuffisant. Que possèderont les pauvres quand l'instruction (ou du moins ce qu'on appelle ainsi) sera ajoutée à leur détresse? Ils n'ont pas besoin d'arithmétique pour supputer leurs revenus.

L'instruction et les droits politiques augmenteront les ambitions, les vanités, ils aggraveront les souffrances de la misère de toutes les souffrances de l'orgueil; le pauvre deviendra plus insolent, le riche plus dur; il y aura des guerres d'esclaves. Voilà tout que le savoir humain peut donner au monde. (36, p. 228.)

307. — Dieu n'est pas si sévère à ceux qu'il semble abandonner à toutes les difficultés de la vie, qu'à ceux dont l'existence est entourée des commodités de la fortune. Les pauvres, quand ils sont malades, vont à l'hôpital; ils y trouvent des sœurs pour les instruire, un prêtre pour les absoudre, et, malgré leur dureté ou leur ignorance, presque tous se réconcilient avant de mourir. Tandis que les riches s'endurcissent dans leur orgueil, ne veulent point entendre parler du ministre de Dieu, ou par respect humain, ou parce qu'il n'est pour eux que le ministre de la mort, et enfin expirent sans repentir et sans pénitence, au milieu de ces biens souvent mal acquis, dont ils ont fait plus souvent un mauvais usage, et qui, les ayant entraînés à commettre tant de fautes, leur font perdre encore, au moment où ils leur échappent, la bienheureuse éternité. (38, p. 127.)

308. — « Quelques-uns, en raillant, m'ont demandé,

disait Sylvestre, ce que c'est que l'enfer, et je leur ai dit : « C'est la vie prolongée. »

O Sylvestre, retire ce dernier mot, car il n'est pas chrétien; il sonne comme le découragement et le désespoir. Sans doute tu parles de ceux qui n'ont pas de Dieu; mais il ne faut pas qu'on puisse l'entendre comme s'il s'agissait de toi et de ceux qui croient et qui prient.

Il y a des moments, des heures, des journées de lassitude; mais tout cela se tient à la surface d'une âme vraiment chrétienne et ne peut entrer au fond, où siége une invincible espérance.

Celui qui aime Dieu restera dans la joie au milieu des tribulations. La mort n'arrache rien, elle plante. Du glaive de la mort Dieu a fait le soc de sa charrue. Nous le savons, et notre âme n'est déchirée que pour recevoir des germes éternels. (19, p. 77.)

309. — Dieu a répandu partout le bonheur avec une extrême abondance. Pour vivre heureux, tout homme n'a qu'à vivre où Dieu l'a mis, comme Dieu l'ordonne. La joie de l'homme est dans son devoir. Quand Dieu lui dit : « Vis pour les autres, sois humble, » Dieu lui ordonne d'être heureux. (19, p. 64.)

310. — Trois choses sont douces au monde : faire plaisir à ceux qui nous aiment, puis à ceux que nous n'aimons pas; ensuite faire peur aux méchants. Après cela, il n'y a plus rien, ou pas grand'chose. (18, p. 464.)

III. LE CHRÉTIEN.

311. — Quand nous demandons à Dieu chaque matin la grâce d'être doux, humbles, chastes, patients, charitables et résignés, savez-vous bien que nous lui demandons, tout simplement, d'être plus grands qu'Alexandre et César et tous les grands hommes qui ne furent pas

des saints, et que nous implorons des dons infiniment au-dessus de ceux qui font les artistes et les héros!

Un mot, un simple mot que nous répétons souvent, dit mieux et demande plus encore, c'est cette parole : *Fiat voluntas tua!* c'est-à-dire : « Faites, ô mon Dieu, qu'élevant dès ici-bas mon cœur jusqu'à ces hauteurs d'où vous embrassez tous les espaces et tous les temps, je voie en tout votre volonté, qu'en tout je la trouve bonne, qu'en tout et toujours j'en désire l'entier accomplissement, de telle sorte que rien ne puisse ébranler ma paix devant le spectacle parfois si terrible de vos justices et sous le poids parfois si lourd des épreuves que vous m'envoyez. » (19, p. 332.)

312. — Semblable à une mer tranquille, l'âme du juste peut, comme elle, porter sans efforts les pesants fardeaux de la vie, et les regarder passer avec cette indifférence qui ne s'émeut ni d'envie lorsqu'ils sont riches, ni de colère lorsqu'ils sont injurieux. Une ombre légère peut la traverser un instant, mais cette ombre ne sera jamais qu'une tache dans son immensité, qui réfléchit le ciel; elle sera troublée par l'orage, mais elle retrouvera la paix, et il ne restera nulle trace de l'orage.

Le vrai chrétien ne sait ce que c'est que craindre un événement quelconque; il ne se défend pas d'éprouver, en quelques circonstances extraordinaires et périlleuses, une certaine inquiétude, naturelle à toute créature; mais cette inquiétude elle-même ne résiste pas à deux minutes de réflexion. Le Dieu que nous adorons peut toujours nous laisser la vie, ou nous la reprendre; il est tout-puissant toujours et partout, et la mort n'est pas plus à craindre en un lieu qu'en un autre; elle ne frappe pas avant qu'il l'ait voulu. Il suffit de penser à la fragilité de notre existence pour acquérir la certitude qu'on ne l'a conservée jusqu'ici que grâce à une succession de miracles qui peut durer encore longtemps.

A la vérité, l'on nous voit tout comme d'autres pren-

dre soin d'éviter le danger et de préserver notre vie. Pourquoi donc, si nous pensons que Dieu se charge d'y pourvoir? Nous croyons aussi que Dieu sera fidèle à la promesse qu'il a faite de nous nourrir, et cependant, tous les ans, avec beaucoup de peine, nous labourons et nous ensemençons la terre. Pourquoi? C'est que nous avons une intelligence et des forces dont nous devons user. Dieu veut que nous défendions notre vie, comme il veut que nous cultivions notre champ; cependant c'est lui qui fertilise les champs et qui conserve la vie, et nous savons d'avance qu'il ne l'éteindra qu'à l'heure marquée par sa miséricorde; sur ce point il juge souvent autrement que nous, mais toujours mieux que nous. (3, p. 23.)

IV. LE CIEL.

313. — Quand nous nous retirons du monde, l'espace du ciel s'ouvre devant nous. On s'y élève avec deux ailes, qui sont la simplicité et la pureté. (19, p. 40.)

314. — Pour gagner le ciel, nous n'avons pas de plus grande peine à prendre que de le désirer. (19, p. 369.)

315. — Travaillez, faites bien, ayez courage : la vie est courte aux vaines espérances, aux ineptes vouloirs, aux joies de l'orgueil, aux voluptés de la matière; mais aux belles œuvres de l'âme, à l'action haute et noble de l'esprit, elle est pleine, elle est longue, elle ne finit pas. (26, p. 342.)

316. — Le ciel n'est ouvert ni fermé à aucun drapeau. Il est fermé au péché, il est ouvert au repentir. (31, p. 42.)

317. — Élevant nos regards vers la Croix, contem-

plons avec assurance ces coquilles de noix qui sont notre fortune, notre gloire, notre vie, mais qui ne sont pas nous-mêmes, et qui peuvent s'engloutir aujourd'hui ou demain, sans que notre âme se perde dans le naufrage.

Être un héros, un grand homme comme le monde l'entend, c'est trop facile. Les événements font les trois quarts de la besogne, le monde fait toute la gloire; il la fait chétive et périssable comme lui. Fût-on César, on n'est jamais que le coq d'un village. Le village vous paraît grand parce qu'il s'appelle la terre; une renommée vous paraît durable parce qu'elle subsiste des siècles entiers : qu'est-ce pourtant que cette petite terre dans l'ensemble des mondes, et qu'est-ce qu'une éternité qui aura un dernier jour?

Nous sommes appelés à quelque chose de mieux, à une vie divine, à une gloire éternelle, en un mot, à la sainteté. Nulle autre entreprise n'est digne de nos efforts, celle-là nous étant proposée, et nulle autre ne peut nous conduire au bonheur. (18, p. 367.)

V. COMBAT SPIRITUEL.

318. — Attendez-vous une vocation qui soit exempte de travail et d'angoisses? Sur la terre, ni pour les méchants ni pour les bons, il n'y a de ces vocations-là. L'enfer, comme le ciel, se gagne avec labeur, et le démon dit à ses victimes ce que le Rédempteur dit à ses élus : « Celui qui veut venir avec moi, qu'il *s'oublie*, qu'il *prenne sa croix* et me suive. » Oui, le pécheur creuse à la sueur de son front l'abîme dans lequel il va s'engloutir, de même que le juste dresse péniblement l'échelle de vertus par où l'on monte au ciel.

Souffrir, combattre : il n'y a rien autre chose dans la vie; c'est le fond de l'existence humaine. La miséricorde céleste prend soin seulement de ménager le far-

deau selon les forces; elle y mêle quelques récréations passagères, semblables à ce petit souffle frais et consolant et ce peu d'ombre qui reposent le laboureur durant les fatigues de la moisson.

Ne demandez pas à faire ceci plutôt que cela, d'être ailleurs plutôt qu'ici. Toute situation où nous ne sommes pas par notre faute est bonne; c'est Dieu qui nous y a mis. (18, p. 266.)

319. — Toute vie humaine est pleine de combats; la vie du cloître n'en est pas exempte, et si l'on y trouve le repos, ce n'est pas celui que le monde imagine. (30, p. v.)

320. — Où se forment les soldats? Sous les coups de l'ennemi. Le bon régiment n'est pas celui qui sort au grand complet, frais et dispos, des exercices de la caserne; c'est celui qu'ont décimé le fer et le feu. (5, p. 127.)

321. — C'est risquer beaucoup que de donner audience à la passion même assouvie, même vaincue. (18, p. 375.)

322. — Si nous n'avons pas ici-bas des contentements plus durables, c'est que nous y aimons trop ce qui n'a point de durée; si nous nous meurtrissons, c'est que nous allons toujours sur les chemins où la chute est facile. Mais ne perdons pas pour cela confiance; le combat, c'est le mérite, et la chute même est une victoire, lorsque, repentant et soumis, l'homme en profite pour mieux reconnaître sa faiblesse et mieux aimer Celui en qui réside seul toute force, toute sagesse et tout amour. (26, p. 9.)

323. — La vie des chrétiens n'est point romanesque. Soumise à Dieu, qui la protége, elle compte ordinairement peu de grandes aventures; elle est pleine de com-

bats, mais ces combats sont ceux de la chair et de l'esprit ; renfermés dans le cœur, le bruit n'en paraît point au dehors. (36, p. 102.)

324. — Il y a deux forces dans le monde, qui constituent deux mondes différents. Il y a la force ou le monde du mal, il y a la force ou le monde du bien. Elles sont en lutte perpétuelle, perpétuellement inégale, perpétuellement trompée. Le monde du mal est fort, mais Dieu le contient; le monde du bien est faible, mais Dieu le soutient. Le monde du mal semble obtenir toutes les victoires, le monde du bien est toujours victorieux; ses adversaires eux-mêmes ne vivent que pour lui. (21, p. 196.)

VI. CONVERSION.

325. — Lorsqu'un pécheur impénitent confesse que le mal qu'il fait est le mal, lorsqu'il ne se dit pas innocent, lorsqu'il ne cherche pas à s'excuser, qu'il est déjà grand et sage! (18, p. 463.)

326. — Dans une conversion ordinaire il y a la grâce autant que dans la conversion de saint Paul. Dieu n'a pas besoin d'employer les foudres et les tremblements de terre; il ne fait pas à tous ses adversaires l'honneur de les renverser sur le grand chemin. Mais qu'il terrasse le persécuteur, ou qu'il se contente de dire au publicain : *Suis-moi,* ou au lépreux : *Va te montrer au prêtre,* c'est toujours la même grâce et le même miracle, qui sollicite et ne violente pas la liberté. La puissance de l'illumination dépend de la bonne volonté humaine, non du nombre des feux allumés. Une veilleuse, quand nous ouvrons les yeux, suffit pour nous diriger dans les ténèbres; mais quand même le ciel et la terre s'embraseraient, qu'importe aux yeux qui ne veulent pas voir? (9, p. 515.)

327. — Quand il s'agit de conversion, le bon sens, la saine intelligence, le savoir, même le plus étendu, fournissent peu d'objections : c'est l'orgueil, c'est le délire des sens, c'est le bestial attachement qui nous assujettit aux joies de la matière, qui les fournissent à flots. (25, p. 252.)

328. — Je me suis demandé comment j'étais sur la terre, pourquoi j'y étais, et j'ai prié. L'étude est bonne, mais elle n'est pas si nécessaire. Le bon sens est chrétien, chrétien orthodoxe, qui plus est. C'est encore une chose où éclate admirablement la bonté de Dieu. (28, p. 230.)

329. — Le converti est un voyageur qui, après une longue course, se retrouve enfin dans l'enclos de sa maison : encore quelques pas, il franchira le seuil, il embrassera son père, il reverra sa famille, il reprendra sa place restée vide au foyer.

Que lui importent la lassitude, l'isolement, la misère? Il retourne à son royaume d'innocence et d'espoir. Ce dénué peut déjà faire aux puissants de la terre l'aumône d'une prière que le Ciel entendra; ce condamné a retrouvé le vieux titre de famille qui lui donne place au rang des élus; ce roi détrôné va ressaisir sa couronne éternelle. Le monde peut lui jeter ses mépris, faire briller à ses yeux ses hochets de clinquant, présenter à sa bouche ses coupes d'ivresses; il ne l'entend pas, il ne le voit pas, il ne se détournera plus. (28, p. 238.)

VII. DÉVOTION (PRATIQUES DE).

330. — Le pèlerinage excite l'horreur de la civilisation incrédule. Cette aversion n'a pas éclairé les chrétiens. Moins sages que la simplicité populaire, les chrétiens instruits étaient devenus ennemis des pèlerinages;

ils les ont laissés tomber, il les ont laissé détruire. Ils citent un verset de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dirigé contre les moines trop enclins à quitter leur couvent. Mais Dieu se déclare pour les pèlerinages, puisqu'il y fait des miracles; l'Église continue de les aimer. (22, p. 161.)

331. — Je ne suis pas ennemi des petites pratiques de dévotion; elles entretiennent l'esprit de religion, et Dieu loue le serviteur qui s'est montré fidèle dans les petites choses; mais le but des petites choses est de porter aux grandes. (20, p. 421.)

332. — L'*Angelus* est une excellente prière : en rappelant à l'âme l'acte le plus miséricordieux de la bonté divine, elle la relève en lui présentant toutes les grandeurs de son éternité. Ces ouvriers courbés sur les sillons, ces pâtres, ces pauvres femmes, qu'est-ce qui les distinguerait du bœuf attelé à leur charrue ou des troupeaux qu'ils gardent, s'ils n'avaient la certitude que le Verbe s'est fait chair pour les racheter; que Marie, Mère de Dieu, prie pour eux au ciel maintenant, et priera encore à leur dernière heure; que cette dernière heure enfin ne sera, s'ils le veulent, que la dernière heure de leurs souffrances, au delà de laquelle doit commencer la bienheureuse éternité? (36, p. 224.)

VIII. DIMANCHE.

333. — *Le National* (1er avril 1848) demande que « le gouvernement organise de grandes fêtes républicaines, qui à la fois satisfassent et élèvent les sentiments de la population. »

Sans y penser, on venge le catholicisme d'un reproche que les philosophes du dernier siècle lui adressaient souvent. Économistes et géomètres ne tarissaient point

sur le chapitre des chômages religieux, si funestes, disaient-ils, aux intérêts du travail. Aujourd'hui on s'aperçoit que l'institution du chômage répond tout simplement à un besoin impérieux de l'espèce humaine.

« On veut réduire la durée du travail et donner à l'ouvrier une heure par jour pour cultiver son intelligence. »

L'Église veut que le travailleur ait un jour par semaine pour songer particulièrement à son âme, et ce jour de méditation est en même temps un jour de fête. Elle fait plus : elle ordonne que, ce jour-là, riches et pauvres, ouvriers et patrons, grands et petits, viennent, confondus dans la même enceinte, adorer le Dieu qui les traite en égaux.

Quand cette loi est observée, c'est la pratique non interrompue de l'égalité et de la fraternité. L'Église distribue à tous ces hommes réunis le pain de la même parole : et que leur dit-elle? qu'ils sont enfants d'un seul Dieu, d'un seul père; que ce père leur réserve d'éternelles récompenses ou d'éternelles punitions; qu'il ne regarde point à la splendeur du rang, mais à la splendeur de l'âme; et que l'âme du mendiant lui est plus précieuse que l'âme du prince, lorsqu'elle renferme plus de vertus. Elle dit que la grande vertu est l'amour, et que celui qui aime le mieux ses frères, celui-là est le saint; elle dit que le denier de la veuve est plus précieux que la fastueuse offrande du millionnaire; elle dit que le pauvre Lazare est plus riche de ses plaies et de sa nudité que le mauvais riche de sa pourpre et de ses trésors. Elle le dit par la voix de ses prédicateurs; elle le répète dans ses chants, qui sont la voix divine elle-même; chants de l'amour infini, de l'immortelle espérance, de la liberté parfaite et invincible.

Cependant cette parole a fatigué les hommes. Les puissants et les riches ont trouvé qu'il s'y mêlait trop de vérités dures contre l'égoïsme, contre l'orgueil, contre la soif des richesses et l'ardeur des plaisirs. Ils

n'ont plus voulu l'entendre, ils se sont éloignés; et ensuite, à force de calomnies, à force de railleries adroites, tantôt par la politique et par l'épée des princes, tantôt par l'esprit des gens de littérature, ils ont forcé le peuple de s'éloigner à son tour. De là est née l'inimitié entre les diverses classes sociales. L'égoïsme et l'orgueil d'un côté, la haine et l'envie de l'autre, ont crû sans mesure.

L'utilité sociale des fêtes religieuses est donc maintenant reconnue. Il faut du travail, il faut du repos dans le travail. On dit même que nos organisateurs du travail songent à imposer ce repos pour sauver l'industrie elle-même. Nous avons toujours cru que l'Église, ou plutôt Dieu par l'Église n'a jamais porté une loi générale qui ne fût un bienfait pour l'humanité, la nécessité même de l'humanité.

Quel est encore le caractère de nos fêtes religieuses? Elles sont essentiellement commémoratives. Les événements qu'on y célèbre peuvent et doivent être regardés comme ayant avancé les destinées de l'humanité. C'est Noël, avénement du Sauveur; c'est Pâques, jour de la rédemption du genre humain; c'est l'Ascension, retour au ciel du Dieu-Homme vainqueur de la mort; c'est la Pentecôte, où toutes les langues et tous les peuples furent donnés à l'Évangile. Du premier au dernier jour de l'année chrétienne, qui n'est tout entière qu'une perpétuelle commémoraison de la grande délivrance, l'Évangile retentit, page par page, aux oreilles des fidèles; et l'Église relit ainsi sans cesse à l'homme le code immortel de ses droits inaliénables, le titre de sa grandeur presque divine.

Les héros des fêtes de l'Église ont exercé une action directe et grande sur le progrès des choses. Ce sont les Apôtres, voyageurs hardis, qui ont répandu l'Évangile sur toute la terre; les Martyrs, guerriers courageux, qui lui ont donné leur sang; les Docteurs, écrivains de mérite, défenseurs de la liberté naissante contre le despotisme païen qui voulait l'étouffer, contre l'erreur qui

voulait la corrompre; les Saints enfin de tous les temps et de tous les pays, propagateurs de lumière, bienfaiteurs par excellence de l'humanité, types du dévouement fraternel, sublime démocratie des cieux; rois, guerriers, savants, paysans, enfants, esclaves, pauvres femmes, révérés à titre égal, investis des mêmes honneurs, implorés avec la même confiance et le même respect!

Pour relier l'humanité en une seule famille, rien de meilleur, de plus puissant qu'un ensemble de dogmes, d'idées, de faits et de figures historiques comme celui que le catholicisme nous présente, admis généralement par tous les peuples civilisés, parlant incessamment le même langage à tous les esprits et à tous les cœurs, leur imprimant les mêmes tendances, faisant de la gloire religieuse de chaque nation le patrimoine de la grande unité chrétienne. Si le monde entier était catholique, toute fête de la religion serait au même instant, dans toutes les contrées du monde, une fête nationale. L'Église plane au-dessus de toutes les frontières. Elle ne demande point au héros qu'elle célèbre dans quel coin de terre il est né : c'est assez qu'elle connaisse ses vertus et ses services. Saint Louis, roi de France, est fêté en Espagne, aussi bien que saint Isidore, laboureur espagnol, est fêté en France; Vincent de Paul est saint au Pérou, comme l'humble vierge Rose de Lima est sainte à Rome. (7, p. 291.)

334. — Le saint jour du dimanche est profané malgré les prières et les larmes des pasteurs, malgré les remontrances des catholiques, malgré les observations mêmes des hérétiques étrangers qui visitent notre patrie, et qui s'étonnent de cette fureur sauvage avec laquelle, de toutes parts, la société française refuse aux pauvres le repos dont ils ont besoin, à Dieu l'honneur et le respect qui lui sont dus.

La profanation du dimanche est un péché mortel, un crime véritable. On y trouve d'abord le mépris des

ordonnances divines ; on y voit ensuite, comme racines, l'inhumanité envers le pauvre, l'âpre soif du gain, l'avarice ; et comme conséquence la foule innombrable des désordres que le vice produit.

Sur tout cela plane et frappe à bon droit la justice de Dieu. De tous ces jours qu'il s'était réservés et qu'on lui lui refuse, il compose ce *jour de colère* où s'écroulera l'insolente prospérité des nations.

Ainsi les peuples vont aux abîmes dans la splendeur de leur folle activité, de leur indigne opulence, de leur orgueil et de leurs plaisirs. Pompeux cortége qui renferme la mort, quoique l'insensé n'y voie que le développement de l'industrie et la production des richesses. Nos plaintes sont inutiles, nous parlons à des sourds. Mais, à la fin, éclatera une voix qui saura courber toutes les têtes. (5, p. 154.)

335. — Riche, tu fais bâtir ta maison le dimanche !
Pour en jouir plus tôt, ta volonté retranche
A cinquante ouvriers et prière et loisir ;
En vain l'Église s'ouvre, en vain Dieu les appelle :
Il faut tourner la grue et remuer la pelle ;
Tu le veux, il suffit : leur loi c'est ton desir.

—

Et moi, dont la maison n'est point sur cette terre,
Moi qui suis ici-bas simplement locataire,
Riche, pour toi j'ai peur. Je regarde au delà :
Leurs marteaux à la main, ces forçats du dimanche,
Un dimanche pourront chercher quelque revanche...
Dies iræ, dies illa! (2, p. 238.)

IX. ÉDUCATION.

336. — Dans l'ordre naturel, il existe des vérités bonnes à connaître et qu'il est utile et même nécessaire d'étudier. Mais le *Vrai* indispensable à l'homme et à la société, et qui doit faire la base de l'éducation, ce n'est

pas que deux et deux font quatre, ni que deux parties égales à une troisième sont égales entre elles, ni tant d'autres axiomes que l'on peut réciter et développer sans être, à proprement parler, cette grande chose qu'on appelle l'homme : le *Vrai*, c'est qu'il y a un Dieu créateur et recteur du monde, et que l'homme est doué d'une âme libre, responsable et immortelle. L'éducation qui n'enseigne pas cela, enseignât-elle tout le reste, n'enseigne rien et moins que rien. (12, p. 371.)

337. — Élever son enfant, c'est se dévouer pour lui, non-seulement au travail qui pourra lui faire une fortune, mais encore aux vertus qui pourront lui former une vertu... La vie de l'homme est de combattre pour la justice et de s'immoler au devoir. Ce métier ne s'apprend que par l'exemple. (15, p. 62.)

338. — La famille semble n'exister chez nous que par une grâce toute spéciale de Dieu, qui ne lui a pas permis de se dissoudre. La tendresse paternelle se subordonne à tant d'autres intérêts et leur est si docile, qu'on peut voir une quantité de maisons, et dans toutes les classes, où l'enfant n'est plus qu'un hôte passager. Il naît pour aller en nourrice ou à la crèche; de la crèche, il passe à la salle d'asile; puis, dès qu'on le peut, dans les petites pensions, au collége ou à l'apprentissage. Il devient soldat, employé; il se marie, et ses parents ne l'ont vu qu'aux vacances. (15, p. 63.)

339. — Quelque abaissé et attiédi que soit aujourd'hui le sens chrétien, l'on avouera qu'il n'y a pas moins de tendresse dans l'énergie qui soumet l'enfant au joug de la discipline que dans la patience qui veille auprès de son berceau. (15, p. 128.)

340. — On voit dans les contes de Mme de *** une certaine irritation contre les parents qui donnent le fouet, usage que j'ose encore croire excellent. Elle donne lieu

de confondre les verges très-salutaires de l'autorité avec celles de la colère et de l'injustice. Le fouet doit être patient comme la justice, ferme comme la pénitence, miséricordieux comme l'absolution. Je cesserai de le croire nécessaire, quand la vertu publique permettra de licencier tous les tribunaux, et que quelques admonitions paternelles ou quelques petits raisonnements suffiront à ramener tous les hommes dans la voie du devoir. (15, p. 619.)

341. — Ce que le père de famille doit à ses enfants, ce n'est pas du plaisir. Il doit donner deux choses : le pain autant que possible, la foi toujours; la nourriture de l'âme d'abord, celle du corps ensuite. Il donne le pain par son travail, la foi par son enseignement, surtout par son exemple. A ce prix, il est respecté, aimé, obéi; à ce prix seulement. S'il ne fait pas cela, quand même il se ruinerait en divertissements, il ne fait pas son devoir; il n'est ni sage ni bon; il ne réussit qu'à former des ingrats. Et comme il manque à son devoir, Dieu permet que bientôt tout devoir envers lui soit complétement méconnu. Pour n'avoir pas donné ce qu'il pouvait donner, on exigera de lui ce qu'il n'a pas, ce qui n'est pas juste, ce qui n'est pas possible. Il est contesté, attaqué, il tombe, et la famille, désormais sans guide légitime, se fractionne et périt, par une conséquence naturelle de sa révolte. Mais cette révolte, ce forfait, c'est le père de famille qui l'a provoqué; première cause du mal dont il est la première victime. (19, p. 313.)

342. — L'ouvrier veut que son fils soit plus heureux que lui; il a de l'ambition pour cet enfant, il aspire à lui voir porter une autre livrée que celle du travail; il fait des sacrifices, il s'impose des privations afin de livrer son fils à l'État, pour qu'à la place d'un bon et brave enfant du peuple on lui rende un bachelier, un avocat, un médecin, un *monsieur,* enfin un bourgeois,

qui sera maître, aura des domestiques à son service et parlera aux gens du peuple le chapeau sur la tête. (7, p. 425.)

L'État s'empare de l'enfant, fait son œuvre accoutumée et le remplit de sa fausse science; il aiguise son esprit, fausse sa raison, trouble son cœur, lui souffle l'ambition de parvenir ou l'orgueil de briller, qui est de toutes les ambitions la plus implacable et la pire. Voilà un bourgeois, voilà un sophiste, et un sophiste sans patrimoine! Pour faire un ennemi de la société, il ne faut plus qu'une passion ou le hasard d'une lecture. La passion vient: c'est la frénésie d'ergoter, passion bourgeoise par excellence. (7, p. 425.)

X. ÉGLISES (TEMPLES).

343. — La porte de l'église n'est fermée à personne; le pauvre y entre avec ses vêtements percés, comme le riche avec ses parures; Dieu ne regarde point aux vêtements, tout est misère devant lui; mais il regarde au cœur. Il faut donc préparer son cœur; se persuader que Dieu est là présent, quoiqu'on ne le puisse voir, et ne songer qu'à bien l'honorer comme notre père, notre maître, comme le créateur et le roi de tout ce qui existe, et comme le dispensateur de tous les biens. (37, p. 27.)

344. — Le plus humble des lieux saints est un palais enchanté où toute chose a son enseignement, son charme, son âme, et parle au fidèle avec un accent dont rien ne peut égaler l'ineffable profondeur. Dieu s'y révèle dans la majesté de son divin abaissement, dans les splendeurs de sa mansuétude et de son infini pouvoir; il y est grand et humble; il y est roi, mais surtout il y est père; il y reçoit les hommages d'un peuple immense prosterné devant lui; il y attend, solitaire et abandonné,

la visite d'un enfant soumis ou malheureux qui vient l'adorer ou lui demander secours. (26, p. 235.)

XI. ENFER.

345. — Si le grand homme impie qui n'est plus, tombe immédiatement sous le gouvernement du diable, comme il y a raison de le craindre, imaginez la figure qu'il peut faire avec tout son génie !

Le voilà premièrement mêlé à la plus horrible canaille qui ait souillé le globe, sans aucun grade, sans aucune auréole. Sur la terre, il était au moins l'un des rois du mal : il n'est plus ici qu'un insecte innomé, dans la tourbe de cette hideuse vermine qui se ronge elle-même impérissablement. (39, p. 37.)

Cependant il a été grand poëte et grand seigneur, grand exemple et grand docteur de scandale. La multitude des damnés l'ignore, lui s'en souvient, et Satan le sait. Satan donc se promène, il regarde. Son regard, que chacun voudrait fuir, tombe sur ceux qui ont regné par la main ou par la pensée. Il les appelle et il les frappe du sceptre qu'ils ont porté. Il loue les poëtes impudiques des conquêtes qu'ils ont faites pour lui, il chante leurs plus beaux vers..., et les morsures du feu éternel ne sont rien, comparées à la honte et au désespoir qui les fait hurler. (39, p. 37.)

XII. EXEMPLE.

346. — Le grand service à rendre aux incrédules, c'est de faire que les chrétiens soient chrétiens. Si ce petit nombre de fidèles, hommes et femmes, qui fréquentent assidument les églises, étaient vraiement ce qu'ils doivent être, s'il avaient la science, l'amour, le

zèle de l'Évangile, ce petit nombre suffirait à changer le monde. (39, p. 398.)

347. — Il n'y a pas seulement à donner en ce monde du pain, des vêtements, des oboles. *Quels donneurs* que le pauvre et le malade qui donnent le beau spectacle de la résignation dans l'indigence et dans la douleur! *Quels donneurs* que le captif et le solitaire qui, l'un devant son geôlier sans cœur, l'autre dans son désert sans yeux, donnent à Dieu leur soumission et leur amour! (19, p. 329-330.)

348. — Quand est-ce que le monde aura des indices certains du retour de l'ordre, du règne de la paix, du triomphe de la fraternité? Ce n'est pas lorsque nous verrons paraître de beaux livres, prononcer de beaux discours, gagner de grandes batailles, ni même célébrer en pompe des services religieux; c'est quand on annoncera que tel grand, tel riche, tel puissant de la terre vient de se retirer du monde et de se jeter dans un couvent. Alors on pourra dire que d'illustres événements se préparent, que le mal enfin va être combattu, que la société va remporter de sérieuses victoires. D'ici là la plume, la parole, l'épée, l'argent, la hache peuvent se donner carrière; il y aura d'inutiles succès de vanité, d'atroces succès de la force, mais pas un esprit éclairé, pas un cœur apaisé, pas une misère secourue, pas un jour de sécurité pour le vainqueur. (9, p. 118.)

XIII. FEMMES.

349. — La femme chrétienne, c'est le bonheur modeste et silencieux de la maison, la vie humblement remplie de bonnes œuvres ignorées et de grandes actions sans bruit terrestre, l'affection inépuisable et profonde, mais muette comme l'eau d'un puits caché, qui ne reflète jamais que le ciel. (36, p. 139.)

350. — Cette femme chrétienne fut aimée et honorée de son mari, elle fit du bien, laissa de saints exemples, vécut dans une douce paix et mourut tranquille. — Quoi qu'on puisse voir, quoi que disent les apparences et les mensonges, c'est là pour une femme l'unique gloire, l'unique sort qu'il faut envier. Tout autre bonheur en ce monde, tout autre éclat n'est que dehors, tromperie, amertume. (38, p. 58.)

351. — La femme pure peut bien, pour ressaisir le cœur de son mari, recourir à la parure et égayer l'austérité du foyer domestique; elle ne peut pas, quelque dédain qu'elle doive souffrir, se rendre semblable aux indignes rivales qui lui sont préférées, et demander à l'éloquence du vice l'affection refusée aux simplicités de la vertu. Elle n'y gagnerait rien, elle y perdrait l'estime et le respect qui plaident malgré tout pour elle, et qui la feront triompher un jour. (14, p. 583.)

352. — Que m'importent les discours des femmes spartiates, et tous les bons mots des héros grecs et romains? Ils m'amusent; ceux d'une bonne femme chrétienne m'édifient. En fait de femme héroïque qui ait dit une très-belle parole dans l'antiquité, j'admire surtout l'illustre Symphorose, chrétienne et sainte. L'empereur Adrien la menaça, si elle n'abjurait, de faire mourir ses huit enfants et de la faire mourir ensuite : « Je rends grâces à Dieu, dit-elle, d'être martyrisée pour lui neuf fois en un seul jour ! » (37, p. 67.)

353. — Jusqu'où vont les connaissances d'une femme au delà de la grammaire usuelle, de l'arithmétique et d'une certaine chronologie élémentaire, cela importe peu. Comment cette femme pense, comment elle juge et saura se conduire, dans quels principes elle trouvera sa force, dans quelles idées elle puisera ses consolations, sur quelles convictions elle assoira le rigide amour de ses devoirs..., voilà l'essentiel. (37, p. 3.)

354. — Les femmes sont croyantes, ou crédules. Croyantes, elle persévèrent; crédules, elles s'obstinent. Elles arrivent à de grands résultats où la raison ni quelquefois le raisonnement n'ont pas un grand rôle. Par esprit de foi, elles vont en avant sans incertitude et sans crainte, comptant toujours sur un miracle; et le miracle se fait souvent. S'il s'agit de convertir un pécheur, elles lui disent à brûle-pourpoint des choses qu'il ne voudrait pas entendre d'un homme, et qui l'ébranlent. Elles prient, elles donnent des médailles, elles font dire des messes et des neuvaines, elles reviennent cent fois, elles importunent, et elles l'emportent. S'agit-il d'établir une œuvre : point de repos, point d'obstacle; elles fatiguent Dieu, si le mot peut se dire de Dieu comme des hommes; l'œuvre est fondée. (20, p. 23.)

355. — Toute femme est coquette de nature, comme tout homme est naturellement vain et menteur, *omnis homo mendax*. Mais la grâce corrige et retourne la nature, de même que le péché l'enfonce dans la corruption.

Quelques femmes abjurent la coquetterie absolument et montent vers la haute vertu; quelques autres, plus ou moins, descendent, deviennent coquettes formelles et s'acheminent vers la perdition; la plupart demeurent sur la terre, dans le milieu, dans la nature, entre la grâce et le péché, qui se les disputent et qu'elles rêvent peut-être de concilier; à la messe le matin, au bal le soir, voulant plaire, craignant de plaire trop, éprouvant cette crainte le matin plus que le soir, plus disposées le soir à risquer de trop plaire qu'à se résoudre le matin de ne pas plaire du tout; très-aisément et très-sincèrement touchées de repentir quand elles s'aperçoivent qu'elles ont trop plu, mais d'un repentir qui n'est pas ordinairement sans douceur et sans un peu d'envie de recommencer. (42, XI, p. 232.)

356. — Il est un terrible chagrin pour les femmes;

terrible, inévitable et périlleux : le chagrin de vieillir. Dans cette condition, ce qui est bon, ce qui est sage et même doux, c'est de songer que l'on vieillira et de s'exercer à vieillir. (20, p. 362.)

XIV. GRACE.

357. — Selon que je veille à la pureté de mon cœur, ou que j'en néglige le soin, Dieu y vient, ou s'en éloigne; il occupe dans nos cœurs la place que nous lui faisons; plus nous en chassons de convoitises, plus il y est ferme et durable; lorsque par un vrai repentir, un vrai désir de mieux l'aimer, une confession sincère, une soumission pleine et complète, nous lui abandonnons entièrement cette demeure qu'il s'est choisie en nous créant, sa promesse ne trompe point : il y vient tout entier. (25, p. 95.)

358. — Voici l'histoire ordinaire de nos bonnes résolutions, tant que nous ne demandons pas aux sacrements la grâce qui les affermit. Un sursaut de la nature emporte la règle fragile que nous avons la présomption de nous imposer nous-mêmes ; des sophismes insensés et imprévus viennent la dissoudre. Nous sommes aussi habiles à nous donner des raisons pour mal faire, qu'impuissants à suivre et quelquefois à voir l'évidence du bien. (14, p. 573.)

359. — Lorsque Jésus est interrogé ou sollicité par l'incrédulité, la vaine curiosité ou l'orgueil, ses réponses sont quasi énigmatiques, les refus mêmes lui sont ordinaires. Aux simples il parle clairement; il leur accorde les grâces qu'ils demandent. (1, p. 138.)

360. — Oh! que Pascal avait raison, dans cette parole retenue de quelque saint : Mettez-vous à genoux,

prenez de l'eau bénite, récitez le chapelet, en un mot *abêtissez-vous!* c'est-à-dire, mettez bas la superbe de votre esprit, faites acte d'humilité, placez-vous par un héroïque effort dans cet abaissement qui plaît à la miséricorde divine, et qui attire comme invinciblement la grâce; car sans la grâce vous n'irez qu'aux ténèbres, et vous n'arriverez qu'à l'endurcissement. (10, p. 426.)

361. — Dieu convertit ceux qui n'ont pas reçu la lumière, mais il punit ceux qui l'ont éteinte. (9, p. 42.)

XV. HOMME.

362. — Dieu, l'intelligence souveraine et parfaite, n'a créé l'homme autrement que par amour, ni pour lui demander autre chose que l'amour. Toute autre explication diminue Dieu, le fait inférieur à l'homme par la justice et la bonté, le montre impuissant au milieu de cette création qui est son ouvrage. (1, p. 31.)

Créé par amour, pour connaître et aimer parfaitement l'auteur de son être, l'homme a reçu le complément sublime de la liberté. Avec la liberté, il combat, il mérite, il a quelque chose à lui pour s'élever à l'amour de Dieu, pour récompenser Dieu de lui avoir donné l'être.

Par la liberté aussi, l'homme peut s'éloigner de Dieu, se séparer de lui, le nier. Il a ce choix. Comme dernière marque de sa toute-puissance Dieu a donné à l'homme la liberté de le nier.

Non libre, l'homme n'eût point péché, Dieu n'eût point été offensé. D'une créature sans liberté, Dieu n'eût pas exigé la plénitude de l'amour. Ce qui constitue le don, c'est le pouvoir de refuser. (1, p. 31.)

363. — Je me trouve un roi déjà puissant sur la

terre, quand je songe que je possède en pleine propriété la lumière du soleil, les chansons des oiseaux, l'ombre des bois, le cristal sonore des fontaines, l'odeur des résédas, les vers de Racine, les belles pensées du grand Bossuet, le clair de la lune, et mille et mille milliers de trésors pareils, sans parler des espérances qui appartiennent à tous les chrétiens. (18, p. 30.)

364. — L'homme est fini; cependant ce fini si chétif est l'œuvre de l'Infini, et dans l'œuvre il y a quelque chose de l'Ouvrier; il y a plus qu'un monde. L'homme, borné de toutes parts, est cependant partout. La pesanteur et l'infirmité de son corps n'arrêtent point sa pensée. Elle va partout, il est avec elle partout où elle va : les espaces lui sont ouverts, les temps lui sont donnés, et il franchit encore la limite des espaces et des temps. Cet être, qui se saisit à peine dans le présent, cet être placé entre deux minutes dont l'une n'est plus et dont l'autre n'est pas, il vivait néanmoins avant sa naissance par ses ancêtres, il vivra davantage après sa mort par ses descendants et surtout par ses œuvres, filles innombrables, nées pour ne plus périr. Avant lui tout a été fait pour lui, tout a contribué à former le milieu dans lequel il doit vivre; il est pour quelque chose dans tout ce qui viendra après lui.

Captif, j'ai des ailes toujours libres, et l'œil de l'aigle ne sonde pas les airs si haut que je peux voler; aveugle, je vois du côté du jour par delà le soleil, du côté de la nuit par delà les ombres; mon regard va plus loin que tous les horizons. Poussière sans nom hier et sans souvenir demain, imperceptible sur cette terre perdue dans la poussière des astres, je n'ai à moi qu'un éclair dans la course du temps, qui n'est pas même un éclair dans la durée de l'éternité, néanmoins vivant dans le premier homme, je suis de fait aussi ancien que le temps, et je serai encore lorsque le temps ne sera plus. Créé dans le temps, mais conçu dans l'éternité, je suis créé pour l'éternité. Je ne mourrai pas,

je le sais; car je suis l'œuvre de Dieu, et les œuvres de Dieu ne sont pas faites pour périr. (1, p. 25.)

365. — L'homme a beau méconnaître sa grandeur, il ne peut s'en dépouiller, et Dieu la lui rappelle par la rigueur de ses châtiments. C'est un animal qui vit; c'est un homme qui mourra! Cette âme qui se vautre, qui s'oublie, qui ne se connaît plus, n'en est pas moins immortelle, n'en a pas moins un compte à rendre, un jugement à subir, une éternité à supporter. (36, p. 227.)

366. — Selon saint Maximin abbé, le caractère distinctif de l'homme charnel est de ne savoir faire que le mal; de l'homme animal, de ne vouloir ni faire le mal ni souffrir du mal; de l'homme spirituel, de ne vouloir faire que le bien et de souffrir courageusement pour la vertu toute sorte de maux. (*Lettre de saint Maximin à Thalassius.*) (12, p. 187.)

367. — « Pourquoi l'homme a-t-il le pouvoir de mal faire? » C'est pour qu'il ait le mérite de faire le bien.

Vous savez pourquoi et comment vous êtes libre. Dieu vous a créé, parce qu'il veut vous aimer et être aimé de vous; il vous a créé intelligent et par conséquent libre, afin que votre amour eût quelque prix à ses yeux et fût un effet propre et réfléchi de votre volonté. Si vous avez le pouvoir de mal faire, vous savez bien que vous n'en avez jamais la permission. Cependant vous faites le mal, mais vous vous relevez par le repentir, qui est encore de l'amour, de l'amour libre et confiant, qui plaît à Dieu; et Dieu, toujours aussi plein de bonté que vous êtes plein de faiblesse, vous rétablit dans sa grâce par un généreux pardon. Voilà la liberté.

Imaginez que vous n'avez point le pouvoir de mal faire : immédiatement vous perdez le pouvoir de faire

le bien, et alors qu'êtes-vous? Un animal, une plante, je ne sais quoi d'insensible, d'idiot, que Dieu ne peut aimer, et qui surtout ne peut dignement aimer Dieu. (37, p. 202-204.)

368. — Un adversaire de la liberté d'enseignement vient d'écrire : « Il faut que la Religion pénètre dans les sanctuaires de l'éducation pour y faire des *chrétiens*, pendant que la science y fera des *hommes*. »

On avait cru jusqu'ici que c'était la Religion qui faisait des hommes, et que la science avait assez de faire des bacheliers, ou, si l'on veut, des savants. Erreur! Tout cela est changé. Pouvez-vous soutenir un examen universitaire? Vous êtes un homme, fussiez-vous d'ailleurs hors d'état de faire la distinction du bien et du mal, n'eussiez-vous ni patriotisme, ni courage, ni charité, ni force contre vos passions. Mais vous, qui, avec le sentiment du devoir, l'amour de la justice, du dévouement, la résignation en cette vie, la confiance en Dieu, l'attente d'une vie meilleure, ne pourriez cependant prétendre au grade de bachelier, vous n'êtes qu'un chrétien, vous avez été mal élevé; c'est la science seule qui fait les hommes. (6, p. 521.)

369. — Je me convaincs de plus en plus qu'il n'y a d'hommes que dans l'Église, et que nulle part ailleurs il n'existe une main qui soit capable d'autre chose que de détruire, ce qui est la chose, avec quelque succès qu'on l'opère, la plus souverainement digne de mépris. (22, p. 373.)

370. — Corps soumis aux infirmités, esprit soumis à l'erreur, âme soumise aux tentations. (20, p. 492.)

XVI. INDULGENCES.

371. — Dans le corps chaque membre concourt au

bien de tous, et le bien général est le bien particulier de chacun. Saint Paul rendait sensible l'idée de l'Église par cette comparaison. L'Église étant le corps dont Jésus-Christ est le chef, dont les fidèles sont les membres, les bénéfices de la vie s'y partagent au profit de tous les incorporés. Laissez-vous seulement régir par la grande loi de ce corps, qui est la charité : tout ce qu'il possède est à vous. Et vous, à votre tour, vous apportez un contingent qui aide à la richesse des autres. Là est la doctrine des indulgences.

Le Verbe incarné a mérité pendant sa vie mortelle. Il a mérité librement, surabondamment, en Dieu. Il a payé sans rien devoir, infiniment au delà du prix. Une larme de ses yeux, un mot de ses lèvres pouvaient suffire ; il a épuisé le sang de ses veines, il a reçu le baiser de Judas, le soufflet du prétoire ; il a subi les fouets, les crachats, les injures, le sépulcre, toutes les ignominies dues au péché.

Par ces excès, il a comme créé dans l'humanité une sorte de race nouvelle, douée d'une faculté d'amour sublime et jusqu'alors inouïe : la race des saints, qui veut et qui sait excéder comme lui, par amour pour lui, dans l'amour de cette humanité qu'il est venu sauver. Quoique ceux-ci ne s'estimassent, ni ne fussent pas sans péché, néanmoins, les yeux sur le chef adorable, ils ont souhaité de payer, s'ils le pouvaient, plus qu'ils ne devaient, et d'être « anathèmes » pour leurs frères. Qui dira qu'ils n'ont pas réussi à passer la mesure ? Qui voudra croire que tant de martyrs, de vierges, de solitaires, de saints n'ont souffert que la juste peine de leurs péchés, et que Jésus-Christ a dédaigné ce pacte où leur amour a voulu l'engager, de l'imiter jusqu'à la mort et jusqu'à la croix pour être ses associés dans l'œuvre de la Rédemption ? (22, p. 357.)

372. — La loi des corps vivants met tout en commun entre les membres ; des sommets de la tête à la plante des pieds, il y a communion et réciprocité. Or,

dans le corps de l'Église, la tête et beaucoup d'entre les membres sont enrichis de satisfactions surabondantes. Cette opulence suffit aux détresses générales. Si la justice et l'ordre exigent des réparations, celui qui doit les fournir n'est pas sans famille. Il a des frères, il est partie intégrante d'un vaste corps; sa gêne particulière est suppléée par la richesse commune. (22, p. 359.)

373. — Quant à la manière dont Pierre distribue l'indulgence, Pierre est en cela, comme en tout le reste, le vicaire de Jésus-Christ, du pasteur de la brebis perdue, du père de famille qui envoie par les chemins et les haies ramasser les vagabonds pour les faire asseoir à sa table; le vicaire du quêteur d'amour qui appelle les malades, les affamés, les altérés, et qui va lui-même aux Publicains et aux Samaritains; le vicaire du prodigue par qui le ciel est promis en récompense d'un verre d'eau.

Et ne l'accusez pas de prodigalité et de peu de soin. Sa main, large et généreuse, et qui doit s'ouvrir toujours pour épancher toutes les largesses du pardon, est nonobstant prudente. Le Pape n'accorde pas le bienfait de l'indulgence plénière sans prescrire des pratiques satisfactoires. La prière, le jeûne, l'aumône, ternaire sacré, sont requis comme moyens d'une nécessité absolue. Les dons de Dieu ne sont pas livrés sans discernement.

Si vous me dites que les indulgences peuvent être mal acquises, je répondrai qu'alors elles ne sont pas acquises du tout. Tant pis pour ceux qui n'y mettent pas le prix! Ils ne veulent rien payer, ils n'achètent rien. On ne trompe pas Dieu (22, p. 361.)

XVII. INNOCENCE.

374. — Quand la pensée s'arrête sur les enfants en-

fermés dans les bras de Dieu et touchant son sein, on est comme ébloui. C'est donc ainsi que Dieu nous a aimés, c'est donc là ce que nous valons, c'est là ce que vaut l'innocence !

Et cette innocence nous peut être rendue d'un mot qu'il dépend de nous de prononcer, d'un soupir qu'il dépend de nous de jeter dans cet abîme qui nous sépare de l'Infini. Ces espaces sans mesure que nous avons mis entre nous et Dieu, cette lèpre qui nous couvre, tout cela n'est plus rien. Notre soupir, porté au ciel par les anges dont le Verbe créateur nous a entourés, arrivera tout de suite au Verbe incarné, et notre lèpre tombera en un instant, et nous serons les enfants sans tache du Dieu très-haut; et rien sur la terre ni au ciel, aucune puissance de justice ni aucun souvenir de nos iniquités ne prévaudra contre la parole qui nous ouvrira son cœur : « Père, j'ai péché. »

C'est ainsi que Dieu a aimé le monde. (1, p. 317.)

375. — Il y a beaucoup de saints, et leur nombre l'emporte peut-être sur celui des méchants tout à fait méchants. La terre en est pleine : les petits enfants qui vivent dans la grâce du baptême; les pauvres paysans qui font le signe de la croix en commençant leur journée et qui remercient Dieu de leur repas de pain et d'herbe, et de leur sommeil tranquille dans leur chaumière ouverte au vent. Vous ne comptez pas les récluses dans leurs monastères, dont la prière perpétuelle s'épanche sur vous. Tout cela, tout cela mène une vie innocente, tout cela fait pénitence et tout cela vous sauve. (12, p. 484.)

XVIII. LIVRES MAUVAIS.

376. — Quel besoin ont les honnêtes gens d'être au au courant des livres nouveaux, de savoir ce qu'écri-

vent les romanciers, ce que chantent les poëtes? Les livres de nos moralistes apprennent peu de chose sur la morale; les livres des historiens, peu de chose sur l'histoire; les livres des philosophes, rien sur la philosophie, et les livres des agriculteurs, en général, moins que rien sur l'agriculture. Les écrivains pensent au lieu d'agir, et souvent ils écrivent au lieu de penser. Ils ordonnent tout d'après une certaine vue qui est dans leur imagination et qui n'est point dans les réalités. Ils disent les choses comme ils imaginent qu'elles devraient être, ou comme ils voudraient qu'elles fussent : point comme elles sont. (20, p. 98.)

XIX. MALADIES.

377. — Jésus dit au paralytique guéri : « Ne pèche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. » Donc la maladie de cet homme avait été la suite de ses péchés. Encore que tous les maux corporels ne viennent pas du péché, dit saint Jean Chrysostome, néanmoins le péché en est la cause la plus générale. Dieu punit le corps des fautes de l'âme, afin que la maladie du corps nous fasse penser à celle de l'âme sur laquelle nous nous abusons. Sa clémence fait tourner l'affliction de la chair à l'avantage de l'esprit. Nous ne tombons malades que par une disposition de la Providence souvent cachée, toujours utile, jamais injuste. Nous guérissons plus surement par la prière que par les remèdes des médecins, dont les plus sages ordonnances, d'ailleurs, ont pour objet de nous ramener, au moins matériellement, au respect de la loi de Dieu. La loi de Dieu est donnée au corps comme à l'âme, l'accomplir est utile à l'un comme à l'autre; ce que l'on retire au corps, on le donne à la vie. (1, p. 172.)

XX. MARIAGE.

378. — En rétablissant le mariage dans la pureté de son institution primitive, sur le modèle que Dieu avait proposé, Jésus délivrait la femme de sa longue ignominie; il donnait aux époux la gloire de la chasteté conjugale, aux enfants la sécurité du foyer domestique, au genre humain tout entier une origine plus pure, ainsi que l'honneur et la paix d'une meilleure vie.

En parlant de ces choses augustes, on a l'esprit importuné des clameurs et des dérisions d'une horde dissolue qui ne trouve plus de bonne joie dans le monde, et qui impute à l'Évangile les viles souffrances qu'elle endure pour l'avoir méprisé. Cette écume d'hommes charnels doit être écartée; elle n'a pas plus de droits à revendiquer que de légitimes exemples à fournir. La honte et la ruine attendent toute société assez folle pour recevoir sa règle de ces mains ardentes à déchirer les lois de Dieu. Lorsque l'on veut juger sainement les institutions d'un peuple, ce ne sont pas les bannis qu'il convient d'interroger; il faut regarder au sein même de ce peuple, et voir quels fruits y produisent ces institutions acceptées et obéies.

Par le mariage chrétien, l'homme a été fils, il a été époux, il a été père : de ces trois choses il n'avait véritablement que le nom. La femme a été vierge, épouse, mère, trois dignités qui lui étaient inconnues.

Le mariage chrétien a créé la famille, et la famille a mis le genre humain dans une situation générale d'honneur et de bonheur qu'il n'était pas donné au paganisme de rêver, et encore moins de comprendre. (1, p. 312.)

379. — Avant le jour solennel du mariage, les époux se sont peu connus; ils entrent à l'église étrangers l'un

à l'autre. Mais devant l'autel, en présence de Dieu, le prêtre met la main de l'un dans celle de l'autre; ils reçoivent ensemble une même bénédiction; ils sont unis dans les mêmes prières, et désormais il y a entre eux un lien qui ne peut plus se dissoudre qu'à la mort. Ils ne font plus en quelque sorte qu'une âme, et chacun d'eux a deux devoirs à remplir qui n'en forment qu'un seul pour eux deux. Plus de plaisirs, plus de peines qu'ils ne doivent mettre en commun. Ils partageront la joie ou le regret des actions bonnes ou mauvaises; ils n'auront pas un chagrin qui ne doive contrister deux cœurs.

Ils auront en commun encore cette tâche terrible, ils porteront à eux deux cette responsabilité de former à la vertu les âmes de leurs enfants. Quels devoirs, et quels immenses devoirs! Et que l'Église a bien raison d'en ouvrir la route aux époux avec tant de solennité! (18, p. 42.)

380. — Cela vous amuse, chère petite, de penser que tant de cœurs sont pleins de vous. Pour le plus grand nombre, votre dot tient bien la moitié, ou les deux tiers, peut-être les trois quarts, quelquefois les quatre cinquièmes de la place que vous pensez occuper. (20, p. 362.)

381. — Pour certains époux, la joie du ménage est de parvenir quelquefois à ne point se voir; de mettre entre eux toujours quelque divertissement nouveau, d'aller bien loin chercher des distractions, ou de les faire à grands frais venir. Il leur faut de l'argent, puisqu'il leur faut des spectacles, des fêtes, des convives, et tout ce qui fait du bruit autour d'un pauvre cœur sans cesse importuné du silence des doux sentiments.

Pour des époux chrétiens, les ennuis seraient ces distractions vaines, ces plaisirs, plus coûteux encore à l'âme qu'ils ne le sont à la part de richesses dont on dispose. Leurs devoirs ne leur sont pas à charge,

et ne demeurent pas sans contentement. Leurs plaisirs sont de prier Dieu ensemble, chacun d'eux excitant l'autre à le prier mieux. De compagnie, ils vont le voir où ils savent bien qu'on ne manque pas de le trouver; et lui aussi, tous les jours, aux heures de la prière, il vient les voir. Ses fêtes sont leurs fêtes, paisiblement célébrées; il est leur convive; le soin de son service les délasse des soins qu'exige la vie. Il leur donne des enfants pour le repos de leurs yeux et l'allégresse de leurs cœurs. Quand ces joyeux oiseaux chantent dans leur asile, ils ne leur font pas payer leurs chants; quand ces convives charmants s'asseoient à leur table, ils trouvent exquis tous les mets que l'on place devant eux; et en attendant qu'ils puissent le demander eux-mêmes, on demande en leur nom, avec confiance, le pain de chaque jour à Celui qui ne refuse jamais que pour donner mieux. (18, p. 16.)

382. — Pourquoi un mari tutoierait-il sa femme? La dignité d'épouse, la dignité de mère de famille n'imposent-elles pas de scrupuleux égards? Dans sa maison, devant des enfants, si plusieurs femmes sont là réunies, celle que le mari doit davantage honorer, serait justement celle que, par son langage, il honorerait le moins! Tant qu'une femme n'est qu'une jeune fille, son futur époux la traitera avec toute sorte de considération; mais à peine lui aura-t-il donné son nom, confié son repos, remis en garde son honneur, qu'il ira lui parler comme si elle avait perdu de son prix! (18, p. 26.)

XXI. MORT.

383. — La foi des chrétiens triomphera du fantôme de la mort. Saint Paul, parlant la langue de Jésus, leur dira de ne donner *aux dormants* que les pleurs

que peut verser l'espérance, puisque ceux-là ressusciteront avec Jésus, qui *se sont endormis* en lui. Et cette race divine nommera *dortoirs* les champs enrichis de bénédictions vivantes, où sa poussière repose comme une couvée immortelle sous les ailes de la croix. (1, p. 164.)

384. — Le juste mourant, c'est le voyageur au bout de sa course, qui, voyant à peu de distance la maison de sa famille, oublie le chemin, ne doute pas de l'accueil et déjà se sent tout reposé à l'aspect de son repos. Il se confesse une dernière fois, semblable à l'envoyé fidèle, qui, sans songer au mérite de sa mission remplie et du long chemin parcouru, secoue, avant de paraître à l'audience de son roi, un reste de poussière jeté sur lui par l'effort du vent. (18, p. 140.)

385. — Le chrétien n'est point le butin de la mort; elle ne lui prend ni l'espérance ni la vie; elle n'est point son implacable souverain, son juge suprême; elle n'est que le geôlier de sa prison mortelle; elle ne lui ferme pas la porte, elle l'ouvre, au contraire; et il lui laisse joyeusement, en devenant libre, sa dépouille usée, et, sans regretter ce vêtement de servitude, il s'élance glorieux vers des jours meilleurs, pour retrouver dans le sein de Dieu ceux qui l'ont devancé, pour y attendre ceux qui l'ont vu partir. (36, p. 267.)

386. — La mort n'est pas la nuit; au contraire, elle déchire les ombres. Elle ne sépare pas, mais elle unit dans le sein de Dieu ceux qui se sont aimés véritablement, c'est-à-dire aimés selon Dieu. (14, p. 317.)

387. — La vie est courte! Eh! qu'importe? Quel besoin avez-vous de rester si longtemps sur la terre? Le ciel est aux bonnes œuvres, et non pas aux longues œuvres. Craignez de vivre mal, ne craignez pas de vivre peu. Vous êtes ici pour travailler. Si vous travail-

lez bien, avez-vous peur de recevoir trop tôt la récompense? Au contraire, souhaitez-la. Dieu permet que vous la souhaitiez; ce qu'il permet est juste et sage. Si vous travaillez mal, de quoi se plaint votre cœur plus vertueux que vos œuvres? Convertissez-vous et désirez de mourir aussitôt, afin de ne point retomber dans le péché. (26, p. 136.)

388. — Heureux ceux qui espèrent dans la mort, et qui, entourés de toute l'estime de ce monde, en paix avec les hommes, en paix avec eux-mêmes, jettent vers le Maître suprême le regard confiant de l'ouvrier qui a fait son travail, et du fils qui rentre à la maison! (14, p. 118.)

389. — Il est remarquable combien la mort subite, ce vieil effroi des chrétiens, qui leur fait faire tant de prières, qui les conduit à tant de pèlerinages, qui leur inspire tant d'actes de charité, épouvante peu une certaine classe de gens; et tout, au contraire, leur paraît une manière assez douce de quitter la vie : point de souffrance, à peine une courte épouvante; on est exempt de l'ennui de regretter ce que l'on a fait, ou du chagrin d'abandonner ce que l'on aime, du souci de songer à ce qui peut suivre. On ne veut pas avoir le démenti d'une vie tout animale, et après avoir vécu comme un Cafre, on aspire à mourir comme un chien. (5, p. 33.)

XXII. ŒUVRES BONNES.

390. — La vie n'est qu'une préparation à l'éternité, où l'on pénètre par l'unique porte de la mort. Et comment préparer l'éternité, et l'éternité bienheureuse, la seule où Dieu nous convie? Par le sacrifice. C'est dans ce but que nous recevons tant de biens, tant de facultés

dont l'abondance surpasse les besoins de la nature; offrir, sacrifier les biens que l'on a reçus, c'est véritablement en faire ce à quoi ils sont destinés. Qui veut donner à Dieu trouve toujours à donner, qui veut garder pour soi, n'a jamais et désire toujours. (37, p. 121.)

391. — Tout le monde n'a pas la possibilité de faire de grandes choses pour le service de Dieu; mais la véritable valeur de nos actions ne vient ni de leur éclat, ni même de la difficulté qui se trouve à les faire. Elles sont plus grandes en proportion de ce qu'elles sont animées de plus d'amour de Dieu et d'un désir plus grand d'être agréables à Dieu. (4, p. 54.)

XXIII. PAROLE DE DIEU.

392. — « La semence, c'est la parole de Dieu. » En ceux qui écoutent du bord du chemin, sans vouloir quitter les voies du monde, la parole ne germe même pas : sur cette route durcie passent toutes les erreurs, séjournent tous les vices. Les pensées vaines, les passions brutales, oiseaux voraces, dévorent la semence aussitôt que tombée. — Les endroits pierreux sont les cœurs qui craignent plus qu'ils n'aiment. Remplis des intérêts de la chair et de la vie, ils n'ont pas de fond où la racine puisse prendre. La parole a été reçue, elle germe, on voit apparaître quelques œuvres de pénitence; mais qu'il arrive un chagrin, une tentation, une persécution, ce faible germe succombe. — Les épines qui grandissent sont l'envahissement des choses humaines. Dans les cœurs que ce terrain figure, le fond ne manque pas; mais la tromperie de l'ambition et des richesses étouffe le plant divin; parmi ces soucis grandissants du monde, il reste infructueux. Ainsi, dédain de la parole, lâcheté ou faiblesse, asservissement aux biens du monde.

La semence est la même pour tous; elle tombe de la main de Dieu, prête à germer dans tous les cœurs. Il faut d'abord de l'attention, puis du courage, et enfin le mépris des choses présentes. Mais malheur à celui qui se rend lui-même une terre stérile, une terre pierreuse, une terre d'épines! (1, p. 203.)

393. — « Allez, enseignez toutes les nations. » De ce commandement du Christ, depuis dix-huit siècles, jaillit le torrent de la parole apostolique : cette parole, *qui n'est pas liée*, disait déjà saint Paul en montrant ses chaînes ; cette parole qui est descendue de la Croix, qui a surgi des cachots, qui a traversé les abîmes, qui n'a craint d'aborder aucune puissance, ni aucune ignorance, ni aucune férocité. Confiée à des lèvres timides et inhabiles, elle a rempli le monde : *In omnem terram exivit sonus eorum.*

Pour ne parler que de son moindre bienfait, elle a créé la plus haute éloquence qui puisse décorer la pensée humaine. Elle a voulu et su atteindre à la persuasion sans se servir des ressources que n'ont pas ailleurs dédaignées les plus beaux génies. Elle bannit le mensonge, les vains ornements, les lâches complaisances envers l'auditoire; elle rejette le secours de la passion; bien plus, elle attaque de front la passion elle-même, elle veut la subjuguer, et le lui déclare expressément.

L'action de la chaire est un élément d'unité. En dehors de la foi, tout divise. Il n'y a plus qu'un lieu où les hommes de notre temps se puissent sentir d'accord et pour l'instant qui les rassemble et pour le lendemain: ce lieu, c'est l'Église. Là seulement s'élève la voix qui constate et qui produit l'harmonie; partout ailleurs, c'est la division, la contradiction, ou l'adhésion contrainte et passagère qui proteste contre elle-même.

La chaire soutient la charité et la morale publique: la plupart des œuvres de bienfaisance vivent par elle; l'enseignement du mal n'a pas de contre-poids plus puissant. La chaire, presque seule, combat le théâtre,

le roman, le journal et tout ce souffle redoutable qu'on peut appeler l'air du monde. (42, VI, p. 82.)

394. — Ce n'est jamais par l'écrivain, c'est par la prière, par la prédication, par toute la vie de la parole sainte, par tout ce feu qui sort des yeux et du cœur d'un apôtre, par cette grâce divine que les œuvres de foi font surabonder dans l'âme des saints missionnaires et qu'ils répandent sur leurs auditeurs; c'est par là que les indifférents sont émus, les incrédules convertis. La voix d'un bon prêtre produira, en quelques jours, des miracles que tous les livres pieux et tous les journaux du monde n'opèreront jamais. (5, p. 144.)

XXIV. PAUVRES.

395. — Aux siècles de foi, on distinguait deux situations bien différentes dans la pauvreté. Il y avait la misère, qui était un mal, mais un mal accidentel que la charité guérissait; et la pauvreté proprement dite, qui était un état normal parfaitement acceptable aux yeux de la charité même, parfaitement accepté de ceux qui s'y trouvaient par la volonté de Dieu. La misère était résignée, la pauvreté était contente. Par l'assistance chrétienne et par le travail, on montait de la misère à la pauvreté, comme aujourd'hui de la pauvreté à l'aisance. Quiconque possédait des outils et la santé s'estimait pourvu, vivait joyeux parmi ses égaux et dormait tranquille sur l'oreiller de la Providence, après lui avoir fidèlement demandé le pain de chaque jour. La charité s'appliquait à maintenir ou à rétablir au moins l'équilibre du strict nécessaire entre une gêne tolérable e l'absolu dénûment. Matériellement, elle ne se proposai pas plus; on ne lui demandait pas davantage. Son actio consistait surtout à compenser l'absence des biens temporels par l'abondance des biens spirituels, qui sont a

foi, l'amour, l'espérance, c'est-à-dire la paix et l'allégresse au sein des privations et de l'humilité. (40, p. 55.)

On peut être pauvre, et ne point souffrir. Il y a une pauvreté non-seulement bénie, mais heureuse; non-seulement désirable au point de vue de la foi, mais encore désirable par les seules lumières de la raison. La pauvreté, disait saint Vincent de Paul, est, moyennant les secours et les lumières de l'Évangile, l'état terrestre le plus voisin du royaume d'en haut, le plus naturellement innocent, le plus à l'abri des tentations de l'orgueil et de la sensualité; par conséquent l'état où l'homme a plus de chances de vivre dans la grâce de Dieu, seul vrai bonheur et unique but de la vie.

La société moderne rejette ces maximes, sur lesquelles l'ancienne société, solidement assise par la sagesse de l'Évangile, a traversé tant de sombres jours sans que sa raison se troublât et sans que son existence fût menacée. Chose étonnante! on est parvenu à éloigner les misères indescriptibles qui fondaient jadis sur la pauvreté, et la pauvreté est devenue une plaie plus redoutable que ne l'était jadis la plus acerbe misère. A la place de la misère résignée, à la place de la pauvreté contente, l'hydre formidable que l'on nomme *paupérisme* se dresse et propose aux hommes d'État ce problème deux fois insoluble, savoir : comment on pourra faire accepter au plus grand nombre des hommes qui se déclarent pauvres, la pauvreté dont ils ne veulent plus, ou comment on changera la constitution éternelle des sociétés humaines en supprimant la pauvreté et en enrichissant tout le monde? Car nous en sommes là: depuis que le fait naturel de la pauvreté est devenu le phénomène subversif du paupérisme, et que la science, naturelle aussi, de la charité est devenue l'art incertain et compliqué de l'assistance publique, il semble que la société ne peut plus porter les lois de la nature, et qu'elle n'a désormais que l'alternative de périr sous leur poids, ou de périr en les rejetant.

Telle est la plaie. Les économistes et les socialistes prétendent la guérir. Les premiers, considérant le pauvre comme un ennemi, le veulent séquestrer dans de prétendues maisons de charité qui sont en réalité des maisons de force; les seconds, voyant dans le pauvre un maître, veulent obliger la société à lui procurer, par d'impossibles sacrifices, les impossibles jouissances que les courtisans de son orgueil lui apprennent à désirer. Publiquement discutées, ces utopies, à la fois criminelles et frivoles, ont aggravé le mal. Il en est résulté la résolution d'en finir, ici par la force, là par les révolutions.

Mais, lorsqu'un peuple a perdu l'Évangile, il n'y a point de force qui puisse le contraindre à souffrir sans murmure tout ensemble les fatigues du travail et les privations de la pauvreté; pas plus qu'il n'y a de révolution qui puisse contraindre la terre à se couvrir d'épis sans semailles et sans labour. (40, p. 58.)

A travers les éclats de leur zèle charitable, nous voyons les économistes et les socialistes mépriser les pauvres parfaitement, n'avoir aucun souci, les premiers de leur liberté, les seconds de leur dignité; et, soit qu'ils en fassent les rebuts ou les maîtres du monde, ne considérer jamais en eux que la brute redoutable et puissante dont une politique habile doit se défaire par la force ou s'emparer par la flatterie. On étudie leurs faiblesses et leurs passions, d'une part pour les mâter, de l'autre pour les séduire. — Qui les aime? Ceux qui savent qu'ils ont une âme, et qui ont souci de l'avenir des âmes; mais ceux-là, où les rencontre-t-on?

Les pauvres ne sont pas naturellement aimables. On en croira saint Vincent de Paul lui-même; il disait à ses prêtres : « Je ne dois pas considérer les pauvres selon leur extérieur ni selon ce qui paraît de la portée de leur esprit, d'autant que bien souvent ils n'ont presque pas la figure ni l'esprit de personnes raisonnables, tant ils sont grossiers et terrestres. Mais tournez la médaille, et vous verrez par les lumières de la foi que le Fils de Dieu, qui a voulu être pauvre, nous est repré-

senté par ces pauvres. Il se qualifie l'évangéliste des pauvres, *evangelizare pauperibus misit me.* O Dieu, qu'il fait beau voir les pauvres considérés en Dieu et dans l'estime que Jésus-Christ en a faite ! »

« Considérer les pauvres en Dieu et dans l'estime que Jésus-Christ en a faite, » c'est une science difficile, inconnue des philanthropes, méprisée des socialistes; l'économie politique ne l'enseigne point, et elle ne s'acquiert point dans les bureaux. Elle est pourtant nécessaire et indispensable. Car de savoir que les pauvres ont des faiblesses et des passions, c'est peu, même pour les dompter, même pour les séduire. Cette compression ne durera qu'un jour, et les laissera plus irrités; cette séduction n'aura qu'un moment, et les rendra plus affamés de jouissances. Rien de fait, rien de gagné si l'on ne sait pas qu'il y a là des âmes, si l'on ne sait pas parler à ces âmes et leur donner Jésus-Christ. Jésus-Christ est leur droit, bien que dans les ténèbres où elles sont plongées elles ne le réclament pas; et comme il est leur droit, il est aussi leur besoin.

Quelque lumière qu'on leur donne, elles ont besoin des lumières de Jésus-Christ; quelque consolation qu'on leur propose, elles ont besoin de ses consolations; quelque promesse qu'on leur fasse, elles ont besoin de ses promesses; en quelque gloire qu'on prétende les mettre, elles ont besoin de sa gloire. Tout leur manque, parce que Dieu leur manque; c'est Dieu qu'il leur faut. Les progrès de l'instruction et des arts, de la liberté et du bien-être, rien ne remplacera Dieu; la crainte des hommes ne le remplacera pas davantage. Tant que Dieu n'habitera pas ces âmes, elles seront de plus en plus abaissées, irritées, jalouses et rebelles. Il leur faut un frein assez puissant pour les contenir, mais en même temps assez noble et assez doux pour qu'elles consentent à se l'imposer elles-mêmes : c'est Dieu. Il leur faut un bien dont la possession les glorifie dans l'humilité et les rassasie dans les privations : il n'y en a pas d'autre que Dieu.

Maintenant, le don de les convaincre en pareille matière est réservé aux hommes qui n'ont plus de fortune à défendre, plus d'appointements à gagner, et qui, pour se rendre dignes de prêcher le renoncement, ont donné l'exemple du sacrifice. Et ces hommes de sacrifice, qui seuls peuvent mettre Dieu dans l'âme du pauvre, seuls aussi peuvent mettre dn pain dans sa main. (40, p. 62.)

On a beaucoup médit de l'aumône en ces derniers temps. Les socialistes trouvent qu'elle avilit celui qui la reçoit; les économistes qu'elle appauvrit celui qui la donne; la bureaucratie craint qu'elle ne puisse conspirer, et voudrait qu'elle se purifiât sous ses doigts; la philanthropie estime qu'on pourrait la rendre plus utile au commerce en la remplaçant par les loteries de bienfaisance et par les divertissements de charité.

Les catholiques croient avec saint Vincent de Paul, et saint Vincent de Paul croyait avec tous les Pères de l'Église que l'aumône est une semence féconde qui rend au centuple.

Mais l'aumône n'est abondante, n'est féconde, ne se perpétue qu'à de certaines conditions. C'est la piété qui fait les grands dons et qui les renouvelle (40, p. 62.)

XXV. PÉCHÉ.

396. — La décomposition dans une âme pécheresse ne s'achève point sans d'horribles douleurs. Plus d'un se targue au dehors, qui tremble d'une immense terreur et voudrait secouer sa léthargie. Nous les connaissons bien. Devant le monde, ils sont arrogants. Au fond, tout au fond de leur cœur, la foi vit encore, sous forme de crainte. On les presse de se sauver : ils raillent, ils chancellent, puis ils disent : « Je ne peux! » En effet, ils ne peuvent. D'eux-mêmes ils ne rouvriront pas leur tombeau. Mais, ce qu'ils ne peuvent, Jésus-Christ le peut et le veut. (1, p. 330.)

397. — Nos péchés nous rendent hostiles ceux qui nous entourent, et ils deviennent ainsi les vengeurs de Dieu. (38, p. 229.)

XXVI. PRIÈRE.

398. — L'homme n'est grand qu'à genoux. En s'agenouillant il confesse qu'il connaît, qu'il aime, qu'il adore un Être plus grand, plus beau, plus noble, meilleur que lui et que le monde. Prosterné devant cet Être supérieur, il entre en communication avec sa majesté, il lui demande des sentiments qui l'agrandissent, une loi qui l'élève. Lorsque je m'agenouille pour adorer, en ces moments-là, loin de toucher la terre, je sens tomber les poids qui m'y attachent, je me sens pousser des ailes. Le pharisien priait debout. Derrière lui, le publicain prosterné se dépouillait de sa misère et se préparait à prendre son vol.

Quant à ceux qui ne s'abaissent point devant Dieu, je connais ces êtres fiers. Agenouillés ou non, je les vois partout plus que courbés devant quelqu'un ou devant quelque chose : il y en a devant l'Institut, il y en a devant les journaux ; il y en a qui se tiennent ainsi devant eux-mêmes. (21, p. 70.)

399. — Nous ne connaissons pas la force de la prière, cette puissance de l'homme sur la toute-puissance de Dieu. La prière se forme dans un humble cœur, elle monte au ciel, et les orages sont dissipés, ou prennent un autre cours. Par la prière, les plus justes alarmes des fidèles et les plus sages calculs des impies sont trompés. (22, p. 16.)

400. — La prière, c'est la verge de Moïse qui fait jaillir l'eau du rocher ; c'est le geste souverain de Josué qui arrête le soleil ; c'est le son des trompettes d'Israël

qui renverse les murs de Jéricho! Rien n'est impossible à la prière. (36, p. 182.)

401. — La prière de la volonté est un acte de foi et d'amour très-agréable à Dieu, et dont il nous récompense plus tard en nous accordant les célestes consolations de la prière du cœur. (26, p. 4.)

402. — Quoi que l'on puisse faire, c'est toujours un déchirement de partir; mais ceux qui aiment Dieu ne se séparent point comme les autres; en dépit de la distance, leurs âmes s'embrassent tous les jours dans le saint rendez-vous de la prière. (3, p. 39.)

403. — Ne nous décourageons point parce qu'une chose juste, que nous demandons avec instance, ne nous est pas accordée. Dieu est grand, le temps est à lui. Sainte Monique demanda pendant quinze ans la conversion de son fils. Dieu paraissait vouloir être sourd à ses prières : ce fils pourtant fut un jour saint Augustin. (26, p. 136.)

404. — Consolons-nous, si Dieu ne nous donne pas ce qui nous semble nécessaire; nos désirs pourraient être étrangement trompés. (18, p. 266.)

405. — On vous a dit de prier, c'était tout ce qu'il fallait vous dire. — Mais vous avez prié, et vous n'avez point été consolé. — Qu'en savez-vous? Ne voulez-vous prier que si vos prières produisent une action directe, immédiate et sensible, comme vos mains pourraient le faire; et considérez-vous que prier c'est un moyen mécanique de se procurer les satisfactions intérieures dont il semble que l'on a besoin?

Prier, c'est se soumettre; c'est demander sans doute à Dieu ce que l'on cherche, mais c'est aussi accepter par avance le contraire, si Dieu le veut, de ce que l'on a souhaité; c'est s'en tenir satisfait, dans la ferme con-

viction que Dieu est bon, juste et sage, qu'il nous aime et sait mieux que nous ce qui nous convient.

Partout la prière est un asile ouvert où l'âme peut se réfugier; et partout, au-dessus des orages, il y a Dieu qui les gouverne, qui les modère et qui nous voit. (38, p. 32.)

406. — Qu'est-il besoin de tant savoir? Quand ma voix psalmodie des chants que je ne puis comprendre, je m'associe aux intentions de l'Église, ma mère; je sais bien que je prie, et Dieu prend ma prière comme il prend la prière de l'enfant. (26, p. 236.)

407. — « L'Église, en ordonnant des prières pour demander la cessation des pluies, propage des préjugés absurdes. Ce ne sont pas de vaines prières qu'il faut en ces matières, mais des travaux intelligents. Le drainage fera plus en faveur des récoltes que toutes les prières imaginables. On honore Dieu par des travaux utiles. »

Ainsi parle M***. Avis à tous les chrétiens qui savent que l'impiété pratique est très-nuisible en agriculture pratique.

De tous les travaux des champs, le plus utile est la prière; car c'est elle qui fait l'ouvrier. C'est elle qui lui donne le courage, la probité, la résignation, l'espérance. L'Europe a été défrichée par des hommes de prière. Si l'on avait attendu le drainage, si les moines n'étaient pas venus, nos champs les plus fertiles seraient encore des marais.

Sans contester les bons effets du drainage, qui ne seraient pas moindres quand, en les préconisant, on se dispenserait d'insulter Dieu, on ne peut pas croire que le drainage remplacera tout à fait la Providence. Le drainage obviera au fléau des pluies : Dieu ne pourra plus noyer les champs. Croyons cela pieusement sur la parole de M***. Restent les tempêtes, le soleil, la foudre, la grêle : une nuée passe, comme l'ombre, sur la récolte mûre, et la récolte n'est plus; un insecte, que le

pied d'un enfant écrase par centaines, se répand dans les champs, et l'insecte dévore tout, avant même que l'Académie des sciences ait pu le voir et le nommer. Quels *travaux intelligents* M*** conseille-t-il pour garantir l'agriculture de ces fléaux? Le drainage suffira-t-il? Fera-t-il plus que toutes les prières imaginables?

Il y a un autre fléau pour l'agriculture, un fléau qui ne vient pas de Dieu, qui vient de l'homme, et qui n'en est que plus à craindre. Ce sont les idées politiques modernes sur le *tien* et le *mien,* ce qu'on appelle socialisme. Ces idées sont un péril agricole plus grave que la maladie des pommes de terre. Elles attaquent la borne des héritages, elles rongent les titres de propriété. Le drainage est-il un remède au socialisme, un remède plus efficace que la prière?

Quand il sera reçu que c'est prier que d'*honorer Dieu par des travaux utiles,* quand ce sera l'opinion commune, il viendra des intempéries politiques, et il se formera des destructeurs contre lesquels toute science, toute force, toute raison seront aussi vaines que la prière aura été déclarée vaine contre la pluie. (12, p. 75.)

XXVII. PURGATOIRE.

408. — Pour puiser au trésor sacré et remplir la fonction d'intermédiaire entre la justice divine et la détresse de l'âme du purgatoire, une seule condition est nécessaire, mais la nécessité en est absolue : nous devons gagner nous-mêmes l'indulgence que nous appliquons. A porter cette richesse, il faut des mains pures. Alors nos mains deviennent le vase qui peut répandre à larges ondes l'eau du rafraîchissement.

Imaginez un désert de sable où vos meilleurs amis, épuisés, dévorés de fièvre, sans abri sous un soleil brûlant, demandent une goutte d'eau que personne ne leur

apporte, un souffle frais qui ne se lève jamais : et tout à coup voici qu'il vous est donné de courir vers eux avec un vase profond et rempli et que vous pourrez remplir toujours, et cette eau leur rendra la force, la vie et la liberté. Certes vous tendrez les mains et vous courrez, veillant à vos pas, de peur que le vase ne laisse échapper l'eau salutaire et qu'elle ne soit misérablement perdue.

Ainsi nous pouvons, par la prière et par les bonnes œuvres, descendre dans ce formidable purgatoire, théâtre de douleurs inénarrables ; ainsi avec l'indulgence gagnée par nous, transmise par nous, nous y pouvons faire pénétrer le rafraîchissement, nous y pouvons même porter la délivrance. (22, p. 361.)

XXVIII. RICHESSES.

409. — Les riches, contents des biens de la terre, sont exposés à oublier Dieu. (37, p. 20.)

XXIX. SACREMENTS

410. — L'Évangile fait peu de chrétiens sans l'Église catholique, et l'Église catholique ne fait point de catholiques sans les sacrements. (5, p. 151.)

XXX. SAGESSE DES NATIONS (PROVERBES).

411. — Il faut laisser les fleurs sur l'arbre, si l'on veut avoir les fruits. (20, p. 362.)

412. — La sagesse habite sous les fronts dépouillés. (20, p. 362.)

Ce n'est pas le chemin de traverse, c'est le grand chemin qui est le bon; et l'on arrive plus vite en marchant qu'en courant. (20, p. 362.)

XXXI. SAINTETÉ.

413. — Si Dieu nous appelle à la sainteté, si la sainteté est la condition de notre contentement ici-bas et de notre bonheur éternel; si elle est l'ordre dans lequel nous devons vivre, qui nous empêchera d'être saints? qui nous suscitera des obstacles insurmontables? Je vois une multitude sans nombre, gens de toute condition, de tous pays, de tout âge, de toute science et de toute ignorance, de toute richesse et de toute misère, de toute faiblesse et de toute force, qui s'avance et qui monte, depuis dix-huit siècles, par cette voie étroite où vous dites que vous ne pouvez marcher. Tous ne vont pas également vite: Dieu est patient et ne refuse pas d'attendre. Quelques-uns s'arrêtent, épuisés de fatigue, ou plutôt saisis de langueur : Dieu se baisse et leur tend la main, ou leur envoie un ami qui leur porte secours, et qui se fortifie lui-même en les raffermissant. (18, p. 368.)

XXXII. SALUT.

414. — Quelle folie de former tant de projets qui n'intéressent que nous, et ce que nous devons le moins considérer en nous!

Il n'est qu'un projet à faire, et facile, et qui a plus de chance : c'est de bien servir Dieu, c'est de l'aimer, c'est d'obéir, c'est d'être prêt à tout faire, à tout supporter pour lui, et surtout c'est d'être toujours prêt à mourir. (26, p. 138.)

415. — Il faut sauver son âme: ce n'est point une

besogne que l'on puisse toujours impunément commencer tard, ou faire avec négligence, ou risquer de n'entreprendre jamais. (10, p. 21.)

416. — Il n'y a que Dieu qui sache bien et toujours tout ce que nous faisons, et qui s'en souvienne. Pensons-y, car il nous en parlera. (26, p. 141.)

417. — Le ciel ne se gagne pas seulement parce que l'on prend une guimpe, une robe noire, et parce que l'on fait des vœux. Il est le prix de la douceur, de la patience, de la prière, d'un dévouement absolu aux devoirs que l'on a embrassés, d'un travail continuel sur soi-même. (37, p. 137.)

418. — La pratique des vertus privées étant fort difficile, même dans l'exercice régulier de la foi catholique, il ne me semble pas qu'on puisse s'abstenir de beaucoup de fautes, si l'on n'a recours à la prière, à la méditation, surtout à la confession et à la pénitence. (27, p. 30.)

XXXIII. SOLITUDE.

419. — La solitude est mauvaise à qui n'y vit pas avec Dieu. (4, p. 7.)

XXXIV. SOUFFRANCES.

420. — Joseph part, il va en Égypte, où il n'a aucune habitude, sans savoir quand il reviendra à sa patrie, à sa boutique et à sa pauvre maison. L'on n'a pas Jésus pour rien : il faut prendre part à ses croix. Mais pourquoi des croix? N'y avait-il pas d'autre moyen de le sauver qu'une fuite si précipitée? Dieu ne veut pas

tout faire par miracle, et il est de sa Providence de suivre souvent le cours ordinaire, qui est de lui comme les voies extraordinaires. (1, p. 107.)

421. — Ouvrez la Vie des Saints, méditez les annales de la famille chrétienne; ces glorieux frères que Dieu vous a donnés, vierges et matrones, enfants et vieillards, rois et solitaires, soldats et docteurs, tous sont martyrs! Martyrs de la corruption qui est dans la nature, martyrs de l'amour de Dieu, martyrs de la rage des hommes, martyrs de leur propre volonté. Quiconque a passé sur la terre pour arriver au ciel, porte dans le ciel une palme humide. Trempée de sang ou de sueurs ou de larmes, la palme a été trempée dans les blessures vives souffertes pour la foi. (18, p. 249.)

422. — Qui souffre autant que les saints? Peines de corps, peines d'esprit, tout semble leur être envoyé sans mesure. Ce ne serait rien que les maladies, les outrages, les tortures du cœur; quiconque a lu leur histoire sait qu'elle en est tissue; mais comment peindre ces épreuves qui vont les persécuter dans leur âme, ces tentations horribles qui sans cesse les mettent en doute de leur salut, et qui sont telles, que peut-être, à l'exception de la très-sainte Vierge, n'y en a-t-il pas un seul dans le ciel qui ne se soit cru réprouvé? Une chose les console : ils aiment! et c'est par la puissance de cet amour qu'ils vivent, qu'ils agissent. Que dis-je? Par la puissance de cet amour, au milieu des supplices de la chair et des supplices de la pensée, ils sont heureux. Quand Dieu se dérobe et qu'ils se croient abandonnés, et que la prière même est pour eux sans consolation, ils aiment, ils attendent un regard qui les consolera de tout; et lorsque enfin, chose effrayante, ils viennent à douter de leur amour, quelle parole employer pour exprimer ce qui se passe en eux? Car non-seulement ils aiment, mais ils savent qu'ils aiment, puisqu'ils ne meurent pas. (5, p. 526.)

423. — La souffrance est le lot de la vie; et la vie en a-t-elle un meilleur? L'homme qui souffre et qui ne se refuse pas obstinément à l'action de Dieu dans son cœur, savoure les clartés de ce mystère de miséricorde. La douleur, c'est l'expiation; l'expiation, c'est le pardon; le pardon, c'est la force et la lumière. La douleur est le don de Dieu, le désespoir est la faute de l'homme. Relève-toi; Dieu te tend la main.

La résignation est-elle l'oubli, est-elle l'insensibilité, est-elle l'affaissement stupide du cœur sous la main de Dieu qui l'écrase? Rien de tout cela, et tout au contraire! C'est la courageuse et sublime correspondance de la faible créature aux desseins les plus élevés du Créateur tout-puissant; le *fiat* souverain par lequel ce cœur déchiré, mais en même temps épuré, s'associe aux volontés que Dieu lui manifeste sur lui-même, comme s'il en avait la pleine intelligence et que ses larmes lui apparussent déjà resplendissantes de l'éclat qu'elles auront dans le ciel. Il consent, il acquiesce au coup qui le broie, il le reconnaît juste et sage, il le devine miséricordieux; par un effort dont il s'étonne, il s'élève non-seulement jusqu'à le bénir, mais jusqu'à l'aimer. Sur le bord de la tombe, il a une révélation de l'impuissance de la mort, parce que la mort n'a pu lui prendre que sa joie, et lui a laissé son amour. Ainsi le chrétien qui souffre est moins un homme que Dieu a frappé, qu'un homme à qui Dieu a parlé. (12, p. 580.)

424. — « Un inexorable ennui fait le fond de l'âme humaine. » Ainsi parle Bossuet. On ne se guérit point de ce mal : ce mal est tout simplement la vie, telle que Dieu nous la donne. C'est le poids de la croix intérieure qu'il faut porter en ce bas monde.

Quoi que vous fassiez, n'attendez aucune grâce de la vie; elle ne vous accordera point de répit; elle garde en réserve pour vous les leurres, les mensonges, les espérances trompées, les jours accablants, les nuits douloureuses, tristes suites du péché. Ici ou ailleurs, riche

ou pauvre, aimé ou délaissé, que vous puissiez ou non leur assigner une cause, ces vagues chagrins, ces vagues désirs, ces insurmontables tristesses pourront s'apaiser, disparaître même, mais jamais pour longtemps. En tous lieux, en toute circonstance, vous les verrez renaître, après les avoir vaincus. Ne rêvez donc point de leur échapper jamais, ne cherchez pas même à les fuir; attendez-les, au contraire, de pied ferme et résolûment. Acceptez, des mains de Dieu qui vous la présente, cette croix intérieure. Bienheureux vous serez de la porter. Et c'est là le miracle de Dieu; car quoi que fasse à son tour la vie, elle ne peut rien sur ce bonheur de l'âme chrétienne qui, dans ses accablements et ses calamités, se recueille, se tourne vers Dieu et lui fait une riche offrande de ses pleurs. (38, p. 29.)

425. — Dieu ne permet point qu'il y ait d'état sans croix et sans calvaire. Il punit l'égoïste, le sensuel, l'ambitieux, l'avare; il éprouve le saint qui s'est tout donné à le servir, qui a renoncé à tout pour ne suivre que lui, et renoncé même à son cœur. Soyez béni, ô mon Dieu, pour la punition quand vous voulez punir; soyez béni pour l'épreuve quand vous daignez éprouver. Il faut pour la gloire des bienheureux que la vie soit partout la vie, c'est-à-dire le combat. (37, p. 177.)

426. — A trente ans tout homme a été humilié dans ses délicatesses; à quarante ans, dans ses vanités; à cinquante, dans ses hauteurs; il connaît à soixante ans le néant de ses forces; plus outre, le néant de la vie. (20, p. 492.)

427. — La douleur et la tristesse ne sont point la même chose et ne sont point sœurs. La douleur est un feu purifiant, la tristesse est un souffle énervant; la douleur fortifie, la tristesse amollit; en un mot, la douleur est un remède, la tristesse une volupté. Fuyons la tristesse, aimons la douleur. (20, p. 422.)

428. — C'est par la croix que l'on apprend à connaître Dieu, et plus on connaît Dieu, dit sainte Thérèse, moins on s'alarme des difficultés que rencontrent ses projets. (5, p. 514.)

429. — Le plus beau des priviléges que Dieu puisse accorder aux grands hommes chrétiens, c'est de mourir sur la croix. (6, p. 529.)

430. — Selon la remarque de sainte Thérèse et de tant d'autres saints qui l'ont su et qui s'en sont réjouis, les croix les plus pesantes sont pour les plus aimés. (5, p. 508.)

XXXV. VANITÉS.

431. — Rien, voilà le dernier mot de tout ce qui est de ce monde. La gloire n'est rien, les avantages de la naissance et les prévenances de la fortune ne sont rien, et ce n'est rien que tous les plans dont nous amusons notre esprit. Il n'y a jamais dans l'avenir qu'un tombeau.

Devant quelle tombe, et plus les hommes la font illustre, reste-t-il autre chose à l'homme que d'avoir connu Dieu et de l'avoir servi? (13, p. 311.)

432. — La gloire, dit-on, est la gloire, quoi qu'on en pense. C'est quelque chose d'avoir un nom parmi les hommes, de laisser de soi un souvenir, et de ne pas mourir tout entier. — C'est quelque chose, si l'on veut; mais que vaut ce *quelque chose?* Est-ce une joie vraie en ce monde? Est-ce le bonheur dans l'autre vie? Je demande à la gloire d'être le bonheur. — N'est-ce pas le bonheur que concevoir un ouvrage, l'exécuter, le travailler pour l'amener à sa perfection, vivre avec cette pensée, en espérer des résultats utiles pour les autres et agréables à soi-même? — C'est du travail, ce n'est

pas le bonheur et la gloire. Qu'importe à un auteur qu'on lise sur sa tombe : *Il a fait des livres*, ou : *Il a fait des souliers?* Bossuet, Fénelon, Racine eussent de bon cœur échangé tous leurs ouvrages pour le mérite, la gloire et la récompense de saint Crépin. Ils auraient eu raison : la vraie grandeur est celle que Dieu couronne. (18, p. 312.)

433. — Où vont ces œuvres de l'esprit et de l'art que l'on jette aux admirations de la foule? Je veux qu'elles durent autant que les siècles, toujours brillantes et belles, et toujours applaudies; mais les siècles aussi mourront.

Et sans attendre la fin des siècles, dans un petit nombre d'années, dans un petit nombre de jours, quel plaisir le succès de son ouvrage pourra-t-il procurer à l'artisan qui sera dans le cercueil et que les vers rongeront?

Dieu ne daigne pas entendre les bruits de nos renommées; mais il entend jusqu'au moindre souffle d'orgueil qu'elles excitent en nous. (26, p. 140.)

434. — Qui monte sur le trône pour n'en pas descendre? qui s'y assied le matin avec la certitude d'y être le soir? Personne n'a vécu dans un coin assez obscur, n'a vécu assez peu, n'a pu assez se dérober aux choses de la vie, pour éviter le spectacle de ces vicissitudes qui précipitent et chassent soudain loin de leurs domaines, loin de leurs grandeurs, loin de leur empire, les riches, les forts et les puissants. Et presque personne n'a puisé dans ces leçons solennelles assez de sagesse pour mépriser ces auréoles qu'un souffle fait évanouir. (3, p. 55.)

435. — Que de folies dont nous guérit le temps, quand nous voulons un peu nous prêter à ses merveilleuses cures! Je dis le temps : je ne puis croire qu'un plus grand médecin soit nécessaire pour arracher du cœur d'un homme jusqu'au moindre penchant pour la

parfaite puérilité des jeux du monde. Est-il besoin d'être chrétien pour se dire que dans un moment les bougies seront éteintes, le rideau baissé; que tout ce qu'on pourra voir ne vaut pas une heure d'étude ou de sommeil, et que quitter la comédie avant la fin, c'est la quitter au beau moment? (3, p. 349.)

436. — Passer vite, passer content; c'est ainsi qu'il faudrait savoir vivre, nous attachant aussi peu à la vie et aux choses de la vie que le voyageur au chemin qu'il fait; passant comme il passe, l'esprit et le cœur vers son but, sans laisser même un regret au paysage qui l'a charmé, sans le regarder seulement aussi longtemps qu'il peut le voir. (19, p. 171.)

XXXVI. VOCATION.

437. — Toutes les conditions humaines sont bonnes, telles qu'il plaît à Dieu de les ordonner, et il n'y a dans toutes qu'une manière de bien vivre: c'est de combattre pour Dieu, en nous et autour de nous. Là est la sagesse, là est le bonheur, là est la gloire. Vie chrétienne, vie heureuse; vie chrétienne, vie de combats pour un instant, vie de triomphe et de gloire ici-bas et dans le ciel, maintenant et toujours! (19, p. 4.)

438. — Les destinées sont diverses et la volonté qui nous créa tous pour le même but, ne nous assigne pas à tous les mêmes sentiers. Seulement le souverain Maître donne sa grâce avec les devoirs qu'il impose, et sur ce grand océan du monde, où se croisent tant de voyageurs, il fait souffler le vent pour toutes les voiles, et briller les astres pour tous les nochers. (18, p. 57.)

439. — Dans un jardin, au printemps, vous voyez les plantes bourgeonner et quelques-unes qui commencent à fleurir. Elles fleuriront, elles auront des

parfums, elles donneront des fruits chacune à son heure. Pour cela il leur faut seulement ce que le ciel leur distribue de soleil et d'air. Elles ne changent point de place : Dieu prend soin de les féconder où elles sont. Elles ne se jalousent pas ; le brin d'herbe a sa beauté comme la fleur et comme le fruit, parce qu'il a aussi son utilité ; car dans la nature, telle chose est utile, parce qu'elle est belle, et la beauté de telle autre consiste dans son utilité.

Pourquoi donc vous plaindre de votre rôle, pourquoi le trouver trop borné, trop humble ? Pourquoi vous inquiéter et vouloir faire tant de choses ? Restez où Dieu vous a mis ; portez les fruits qu'il vous demande. Petit brin d'herbe, le passant vous dédaigne, mais Dieu prend soin de vous faire croître, et son soleil est tout entier pour vous. Et le sage sait bien que dans votre frêle enveloppe se cache un suc précieux. (26, p. 133.)

440. — Le soldat, dit-on, a dans sa giberne le bâton de maréchal de France. Le pauvre selon Dieu garde aussi, au fond de sa besace, la couronne de prince au royaume éternel, et les guerres ne la lui raviront pas. Sa position n'est pas un malheur ; elle est sa fonction, aussi honorable et aussi sainte, mais moins dangereuse que celle du roi. Le roi n'est, comme lui, qu'un serviteur qui devra rendre un jour le même compte au même maître tout-puissant. (36, p. 239.)

SIXIÈME PARTIE

VERTUS ET VICES

Ire SECTION. — VERTUS.

I. PERFECTION.

441. — Un chrétien ne se fait pas en un jour : c'est l'œuvre de toute une vie. (26, p. 7.)

442. — La vie chrétienne consiste toute en deux pratiques, *souffrir et compatir*. (10, p. 200.)

443. — Celui qui convoite le ciel, qui est humble, charitable, et qui se sacrifie obscurément, tantôt aux nécessités du prochain, tantôt au seul amour de Dieu, combattant à l'écart, cachant le bien qu'il fait et se voilant à lui-même les victoires qu'il ne remporte que sur lui, voilà le héros ! Et sa gloire sera brillante quand les autres gloires ne seront plus, ou seront pires que de n'être plus. (37, p. 150.)

444. — Il faut, Seigneur, que vous soyez glorifié dans tous les âges, et jusqu'à la fin des âges vous aurez des martyrs. Le glaive en fera, le libre amour de vos enfants en produira davantage. Les uns seront mis en lambeaux par les ongles de fer, et les autres déchirés

par les tentations : des premiers on broiera les os, des seconds on broiera le cœur. Mais ils auront là-haut l'éternelle palme ; ils auront dès ce monde, ô Jésus, votre amour. (18, p. 251.)

445. — Il n'y a qu'une belle destinée en cette vallée de larmes : c'est d'y passer sans rien voir, sans être vu, dans le travail et la prière, dans la privation, dans l'obéissance et dans la chasteté. (38, p. 126.)

II. CHARITÉ, AMOUR DE DIEU.

446. — « Elle a beaucoup aimé. » Cette parole est de celles qui n'avaient pas encore été prononcées dans le monde, et le monde n'avait rien imaginé qui en approchât ; elle est restée dans le monde plus puissante sur les cœurs que toutes les lumières de la raison, tous les livres de morale et toutes les contraintes de la loi. (1, p. 181.)

447. — Nous sommes ici-bas des serviteurs : le maître ne considère pas l'emploi, mais le zèle. (36, p. 176.)

III. CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

448. — Il est doux d'être sans haine pour qui que ce soit sur la terre, pas même pour les méchants. (25, p. 280.)

449. — C'est peser les hommes à une fausse et inique balance, que de n'y pas mettre le poids des circonstances au milieu desquelles ils ont agi. (12, p. 149.)

450. — Pour bien aimer, il faut être pur. (36, p. 365.)

451. — Lorsque Dieu n'est pas l'ami commun que chacun aime le plus, celui que chacun de deux amis aime le plus, c'est soi-même. (20, p. 419.)

452. — La bienfaisance est une qualité, la charité est une vertu. La bienfaisance donne, la charité aime; la bienfaisance agit volontiers par ambassadeurs, la charité est tendre, ingénieuse, infatigable; l'aspect de la misère ne la décourage pas et l'excite au contraire; elle ne veut pas seulement aider les pauvres, elle veut les servir; elle les voit de ses yeux, les aime de son cœur, les sert de ses mains. (39, p. 265.)

453. — Le baume divin de la charité, Dieu ne le forme que dans les âmes qu'il s'est choisies. La bonté ne suffit pas pour le produire, l'amitié elle-même n'en est pas toujours enrichie : il faut la foi, la prière, la souffrance, plus encore l'amour de la souffrance. (10, p. 200.)

454. — Pour le travail rude de la charité, il ne suffit pas d'avoir des sentiments philanthropiques. Le dévouement demande une base plus solide : il faut l'appuyer sur le crucifix. Il faut que ni les yeux, ni l'âme, ni la pensée ne s'écartent de ce corps flagellé, de ce front couronné d'épines, de ces pieds, de ces mains, de ce sein d'où s'écoule sans cesse le sang qui a racheté le monde, de ce cœur adorable plus déchiré par nos ingratitudes que par le fer des bourreaux. Il faut venir là, se tenir là dans les fatigues, dans les dégoûts, dans les abattements, regarder, adorer, imiter, se dire : « Il l'a fait pour moi, je le ferai pour lui. » Grand Dieu ! Si l'on ne vous aimait, qui donc nous ferait aimer les hommes? (7, p. 453.)

Nos *Petites-Sœurs des pauvres* n'ont-elles pas résolu le problème d'assister le pauvre sans dégoût de la part de celui qui en prend soin, sans humiliation pour l'assisté, sans dépense pour l'État, sans rien imposer

au public que le plaisir de donner? Quelle est donc cette science qui fait de tels prodiges? Eh! mon Dieu, c'est tout simplement la science de Jésus-Christ. Organisez maintenant cette œuvre sur les bases de la science moderne préconisée par les socialistes, tant ceux qui savent l'être que ceux qui croient ne l'être point; supprimez le crucifix, et mettez à sa place le sentimentalisme, la philanthropie, l'attraction, l'État, tout ce que vous rêvez, et vous rêvez tout, pourvu que ce ne soit pas le divin fondateur de la charité; aussitôt il faut demander à l'impôt de faire chichement et de mauvaise grâce ce que la libre charité fait amplement aujourd'hui; au lieu d'assister les pauvres, vous engraissez d'avides employés; au lieu d'avoir des sœurs qui servent les vieillards comme s'ils étaient leurs pères, que dis-je? comme s'ils étaient Dieu même, vous avez des mercenaires qui détestent le pauvre et qui en sont haïs. (7, p. 455.)

455. — Nous avons des sectaires qui prennent la défense des pauvres; ils n'ont d'autre vue que de se faire une armée pour en être les généraux. Les meilleurs d'entre eux sont tout au plus des philanthropes et des utopistes. Les uns ne savent pas ce que c'est que la pauvreté, les autres méprisent les pauvres. On ne les rencontre point dans les hôpitaux, à moins qu'ils n'y touchent des appointements après en avoir chassé les religieuses pour se faire une plus large part. On ne les voit point chez les indigents. Leur apostolat s'exerce à la tribune des clubs et à la table des cabarets politiques; la pauvreté qu'ils ont sous les yeux trinque avec eux, la colère à la bouche, l'arme au poing; elle est née du vice. (18, p. 359.)

456. — (*Un socialiste à un républicain.*) Si le pauvre a conservé quelques serviteurs, quelques amis, c'est parmi les derniers fidèles du Christ. Chez tes amis, à toi, il n'a que de lâches et astucieux flatteurs. Si vous

parlez tant contre la charité, c'est pour échapper à l'obligation d'être charitables. La philanthropie vous engage moins. Vous aimez bien à répandre une aumône avare, par la main des commis, avec l'argent des autres. Crois-tu qu'il m'est plus agréable d'aller faire queue à la porte de tes ignobles mairies, sous l'œil de tes sergents de ville, pour attraper un bon de pain, que d'aller manger ma soupe dans la cour d'un couvent, où je serais reçu avec honnêteté et servi avec respect? Et qui me garantit que vous ne vous lasserez pas de me nourrir. Le droit à l'assistance a perdu toute valeur, quand vous lui avez ôté la sanction du ciel. (8, p. 43.)

457. — Chérir les hommes sans vanité intérieure, sans espérer ni vouloir de récompense terrestre; sans attendre d'eux ni renom ni retour, sans se dire que l'on surpasse en vertu le pauvre et l'ingrat à qui l'on partage sa fortune et son temps. Chérir les hommes comme soi-même, c'est-à-dire leur faire tout le bien que l'on se souhaite, et leur pardonner même les torts qu'on ne se pardonne plus; être secourable aux infortunés, doux et clément aux mauvais; courir dans l'ombre et le silence après les misères à soulager; s'asseoir au chevet déserté du pauvre, porter l'espérance et le repentir dans le cachot du prisonnier; travailler, enseigner, donner, souffrir, et dans la prière du soir, lorsqu'on offre humblement à Dieu ces journées pleines d'œuvres, lui demander encore pardon du bien que l'on n'a pas pu faire et du bien que l'on a mal fait; implorer sa grâce pour mieux faire à l'avenir, se tenir prêt à ses châtiments, se confier en sa miséricorde, se reconnaître indigne de l'amour immense qu'il a pour nous : voilà l'amour tel que les chrétiens le comprennent. (36, p. 130.)

458. — Dieu, qui se sert souvent de notre paresse et de notre vanité pour nourrir les pauvres, peut-il nous savoir gré d'un peu de monnaie jetée à l'indigent afin

d'écarter sa vue et sa prière. Autant vaudrait dire que c'est une vertu de prendre une voiture pour s'épargner le mauvais chemin.

Et ces riches qui achètent à prix d'argent un renom de charité, sans songer le moins du monde à ranimer la charité dans leur âme, ils peuvent s'attirer le sourire des quêteuses, mais que leur doit le bon Dieu? Trop heureux si cette générosité ne s'appelle pas hypocrisie dans le ciel. (18, p. 138.)

459. — A la mort, nul n'emporte que ce qu'il a donné. Donner, voilà l'œuvre qui nous suit. N'apportant et n'acquérant ici-bas rien qui ne nous soit donné de Dieu, nous devons, pour nous conformer à lui, donner aussi, donner sans cesse. Dans l'intention du Créateur, tout homme est un trésor qui doit libéralement s'ouvrir à la foule des misères dont il est entouré. (19, p. 329.)

460. — La vertu de charité, si belle encore dans les grandes familles, est le plus fort pilier de l'ordre social. C'est la dîme payée volontairement aux pauvres de Jésus-Christ; elle sauve le reste. (18, p. 476.)

461. — Le riche et le pauvre, depuis longtemps devenus ennemis, se sont livré bataille. Comment finira le combat? Par l'abolition de la pauvreté? Non! Par l'abolition de la richesse? Pas davantage! Pour changer de main et pour être diminuée dans celles qui la possèderont, la richesse ne sera pas abolie. Le combat finira par le retour de la richesse aux devoirs que Dieu lui impose. (18, p. 365.)

462. — Le pauvre est un frère, et un frère malheureux. Si nous passons sans le voir et le secourir, nous entendrons la voix du Père de famille : Qu'as-tu fait pour ton frère? — « Ce frère est peut-être un paresseux; il ne faut pas encourager le vice. » — Et savons-nous

s'il est paresseux? D'ailleurs sa paresse est aussi une infirmité; puisque nous n'avons pas le temps de la guérir, empêchons qu'elle le fasse mourir de faim. Ce faible secours n'ôtera rien à ceux qui travaillent.

Prions Dieu d'ajouter à notre aumône l'efficacité d'une bonne parole, et de convertir ce pauvre s'il est pécheur. Mais à quoi bon tant de discours, quand nous savons que le pauvre est l'image de Notre-Seigneur?

Les insensés qui repoussent les pauvres disent qu'ils sont désagréables et horribles à voir. Dès que l'on pense à Notre-Seigneur, on a d'autres yeux, et les pauvres sont très-beaux.

Les pauvres sont le spectacle le plus salutaire, puisqu'ils nous parlent de Dieu; il n'y a pas de plus belles fleurs, puisqu'ils nous peignent l'humilité; ni d'arbres plus riches, puisqu'ils nous offrent les fruits de la vie éternelle. (19, p. 70.)

463. — Un bon avis est plus précieux qu'une pièce d'or; une parole tendre, une larme, une prière est plus précieuse qu'un bon avis. L'aumône vraie, l'aumône féconde est celle du cœur, et chacun la peut faire. (18, p. 357-358-359.)

Donnez aux pauvres, mais surtout *évangélisez-les*. Vous aurez plus fait pour celui à qui vous apprendrez une prière, que si vous aviez assuré sa fortune. (18, p. 361)

464. — En donnant au pauvre une fortune, vous ne le délivrerez ni de l'effroi de la perdre, ni du souci de l'accroître, ni du péril d'en mal user; vous ne lui donnerez qu'un bonheur semblable à celui de tant d'autres à qui rien ne manque et qui se plaignent sans cesse. Apprenez-lui la prière : vous allumez dans son cœur la vive joie de l'espérance, vous l'entourez du bouclier de la résignation, vous le préservez du péché et de tous les maux qui suivent le péché; vous le délivrez de l'envie, ce monstre qui ne voit au monde que

ce qu'il n'a pas; vous l'investissez enfin d'une force qui agit sur Dieu même; vous le conduisez dans le champ du père de famille, là où tout homme trouve à glaner et à moissonner. (18, p. 362.)

IV. CONFIANCE.

465. — *Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice*, peut-être ensuite vous donnera-t-il la richesse. Mais qu'il vous la donne ou vous la refuse, certainement vous ne la désirerez pas et vous n'y tiendrez pas. Lorsque tous les jours, avec une foi pleine et un cœur soumis, on demande à Dieu *le pain quotidien;* lorsqu'on dit sincèrement : que votre volonté soit faite! la vie est assez assurée, l'homme est assez en repos de ce côté-là. Le sublime *Pater* des catholiques est fait pour tous les hommes, pour le riche comme pour le pauvre. En nous l'enseignant, Dieu a voulu nous apprendre à toujours compter sur lui, à ne jamais compter que sur lui. Mes champs sont vastes, mes greniers sont pleins: qu'est-ce que tout cela? Dieu n'a-t-il point à ses ordres, pour tout détruire, les vents et les feux du ciel? Ne peut-il pas en un clin d'œil dépeupler mes étables comme celles de Job, qui fut plus riche que moi, et de mes champs couverts de moissons faire des abîmes? Non! mon pain n'est pas là! Il est, comme celui du pauvre paysan, dans ma prière de chaque jour. (36, p. 262.)

466. — Rien n'est simple, facile et sûr pour le bonheur de l'âme, comme d'accepter en esprit de foi et d'amour la condition que Dieu nous assigne et les événements qui nous viennent de lui.

Et puis demain, ce demain dont nous concevons tant de folles inquiétudes, demain n'est pas à nous, ni à personne sur la terre : il est à Dieu, c'est-à-dire au plus

tendre, au plus compatissant des pères. Qu'arrivera-t-il demain? Il arrivera premièrement que l'épreuve d'aujourd'hui sera déjà passée pour nous, et convertie dans le ciel en récompense brillante; il arrivera que Dieu saura la continuer, s'il juge bon que nous la portions encore, ou qu'il la ménagera s'il nous trouve trop affaiblis, ou qu'il la supprimera tout à fait, soit par les consolations de la terre, soit par celles de l'éternité. Chaque jour d'épreuve efface un grand nombre de fautes anciennes; chaque jour d'épreuve rapproche du jour éternel, de ce dernier lendemain qui n'en aura plus d'autre et qui ne fera de la vie la plus longue et la plus tourmentée que comme un de ces moments rapides où quelque léger nuage passe entre nous et le soleil. (38, p. 266.)

467. — L'âme chrétienne défie toutes les vicissitudes de la vie. Elle les défie! Cela ne veut pas dire qu'elle n'en souffrira point, mais qu'elle n'en sera ni écrasée ni désespérée. (18, p. 370.)

468. — Il est plus impossible aux saints que toute chose en ce monde de se décourager dans le service de Dieu. (40, p. 13.)

469. — Pierre a fatigué toute la nuit, et n'a rien pris; mais, sur la parole du Maître, il jette le filet de l'Évangile, l'ample et doux réseau formé de lumière et de charité, qui ne blesse point ceux qu'il prend, et qui, de l'abîme où ils étaient agités, les fait monter vers le ciel.

Le filet se remplit jusqu'à rompre; ainsi ceux qui, sur la parole du Maître, jetteront le filet de la doctrine, assembleront la multitude des nations. (1, p 135.)

470. — On nous dit qu'il ne faut pas tenter la Providence. Au contraire, il faut la tenter, et ne pas craindre de porter à Dieu un confiant défi; il faut,

comme saint Pierre, s'avancer sur les flots, lorsqu'il nous appelle, dût notre foi s'alarmer à moitié chemin. Quand Dieu donne un ordre, notre faiblesse ne nous regarde plus; c'est, qu'on nous passe l'expression, l'affaire de la Providence. Notre affaire, à nous, est d'obéir. (8, 423.)

471. — Le père de famille n'a pas de motifs sérieux de renoncer plus difficilement qu'un autre à la paix, à la vie. Il n'a aucune assurance de rester en ce monde pour protéger ses enfants, ni, le quittant, de les laisser à l'abri du besoin. Vie et prospérité, tout est toujours dans la main de Dieu, rien n'est jamais dans la main des hommes.

Ce que nous laissons n'était pas à nous et reste à lui. Qu'un décret politique nous tue, ou qu'une fièvre nous emporte, cela revient au même. Et nos veuves ne seront pas les seules, ni nos orphelins les premiers qu'on aura vus sur la terre.

Nous savons qu'il y a un Protecteur de la veuve et de l'orphelin. Jusqu'ici il s'est assez bien acquitté de son patronage ; nous pouvons mourir en paix. Je dis plus, si nous mourons pour la justice et la vérité, notre sacrifice aura sa récompense. Nos enfants s'en trouveront mieux que de tous nos soins et de toutes nos épargnes. (20, p. 84.)

472. — Nous faisons peu de cas de l'habileté humaine. Insensé celui qui se flatte d'accomplir le bien sans un secours miraculeux et continuel. Mais celui-là serait un autre insensé qui, désespérant d'obtenir secours, dépenserait sa vie dans une lâche inaction, et, pour ne pas faire mal, voudrait s'abstenir toujours : il commettrait le crime du serviteur qui enfouit son talent. (5, p. 72.)

473. — La charité n'a jamais manqué aux appels qu'on lui adresse en faveur de ceux qui manquent de

lumière et de ceux qui manquent de pain. Les hommes qui, pour faire le bien, se confient aux ressources de la Providence, ont toujours la joie de les trouver inépuisables; elle leur permet de mépriser les règles de la prudence et de s'avancer bien au delà du possible. Des dons inattendus, inespérés, semblent tomber du ciel, et les plus larges sont faits par des mains qui restent inconnues. Si l'on voulait écrire l'histoire des œuvres de charité, ce serait une histoire pleine de miracles. (15, p. 586.)

474. — Une âme sainte ne connaît pas d'obstacles aux desseins qu'elle conçoit pour le salut des hommes et pour la gloire de Dieu. Tout ce qu'elle souffre est pour elle un encouragement. Ces écroulements soudains qui nous cassent les bras, qui nous écrasent, ces abandons plus désastreux qui nous laissent tout seuls en face de notre fortune ruinée, le saint ne s'en émeut pas, ou, ce qui est plus beau, n'y succombe pas.

Le saint résiste à l'abandon de Dieu lui-même. Dieu se retire, on le croit du moins. Il ne donne plus en quelque sorte aucun signe de vie à son serviteur qui l'implore. Parfois la désolation intérieure s'ajoute à cette complète privation de moyens humains. Partout dans la vie des saints on voit de ces rencontres effrayantes. Le saint ne s'y trompe pas. Son Dieu le connaît; il connaît son Dieu. Il sait que tout ce qui est juste et bon, tout ce qui tend au salut des hommes est appuyé de lui. Il attend, mais en attendant il persévère. Il n'a pas le droit de douter de Dieu; son devoir est d'espérer contre l'espérance. Il se dit que si Dieu repousse son dessein, c'est que le moment n'est pas venu; c'est qu'il y a dans ce dessein, tel qu'il l'a conçu, quelque chose de défectueux qu'il ne voit pas encore, et que Dieu lui révèlera. Enfin, le moment arrive, Dieu se prononce, et ce qui n'était qu'un rêve aux yeux des sages du monde est réalisé, est plus grand, va plus loin que le rêve lui-même. Les ouvriers accourent à l'œuvre méprisée et

folle; des dévouements sublimes s'y engagent. Il y a une main nouvelle dans le monde; elle y fait des œuvres nouvelles. (12, p. 485.)

475. — Ne désespérons absolument d'aucun homme en ce monde. Le rayon qui illumina saint Paul est toujours aux ordres de Dieu, comme la flèche qui perça le cœur de Julien. (12, p. 25.)

476. — Quelquefois l'on se croit si coupable, que l'on se juge indigne de miséricorde : c'est une ruse de l'enfer tremblant de voir sa proie échapper. Ce découragement, qui se colore de repentir et de justice, fut, plus encore que la trahison, le crime de Judas. C'était un crime de ne pas craindre, c'en serait un de désespérer. Durant la nuit de Bethléhem, les anges chantaient : « Gloire à Dieu dans le ciel, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Remarquez bien : Non pas paix seulement aux justes, aux purs, aux intacts; mais paix aux hommes de bonne volonté, à tous ceux qui voudront sincèrement sortir de l'erreur et des fanges de la chair. (36, p. 182.)

477. — Je ne serais pas étonné si beaucoup d'âmes qui jouissent de la présence de Dieu n'avaient eu d'autre mérite que de ne pas désespérer de sa miséricorde. (18, p. 463.)

478. — Je suis seul, isolé : qui pense à moi dans le monde? Qui? Dieu, la sainte Vierge, les anges, les saints, tout le ciel, et toujours! (26, p. 137.)

V. FOI.

479. — L'âme est faite pour croire, comme l'œil est fait pour voir, et la main pour toucher : c'est sa nature,

c'est son essence. L'homme n'y peut rien changer : il peut avilir, abaisser, détourner cette faculté divine du cours naturel qui l'entraîne à Dieu ; mais il ne peut l'étouffer. Celui qui se vante d'être incrédule ment, il n'est qu'imbécile et fou. Nier, ce n'est pas ne rien croire, c'est au contraire professer la plus difficile, la plus impossible des croyances : c'est *croire à rien*. (27, p. 157.)

480. — La raison est comme le vin de l'intelligence humaine. Il y a une mesure où elle fortifie ; passé cette mesure, elle tue. Il n'en est pas ainsi de la foi ; l'excès n'en est pas à craindre. L'excès de la foi, c'est la juste mesure de la raison, puisque c'est la complète obéissance aux ordres de la Sagesse même, aux ordres de Dieu. (26, p. 16.)

481. — Il paraît impossible de croire sans avoir raisonné, et c'est encore par un raisonnement que la raison s'incline, s'abaisse, s'annule s'il le faut devant la foi. Elle s'est convaincue de son impuissance par une suite d'opérations très-logiques et de combats très-ardus, et elle se soumet parce que la résistance formelle aux propositions de foi, ou seulement le doute, serait plus déraisonnable que cette soumission. La vérité de foi ne peut pas être démontrée mathématiquement ; la folie du doute l'est avec la dernière évidence, et encore plus celle de la négation. L'usage de la raison, remarque Mgr de Poitiers, se trouve donc nécessairement à la base de l'acte de foi.

Mais pour nier que faut-il, et en quoi la raison y est-elle nécessaire ? On peut toujours nier, et tout le monde le peut. Il suffit de l'ignorance naturelle, ou de la passion et de l'orgueil, qui sont une ignorance acquise. On ferme les yeux, on se jette dans l'abîme. Rien de plus simple. Il ne manque pas de gens qui prennent ce parti avec éclat, trompés par quelques applaudissements misérables. Les vrais philosophes admirent et plaignent leur naïveté. (14, p. 384.)

482. — On ne comprend ni la vie ni la mort, on ne se comprend pas soi-même, et l'on voudrait pénétrer clairement tous les secrets du ciel et de Dieu. (25, p. 255.)

483. — La raison qui obéit raisonne mieux que la raison qui raisonne. (19, p. 110.)

484. — La clémente sagesse de Jésus n'a laissé à la merci des sophistes ni les ressources de la raison, ni les bases de la foi. Elle a prévu les défaillances de l'esprit de l'homme, et leur a préparé un secours toujours victorieux. Il ne faut pas ramasser tant de langues mortes, tant d'histoire, tant de physique et de philosophie pour connaître avec certitude Celui qui est venu sauver les petits et les ignorants. Le pain de vie est facile à trouver comme le pain matériel, aux mêmes conditions. Un simple fidèle, un homme du monde, pourvu qu'il ait étudié quelques livres et écouté quelques instructions, peut rendre compte de sa foi bien mieux que les « savants » prétendus incrédules ne sont en état de rendre compte de leur incrédulité. (1, p. 6.)

485. — Jésus maintenant n'est plus caché ni déguisé. Il a passé dans l'infirmité, il demeure dans la gloire. Mais depuis dix-neuf siècles, ce soleil toujours plus brillant rencontre des aveuglements toujours plus obstinés. Tel est le mystère de la liberté humaine : en présence de l'évidence, elle conserve le mérite de croire, elle a le formidable pouvoir de nier.

Si, n'ayant pas juré de nous affermir dans les ténèbres, nous n'avons pas davantage le dessein d'en sortir, demandons le secours de la grâce. Notre raison est sujette à des troubles que l'intelligence ne peut ni formuler, ni deviner, ni atteindre. La prière obtient la grâce, la grâce apporte la clarté. Prononçons les paroles puissantes que l'Esprit-Saint nous a suggérées pour nous vaincre nous-mêmes et pour vaincre Dieu, comme

la mère suggère à l'enfant coupable le mot que le père exige avant de faire grâce à tant d'ignorance et d'indocilité. Ne nous entêtons pas contre la miséricorde, ne refusons pas le salut. Nous pouvons toujours dire : « Seigneur, faites que je voie ! » Nous croyons toujours assez et toujours assez peu pour avoir sujet de répéter cette autre parole adressée à Jésus : « Je crois, Seigneur ; aidez mon incrédulité. » (1, p. 74.)

486. — Lorsqu'un incrédule qui dit vouloir ne plus l'être demande le moyen de parvenir à la foi, nous lui répondons souvent : « Dieu ne se révèle qu'aux humbles ; priez, prenez de l'eau bénite, faites dire des messes. » Et comme nous doutons qu'il consente à faire dire des messes, nous en faisons dire pour lui. Nous osons plus, nous lui proposons de porter la médaille miraculeuse, une petite pièce de métal sur laquelle est l'image de la sainte Vierge. Nous avons plus de confiance en cette eau bénite, en cette messe, en cette médaille, qu'en tous nos raisonnements ; non pas de nos raisonnements à nous, mais de ceux que nous empruntons à Fénelon, à Bossuet, aux Pères de l'Église, aux plus fiers et aux plus raisonnables génies qui aient lui dans l'humanité.

L'expérience prouve que nous faisons bien de conseiller ces pratiques. Pourquoi ? Parce que, au moyen de la pratique, le néophyte fait un acte d'humilité. Ce n'est plus notre zèle tout seul, c'est lui-même alors qui agit pour son salut. Il remporte librement un premier triomphe sur son orgueilleuse raison ; et Dieu, qui nous connaît trop pour nous demander beaucoup, se contente de ce peu. Il fléchit cet obstiné, il amollit ce cœur de bronze ; par un miracle aussi grand que tous ceux de l'Évangile, le raisonnement y pénètre, le jour se fait. Voilà comment on se convertit. Certes, je n'userais pas d'une autre recette envers M. Cousin lui-même, malgré la répugnance qu'un homme de tant d'esprit doit éprouver à la seule pensée de s'abaisser. S'il voulait devenir

bon catholique, je lui dirais : Laissons vos systèmes, qui sont trop savants pour moi, et quelquefois même pour vous; allons prier la sainte Vierge, faisons dire des messes, récitons le chapelet, demandons la foi sans cesse et le plus humblement possible : c'est là ce qu'il faut faire. (5, p. 371.)

487. — Au Colisée! Il passa un petit bourgeois de Rome, de ceux qui ont une boutique et qui font leurs affaires; il ôta son chapeau et fit le signe de la croix; la foi est vivante. — Un bourgeois plus riche : il se contenta de saluer; la foi n'est pas morte. — Un orfévre du *Corso* : ni signe de croix, ni salut. Je m'y attendais; car celui-ci parle plusieurs langues. — Une bande d'Anglais avec leurs Anglaises : ils ne virent ni la croix, ni le monument, ni nulle chose; ils lurent l'article du Colisée, donnèrent un coup de crayon sur la page, cueillirent un brin d'herbe, et s'en allèrent mornes comme ils étaient venus. — Un homme de la campagne : il se découvrit et baisa la croix. — Une femme du peuple et ses deux petites filles : elles fléchirent le genou et baisèrent la croix. (22, p. 169.)

488. — La foi ne nous laisse toute notre valeur qu'autant que nous lui donnons toute son action. (10, p. 11.)

489. — Je suis l'enfant humble et soumis de la sainte Église. Je crois ce qu'elle croit, comme elle le croit. Je désavoue, condamne et réprouve tout ce qui dans mes paroles peut n'être pas rigoureusement conforme à ses divins enseignements. Je corrigerai avec joie tout ce qu'elle m'ordonnera de corriger. Je ferai avec joie et amour toutes les rétractations qu'elle me dictera. *J'ai parlé, parce que j'ai cru;* il me sera tout aussi facile et plus doux de me taire, parce que je crois. (16, p. xxxv.)

490. — Après vingt ans j'ai pu expérimenter la dou-

ceur et la facilité de l'entière soumission ; l'obéissance ne demande rien de trop à la fierté humaine. La foi catholique n'est pas une loi d'asservissement. Précisément parce qu'elle enchaîne la passion, la foi affranchit l'esprit. (20, p. 454.)

491. — Je vois plus loin que vous; je vois *demain*, que vous ne voyez pas. Je vois aussi plus près que vous. Vos yeux, toujours à cent pas devant vous, ne regardent point ce qui vous entoure. (20, p. 362.)

492. — A présent il me semble que je vogue à pleines voiles dans la lumière, et je m'y sens bien. Tout s'est ouvert à mon esprit. Je connais ma route, et je sais ce que je verrai quand j'aurai atteint les limites de l'horizon. Les hommes sont vraiment mes frères; je les aime et je les plains; et il ne me viendrait jamais à la pensée d'en accuser un seul, si je n'espérais par là servir tous les autres et le servir lui-même. Les objets ont d'autres couleurs : ce qui était morne devient animé; là où je voyais le caprice du hasard, je vois un clair témoin de l'existence et de la puissance de Dieu; il y a dans la nature une voix que j'entends; je vois se dissiper en vaine fumée les plus ardus problèmes de mon ancienne ignorance. (3, p. 22.)

493. — Le grain de sénevé, cette petite graine qui devient un grand arbre, c'est l'Église, c'est Jésus-Christ lui-même, c'est la foi dans le cœur du fidèle. L'homme qui reçoit la foi a en lui quelque chose de plus grand que l'humanité. Il peut s'être auparavant rempli de toutes les sciences et de toutes les erreurs, s'être voué à toutes les ambitions, s'être abandonné à toutes les séductions; il peut avoir soumis son âme à toutes les lâchetés et porté le pli profond de toutes les tyrannies; la foi grandit en lui par-dessus toutes les sciences et toutes les erreurs, elle l'arme contre toutes les séductions, le délivre de tous les jougs; il est plus

fort que le monde, plus fort que lui-même. L'arbre aux vastes rameaux se développe dans la pensée aride; où régnait la mort, on voit naître des fruits abondants. (1, p. 208.)

494. — Hélas! c'est un si profond et si vaste abîme, c'est un si noir dédale que le cœur de l'homme quand la foi ne l'éclaire pas. Il garde tant d'erreurs, qu'on ne peut les compter toutes. Il renferme tant de levains impurs et tant de desseins mauvais, jusqu'au moment où la pénitence y submerge les choses du monde pour faire place à Dieu, qu'on s'épouvante à le regarder, et que c'est un spectacle qui donne le vertige. (36, p. 7.)

495. — Il y a nombre de personnes qui n'ont point de foi du tout, et il y a beaucoup de degrés dans la foi de celles qui en ont. Les unes, soumises au respect humain, aiment Dieu, mais se cachent de l'aimer; les autres le servent par un principe de crainte; elles font péniblement ce qu'elles ne peuvent se dispenser de faire, rien de plus; moyennant ces observances, elles se tiennent assurées de leur salut.

En somme les chrétiens ne sont pas rares; mais les chrétiens pieux sont rares, et ceux qui sont pieux avec intelligence sont très-rares.

Par piété intelligente on entend cette ferme et haute piété qui résulte d'un plein attachement du cœur et de l'esprit à tous les dogmes et à toutes les doctrines de l'Église; qui jamais ne recule devant le respect humain, ni devant l'obéissance; enfin cette piété qui devient la principale et presque la seule affaire de la vie. (38, p. 40.)

496. — Quand vous êtes troublé par des doutes, ne vous arrêtez point à controverser seul à seul avec vous-même. Si vous n'avez point auprès de vous une personne sensée qui puisse vous démontrer la légèreté d'une objection, le peu de fondement d'un doute, soyez

cependant convaincu que l'objection est légère, que le doute est peu fondé, car il n'y a rien dans le monde qui puisse fournir la matière d'un argument considérable contre la foi, qui est la vérité. Chassez donc cette mauvaise pensée, et demeurez tranquille jusqu'au moment où il vous sera donné de la vaincre, ou par la grâce de Dieu, ou par le secours d'une personne plus instruite que vous. (37, p. 203.)

VI. GÉNÉROSITÉ.

497. — Dans la vie chrétienne, c'est remporter la victoire que de commencer le combat; mais il faut le soutenir jusqu'au bout, jusqu'à la mort. (18, p. 369.)

498. — Sérieusement il est insensé de n'être pas chrétien. Cela est insensé et même ridicule. Il faut mettre résolûment sous les pieds tout ce qui empêche d'arriver à ce perfectionnement. Nous faisons au bon bon Dieu des *mamours* qu'il n'aime pas et dont il ne tient nul compte quand nous en restons là. Le bon Dieu n'est pas un petit père; il ne pardonne pas tout à l'enfant qui se prétend faible et malade pour se dispenser d'agir. Plus de langueurs, plus de défaillances : laissons tout cela pour prendre gaillardement le fardeau, et levons un regard content vers Dieu, qui veut bien nous appeler au travail. (18, p. 460.)

499. — Je demandai à un officier de me définir le courage. « Le courage, me dit-il, c'est la force, c'est l'ambition, c'est la colère, c'est la brutalité, c'est l'eau-de-vie, c'est la vanité, c'est le délire, c'est la peur, c'est même le courage. — Un homme, poursuivis-je, qui n'affronterait pas le danger par goût naturel, mais qui ne le fuirait pas, parce qu'il aurait la confiance que Dieu saura bien le défendre, et qui n'aurait besoin

d'ailleurs ni de vanité, ni d'ambition, ni de colère, ni d'eau-de-vie, le jugeriez-vous courageux? — Oui. — Et si cet homme, qui se contentait de ne pas fuir le danger, venait à le chercher par obéissance et pour remplir son devoir? — Très-courageux. — Et si, son devoir étant rempli, cet homme savait se consoler dans la défaite, supporter paisiblement son affront, son malheur, dire que Dieu l'a voulu ainsi et que Dieu est juste, et par conséquent bénir Dieu? — Courage de premier choix, courage admirable, vrai courage! — Connaissez-vous beaucoup d'hommes qui aient ce courage-là? — Franchement, non. — Eh bien! sur dix chrétiens, hommes ou femmes, vous en trouverez au moins neuf capables de faire preuve de cette dernière espèce de courage; mais il faut choisir parmi ceux qui sont exacts à dire leurs patenôtres. » (3, p. 24.)

500. — Le Christ instruit son Église à ne pas craindre. Ces ennemis diront ce qu'ils voudront, ils feront ce qu'ils voudront; toi, parle, agis, accomplis l'œuvre de ma charité. En dépit de leurs menaces, répands la vérité, répands le jour. Et, s'il faut que tu luises du haut d'un gibet pour que ces victimes du démon lèvent enfin la tête, fais comme j'ai fait, va mourir! (1, p. 284.)

VII. HUMILITÉ.

501. — Aussitôt né, le Roi demande son peuple. Un ange du ciel invite les bergers à aller à la crèche. Ils sont les premiers appelés, parce que le Seigneur est venu « à cause de la souffrance des pauvres et des gémissements des misérables, » et parce qu'ils sont simples. Platon raillait les sages qui se faisaient entendre des gens de peu; mais « le Seigneur aime l'entretien des simples. »

L'ange leur dit : « Il vous est né en ce jour un Sau-

veur. » *Vobis*, à vous, pour vous! « Vous le trouverez, enfant, dans une crèche. » Ils viennent, ils contemplent sa glorieuse infirmité. Certes, ni lui ni les siens n'ont entrepris de tromper le monde! Mais ces bergers, ce menu peuple n'ont rien lu qui les aveugle. Ils adorent, et ils s'en retournent glorifiant Dieu. Paix aux hommes de bonne volonté! (1, p. 104.)

502. — Le Christ de l'âme sera jusqu'à la consommation des siècles le Christ qui parlait aux simples et qui aimait les humbles; qui confondait les superbes; qui voyait le Publicain justifié dans ses soupirs, et le Pharisien réprouvé dans sa prière; qui disait aux malades : Votre foi vous a guéris! et aux pécheurs : Votre foi vous a sauvés! et aux docteurs : Soyez des enfants! Jusqu'à la consommation des siècles aussi, le Christ de l'âme sera le Christ de la pauvreté, des larmes, des mépris; le Christ entouré d'ignorants, le Christ bafoué, flagellé, renié; le Christ du prétoire, du Calvaire et de la croix. Regardez-le bien, voilà le Christ, il n'y en aura pas d'autre. *Christus meus*, s'écriait Tertullien; c'est le cri de l'âme humaine, à jamais. Quoi que dise l'esprit, l'âme ne s'y trompera pas. Ce cadavre livide et lacéré sur ce bois infâme a été le spectacle le plus beau que la terre et le ciel aient offert aux regards de Dieu. Il sera l'amour de l'âme humaine aussi longtemps que l'âme humaine pourra produire une flamme d'amour. (10, p. 429.)

503. — Par-dessus tout, souvenons-nous que nous avons la parole de Dieu. Même dans l'ordre naturel, à plus forte raison dans l'ordre surnaturel, il n'est point de vérité qui ne demeure, par quelque point, insaisissable à notre courte intelligence. La vue se trouble lorsque l'œil se fixe trop assidument sur un objet, et nous ne voyons plus même ce que nous pourrions voir, quand nous voulons trop voir. Que la raison nous serve pour chercher Dieu, à la bonne heure; mais c'est avec

un organe supérieur qu'il faut le contempler. C'est pourquoi, ayant aidé notre raison par l'évidence des miracles, Dieu nous a fait les dons incomparables de la foi et de l'amour, afin que nous le connaissions et le goûtions véritablement. Il remettra beaucoup à notre faiblesse; sa miséricorde même ne peut rien remettre à notre orgueil. Il ne nous reprochera jamais de n'avoir pas parfaitement compris *comment* il fait ses œuvres de Dieu; mais il sera justement terrible à ceux qui auront rejeté sa parole pour s'être targués de comprendre comment ses œuvres ne seraient pas de Dieu. (1, p. 342.)

504. — Il y a quelque chose de bien précieux dans ces affaiblissements qui nous contraignent enfin de nous appuyer sur la prière et qui nous démontrent physiquement ce que notre raison nous a si longtemps, si clairement et si vainement prouvé, que nous ne sommes rien, et que Dieu est tout. Pareil bâton dans la main vaut pour le moins deux jambes. (18, p. 476.)

505. — Supprimez toutes les peines de l'ambition, toutes les tortures de l'envie, toutes les angoisses de l'orgueil, toutes les langueurs de la satiété, vous aurez une idée des bénédictions et des joies que Dieu verse sur les humbles et les petits. (19, p. 512.)

506. — L'on voit quelquefois dans les grandeurs des sages qui ne les ont pas souhaitées; c'est une merveille. Il en est une plus rare : c'est d'y vivre sans orgueil et d'en sortir sans regret. Les saints le savent faire; j'ignore comment y réussissent les sages. (3, p. 55.)

VIII. JUSTICE.

507. — La justice n'opprime pas le droit, elle le pro-

tége; elle ne blesse pas la conscience, elle la soulage. Ce sentiment de la justice dans l'âme humaine est un des traits de la ressemblance de Dieu. C'est par là que les sociétés se soutiennent et se sauvent. Le christianisme ne s'est pas maintenu dans le monde seulement parce qu'il est une religion d'amour, mais parce qu'il est aussi une religion de justice; et c'est parce qu'il est une religion de justice qu'il est une religion d'amour. (14, p. 82.)

508. — « Jésus descendit avec Marie et Joseph, et il leur était soumis. » C'est une des paroles qui soutiennent l'autorité humaine. Soumis à l'autorité paternelle, soumis dans les plus humbles travaux, soumis trente ans! (1, p. 110.)

509. — Pour servir dignement un Dieu parfait, il ne faut que lui obéir. (36, p. 369.)

510. — Joseph est averti en songe qu'Hérode cherche l'enfant pour le faire mourir. Il ne demande pas pourquoi cet enfant merveilleux, à qui de si grandes destinées sont promises, doit fuir pour échapper à la mort. L'Évangile est une leçon d'obéissance. Marie est mère par obéissance; Jésus est né pour être obéissant jusqu'à la croix; Joseph obéit. Rien n'indique qu'il ait connu le mystère de cette fuite; obéir, c'est savoir. Il se lève aussitôt. Il demeure soumis, et ne se plaint pas.

511. — *Perinde ac cadaver!* Celui qui a prononcé cette parole savait ce qu'il disait, et il importe peu que les gens de littérature s'amusent de ce qu'ils ne peuvent comprendre. Nous rirons d'eux à notre tour, s'ils pensent que leurs moqueries vont nous faire abandonner une maxime qui est la recette avec quoi se font les saints depuis dix-huit cents ans. (5, p. 509.)

XI. PATIENCE.

512. — Dieu ne veut dans son royaume que des cœurs éprouvés. (19, p. 159.)

513. — Les souffrances, les désastres sont le pain quotidien de la vie : il faut en remercier Dieu, qui met tant de biens sur la terre pour que nous y puissions vivre, et qui mêle à ces biens tant d'inséparables maux pour nous apprendre à n'attacher notre cœur qu'aux biens éternels.

Le chrétien dans l'épreuve goûte la sainte joie du voyageur qui revient vers la patrie. Battu de la mer menaçante, il sait que cette tempête qui soulève les ondes et qui emporte, à chaque effort, quelque chose du navire, ne fait pourtant que le pousser plus vite au port. (18, p. 371.)

514. — Saint Paul a écrit : *Quand je succombe, c'est alors que suis fort... Je peux tout en Celui qui me fortifie.* Mais chaque homme a besoin d'apprendre cela; chaque homme doit récolter la vérité, pain de l'âme, comme le grain, pain du corps, à la sueur de son front. (19, p. 152.)

515. — Dans ses douleurs pleines d'espérance, pleines de joie et d'amour, le chrétien est comme une statue intelligente qui, sous le fer et le marteau du sculpteur divin, a, par-dessus le sentiment de la douleur, l'inénarrable conscience du travail qu'elle subit, voit à chaque coup apparaître en elle une nouvelle beauté, une ressemblance de plus au modèle sublime qu'elle doit reproduire, et la vie gagner partout la pierre morte, et son Créateur, qu'elle aime, l'aimer davantage lui-même à mesure qu'il la rend plus digne du lieu d'honneur où, vivante et glorieuse et parfaite comme il est parfait, il

veut la placer sous l'éternité de ses regards. (18, p. 148.)

516. — Vous désirez d'aimer la croix, et vous avez raison; car vos chagrins viennent de ce que vous ne l'aimez pas. Mais comment aimerez-vous la croix? En l'acceptant, en la portant telle que Dieu vous la présente. Dites-vous d'abord que Dieu est bon, et qu'il vous aime. Songez ensuite que, si vous connaissez le poids et la douleur qu'il vous envoie, vous ne savez pas tout ce qu'il vous épargne. Pourquoi s'alarmer? qui sait ce qui arrivera demain? Il y a de quoi trembler lorsque l'on est heureux, parce que le bonheur est à la veille de finir. Lorsque l'on souffre, il n'y a lieu que d'espérer, parce que tout finit.

Et que nous reste-t-il du bonheur, quand nous l'avons goûté? des regrets souvent, presque toujours un péché d'ingratitude envers Dieu. Mais de l'affliction supportée chrétiennement, il nous reste dans la vie un doux sentiment de repos, et dans l'éternité un mérite immense. (18, p. 263.)

517. — (*Une jeune infirme*) : Je sais que Dieu est bon. Alors il faut croire, et je crois qu'il a tout arrangé pour le mieux. Si je n'en connais pas toutes les raisons, si parfois, sous le poids de l'épreuve, je vois moins clairement pourquoi il n'a point voulu que je fusse bien portante, je suis persuadée que son conseil ne vient pas d'une pensée de colère contre moi, mais bien d'une pensée de miséricorde et d'amour. (38, p. 261.)

518. — Le présent vous mécontente, et vous regrettez le passé!... Ne vous plaignez pas. La plainte est un doute, un manque de foi.

Vous ne goûtez pas tout le bonheur possible? N'y a-t-il donc qu'à chercher des joies et des plaisirs dans ce monde? Ne faut-il pas y faire son salut?

C'est dans la voie du salut que Dieu place toujours une âme chrétienne : c'est là que vous êtes, n'en doutez point. De tous les plaisirs que vous auriez pu trouver dans une voie tracée par vous, que vous resterait-il à l'heure de la mort? Ce qui vous reste aujourd'hui du passé. Mais les épreuves où Dieu veut que vous passiez seront autant de rayons dans la couronne éternelle. (28, p. 155.)

519. — La joie humaine a des dégoûts, mais n'a point de satiété; elle altère, et ne rassasie pas. On en prend, on en veut encore, on en veut toujours.

La coupe où l'on boit l'épreuve a des bords amers; mais, au lieu de la repousser, videz-la courageusement : le miel est au fond ; vous n'en garderez qu'un goût suave et parfumé.

Ne vous plaignez point au monde : il ne vous aidera point à porter votre fardeau, il vous conseillera de l'abandonner.

Et puis, que peuvent dire les mondains? Sans considérer que vous péchez par ces murmures, ils porteront de faux jugements sur la loi de Dieu ; ils croiront qu'elle n'est point secourable, qu'elle n'inspire point de force et ne donne point de consolation. Une seule parole imprudente peut devenir ainsi, pour ceux qui l'écoutent, un motif d'éternelle perdition.

Êtes-vous d'ailleurs tellement à plaindre? Regardez autour de vous; bien des fleurs y croissent, bien des fruits délicieux sont à la portée de vos mains. (28, p. 158.)

520. — La résignation et le contentement sont deux étages de la même hôtellerie. Pour arriver du premier au second, il ne faut que monter un petit escalier très-agréable, qui s'appelle la logique. Si vous êtes résigné, raisonnez un instant, et vous serez satisfait.

Toute puissance et toute bonté vient de Dieu : *Majeure.* Folie de résister à la volonté de Dieu, nécessité

de s'y soumettre, résignation. *Mineure.* Mais cette volonté très-sainte est aussi très-juste et très-éclairée, et très-aimante; donc elle n'agit sur nous que par justice, par lumière et par amour; donc elle nous guide et nous pousse vers le souverain bien; donc nous sommes toujours, ou du moins nous pouvons entrer dans la voie la plus sûre pour arriver à ce bien unique et suprême. *Conséquence,* bénissons Dieu et tenons-nous contents.

Quant aux maux futurs, priez Dieu de vous les épargner, et n'y pensez plus. — Comment faire pour n'y plus penser? Ils sont là, je les vois venir. Qu'importe qu'ils soient imminents? Dieu est plus près encore pour les détourner. — Tout le monde ne peut pas avoir cette confiance. — Tout le monde ne l'a pas, c'est la vérité; mais tout le monde peut l'avoir. Dites-vous à vous-même que Dieu vous aime et que l'avenir lui appartient; vous serez alors délivré de ce souci de l'heure future, qui est le plus terrible et le plus insensé de tous ceux que notre folle espèce s'inflige volontairement.

Il faut s'appliquer à ne fuir Dieu qu'en se jetant dans ses bras. Une fois là, nous pouvons attendre. (18, p. 330.)

X. PRUDENCE.

521. — Il faut être poli, doux, prévenant, même envers ceux qui vous abordent pour la première fois; cela est sûr. Mais ouvrir son cœur sans prudence, sans mesure, et rendre serments pour serments! Non, non. Il nous est dit: « Soyez prudents comme le serpent, soyez simples comme la colombe. » Nous ne devons pas faire du serment une chose vaine, et l'eau bénite de cour n'est pas celle qu'il nous convient de donner. (42, XI, p. 206.)

XI. PAUVRETÉ.

522. — Les Juifs charnels demandaient au Messie de venir dans la puissance et dans la gloire, il vint dans la pauvreté.

Où voyez-vous que les disciples de Jésus aient pris soin d'enrichir un seul pauvre?

C'est, qu'en effet, la pauvreté est bonne, bonne à qui la secourt, meilleure à qui la subit. Elle est la nourrice des grands courages, la tutrice des grandes vertus; elle établit entre l'homme et l'homme, entre l'homme et le ciel, ce constant échange de services, de charité, de soumission, d'espérance, qui est le lien puissant de la famille humaine, et la seule consolation de l'âme dans ses inénarrables douleurs dont les moindres et les plus vite oubliées sont la privation et la faim.

La pauvreté est la grande route du ciel : c'est par là que montent vers Dieu tant d'âmes préservées des amollissements et des tentations de la richesse.

Quand un missionnaire passe dans une paroisse, il convertit les pauvres, il reçoit leurs confessions et leurs larmes; il ne reçoit de la plupart des riches que des injures et des quolibets. (18, p. 360.)

523. — La pauvreté, et non la gueuserie, la pauvreté ordinaire, celle qui travaille et vit honnêtement, moyennant un peu d'assistance fraternelle; cette bonne pauvreté-là, que Dieu a voulu et dont il a fait le partage du plus grand nombre des vivants; je dis qu'elle est un immense bienfait de Dieu et la voie du salut pour une quantité d'âmes. Elle garde les mœurs, préserve de la mollesse et de mille péchés. Elle est une grande source de privations et de mortifications, obligées sans doute, mais dont Dieu tient compte.

La sage et sévère pauvreté garde les pauvres dans leur maison, dans leur village, loin des séductions qui les enivreraient; elle les fatigue au travail, elle les endort d'un bon somme aux heures que Dieu fit pour dormir, et les réveille, contents et braves, aux heures que Dieu fit pour travailler. Ils sont naturellement humbles, sobres, laborieux. Leur vie s'écoule sans orgueil et sans délices, dans une mâle simplicité. Ils ne regrettent pas, à la mort, de quitter leurs meubles; ils ne laissent point d'affaires en suspens; ils ont toujours su qu'il fallait mourir, et, ce qui vaut mieux, ils ont toujours su que la mort nous appelle au jugement de Dieu. (19, p. 238.)

XII. PURETÉ.

524. — Quiconque est pur et veut l'être, est déjà chrétien. La pureté est charitable; il y a tant de maux qu'elle ignore et tant de passions qu'elle fuit. La pureté recherche la solitude : Dieu s'y trouve. La pureté est mère de la prière. Elle ne donne point de scandale, et c'est pourquoi beaucoup de malheurs n'arrivent point à l'âme pure. Non-seulement la pureté ne corrompt point le prochain, mais elle l'édifie. Enfin, naturellement, la pureté aime Dieu, qui est la source de la pureté et la pureté même; si elle ne l'aime pas, c'est qu'elle l'ignore. Jamais elle ne le peut haïr; instinctivement, elle le cherche; malgré l'obscurité et l'espace, elle se tourne vers lui; et lorsqu'elle l'a trouvé, elle s'y attache avec une énergie invincible. (39, p. 518.)

525. — Vous ne convaincrez jamais ni la chair ni l'orgueil : l'homme ne convainc pas l'animal, il le châtie et le dompte. Entre vos sens périssables et votre âme immortelle, il n'y a point de langage, il y a l'ascendant de l'homme sur la bête, la supériorité

de l'esprit sur la matière. Fortifiez votre esprit par la prière, puis ordonnez, ne raisonnez pas. Il est dit au livre de l'*Imitation :* « Soyez pur un seul jour, le soir même vous verrez Dieu. » (36, p. 122.)

XIII. RECUEILLEMENT.

526. — Une bonne religieuse devenue aveugle disait : « On voit mieux le ciel quand on a les yeux fermés. » (37, p. 47.)

XIV. RELIGION.

527. — La religion consiste dans la prière et dans les œuvres. Je prie pour devenir capable d'agir. (39, p. 423.)

XV. SIMPLICITÉ.

528. — Dans la maison de Nazareth, c'est la vie du pauvre, avec toutes ses gênes et toute sa petitesse détestée. Ni prédication, ni combat, ni miracles; rien dans cette ombre. Tous les jours, chacun simplement gagne sa journée. Joseph travaillait de son métier; Notre-Dame, l'aiguille ou le fuseau à la main, subvenait pour sa part aux besoins de la maison. Elle faisait les autres travaux qui sont de l'office de la femme, entretenait la décence du logis, préparait les repas, servait enfin son époux et son Fils, et elle-même, sans qu'il y eût personne pour l'aider. Mais quoi, personne? N'y avait-il pas Celui qui est venu, suivant sa propre expression, pour *servir?* Jésus donc la servait et servait Joseph. Nul doute que le Fils de Dieu n'ait aidé

sa mère, n'ait pris ces humbles soins; oui, oui, ne reculons pas: les soins de l'atelier et les soins du ménage! Et c'est par là que l'envie a pu être éteinte au cœur du pauvre, et que la sagesse a pu y entrer, et que l'humilité de toute condition humaine est devenue grande et glorieuse aux yeux du chrétien. (1, p. 110.)

529. — Jésus dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Ce n'est pas qu'un âge soit préféré à un autre, car alors il serait fâcheux d'avancer dans la vie; c'est l'innocence qui est préférée à tout. Le royaume de Dieu est à qui ressemble aux enfants, à qui conserve ou reconquiert cette innocence que le saint baptême leur a donnée. L'enfant est sans haine, il ignore la luxure, il ne recherche point la richesse et les honneurs; il revient à sa mère qui l'a corrigé; il est docile à l'enseignement de ses maîtres; il ne dispute, ni ne contredit, ni n'est méfiant; c'est ainsi que l'homme qui veut « entrer dans le royaume de Dieu, » doit recevoir la parole. Tels étaient les disciples. (1, p. 317.)

530. — Le grand Dieu, qui se cache aux savants et aux superbes, aime à se révéler aux petits et aux humbles. Il se faisait entendre au cœur de sainte Germaine (petite bergère des environs de Toulouse), par les merveilles de la création au milieu desquelles elle vivait, les contemplant des regards intelligents de l'innocence. Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu! Ils le verront dans le livre qu'il a écrit pour eux sur les tentes du ciel semées d'astres brillants, et sur la surface de la terre couverte d'herbe et de fleurs.

Germaine sut de bonne heure ce que n'apprennent jamais ceux qui ne demandent pas à Dieu de les instruire. Entourée des créatures de Dieu, elle les entendait louer Dieu, et tous les mouvements de son âme s'unissaient à leur cantique éternel. (4, p. 7.)

XVI. ZÈLE.

531. — Qui aime Dieu, s'offense de le voir offensé; qui aime la justice, s'offense de la voir méprisée; qui aime les hommes, gémit de leur aveuglement sur Dieu et sur la justice, souffre avec ceux qui souffrent, s'offense des entreprises des méchants. (42, XI, p. 229.)

532. — Nous ne sommes pas tenus de changer le monde, mais nous devons faire ce qui dépend de nous pour qu'il change. Notre-Seigneur n'a pas dit à ses Apôtres : *Ite, convertite;* il a dit : *Ite, docete omnes gentes.* Et saint Paul, connaissant le prix de la vérité, s'écriait : « Malheur à moi, si je n'évangélise ! » Ce soin d'évangéliser n'est pas seulement donné aux prêtres ; les simples fidèles y sont obligés, et c'est la gloire de l'être humain. Par la prière, par l'aumône, par les bons exemples et les bons discours, tous doivent prendre soin de l'âme de tous : cela regarde le roi et le mendiant : *Mandavit unicuique de proximo suo.* (42, XI, p. 227.)

533. — Depuis dix-huit siècles, nos pères, martyrs sous les païens, soldats contre les infidèles, docteurs en présence des hérétiques, n'ont jamais été dispensés de souffrir, de lutter, de parler, d'écrire pour l'honneur, la liberté, la diffusion de la foi. La loi de l'État nous autorise à remplir le même devoir; elle nous l'interdirait qu'il faudrait le remplir encore. Nous avons toujours et partout transgressé les lois qui nous ont défendu de prier et de transmettre la prière. Nous ne devons point nous révolter, mais aussi nous ne devons point pécher. C'est pécher que d'être lâche dans les périls de l'Église de Dieu. Le chrétien qui n'aura pas

travaillé de tout son zèle à rétablir la vérité méconnue, à délivrer la vérité captive, celui-là sera jugé avec l'infidèle et avec l'adultère. (5, p. 90.)

534. — Instruire un peu, faire quelquefois prier, c'est l'unique but que je me sois proposé, toutes les fois que je me suis vu, une plume à la main, en présence d'une feuille de papier blanc. (3, p. 1.)

535. — On nous recommande la modération; nous conseillons le zèle. Sans doute, Dieu réprouve un zèle amer: mais tout zèle est-il amer? et faut-il honorer du nom de modération toute peur et toute timidité? Les œuvres imprudentes pourront peser dans la balance du jugement; il y a toujours quelque chose d'humain dans les œuvres des hommes; mais nous avons peine à croire qu'au tribunal de Dieu rien ne pèse autant que l'inertie de la foi. (5, p. 75.)

IIe SECTION. — VICES.

I. AMOUR DES PLAISIRS.

536. — Parmi les personnes qui vont au bal, beaucoup n'y viennent point pour se divertir; beaucoup d'autres, croyant se divertir, ne se divertissent pas. Certaines conditions sont indispensables pour s'amuser, qui ne se trouvent guère chez la plupart de ces gens-ci; et la première de toutes est un cœur innocent. — Le bal est une arène où les passions se battent, se déchirent, se font les blessures les plus cruelles. On y voit des cœurs où s'allume la jalousie, d'autres où l'amour-propre et l'orgueil subissent avec rage mille mortifications. Là plusieurs qui comptaient gagner au jeu, y ont perdu; plusieurs aussi, dans le fond de leur âme, outragent leurs femmes par des soupçons insul-

tants. Il y en a bon nombre encore qui tout simplement s'ennuient; ils voudraient bien n'avoir pas fait les frais d'une parure de bal, et se trouver chez eux à dormir. Mais ils ne s'endormiront pas sans se quereller et se plaindre, la femme d'être condamnée à rentrer sitôt, le mari d'être condamné à rentrer si tard. Il en est d'autres qui nourrissent les desseins les plus perfides, les plus odieux et les plus lâches : ceux-là ne s'ennuient pas : le feu de l'enfer brûle leur âme envahie par les inquiétudes dont la pensée du mal est sans cesse accompagnée. Vous croyez que l'on vient se divertir! Est-ce que pour se divertir il serait besoin de ce luxe qui va mettre la gêne dans une foule de maisons? de ces costumes qui choquent si violemment la pudeur? de ces conversations isolées, à voix basse, auxquelles tout le monde assiste, mais que personne n'entend? Non! l'on vient pour plaire, pour briller, pour séduire, pour tromper. (38, p. 50.)

537. — Dans les bals on ne voit rien que des gens qui dansent, et l'on n'y entend que des propos insignifiants. Ces braves gens, qui pourraient vivre fort doucement et fort agréablement dans leur pays, en s'aimant, en se montrant de la bienveillance les uns pour les autres, ne sont ici occupés qu'à se préparer des amertumes et à se faire des ennemis par la fureur de médisance dont ils sont animés. Ils se plaignent tous de leurs plus intimes connaissances, leurs plus intimes connaissances se plaignent d'eux, et ils ont tous raison... Si l'occasion se présente de faire briller son esprit aux dépens d'autrui, on n'y manque pas, on aime mieux avoir de l'esprit que des amis. (36, p. 36.)

538. — On confond les mœurs voluptueuses avec les mœurs douces, et on ne sait pas, dit M. de Bonald, que le peuple qui a des mœurs douces est près d'avoir des mœurs féroces. (14, p. 87.)

539. — La vie du monde est misérable : il faut, puisqu'on y porte tant de faiblesse, et qu'on y trouve tant de douleurs, qu'elle ne soit pas dans l'ordre de Dieu. (36, p. 137.)

Le théâtre excite, caresse et sert les passions ; il est tout à la fois une forte amorce aux voluptés et une des plus puissantes machines contre les règles gênantes de l'Évangile; on le trouve bon ainsi, on le veut ainsi ; même sans lui demander expressément de détruire la religion, il suffit qu'il amuse, et on prend peu de souci du reste. (42, x, p. 688.)

540. — Un ami nous racontait comment il avait jadis passé un été à Londres, au milieu du beau monde. La suprême élégance était de vivre la nuit, de dormir le jour. On se levait après midi, on s'habillait pour déjeuner, on déjeunait de une heure à deux, et tout de suite on courait à la promenade. Il y fallait paraître, non pour jouir du beau ciel, des arbres, des fleurs, mais pour voir et pour montrer des habits, des robes et des chevaux. Vers les quatre heures, on s'habillait de nouveau pour les visites du *matin*. Ces toilettes n'étaient pas une petite affaire et ne prenaient pas peu de temps. Les visites du *matin* se faisaient de cinq à sept heures du soir ; après quoi l'on avait à s'habiller encore pour se rendre aux invitations à dîner. Les invitations étaient pour huit heures ; l'élégance voulait qu'on n'arrivât pas avant neuf heures. Le convive sans usage qui se serait présenté à huit heures et demie, aurait appris que la maîtresse de la maison n'avait pas terminé ses visites du *matin*. On dînait à grand appareil de vins, de viandes, de laquais ; on restait jusqu'à onze heures à table, jusqu'à minuit chez l'hôte. Après minuit quatrième toilette, pour aller en *soirée*, l'on ne rentrait plus qu'au jour, pour fermer au jour les volets de la chambre à coucher.

Ainsi des gens qui diraient que la religion exige trop de veilles, d'abstinences, de pratiques et de rigueurs,

se soumettent à changer d'habits cinq fois par jour, se privent de sommeil, de liberté, de réflexion, détruisent niaisement tout l'ordre de l'existence humaine, obéissant en esclaves aux plus puériles prescriptions d'une loi que change tous les jours le caprice du tailleur et de la couturière. (18, p. 133.)

541. — « Qu'est-ce que je ferai chanter à ma fille? car il faut qu'elle chante. — Une jeune fille peut chanter des cantiques. — Dans le monde! y pensez-vous?— Ah! le monde! Cependant, Madame, pourquoi pas des cantiques? Racine, Corneille, J.-B. Rousseau en ont écrit d'admirables. Vous y pourriez adapter quelques vieux airs des maîtres, ou les faire noter par un musicien intelligent, et je me persuade qu'ils passeraient tout aussi bien que les langueurs de ***. Ce serait une victoire pour le bon goût et pour les bonnes mœurs, si vous mettiez à la mode ces chants graves et purs. Vous pourriez d'abord ne pas vous borner aux cantiques, et même ne les aborder que de temps en temps. Vous trouveriez dans les poëtes de jolies et innocentes choses à faire chanter par les voix ingénues de vos enfants. Voyez ce qu'on y gagnerait: de belles pensées, un beau français, harmonieux, élégant, facile à prononcer, et point de mauvais souvenirs. » (19, p. 178.)

Il y a dans la poésie française de quoi satisfaire tous les goûts délicats et inspirer amplement les musiciens. Nous possédons des poëtes religieux d'un très-noble talent, quoique peu célèbres; si le succès les attirait un peu, ils feraient naturellement des choses nouvelles, à peu près au goût du jour, sauf la sottise et l'immodestie. L'harmonieux Reboul, Victor de Laprade, Violeau, Turquety, Octave Ducros ouvriraient la voie. Ils ont des vers qui égalent les plus beaux de notre langue, des strophes magnifiques.

Croyez-vous que ni nos belles dames ne pourraient chanter cela, ni nos beaux messieurs l'entendre? (19, p. 182.)

II. AMBITION.

542. — La nature humaine est la même partout : partout elle recherche avidement les éloges de l'opinion et les aises de la vie, quels qu'ils soient. Il n'est point de petit théâtre pour l'ambition, et l'on sait qu'il se fait autant de brigues pour la première place du village que pour la première de l'État. (4, p. 32.)

543. — La passion d'occuper une place n'est pas satisfaite parce que l'on est placé. Une seconde passion naît aussitôt dans le cœur du fonctionnaire. Il veut avancer. (39, p. 484.)

III. AVEUGLEMENT.

544. — « Où est né le Roi ? » Cette question trouble Hérode et tous les doctes d'Israël. Ils sont troublés, parce qu'ils sont mauvais. Ils n'entendent pas les Prophètes : « Réjouis-toi, Jérusalem. Voici ton Roi qui vient vers toi, plein de douceur ; *venit tibi mansuetus.* Ils répondent à Hérode : « Le Roi doit naître à Bethléhem. » Et aucun d'eux n'y va : semblables aux ouvriers qui bâtirent l'arche, et qui n'y entrèrent point. (1, p. 106.)

545. — Un athée est un fou : mais quel nom donner au déiste qui se vante d'avoir assez d'intelligence pour comprendre un Dieu bon, juste, tout-puissant, et qui néanmoins se conduit comme si ce Dieu, dont l'œil le suit, n'avait ni puissance, ni bonté, ni justice ; qui se gouverne dans la vie, bien plus par la crainte des lois humaines que par le respect et l'amour de la loi de Dieu ?

Un père juste et bon doit vouloir et veut être aimé; un maître qui punit et récompense, doit vouloir et veut être servi. Le père a dû, dans sa bonté, rendre son amour facile; le maître a dû, dans sa justice, laisser sa loi, et même des interprètes de sa loi, afin qu'on puisse toujours connaître et le chemin qui mène à lui, et le chemin qui en éloigne. (28, p. 228.)

546. — Il y a des choses que les incrédules ne comprennent absolument pas. Ils discutent mal, même ceux qui ont le plus d'esprit. Sur les dogmes, sur les mystères, ils vont encore; sans dire rien qui vaille, ils font des objections que l'on comprend. Mais lorsqu'on leur parle des divins secours que donne la pratique des sacrements, des sources de grâce qu'ouvre la prière, on leur parle une langue qu'ils n'entendent point. Il leur semble que Dieu devrait se tenir à leurs ordres, et leur tout accorder sans qu'ils se donnent la peine de mériter jamais rien; et parce qu'une fois dans leur vie ils auront fait une prière que Dieu n'aura point exaucée visiblement, ils osent bien dire que Dieu est sourd et sans pitié.

Il y a parmi eux des hommes bien élevés, instruits, savants même, qui ont étudié mille choses et qui vivent dans la plus incroyable ignorance des choses de la religion; mais tout le savoir du monde ne leur sert de rien. La vie est pour eux une nuit noire, dans laquelle ils avancent à tâtons, ne sachant ce qui les pousse, ni ce qui les arrête, ni ce qui les fait tomber, attribuant tout à la fatalité, au hasard et rien à Dieu. Le plus heureux a toujours l'âme ulcérée... Ce sont des malades insensés qui, environnés de remèdes propres à les guérir, vont chercher au loin, avec beaucoup de fatigues, tout ce qui peut empirer leur état. (36, p. 39.)

547. — Quoi! vous n'avez jamais été curieux de savoir ce que signifient ces églises, ce que font ces prêtres, quel est ce culte qui a si souvent frappé vos yeux! (3, p. 17.)

548.—Il est pénible de voir des gens qui construisent de si belles machines, combinent si habilement les gaz et nous révèlent chaque jour si bien les merveilles de la création, conduire, au milieu de leurs travaux, si maladroitement leur esprit et leur âme, qu'ils courent grand risque de se trouver, au dernier jour, dans la plus terrible des situations. (3, p. 49.)

549. — Ce qu'on ne peut concevoir, c'est que des hommes à qui la science a permis de découvrir plus de merveilles que leurs pères n'en avaient soupçonné, de voir plus de miracles qu'on n'en avait vu, d'admirer dans l'univers un ordre et une intelligence que nul dans le monde avant eux ne connaissait, aient pu néanmoins être assez abrutis par l'orgueil pour nier Dieu en présence de tant de grandeurs, ou, ce qui est pis encore, pour parler et pour vivre, connaissant Dieu, comme si Dieu n'existait pas. Voilà la folie, tranchons le mot, voilà la sottise, l'ignorance, la grossièreté. (28, p. 69.)

550. — Quelle pauvreté d'esprit chez tous ces jeunes gens! Des hommes de vingt-cinq ans qui n'ont ni Dieu, ni roi, ni dame; qui ne croient à rien, qui ne veulent rien croire, qui n'ont besoin de rien croire, qui ne relèvent, comme la brute, que de leurs appétits! Voilà de belle semence pour l'avenir! Comme tout cela est bien propre à faire des chefs de famille!

Je demande où va le monde, quand je pense que cette jeunesse est partout semblable, qu'elle montre même en beaucoup de lieux des corruptions pires. (36, p. 90.)

551. — J'ai peu d'estime pour ce que l'on appelle une conviction. Toute conviction qui n'est pas religieuse est le sophisme spécieux de la passion, de l'entêtement et de l'intérêt. On peut, il est vrai, être de bonne foi sous l'empire de ce sophisme. Il y a presque dans toutes les

maisons de fous un individu qui, de bonne foi, se croit être le soleil. (25, p. 20.)

552. — Les bourgeois, à la mort, sont trop contents d'eux-mêmes. Comme ils n'ont tué ou blessé que des âmes, comme ils n'ont, en général, que peu volé, ils demandent ce qu'ils ont donc fait qui les oblige à solliciter le pardon. Si on leur dit qu'ils sont tout de même des pécheurs, ils se fâchent; si on leur dit qu'ils vont mourir, ils ne le croient pas. Leur bon médecin va les tirer d'affaire, parole d'honneur! Leurs bons parents craignent les restitutions, et attestent qu'ils vont très-bien. (20, p. 20.)

553. — Aucun crime n'est nouveau dans le monde; mais ce qui est nouveau et terrible, c'est que le crime devienne un amusement pour le public. (39, p. 353.)

554. — Combien d'honnêtes chefs de famille, pères et mères, venus au spectacle avec leurs enfants pour leur donner une bonne prononciation, y assistent sans embarras, se retirent sans scrupule, et s'endorment aussi émerveillés du talent des acteurs et actrices que ceux-ci peuvent être charmés de leurs applaudissements! C'est l'innocence de la Cafrerie. (10, p. 351.)

555. — M. *** se déclare « ni catholique, ni chrétien.» Mais pourquoi n'est-on ni catholique ni chrétien? C'est ce qu'il faudrait expliquer, c'est précisément ce qu'on n'explique pas, et probablement ce qu'on ne sait guère. Homme d'esprit, votre incrédulité s'appelle aussi l'*ignorance*.

M. *** nous fait connaître la cause de cette ignorance avec la même franchise qu'il en avoue les résultats. « Depuis cinq ans, dit-il, la direction des grandes entreprises industrielles auxquelles il a demandé la fortune et l'indépendance, l'absorbent si complétement qu'il est devenu presque étranger au monde politique.»

Avant de se donner aux grandes entreprises industrielles, que faisait-il? Nous l'ignorons; mais il nous déclare, dans son livre, qu'en ce moment même « il est encore à la recherche d'Aspasie. » Nous pouvons en conclure que cette introuvable Aspasie était dès lors le principal objet de ses perquisitions, et qu'il n'a consacré que peu de moments à l'étude de la Théologie et de l'Histoire ecclésiastique. (6, p. 547.)

556. — La société connaît-elle son péril? Elle voit son mal, et n'en apprécie pas la cause. En présence de l'action unanime, énergique, sauvage, de tous les ferments d'anarchie, elle a des instincts de résistance; elle n'a point de doctrines de gouvernement, et, péril plus grave, ou elle ne s'aperçoit point que ces doctrines lui manquent, ou elle ne sait à qui les demander. Infatuée de sa puissance et de sa sagesse, elle n'a pas été assez secouée, assez battue, assez meurtrie encore, nous le craignons; elle n'a point assez éprouvé la vanité de sa force, assez mesuré l'étendue de ses erreurs pour embrasser complétement les grandes vérités et se résoudre aux grands repentirs d'où lui viendra le salut. (8, p. 154.)

557. — Nos convulsions sont-elles les spasmes précurseurs d'une irrémédiable fin ? Il y a lieu de craindre. Le crime de la société a été immense : elle a péché par les sens, elle a péché par l'esprit, et pour ces deux causes elle est tombée dans une défaillance affreuse. On voit à son péché et à sa punition des caractères qui consternent : c'est le péché, c'est l'abattement des vieillards.

Rappelons-nous comment l'empire sophistique de Byzance a croulé misérablement et à jamais. Là il y avait eu un péché savant, prémédité, pacifique en quelque sorte, sans repentir. Il y avait eu des philosophes et point de saints, de la science et point de foi; des arts, des plaisirs, point de vertus. Depuis longtemps la so-

ciété s'appliquait à corrompre la multitude, à la détacher de Dieu ; elle y avait réussi. Quand l'ennemi vint, il trouva dans Byzance un peuple qui ne se souciait ni de Dieu ni de ses maîtres. Ce peuple était bien en état d'apprécier le mérite d'un cocher et la dextérité d'un rhéteur, mais non pas de se faire tuer sur le seuil de ses temples. L'empire s'abîma dans un océan de fange.

Nous ressemblons de bien près à Byzance. Nous prenons bien plaisir à sophistiquer ; nous sommes bien connaisseurs en histrions, nous aimons bien à mépriser Dieu et nous avons fait d'étranges efforts pour l'arracher du cœur des peuples. Quand nous saurons par l'effet à quel point nous avons réussi, nous saurons où nous en sommes. Nous n'attendrons pas longtemps.

Un homme qui meurt ne détruit pas une famille, une famille qui s'éteint ne détruit pas une nation ; une nation qui disparaît ne fait pas crouler l'humanité. Dieu s'est servi de la France, elle ne lui est point nécessaire. La France peut tomber, et le monde sera, averti par une des plus formidables leçons qu'il ait jamais reçues. Depuis Lucifer, qui était un ange, rien de si grand ne sera tombé du ciel... (19, p. 316-318.)

IV. CRÉDULITÉ.

558. — Rien n'est plus obstiné que la malignité des sectaires, si ce n'est le penchant de la nature déchue à leur accorder crédit. Saint Paul, contraint de combattre un ouvrier en cuivre, atteste le mal que lui faisait cet adversaire obscur. Des millions de martyrs, de confesseurs, d'apologistes ne prévalent pas contre l'astuce qui entreprend de séduire la présomption humaine. Sur la parole d'un sophiste, l'ignorant écarte tranquillement le témoignage de dix-neuf siècles. Tout lui est preuve contre Jésus-Christ : il compte pour rien tant

d'hommes de toutes les époques, de tous les pays, qui se sont inclinés devant l'Évangile, au mépris même de leur vie. Non ! ces hommes furent abusés, ou voulurent abuser : quant à l'ouvrier en cuivre, il est honnête et savant.

Ce n'est pas qu'on en soit sûr; mais l'hérésie a pour elle les complicités du cœur. Que Dieu soit autre, ou qu'il ne soit pas ! voilà le vœu secret, l'arcane où l'impiété scientifique est assurée de rencontrer la crédulité. Sitôt que la conscience veut s'éloigner de Jésus-Christ, elle cesse d'être difficile sur le chemin et sur le guide. Elle accepte tout chemin, elle accorde au guide hypocrite toutes les vertus qu'il veut s'attribuer, elle pardonne au guide cynique tous les vices qu'il laisse voir. (1, p. 3.)

559. — La médecine tient une grande place chez les nations incrédules. Plus l'homme s'éloigne des vérités chrétiennes, plus il s'attache à la vie. Qu'il se croie réservé au néant, que la pensée d'une autre vie vienne quelquefois le tourmenter, vivre longtemps est son affaire principale; car sa nature a horreur du néant, et sa conscience a peur de l'éternité. Il craint la maladie, non-seulement parce qu'elle est la privation des jouissances, seul bonheur auquel il sache aspirer; non-seulement parce qu'elle est la douleur, dont il ignore le prix et contre laquelle son âme est sans force; mais parce qu'elle est l'annonce ou la menace de cette mort qui va, ou le détruire tout entier comme un vil animal, ou peut-être le livrer impérissable et souillé aux arrêts de la suprême justice. Tant qu'il se porte bien, volontiers sceptique et irrévérencieux envers l'art de guérir, au premier frisson la médecine devient son unique espérance. Il se remet entre ses mains, docile jusqu'à la lâcheté, crédule jusqu'à la stupidité.

Le culte de la médecine ne connaît point d'athée parmi ceux qui nient tout le reste. Combien n'en voit-on pas de ces forts esprits, moqueurs superbes des pra-

tiques et des abstinences religieuses, qui, une fois atteints d'un mal réel ou imaginaire, deviennent sobres, continents, fuient le monde et les affaires, font des retraites à la campagne et des pèlerinages aux bains, vont au loin consulter les empiriques et les somnambules, portent sur eux, en guise de scapulaire, quelque morceau de camphre ou quelque flacon d'odeur! Il n'y a rien que le médecin ne puisse obtenir d'eux. Ce corps qui leur inspire tant de soucis, ils le soumettent à des pénitences de fakir. Ils paient et ils avalent sans murmurer les drogues les plus infâmes, ils gardent la prison, ils battent la campagne à marches forcées, ils se flagellent, ils s'exilent, ils vont se plonger dans des eaux glacées ou putrides. Que ne feraient-ils pas? (6, p. 476.)

V. CRITIQUE INJUSTE.

560. — Un excommunié n'est pas reçu dans l'église, où vous n'allez jamais; ne participe point aux sacrements, dont vous ne vous souciez guère; n'est pas enterré en terre sainte, ce qui vous est bien égal. Il se marie par-devant le maire, meurt par-devant le notaire et le médecin, va au cimetière sans eau bénite. La plupart des gens qui craignent tant d'être excommuniés, s'excommunient ainsi eux-mêmes. (18, 217.)

VI. INDIFFÉRENCE.

561. — Il n'est pas rare de rencontrer un homme à peu près complétement ignorant en matière religieuse, sans haine, mais non pas sans préjugés. Peu fixé sur l'existence de Dieu, très-incertain de la divinité de Jésus-Christ, plutôt disposé à n'y pas croire, évitant néanmoins de se prononcer sur ce sujet par simple senti-

ment d'honnêteté, parce qu'il sait qu'il ne sait pas. La fausseté, ce serait triste! L'âme hésite à s'appauvrir de Dieu. La vérité, ce serait grave! Elle propose, elle impose d'étranges engagements... La pente commune est à rester dans l'incertitude, en attendant que l'incertitude devienne l'indifférence, et l'indifférence l'oubli. (1, p. 7.)

562. — Il est de nos jours une classe de gens fort puissants et fort nombreux, très-éloignés de vouloir nuire par eux-mêmes et volontairement au prochain, à moins que ce ne soit par un coup de commerce; négociants suffisamment probes, maris assez fidèles, pères de famille assez dévoués, mais incapables d'un acte et d'un sentiment quelconque de grandeur; ignares et vains, durs aux pauvres, dociles aux méchants, faisant le mal par sottise et ne sachant jamais ou ne voulant jamais savoir ce qu'ils font; honnêtes adorateurs du veau d'or, fétichistes raisonnants, troupeau bête et fier, mené par des sycophantes scélérats. Ils administrent, jugent, gouvernent, règlent les choses les plus délicates, touchent aux choses les plus sacrées, et n'ont en réalité ni lumières, ni patrie, ni Dieu. (18, p. 226.)

563. — La science présomptueuse, en se passant la fantaisie d'égratigner le dogme, se brise les ongles, et en laissant Dieu perpétuellement à l'état d'X au milieu du spectacle de ses œuvres, s'entretient dans une ridicule cécité. Quiconque n'est pas entièrement catholique et totalement incliné devant les articles de foi, est peu savant ou mal savant. (13, p. 218.)

564. — Vivre et penser en dehors de la religion n'est pas possible sans la haïr un peu. (20, p. 429.)

VII. ORGUEIL.

565. — Un héritage m'échoit à point nommé; je me trouve riche au moment que je souhaite de l'être. Par malheur, ma fortune est dans l'industrie. Je suis forcé d'y veiller assidûment, et, ne pouvant la réaliser, je me laisse aller au désir de l'accroître. Tout va fort bien pendant quelque temps. L'argent m'arrive par cent canaux. J'ai maison de ville et de campagne, chevaux, voitures, laquais, grande table et gens de lettres.

Ai-je trouvé le bonheur? Non, j'ai gagné la fièvre. Je suis le premier manufacturier de mon département; il faut que je devienne le premier industriel et le premier argentier de France. Je veux qu'un jour, bientôt, mes navires couvrent les mers. Un de mes hommes m'a composé une bibliothèque magnifique, où je n'entre jamais; un de mes artistes a fait dans ma maison de campagne des embellissements que je ne vais point voir; deux de mes journaux, d'accord avec mon préfet, m'offrent la députation, et je ne veux point l'accepter. Les plus célèbres chanteurs viennent dans mes salons. Pendant qu'ils chantent, je cause dans un coin de quelque affaire, avec d'autres artistes non moins ingénieux que ceux qui courent après la gloire, car ils courent après l'argent.

Ce n'est point l'argent néanmoins qui m'enfièvre ainsi, c'est l'ivresse de la domination. Au milieu de mes richesses, je mène une vie d'anachorète. Je dors moins qu'un chartreux et d'un sommeil moins paisible; je ne sais ni ce que je mange, ni comment je m'habille; je n'appartiens ni à mes amis, ni à ma famille, ni à moi-même, ni à Dieu : j'appartiens aux affaires et aux gens d'affaires, et je cherche le moyen de culbuter mes rivaux. Devenir le plus puissant des capitalistes, tel est mon rêve.

Vanité des vanités, tout n'est que vanité dans les soucis que l'homme se donne pour son bonheur, parce qu'il place son bonheur dans la satisfaction de ses sens ou de son orgueil, qui ne seront jamais satisfaits! (18, p. 346.)

566. — Pour l'homme de lettres, il y a une terreur qui dépasse tout ce que peut lui faire éprouver l'appréhension des plus grandes infortunes : c'est la crainte d'être sifflé. Et cependant donnez-lui à choisir du sifflet ou du silence, il demandera d'être sifflé. (39, p. 69.)

567. — L'homme n'est pas fait pour l'encens. Si peu qu'il en respire, sa raison l'abandonne; il tombe dans l'ivresse, au-dessous du viveur brutal qui s'éloigne en chancelant du théâtre de ses orgies. (18, p. 339.)

SEPTIÈME PARTIE

ENNEMIS DE LA RELIGION.

I. LES DEUX CITÉS.

568. — Donoso Cortès voyait le monde partagé en deux civilisations, entre lesquelles il y a un abîme, celle du catholicisme et celle de la philosophie. La civilisation catholique contient le bien sans mélange de mal, la civilisation philosophique contient le mal sans mélange de bien : toutes deux se nient radicalement, toutes deux se combattent invinciblement; entre elles point d'accord possible; laquelle des deux doit l'emporter sur l'autre? Il répondait : Naturellement, et à moins d'une intervention divine, la civilisation philosophique l'emportera, et elle réduira les hommes à l'esclavage. Il tirait sa preuve de la marche rapide et du caractère pernicieux des révolutions contemporaines, qui se font toutes par la civilisation philosophique, toutes au nom de la liberté, et qui toutes doivent logiquement aboutir à la diminution, à la suppression, à la négation suprême et définitive de toute liberté.

D'après le même écrivain, il n'y a que deux sortes de répressions possibles contre l'homme, l'une intérieure, l'autre extérieure; l'une religieuse, l'autre politique. Elles sont de telle nature que, quand le thermomètre religieux est élevé, le thermomètre de la

politique est bas; et quand le thermomètre religieux est bas, le thermomètre politique, la répression politique, la tyrannie s'élève. C'est une loi de l'humanité. Voyez le monde de l'autre côté de la Croix : la société ne se composait que de tyrans et d'esclaves ; c'est le règne de la répression politique. La liberté, la liberté véritable, la liberté de tous et pour tous, n'est venue au monde qu'avec le Sauveur du monde.

La réaction religieuse, unique salut de la société, Donoso Cortès l'estimait possible ; il avait le chagrin de ne pas la juger probable. Il croyait que le mal a gagné trop de profondeur.

« La société européenne se meurt, disait-il. Les extrémités sont froides, le cœur le sera bientôt. Et savez-vous pourquoi elle se meurt? Parce qu'elle a été empoisonnée; Dieu l'avait faite pour être nourrie de la substance catholique, et des médecins empiriques lui ont donné pour aliment la substance rationaliste. » (11, p. 404.)

569. — Les sectes protestantes ont un dogme commun : l'anti-catholicisme; et de même, bien au delà des données du bon sens, les sectes philosophiques se réunissent dans une doctrine commune : l'anti-christianisme. (14, p. 460.)

II. HÉRÉSIE ET SCHISME.

570. — Du jour où une église prête l'oreille au schisme et se place sous le joug du pouvoir temporel, en perdant l'honneur, elle perd aussi la paix. Une lutte terrible commence entre l'église adultère et les protecteurs qu'elle s'est donnés; mais comme elle ne défend guère que ses richesses, ce n'est pas un combat que Dieu puisse bénir. Privée de séve, condamnée souvent à recevoir pour chefs des complices du prince, impuis-

sante à soutenir ceux qui voudraient l'arrêter sur la pente de sa ruine, prompte à les trahir, elle s'appauvrit et se dégrade chaque jour davantage. Elle n'obtient jamais de répit, la mort même de ses ennemis ne la laisse pas respirer. Un tyran succède à un autre tyran; car les générations s'écoulent et les siècles passent sans qu'elle sache corriger ni adoucir des mœurs dont la férocité la gagne elle-même. Aucun martyr ne va plaider sa cause au ciel; aucune culture ne fait germer dans sa stérilité ces hommes puissants en paroles et en œuvres qui, partout ailleurs, domptent la barbarie, se font parmi le peuple des amis capables de défendre l'Église contre la rapacité des rois, placent la piété même sur le trône et préparent ou réalisent les splendeurs de la civilisation chrétienne. (6, p. 358.)

571. — La semence d'ivraie produit une herbe qui ressemble à celle du blé. Au commencement les hérétiques voilent leur présence; lorsque leur liberté s'est assise, alors, dit saint Chrysostome, le fruit se montre, l'hérésie répand son venin. Cependant le père de famille défend qu'on l'arrache; ce n'est pas qu'il l'accepte, puisqu'elle est réservée au feu; c'est qu'elle ne pourrait être arrachée sans risquer de déraciner aussi le froment.

Il y a une autre raison, toute miséricordieuse et divine. Dans cette terre féconde de l'Évangile, l'ivraie elle-même peut devenir froment; car là est une séve qui corrige la plante qu'elle nourrit. Tel qui est aujourd'hui gâté par un dogme pervers, demain peut-être deviendra le défenseur de la vérité.

Ce précepte ne contrarie pas celui qui nous commande de faire disparaître le mal du milieu de nous. Ce qui est défendu, remarque saint Chrysostome, n'est pas de s'opposer aux hérétiques, d'empêcher leurs réunions et leur propagande, de faire prévaloir contre eux la vérité, de les contenir et de les punir. C'était d'abord le sentiment de saint Augustin de ne forcer personne

à l'unité du Christ, de n'agir que par la discussion, de ne vaincre que par la raison. Il craignait qu'on ne fît autant de catholiques hypocrites. Cependant son opinion était, dit-il, non pas combattue par des paroles, mais écrasée par des exemples contraires. Il songeait à ces lois terribles qui ordonnent aux rois de servir le Seigneur avec tremblement. Plusieurs ont remercié Dieu, qui les avait contraints par la crainte, par la force, par la persécution, et qui, en les contraignant, les avait délivrés d'une autre contrainte singulièrement plus humiliante et dure, la contrainte de l'erreur. Il conclut que les rois de la terre doivent servir le Christ en publiant des lois pour le Christ, car le culte du Christ est dans l'unité.

Et malheur à qui, ne se laissant pas gagner et ne pouvant être forcé, ne sera pas changé! Le temps de la moisson viendra; les moissonneurs, les redoutables anges, entreront dans le champ; ils feront la séparation définitive, et l'ivraie, liée en gerbes, sera jetée au feu. (1, p. 204.)

572. — L'hérésie, cette épidémie morale, agit sur les âmes comme la peste sur les corps; là où il y a plus de corruption, elle fait plus de ravages, comme la peste attaque de préférence les natures chétives et viciées. (27, p. 8.)

573. — Les sectes religieuses firent ce que font les sectes politiques. Elles prirent les armes contre l'ordre établi, et dès qu'elles se trouvèrent assez puissantes pour dominer dans une nation, non-seulement elles opprimèrent tout ce qui ne leur appartenait pas dans cette nation, mais elles se jetèrent sur les autres. C'est là l'histoire des ariens, des iconoclastes, des mahométans, des luthériens, de toutes les hérésies qui ont régné; c'eût été celle des hérésies qui ont été vaincues. Le catholicisme seul s'est établi par le sang de ses propres fidèles. (12, p. 439.)

574. — L'ardeur des sectes n'est point la vie religieuse, pas plus que la fiévreuse turbulence des clubs n'est la vie politique. La vie religieuse tend à réunir, l'ardeur des sectes est un ferment de discorde et de séparation. (11, p. 60.)

575. — Qu'est-ce que le libre examen? C'est, non pas la lumière, mais le feu de la discussion mis à toutes les vérités de l'ordre social. (9, p. 372.)

576. — Le protestantisme a sa vie et sa ferveur, non comme doctrine, mais comme haine. (19, p. 293.)

577. — La haine de la religion catholique est le dogme commun des sectes protestantes; cette haine les inspire encore lorsqu'elles ne l'avouent pas, et même lorsqu'elles ne le savent pas. (29, p. 5.)

578. — Dans le protestantisme, ce n'est jamais une difficulté de changer quelque chose au *Credo*, pourvu qu'on y laisse les mots essentiels : *Je ne crois pas à l'Église catholique*. (11, p. 48.)

579. — Les protestants déclament toujours contre l'Église catholique, et cherchent souvent à l'imiter. On croirait qu'ils espèrent, en lui prenant quelques-uns de ses usages, lui ravir le secret de sa force et de sa durée. Mais c'est ici que l'on peut dire que l'esprit seul vivifie. Leurs imitations n'ont jamais été que de méchantes parodies : parodies de mœurs austères, parodies de la science, parodies du courage et du dévouement. Quand l'Église forme des sœurs de charité, le protestantisme paie des gardes-malades ; quand l'Église envoie des missionnaires, le protestantisme répand des brochures, ou fait, comme en Angleterre, partir des commis-voyageurs. (27, p. 306.)

580. — Pourquoi ceux qui croient à la divinité de

Notre-Seigneur Jésus-Christ repoussent-ils la communion des saints? Dieu leur dira : « Quand vous étiez sur la terre, quand vous poursuiviez d'une ardeur si patiente la faveur des puissants et des princes pour en obtenir les biens du monde, étiez-vous négligents à vous servir de vos parents, de tous ceux qui avaient quelque crédit? Vous ne comptiez pas sur vos propres mérites, et vous faisiez votre principal titre de la protection de ces hommes. Vous vouliez entrer à tout prix, par toutes les bassesses, dans la communion des riches, des forts, des élus du monde; vous les pressiez, vous les sollicitiez, vous étiez à leur porte de bonne heure, vous y attendiez longtemps..., et vous trouviez indigne de vous de me prier par mes saints! » (19, p. 253.)

581. — La période d'expansion du protestantisme est dès longtemps passée en France comme ailleurs. Nous ne sommes plus assez chrétiens pour devenir hérétiques, et le protestantisme ne travaille qu'au profit de l'incrédulité. (13, p. 270.)

582. — Le protestantisme date de trois siècles, et depuis trois siècles il y a eu pour lui, ou contre l'Église catholique son adversaire, une conjuration de toutes les forces de l'humanité. L'ambition et l'orgueil, soulevant d'immenses armées de soldats, de savants, d'écrivains, ont sans relâche combattu en sa faveur. La Providence a permis qu'il s'implantât dans de puissantes nations, qu'il y recueillît le brillant héritage du catholicisme, et qu'il trouvât dans toutes ces nations de grands hommes ou d'habiles tyrans pour le servir. — Il est en dissolution morale et en décadence politique partout.

Autre a été le sort de l'Église romaine. Elle a subi l'apostasie totale d'une moitié de l'Europe; elle a été trahie ou desservie par les princes et leurs ministres, attaquée par des hommes comme Joseph II et Voltaire; elle a eu affaire aux jansénistes, aux gallicans, aux philosophes, aux écrivains, aux juristes; trois révolu-

tions en cinquante ans ont passé sur elle rien qu'en France, et l'on sait quelle fut la première de ces révolutions; les gouvernements l'ont à peine moins maltraitée que les révolutionnaires; elle a été dépouillée de sa liberté comme de ses biens; on lui a mis, autant que l'on a pu, un bâillon sur la bouche, et on l'a livrée à la langue et à la plume des histrions, et à la risée des peuples. — Elle est en voie de renaissance, d'agrandissement et de conquête partout. (11, p. 92.)

III. ESPRIT MODERNE.

583. — J'appelle *libres-penseurs,* comme ils se nomment eux-mêmes, les lettrés ou se croyant tels qui, par livres, discours et pratiques ordinaires, travaillent sciemment à détruire en France la religion révélée et sa morale divine. « Libre-penseur » rend à mes oreilles le même son que « jésuite » aux leurs. (39, p. 1.)

584. — Le libre-penseur rejette les préjugés du vieux temps. Il croit que la fin terrestre de l'homme consiste à dominer, à régner, à jouir. Il est plein de mépris pour les jésuites, pour les capucins, pour tout froc, toute soutane, tout rabat, tout tricorne. Il rit superbement lorsqu'on lui parle de messe, de jeûne, de confession. Oh! que la confession lui inspire de phrases hautes! Il dit avec pompe : « Je ne suis pas de ceux que l'on confesse. » Il se fait sa morale, il la met en pratique, sans aucune crainte du jugement dernier. Il se tient assuré qu'il ne doit qu'à lui-même compte de toutes ses œuvres, pourvu seulement qu'il les sache cacher au procureur du roi et aux journaux du parti contraire. (19, p. 87.)

585. — L'homme moderne contemple ses fils de fer : « Il n'y a plus de distance, je l'ai supprimée! » Tu crois cela, petit? Et moi, je crains que bientôt tu ne marches

à quatre pattes. Rapproche-toi de Péking, rien n'est plus permis. Mais, si en même temps tu t'éloignes du ciel, te voilà bien avancé!

Point de chemin de fer pour aller au ciel, point de gaz qui monte jusque-là. Il faut deux ailes : la charité et la chasteté. (20, p. 31.)

586. — L'esprit moderne regorge d'emphases sur les droits de l'intelligence, sur les droits de la liberté, sur les droits de l'humanité. Dans la réalité, il est ignorant, destructeur et lâche. Son ignorance détruit le champ pour agrandir la ville, détruit le laboureur pour créer l'artisan, détruit l'artisan pour créer le mercenaire, détruit le mercenaire pour créer la machine, détruit la corporation pour créer l'individu, détruit l'individu pour créer l'armée, détruit l'église pour créer la caserne. Jaloux d'atteindre le complément de ces destructions et de ces créations, il s'efforce d'abattre la papauté, dont la chute détruirait l'autorité et créerait la tyrannie. (21, p. 195.)

587. — Le monde a été créé pour n'avoir qu'un seul Dieu. Voilà l'unité où nous aspirons, nous autres catholiques. Nous disons : « Un seul Dieu, un seul pasteur, un seul troupeau. » Le genre humain laisse arranger cela tout autrement. Non pas un seul Dieu ; tous les dieux, au contraire! Mais un seul roi, l'*omniarque*, qui fera régner l'harmonie, l'égalité et la volupté.

L'omniarque sera grand-prêtre de toutes les religions, décidera de toutes les capacités, donnera tous les brevets, gouvernera toutes les villes, tiendra tous les télégraphes, portera toutes les lettres, censurera tous les livres, écrira tous les journaux... Cet idéal a été déjà ébauché sur la terre; c'était l'ancienne Turquie. Là régnait l'harmonie sous le nom de silence, et l'égalité sous le nom de servitude. Là, dans les harems, habitait la volupté. Nous avons de beaux germes de tout cela. (21, p. 24.)

588. — Vous êtes les plus forts. Soyez forts comme Domitien, comme Julien l'Apostat, comme Henri VIII; redevenez l'ancien régime avec sa légalité de bon plaisir parlementaire ou royal; la Convention avec ses proscriptions et ses terreurs; le régime impérial avec son arbitraire; redevenez même la Restauration avec les tendances qui lui ont si bien réussi; mais ne vous dites plus la liberté éclose au soleil de juillet. Vous étiez contrebandiers sous la Restauration, et vous avez fait une révolution, comme tant d'autres, pour devenir douaniers : les difficultés sont les mêmes, et vous n'en avez pas fini. (6, p. 73.)

589. — Coquelet (l'homme moderne) est fort satisfait de lui-même. Il lit la *Revue des Deux-Mondes*, et il sait tout. Il s'estime bien au-dessus de Charlemagne et de Bossuet. Ce n'est pas qu'il les méprise; ils ont été ce qu'on pouvait être de leur temps...

Coquelet n'est point impie; il croit en Dieu, mais non pas à l'ancien Dieu des ci-devant grands hommes. Son Dieu est celui que « la science » vient de compléter, de perfectionner, de refaire; Dieu vraiment bon, qui n'exige pas de culte et qui nous a préparé un paradis en ce monde.

L'antique paradis des chrétiens, Coquelet prétend ne l'avoir jamais pu comprendre. Ce paradis est contraire à la nature. Coquelet croit à un autre paradis où nous allons.

Quel paradis? Pourquoi n'y sommes-nous pas? Combien de stations avant d'y arriver? Mystères! — Il y a aussi des mystères dans la religion de Coquelet.

Mais ce paradis existe : tout à l'heure la vapeur nous en ouvrira les portes. Alors tout le monde aura bonne table et bon appétit. Tout bien examiné et tiré au clair, voilà le fond des promesses « de la science » et des aspirations de Coquelet.

Il a cependant du bon. Je l'ai trouvé sincère. Il veut que l'humanité soit heureuse; il croit honnêtement

que l'Église est dans l'erreur, et que cette erreur fait le malheur du genre humain. Il l'a lu, c'est sa raison de le croire. Il croit tout ce que l'Église ne dit pas. (21, p. 46-50.)

590. — Le *Coquelet italien* croit en Dieu et en l'Italie « une et libre. » Il confesse l'Église et le Piémont; il attend tout du Pape et du roi Victor-Emmanuel.

Comme patriote, il veut absorber sa patrie dans l'Italie faite à la taille du Piémont. Comme catholique, il veut placer l'Église en l'air, afin qu'elle soit débarrassée du monde, et le monde d'elle, et que tout aille bien.

L'Italie *une* sera la reine du monde, et tout ce qui prouve le contraire ne prouve rien. Quant à la religion catholique, qu'elle soit délivrée de ses possessions temporelles, et aussitôt elle conquerra tous les cœurs. Notre Coquelet italien n'en veut pas douter.

« Voici, dit-il, l'accord de la religion et de la liberté! *L'État libre devant l'Église, l'Église libre dans l'État;* plus de rapports entre eux que par la liberté, plus de chocs ni de chaînes. »

Mais la liberté de l'État et celle de l'Église sont-elles d'accord? Les héros de la liberté de l'État disent: « Oui, que l'Église soit libre, mais que sa liberté ne gêne plus la nôtre! que son silence ne nous condamne pas! que son aspect même ne nous chagrine pas! que ses maisons froides n'attristent pas la physionomie de nos villes!

« Quoi! nous verrions ses processions, nous entendrions ses cloches, nous pourrions rencontrer ses habits lugubres! Bien plus, elle tiendrait de plein droit ses odieuses écoles qui abusent la jeunesse et qui détournent tant de belles filles d'entrer dans les corps de ballet!

« Quoi! elle aurait des lois que nous ne pourrions abroger! Elle élèverait ses insolents discours contre tout ce que nous aimons! Et ses évêques pourraient parler aussi haut que nous!

« Si l'État ne peut pas réglementer l'Église, s'il n'a pas la clef des écoles, l'inspection des sacristies; s'il ne peut pas fermer la bouche de l'Église, et même l'ouvrir, alors l'État n'est plus libre, l'Église est un État dans l'État. »

A cela l'Église répond : « Que me conseille-t-on et qu'espère-t-on? Ne sait-on point que je suis à charge, et que si je demeure encore sur la terre, c'est parce que Dieu m'a donné l'immortalité?

« Ne sait-on pas que je dois contredire les hommes du monde, et qu'ils ne le veulent point? Ne sait-on pas que j'ai des paroles à prononcer et des œuvres à faire dont ils ont horreur? Ne sait-on pas que je suis la Reine, et qu'ils sont des révoltés?

« Quand même je pourrais consentir à me taire, ils ne me supporteraient pas. Ce n'est point assez que je cesse de proclamer la vérité, ils me demandent de proclamer que la vérité est l'erreur. Veut-on que je ne fasse pas ce que j'ai à faire, et que je ne sois pas ce que je suis?

« Que gagnerais-je à cela, et qu'y gagnerait le monde? Le monde n'existe que pour moi, afin que je le remplisse des lumières de Dieu. Or, leur liberté est de se persuader et de persuader au monde qu'il y a un autre Dieu que Dieu.

« Ma liberté est sainte et sans tache. Elle a constitué les sociétés sur les notions les plus douces de l'amour, sur les bases les plus claires du devoir. Par ma liberté, j'ai créé et maintenu l'ordre entre les hommes; par elle j'ai mené les âmes à Dieu.

« Je puis subir la force, endurer les fers, dévorer toutes les ignominies. Dieu m'a formée pour ces épreuves, et j'en sors plus digne de ses regards. Mais il n'y a point de force qui me fasse renier la vérité, et je ne connais aucune liberté légitime contre ma liberté. » (21, p. 210.)

591. — Chez les schismatiques, chez les hérétiques,

chez les infidèles enfin, pour peu qu'ils aient de contact avec la civilisation, partout on dépouille l'Église. L'État musulman met la main sur les biens des mosquées, comme ailleurs l'État chrétien sur la propriété ecclésiastique; il faut que Dieu, sous aucun nom, à aucun titre, ne possède plus une parcelle de ce qu'il a créé. (33, p. 122.)

592. — Il existe un principe de 89 qui est le principe révolutionnaire par excellence, et à lui seul toute la révolution et tous ses principes. On n'est révolutionnaire qu'au moment où on l'admet, on ne cesse d'être révolutionnaire qu'au moment où on l'abjure; dans un sens comme dans l'autre, il emporte tout; il élève entre les révolutionnaires et les catholiques un mur de séparation. Cet unique principe de 89, c'est ce qu'on appelle la sécularisation de la société; c'est ce que la franchise révolutionnaire appelle l'expulsion du principe théocratique; c'est la rupture avec l'Église, avec Jésus-Christ, avec Dieu, avec toute ingérence et toute apparence de l'idée de Dieu dans la société humaine. (33, p. 135.)

593. — En matière de religion, nos adversaires actuels nous semblent faibles et nuls, plutôt que perdus ou même dissidents; déserteurs, non pas rebelles. Tout ce que l'on voit de ces esprits trahit principalement la faiblesse. Sceptiques, ce serait bien fort pour eux; sectaires, ce serait bien gênant; athées, ce serait trop bête. En masse, ils ignorent. Plusieurs blasphèment, qui n'en sentent pas la gravité; les uns par gentillesse, les autres pour faire marcher leur petit ménage, persuadés que Dieu sait bien que les vivres sont chers. Les trois quarts de ces impies sont tout uniment, comme les trois quarts de leurs lecteurs, de mauvais catholiques. Leur malheur est la facilité d'écrire et d'en tirer de l'argent. Avec dix mille francs de rente, ils ne seraient plus prédicateurs d'irréligion. Il faudrait s'être

trouvé avec ces vaillants sur un navire en péril, pour attester qu'ils ont abjuré Dieu. (14, p. 462.)

594. — Certains catholiques très-orthodoxes paraissent disposés à prêter l'oreille aux requêtes de ce que l'on appelle tantôt l'*esprit humain*, tantôt l'*esprit moderne*.

Mais où est l'*esprit humain?* Est-il à Paris, ou à Rome? Est-il moins à Rome qu'à Paris? Qu'est-ce que l'*esprit moderne?* Point de réponse nette.

Que veut-il, cet esprit moderne? Considérablement de choses, si l'on en croit ceux qui se disent ses organes, d'ailleurs sans jamais présenter leur mandat. Et que veulent lui concéder les catholiques qui se font ses complaisants et ses introducteurs? Rien qui le contente.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'*esprit moderne* réclame, et la prétention de le faire entrer dans la foi en lui donnant des satisfactions innocentes est à peu près contemporaine de ses réclamations. Dans le christianisme, c'est le commencement de toutes les hérésies.

L'*esprit moderne* nous montre d'abord des savants d'aspect honnête et bénin, derrière lesquels se range une multitude d'ignorants qui semblent ne jurer que par eux et se disposer à les suivre partout. Voilà, dit-il, un peuple de catéchumènes; abaissez seulement quelques barrières devenues odieuses, abrogez quelques disciplines surannées, rayez du symbole quelques articles insignifiants; faites ces concessions, et ils sont à vous...

A ce langage, il y a toujours parmi les catholiques des têtes qui partent, des cœurs qui cèdent : les têtes que l'*esprit moderne* a entamées, les cœurs où l'aspect de sa force et le bruit de ses menaces ont glissé l'épouvante.

Ce serait si beau et si glorieux, dit-on, de conquérir enfin l'*esprit moderne*, et il est si disposé à se laisser prendre!

Cependant il y a une autorité dans l'Église de Jésus-Christ, sans laquelle on ne peut rien conclure : c'est

le Pape, ou plutôt c'est Jésus-Christ lui-même. Plusieurs pensent que l'on ferait bien d'interroger le Pape. Ils sont traités d'abord d'importuns, bientôt de cerveaux étroits et fanatiques, qui empêchent la réconciliation de l'esprit moderne, qui l'irritent, qui l'exaspèrent, qui allumeront ses fureurs. Comment d'ailleurs douter de l'assentiment du Pape à des désirs si saints, à des plans si sûrs? On continue d'aller, comme si l'on avait les pleins pouvoirs du Souverain Pontife, ou qu'il ne pût les refuser. On s'indigne à la moindre contradiction. On crie que le salut de l'Église est dans la voie où l'on entre, n'est que là; que tout est perdu si l'on ne parvient à l'y engager. L'*esprit moderne* démasque tous les jours de nouvelles exigences; on ne se décourage pas. On répond par les concessions les plus amples, ou par les silences les plus obstinés et les plus pénitents. On prend parti avec zèle contre ceux qui se tiennent aux vieilles lois de l'Église, contre ces retardataires qui n'ont pas marché avec l'esprit humain, contre ces rétrogrades qui prétendent le faire reculer, contre ces furieux qui font de la religion d'amour une religion de colère, contre ces imprudents qui ne se contentent pas de croire les miracles, et qui osent dire que Dieu en fait encore à la face des académies et des journaux.

Mais tout à coup, au milieu de ces savantes tactiques, une voix se fait entendre. Pierre veillait en silence, patient et prudent. Il aperçoit que la vérité va être compromise, et que les âmes sont sur le penchant de l'erreur. Il intervient, il juge, il condamne ces vérités que l'on abaissait, que l'on diminuait, il les relève; ces systèmes que l'on préconisait, il les foudroie; et après avoir d'un coup de gouvernail remis la barque dans sa route, il laisse hurler la tempête. L'écueil est évité.

Heureux, alors, ceux qui savent obéir, soumettre leur raison et attendre avec une confiante docilité ce jour prochain où la réflexion et l'expérience leur feront admirer l'infaillible sagesse qui les a repris!

Mais tous n'ont pas cette humilité, ce bonheur. La présomption est l'ordinaire des esprits faux, l'entêtement est la suite commune de la présomption. Il y a des hommes qui ne veulent pas s'être trompés, les uns par orgueil, les autres par une sorte d'incapacité à se déprendre de l'idée qu'ils ont une fois conçue. C'est là le grand élément de succès de l'hérésie. (10, p. 418.)

IV. LE PROGRÈS.

595. — Qu'est-ce que le progrès? Il n'y en a pas dans l'humanité. C'est un mot tout à fait vide de sens, à l'usage des gens qui parlent pour ne rien dire, et plus encore de ceux qui ne parlent que pour cacher leurs desseins.

Il y a dans la vie de l'humanité, comme dans la vie de l'homme, des phases différentes, qui tout à la fois la modifient à l'extérieur et la laissent au fond telle qu'elle est. Tentée de différentes passions, c'est le changement; astreinte aux mêmes besoins, soumise aux mêmes devoirs, c'est la stabilité. A travers ces phases diverses, tantôt heureuse, tantôt malheureuse, suivant qu'elle obéit à ses devoirs ou cède à ses passions, elle marche vers la mort.

Le progrès est le même pour l'humanité et pour l'homme, et ne consiste qu'en un seul point, qui est de s'affermir dans le bien, ou d'y revenir. Tout ce qu'une société fait pour son bien-être, pour sa splendeur politique, tout ce qu'elle gagne en force, en éclat, en civilisation scientifique, militaire, industrielle, ne signifie rien et n'est pas un progrès. Un homme qui, à vingt ans, aurait été ignorant, faible et pauvre, mais pieux et bon, et qui, à quarante ans, serait devenu savant, puissant et riche, mais en même temps incrédule et pervers, aurait-il fait un progrès? Point du tout. Il se trouverait en réalité plus faible, plus ignorant, moins

heureux qu'au temps de sa jeunesse. Le progrès pour lui serait de revenir, de se rajeunir en reprenant sa vertu première aux dépens de toute sa fortune, au mépris de toute sa science, s'il le fallait. Cette conversion qui rajeunit l'homme, est aussi le seul rajeunissement possible de la société. (19, p. 311.)

596. — Que voulez-vous ôter, que voulez-vous ajouter à l'œuvre de Dieu? Nous sommes perdus de systèmes, d'accommodements, de combinaisons, de compromis de toutes sortes; nous avons vu le fond de la sagesse humaine; nous avons reconnu, à la double épreuve de la raison et du cœur, le point faible de toutes les théories. Nous avons rencontré le doute sur les lèvres de tous les docteurs; il nous faut une doctrine qui croie en elle-même et qui s'affirme de la part de Dieu jusqu'à braver non-seulement notre examen, mais nos railleries, mais nos menaces, mais nos fureurs, et qui nous dise : Venez à moi, je suis la vérité; je suis immortelle, venez à moi, si vous voulez vivre! (10, p. 430.)

597. — On nous reproche d'être les admirateurs du passé et de lutter obstinément contre l'esprit moderne. Si l'esprit moderne consiste à regarder sans effroi tant de signes de décomposition morale qui éclatent tous les jours, et à n'en attendre le remède que du progrès des arts, des sciences, de la littérature ou de la police, non assurément, nous ne sommes pas à la hauteur du progrès moderne; qu'on nous fasse envisager un autre avenir, et nous louerons moins le passé. (13, p. 3.)

598. — Si le christianisme des siècles barbares ne peut plus convenir, pourquoi celui que nous adoptons aujourd'hui nous conviendrait-il demain? Pourquoi conviendrait-il aux Allemands, aux Italiens, aux Espagnols? Pourquoi le christianisme des riches serait-il celui des pauvres? Il faudra donc un christianisme pour chaque siècle, pour chaque pays, pour chaque in-

dividu, pour chaque jour? La belle invention! Ce christianisme progressif, c'est tout bonnement le protestantisme. (36, p. 163.)

V. LA RÉVOLUTION.

599. — La raison humaine ne fut jamais plus révoltée contre le Dieu de la Croix et ne nia jamais avec plus d'obstination ses droits sur le monde. Elle a imposé à la terre un droit de sa fabrique, le droit de l'homme, appelé plus tard « le droit nouveau, » et qui est simplement le droit de son caprice. Elle a violemment dépouillé les rois de leur couronne, les peuples de leur nationalité, les individus de leur propriété, les autels de leur liberté. Ses sophismes corrompent par la peur les âmes où ils n'ont pas éteint la lumière; toute résistance est vaine. Jamais despote plus insolent n'a dit à la conscience : Tais-toi! ou ne l'a livrée avec plus de dédain aux huées des sicaires. (32, p. 6.)

600. — Il y a dans l'humanité déchue un esprit destructeur de l'humanité, un caractère de Satan qui est la haine de Dieu et la haine de l'homme comme œuvre de Dieu; et c'est là le trait distinctif de la révolution. *La révolution est satanique*, disait Joseph de Maistre. Toutes ses voies aboutissent à la destruction, elle y tend par toutes ses entreprises; et son entreprise la plus chère, parce qu'elle y reconnaît sa voie la plus prompte, est d'anéantir l'Église de Jésus-Christ, par laquelle seule l'homme peut vivre dans la justice et dans la liberté. De là son perpétuel effort contre le chef visible de cette Église, son perpétuel dessein de l'ôter de Rome, pour l'ôter ensuite de la vie. (29, p. 13.)

601. — La révolution, dans son intime, est la haine abjecte de tout mal contre tout bien. Il y a des âmes

dégradées qui font le mal pour se venger du bien qui éclaire leur perpétuelle ignominie. Notre vue et notre vie oppriment ces malheureux. Nous marchons sur eux quand nous entrons dans nos églises. Ils voudraient détruire ces temples d'où nous sortons l'âme éblouie de choses qu'ils n'ont pu voir, enivrés de parfums qu'ils n'ont pu respirer. (22, p. 374.)

602. — Le caractère dominant de la révolution, à toutes les époques, c'est la haine de l'Église catholique. Dans cette institution divine, elle reconnaît son suprême adversaire. L'aversion qu'elle lui porte a toujours survécu à ses autres fureurs, victorieuses ou fatiguées. (12, p. 136.)

603. — Dans son essence et dans son but, la révolution, c'est l'anti-catholicisme. Elle veut renverser et détruire l'Église catholique, et ne veut pas autre chose. Elle a ce sentiment partout, sur les trônes, autour des trônes, dans les parlements, dans les clubs, dans les académies et bureaux d'esprit. Là-dessus, tous les révolutionnaires s'entendent et s'entendront toujours. L'Anglais y mettra son éloquence et sa diplomatie, le Moscovite ses armées d'esclaves, le Prussien sa landsturm, l'Italien son stylet, le penseur français son trognon de plume, instrument néfaste, qui, plus que tout autre, a souillé et perverti le bon sens du genre humain. (15, p. 505.)

604. — La révolution a été une punition ; ceux qui la considèrent comme un progrès seront éternellement ses dupes. (12, p. 149.)

605. — De tous les malheurs dont le peuple est menacé, le plus grand, le plus irréparable serait son triomphe. (39, p. 4.)

606. — Depuis près d'un siècle les peuples sont le

jouet d'une immense et grossière supercherie. On les a garrottés et dépouillés en leur promettant la liberté et la richesse ; sous prétexte de les émanciper, on leur a donné des armes pour ravager leur propre héritage. (31, p. 367.)

607. — (*Un homme d'ordre à un révolutionnaire :*) Quand Dieu a puni le blasphème, il écoute la prière : il pardonne au coupable en faveur de l'innocent. Vous traverserez le monde, vous n'y règnerez point. Si l'épée ne peut vous abattre, une fronde vous abattra ; et si la fronde manquait comme l'épée, Dieu saurait encore humilier votre orgueil et constater votre ignominie. Ne parlez plus de règne et d'empire. Vous ne deviendrez pas des législateurs, vous resterez des bandits. (31, p. 144.)

608. — Il y a dans le monde une chose qu'on appelle la Révolution. M. de *** lui donne un siècle d'existence ; elle est plus vieille ! C'est une chose très-diverse en ses tactiques, parfaitement la même en ses œuvres. Son nom nous dit ce qu'elle est : il signifie *renversement*.

Or, comme dans le monde il n'existe qu'une seule construction définitive, à savoir la sainte et unique Église catholique, il n'y a aussi qu'un but aux efforts de la révolution. Elle aspire à renverser cet édifice divin. Elle ne veut pas moins ; plus serait inutile. Une fois l'Église arrachée de la terre, la destruction y sera souveraine et organisée. (34, p. 8.)

VI. BUT ET PLAN DES IMPIES.

609. — La croix de Simon-Pierre, pour être devenue un trône, n'a pas cessé d'être un instrument de supplice.

A cet égard, aucun ennemi de la foi ne s'est jamais trompé; tous frappent vainement, puisqu'ils combattent contre Dieu; mais tous savent où il faut frapper. Et tous frappent là, parce que là est le centre du catholicisme. Aussi peut-on dire que quiconque frappe là, de quelque nom et sous quelque drapeau qu'il se déguise, est un ennemi de l'Évangile, un ennemi de la civilisation chrétienne, un ennemi de la liberté humaine, un ennemi des pauvres, un païen. (7, p. 537.)

610. — Dieu nous abaisse par où nous voulons monter, et nous punit par où nous péchons. L'histoire de l'hérésie est l'histoire de l'orgueil, et il n'en est pas de mieux faite pour humilier l'esprit humain. Nous y voyons d'abord un petit nombre de misérables sans honneur, sans génie, souvent sans savoir, avec la seule effronterie de leurs propres vices, et l'appui des vices et de l'ambition de quelques puissants, détruire les croyances et les libertés, bouleverser les empires, entasser les ruines au milieu des corruptions, changer une religion logique et sainte en un amas d'erreurs stupides qui enchaînent les peuples sous le double despotisme de l'homme et des sens.

Après ceux-là s'avance une troupe plus odieuse encore, c'est la phalange des écrivains et des philosophes qui entreprennent d'écrire, de justifier et de compléter ce que les autres ont fait. Mille plumes se mettent à l'œuvre, les événements sont contrefaits, les rôles sont intervertis; on défigure audacieusement la vérité, on opprime le bon sens; ce qui n'avait pas été assez calomnié, on le calomnie de nouveau; ce qui était resté debout, on le mine, on le renverse; ce qui était infâme, on l'excuse, on le glorifie; mais tout cela sans gêne et sans pudeur, sans se donner la peine de pallier un mensonge. (28, p. 183.)

611. — On connaît plusieurs manières d'attaquer la

religion catholique. Depuis dix-huit siècles que la multitude des beaux esprits s'y adonne, tous les moyens et toutes les ruses ont été essayés; maintenant les plus médiocres écrivains possèdent les plus fins secrets de l'art; ils les emploient suivant les lieux et les temps.

Il y a la négation brutale, le rire épais, la grossière injure, qui réussissent merveilleusement dans la populace : ce fut le talent de Béranger sous la Restauration : c'est pour cela et pour avoir outragé les mœurs, délits ordinairement connexes, qu'il a été condamné en police correctionnelle au grand profit de sa popularité et de sa gloire.

Il y a la négation philosophique, plus mesurée quant à la forme, non moins brutale au fond. Elle se produit avec ses variétés sans nombre dans les écrivains rationalistes de notre époque. Tous ces auteurs, pour combattre la religion, travestissent ses enseignements, falsifient son histoire; ils la présentent comme un mensonge, comme une institution de tyrannie et de haine qui n'a pu se soutenir que par la persécution et posent contre elle les prémisses dont les conséquences sont : il faut l'extirper, il faut la déshonorer, il faut l'étouffer dans la boue ! (14, p. 62.)

612. — Il y a des hypocrites de religiosité et de philanthropie qui disent que le christianisme est une religion d'amour, mais que les chrétiens ne l'ont pas connu et n'ont jamais su qu'établir la tyrannie et faire couler le sang. Ceux-ci, prétendant honorer le Christ, diffament sans relâche son Église, qu'ils disent n'avoir pas été instituée par lui, ou ne lui être pas restée fidèle : ils la défigurent et la calomnient dans ses dogmes, dans son histoire, dans ses héros; ils lui imputent toutes les monstruosités qui peuvent révolter la conscience humaine; et si les chrétiens entreprennent de rétablir les faits travestis par la mauvaise foi et par l'ignorance, s'ils veulent expliquer des idées

que l'on ne comprend plus, justifier des principes dont les conséquences vraies ont été tout autres qu'on ne dit, et dont la violation définitive serait la ruine de toute civilisation, aussitôt les clameurs redoublent. Les apologistes de la vérité sont traités de forcenés qui veulent rallumer les bûchers, qui veulent détruire la liberté humaine et qui font enfin haïr une religion d'amour. (14, p. 63.)

613. — Les petites combinaisons (des ennemis actuels de l'Église) ne manquent pas d'une certaine sagesse.

Ils se disent : « Ne faisons rien de trop ! Ne nous donnons pas le mauvais genre de tuer le Pape, il ressuscite ; ni de l'enlever, il revient ; ni de le mettre en prison, il y grandit. Réduisons-le à la condition de simple particulier, soumis aux lois de simple police.

« N'abjurons pas le christianisme ; cela nous obligerait de faire un autre culte, et finirait en farce tragique. Gardons « l'auguste religion de nos pères ; sans rien lui ôter » que la tête. C'est-à-dire retirons peu à peu le cerveau, laissons la figure. Ce *caput mortuum* tombera de lui-même tout doucement.

« Les enragés qui veulent tout abattre, tout brûler, tout jeter au vent, sont sur la pente d'adorer ; ils ont quelque dieu en poche, quelque autel à bâtir. Ne leur permettons que des hurlements, et protégeons contre eux le tremblant troupeau catholique.

« Ayons les yeux sur la Russie. La *Sainte Russie !* Il y a là des prêtres, des évêques, des moines, des sacrements, des églises ; on y dit la messe, on chante, on prêche ; et rien de gênant pour personne. C'est l'idéal. Un service pour le nettoyage des âmes, comme il y a un service pour le nettoyage des rues... tous deux dans les attributions de la police !

« Il faut prendre Rome peu à peu. Rome enlevée au Pape, plus de papauté temporelle, et la papauté spi-

rituelle languira. Ce sera le battant de la cloche dans une robe de paille. Ainsi les catholiques ne resteront pas sans consolation. Ils attendront que le spirituel recompose le temporel, que la vertu du battant rende à la paille la sonorité du bronze.

« Cependant la voix de Rome se taira; les catholiques se désaccoutumeront de l'entendre; ils se désaccoutumeront aussi d'attendre. Discutons. Quand la force discute, malheur aux principes qu'elle veut contester! Ses adversaires biaisent, de peur qu'elle ne leur coupe la parole; les tiers partis se forment, les principes se rouillent. Enfin la force prononce lorsqu'elle voit les esprits assez préparés. (21, p. 193.)

VII. AVEUGLEMENT DES IMPIES.

614. — Si la société actuelle se laisse vaincre, ce ne sera pas faute d'avertissements. Elle est avertie, non-seulement par ses amis, qu'elle pourrait accuser de s'alarmer sans motifs, mais par ses ennemis, qui, certes, n'ont pas intérêt à l'effrayer. Aucune illusion ne reste possible. Il n'est plus question de réformes, ni d'extension des droits politiques, ni d'économies, ni de liberté, ni de république : c'est la société elle-même qui est mise en question. Ceux qui ne le disent pas ouvertement, le laissent dire par d'autres à qui ils tendent la main. (8, p. 154.)

615. — Horrible infortune des hommes de ce temps! Ils ont besoin de religion, ils le savent, ils l'avouent; ils savent aussi qu'il n'y a pas de religion sans l'Église... et ils ont peur de l'Église! (16, p. 99.)

616. — Que veut donc faire la bourgeoisie? Quel but poursuit-elle avec une obstination qu'aucune me-

nace ne peut vaincre, et qui tient aujourd'hui de la démence? Elle veut consommer la ruine du seul élément d'ordre qui reste à la société. En présence du socialisme prêt à l'engloutir, elle s'occupe d'anéantir l'influence de ce qu'elle appelle l'*Esprit clérical*. Elle rêve de diriger contre cette dernière digue le torrent dont elle contemple avec stupeur la force et les ravages; elle lui demande d'emporter ce qui reste d'œuvres religieuses et de dévouements religieux. Elle veut que cette partie du peuple qui nous donne encore des prêtres, des frères de la doctrine chrétienne, des sœurs de Charité, devienne, par l'éducation, semblable à cet autre peuple où les clubs trouvent des auditeurs et les barricades des soldats.

A quoi comparer cette désolante aberration, si ce n'est à l'état de ces malades que la débauche a couverts d'ulcères et qui désespèrent l'art du médecin? Non-seulement ils sont gangrenés jusqu'à la moelle et n'ont plus dans les veines une goutte de sang pur, mais ils gardent l'horrible appétit des excès qui les ont perdus. Pour soulager leurs souffrances, ils appellent les empiriques, ils ne reculent devant aucun remède violent ou absurde; mais qu'on leur propose le seul remède qui puisse les sauver, c'est-à-dire un complet changement de vie, ils préfèrent mourir. (7, p. 36.)

617.—Que l'on cherche, et l'on verra si, en soixante ans de règne, la bourgeoisie, dominante sous les quatre derniers gouvernements, est demeurée, nous ne dirons pas un mois, mais une semaine, sans faire par voie législative ou administrative quelque monstrueux et imbécile effort pour arracher Dieu de l'âme du peuple. Nous avons su les noms de cinquante maires qui se sont donné le noble plaisir de tracasser, de persécuter, d'insulter de pauvres religieuses avec le concours du préfet et l'approbation du gouvernement et des chambres. L'Université a fait condamner à l'amende des femmes du peuple qui s'étaient permis d'enseigner

gratis le catéchisme aux enfants de leur village. (7, p. 433-435.)

618. — Le monde est bien malade; une plaie profonde et invétérée le tourmente; il a la fièvre, et nous voyons la raison publique chanceler à tout moment. Nous rasons de près l'abîme, si nous n'en descendons pas la pente. Déjà beaucoup d'esprits en sont à ce dernier degré du mal où la société verra encore le remède, et n'en voudra plus. (8, p. 286.)

619. — (MM. les Pasteurs protestants) se passent de croire, mais ils ne veulent pas se passer de manger; il paraît à leurs prêches qu'ils font bon marché de la Trinité, du péché originel, de la nécessité du baptême et d'une grâce surnaturelle, de la divinité de Jésus-Christ, de sa Rédemption, de l'éternité des peines, toutes choses qui dénaturent la simplicité de la foi; mais ils soutiendront jusqu'à la mort (exclusivement) que le Pape est l'Antechrist, car ils vivent de cela. (27, p. 47.)

VIII. LES IMPIES SONT LES ENNEMIS DE LA LIBERTÉ.

620. — Le christianisme seul nous tient debout par sa perpétuelle répudiation de la mollesse et de l'esclavage. Mais il y faut le christianisme intégral, celui qui nous donne la présence réelle du Dieu vivant, la parole vivante du Dieu présent. Le christianisme ébréché des hérétiques n'est qu'une philosophie. Il est impuissant à combattre cet envahissement de la nature qui trouve en nous tant d'ardentes complicités. La liberté, dignité si salutaire et si nécessaire, il faut que le christianisme nous la propose et surtout nous l'impose, et lui seul le veut, et lui seul le peut. Ce ne

serait rien de nous défendre d'avoir des esclaves, il faut nous défendre de l'être. On dit que la plus noble aspiration de l'homme est vers la liberté; oui, et son penchant le plus violent est vers l'esclavage. Il veut y réduire les autres, et il s'y précipite lui-même. La grande affaire de l'homme est de se trouver un maître. A quel prix ne l'achète-t-il pas? Quels sacrifices ne lui fait-il pas? *Tu n'auras point d'autre Dieu que Dieu!* Voilà le premier article de la loi divine, et la première, la plus large, la seule solide assise de la liberté humaine.

Aussi, nos anciens libéraux, nos humanitaires, tout cela est devenu partisan de l'autorité et regarde tranquillement dépecer la chair humaine. (23, p. 206.)

621. — La question italienne n'est pas la question de l'indépendance politique d'une nation. Si le Pape n'était point là, peuples, sectes et gouvernements ne se montreraient pas plus touchés du destin de l'Italie autrichienne qu'ils ne le sont des malheurs bien autrement réels de l'Irlande et de la Pologne. La question italienne met le feu sur la terre, parce qu'elle est le dernier acte de la révolte du protestantisme contre l'Église de Dieu. (24, p. 49.)

622. — La révolution ne se propose nullement d'affranchir les Romains, mais uniquement de renverser le trône pontifical. Elle le veut renverser par la raison décisive pour elle que ce trône, dit Joseph de Maistre, *est fait pour ennoblir et consolider* les autres. Il y a des trônes qui ne le savent pas : la révolution le sait bien ! (15, p. 433.)

IX. MAUVAISE FOI DES IMPIES.

623. — Le temps est mauvais. Les esprits s'égarent

facilement ; les meilleurs sont atteints, disposés à se précipiter vers des compromis chimériques ou funestes. C'est une disposition quasi générale à changer ce que Dieu a établi par la main des siècles. On prétend faire mieux, mais on ne fera pas mieux, et Dieu sait si l'on désire faire mieux. (22, p. 302.)

624. — Le mal a beau devenir assez puissant pour se faire craindre et se faire adorer ; il y a une ignominie qu'il ne peut éviter : il ment. (12, p. 42.)

625. — Celse est le premier de cette lignée de drôles qui n'ont cessé de s'offrir en aide aux bourreaux, qui les ont invoqués, justifiés, excités, et qui se sont chargés de la besogne que les bourreaux ne font pas. Car les bourreaux tuent, mais les écrivains diffament.

Celse avait lu les saintes Écritures, comme fit Voltaire, comme fait le joli Renan. S'il reçut quelques leçons de la charité des prêtres chrétiens, je l'ignore et je le crois. Cette espèce est volontiers ingrate ! Elle est plus présomptueuse. Celse crut que ce ne serait rien pour lui de détruire la Bible. Il disserta, calomnia, persifla ; son livre eut la vogue. Mais les critiques enfantèrent les docteurs, et la vérité brilla de plus en plus. (22, p. 7.)

626. — Les abus qu'on signale, eussent-ils autrefois déshonoré la société et l'Église, ce ne serait pas à nous de les dévoiler, de les jeter aux commentaires de la foule, en ces jours périlleux où le respect est si déplorablement affaibli. Il n'y a de liberté possible que dans les sociétés où il reste du respect. Quand le respect a péri, le monde appartient à la force, et elle lui impose l'adulation. (17, p. XIV.)

627. — Il n'est pas impossible que certains esprits hostiles à la religion et aux œuvres chrétiennes ne

soient sous l'empire d'une sorte de bonne foi. Les préjugés contre la religion sont nombreux, enracinés, l'éducation les inculque de bonne heure, et nous savons par nous-même combien il est difficile de s'en dégager.

Il y a parmi les socialistes des esprits distingués. Nous ne partageons aucune de leurs doctrines, mais nous ne sommes pas les admirateurs de tout ce qu'ils combattent. La société actuelle nécessite beaucoup de changements; notre penchant ne serait guère pour ceux qui veulent tout conserver, si leurs adversaires ne voulaient tout détruire.

Que les docteurs socialistes nous fassent entendre l'accent de l'étude, de la réflexion, de la conviction, et non pas toujours les clameurs de la haine. S'ils savaient abjurer ces détestables procédés, considérer les choses comme elles sont, discuter loyalement, ils obtiendraient autant d'estime qu'ils excitent de répulsion, et ils arriveraient au plus noble résultat qui puisse couronner les efforts de l'homme : ou de s'éclairer soi-même, ou d'éclairer les autres. Nous pensons que le peuple n'y perdrait rien. (9, p. 67.)

628. — Si le dernier des hommes était devant un magistrat, celui-ci ne le condamnerait pas sur un témoignage unique et suspect. Mais quand il s'agit de l'honneur des ancêtres, de l'honneur de l'Église, ce seul témoignage paraît suffisant. On n'en veut pas d'autre pour diffamer l'Église dans les académies et dans les journaux. (17, p. XII.)

629. — Nos écrivains n'auraient pas besoin d'insulter, puisque enfin la besogne est en train; mais insulter, c'est ce qu'ils savent faire, ils veulent servir. *Non serviam*, ils ne le disent qu'à Dieu. Pour tout le reste du service contraire, quoi que ce soit : *Serviam! serviam!* Ils sont là. Ils veulent servir. Ils s'empressent. Ils étoufferont les cris de la victime sous les huées,

ils la déshonoreront parmi le peuple. Ils espèrent que leur encre sera un fiel dans la blessure. C'est leur contentement particulier. Ils le feraient pour rien. (22, p. 135.)

630. — Le mal est toujours insolent, son insolence est toujours odieuse ; mais le comble de l'insolence du mal, c'est de se donner pour le bien. « Ceux que j'opprime et que je trahis, dit-il, ce serait trop peu de les tourmenter, de les ruiner, d'emporter leurs dépouilles; je leur dirai et on leur dira que je suis la délivrance, l'honneur, même la religion. Je leur verserai encore ce fiel, je me donnerai encore ce plaisir. » (15, p. 502.)

631. — Nos incrédules aiment mieux se moquer et insulter, que de prendre le parti de s'instruire. En général, ils ne sont pas des plus forts ; mais ils sont des plus entêtés. Pour éviter le grand malheur de voir clair, ils ont soin, par-dessus tout, de se bander les yeux. (7, p. 52.)

632. — On entend certains personnages se plaindre que la morale déserte les masses. Les réquisitoires des procureurs ne parlent que de la nécessité de relever la morale; le ministère va dire à la tribune qu'il faut de la morale. Faites-nous de la morale, crie-t-on au clergé.

Et d'un autre côté, on a une police qui dort à côté des orgies les plus brutales, une censure des images qui salit nos murailles de tout ce que nous y voyons; on loue sa maison pour des trafics immondes, et après avoir traqué partout quelques méchants écrits politiques, les sergents de ville n'ont plus d'yeux pour voir les écrits mille fois plus dangereux qui pullulent à tous les angles de rue. Voici la raison de cette extrême indulgence : il faut que l'on vende impunément des ordures, puisqu'il plaît aux journaux d'en débiter. (39, p. 251.)

633. — La société, de jour en jour, avec une ardeur plus effrénée, chasse Dieu de ses lois, de ses sciences, de ses arts, de ses mœurs; elle le chasse du cœur des peuples; le blasphème public et perpétuel est organisé comme autrefois la prière; il y a une tendance des nations à ne pas laisser sur la terre une ombre visible du gouvernement divin, à reléguer la religion dans le rang abaissé des services publics, à ne pas lui permettre même une plainte. Nous avons affaire à plus forte partie que la passion; nous avons affaire à la cécité, à la surdité, à l'orgueil inexorable et content de l'ignorance. (15, 539.)

634. — Je reproche à la bourgeoisie libre-penseuse d'avoir haï Dieu, et par là même méprisé l'homme. Ce crime, elle l'a imposé par son exemple, ses ruses et ses lois, à une partie du peuple. Lettrés, hommes d'État, docteurs de la bourgeoisie, depuis que vous régnez quel a été votre effort? Vous avez trouvé que l'Église était de trop dans ce monde. Vous avez fait des livres et des journaux; vous avez entretenu de noirs pédants et d'obscènes baladins afin qu'ils aidassent vos lois à dissoudre plus vite ce reste de puissance que le catholicisme exerçait encore sur les masses. Au milieu de vous et couverts de vos livrées, se sont dressés plusieurs apôtres des évangiles de la vengeance et du délire. Vous les avez entourés, applaudis, caressés... Qu'un prêtre vînt vous parler avec les lumières de la foi et les ménagements de la charité, vous le lapidiez, vous le condamniez à l'amende et à la prison.

Eh bien, vous avez réussi. Une portion notable du peuple, le peuple ouvrier, le peuple des villes, le peuple liseur et politique, ce peuple-là est devenu incrédule. L'Église se trouve dans l'impossibilité de les instruire, de les assister, de les ramener.

Par malheur, d'un autre côté, le peuple souffre, il devient méchant, il devient sauvage. Il ne se résigne plus à l'infériorité de sa condition; comme un chien

devenu furieux à la chaîne, il menace de briser l'ordre matériel, de se ruer sur la société, de la mettre au pillage. Et bientôt tout l'éclat, toute la gloire, toute la force de la société politique tombe en une heure. L'épouvante monte au cœur des puissants de la terre. Mille efforts sont tentés pour écarter ce peuple; mais il veut jouer le rôle auquel on l'a dressé. Il est toujours là, l'œil hagard, le cœur plein de haine, les mains pleines d'incendies. (39, p. 5.)

635. — C'est une méchanceté tout à fait lâche de fermer dans le cœur d'une créature humaine la source de consolation qu'y ouvre la foi; c'est plus bas qu'un larcin, plus vil que l'acte du jaloux qui va dans l'ombre ravager la propriété d'autrui. L'esprit fort qui travaille à détruire la foi de quelqu'un pour en tirer son profit ou son plaisir, doit être placé au-dessous du malfaiteur qui donne un narcotique à celui qu'il veut voler. C'est le sentiment qu'inspirent les écrivains, les poëtes, les artistes, les orateurs qui se sont ménagé le succès en caressant la fibre de l'impiété. (19, p. 292.)

636. — Nous le connaissons cet *esprit moderne*. Il met à toutes les loteries, il joue à toutes les bourses, il a recours à tous les moyens et à toutes les magies pour tenter toutes les fortunes; il caresse toutes les passions et toutes les ignorances pour s'acquérir la faveur; il se plie à toutes les prosternations pour obtenir des emplois; il s'impose toutes les besognes pour parvenir à la gloire; il est à poste fixe dans toutes les antichambres; il fait queue sur les marches de tous les tribunaux et à la porte de toutes les puissances; il est sinon en adoration devant tous les pouvoirs, du moins partout à genoux devant quelque pouvoir. Montrez l'endroit un peu caressé de n'importe quel soleil où n'accoure cette couleuvre !

Néanmoins il ne faut point proposer à l'*esprit mo-*

derne de risquer un *Ave Maria*, pour gagner une fortune céleste, ni de s'agenouiller devant Dieu pour lui demander le don précieux de la foi. Les gens de l'*esprit moderne* sont des gens éclairés et qui aspirent à toutes sortes de grandes choses; aux millions, aux belles places, à l'Institut, à la renommée, à faire plusieurs éditions de leurs livres, à mériter que leur mort soit annoncée en entre-filets, à être suivis de trois à quatre mille personnes au cimetière, à se rendre immortels, enfin! Voilà leurs dignes et fières préoccupations: et que leur importe, après tout, d'être fixés sur ces questions secondaires: la vraie manière de servir Dieu, la vie éternelle? Parlez-leur de battre le pavé pour organiser un coup de bourse, de passer les nuits en méditation pour perfectionner une commandite, pour tourner un vaudeville, pour accoupler des rimes riches; parlez-leur de faire n'importe quoi, pour se hausser d'un échelon sur une échelle quelconque; ne leur parlez pas de s'abaisser pour monter à Dieu. L'homme de l'*esprit moderne* veut s'hébéter dans l'ambition, dans la jouissance, dans l'orgueil. Il refuse absolument de s'abêtir dans l'humilité et dans la prière, dût-il y trouver ce qu'y trouvaient saint Augustin, Pascal et Bossuet. (10, p. 427.)

X. PRINCIPAUX ENNEMIS DE LA LA RELIGION.

637. — Quels sont aujourd'hui nos ennemis? Ce sont ces prétendus savants, ces docteurs de mensonge, qui sans cesse désolent les âmes en répandant sur la jeunesse les flots de leur impiété. Qu'on nous désigne un péril qu'ils ne fassent pas courir à la foi, une injure qu'ils lui aient épargnée, un piége lâche qu'ils rougissent de lui tendre. On nous dit qu'ils sont dans l'ignorance: nous le souhaitons pour eux; mais cette ignorance nous paraît fort douteuse; et si elle est réelle,

de quel droit outragent-ils ce qu'ils ne connaissent pas, ce que nous adorons?

On nous conseille la prudence, la charité devant de pareils hommes; de ne pas faire du bruit, de ne pas troubler les leçons de ces pauvres impies, *assez malheureux de ne pas croire;* de ne point les irriter surtout parce qu'ils pourraient devenir plus méchants, et rompre toute relation avec ceux qui leur tendent la main pour les ramener. Nous voulons bien que les blasphémateurs sauvent leur âme, il importe beaucoup qu'ils se sauvent, mais il n'importe pas moins qu'ils cessent de nous perdre : leur âme n'en vaut pas deux, et encore moins en vaut-elle cent ou mille. Puisse Dieu les convertir demain! notre affaire est de leur échapper aujourd'hui. (5, p. 76.)

638. — Quels que soient les griefs de la société contre les philosophes et contre les poëtes, les grands coupables, à son égard, ce sont les historiens. C'est par eux surtout que la justice et la vérité ont été trahies, et que d'honnêtes et fortes intelligences sont entrées dans les voies de l'erreur. Pour les philosophes et pour les poëtes, il y a des excuses : les uns sont sujets à rêver, l'intérêt domine les autres. Mais les historiens sont des esprits graves. La fonction de l'histoire est tout à la fois une magistrature et un enseignement. Il juge les hommes, et il proclame la leçon des faits. C'est lui surtout qui peut montrer à la société les conséquences pratiques des principes qui la dominent, développer à ses yeux les résultats si différents de la vérité et de l'erreur, et lui faire connaître toute doctrine, comme on connaît l'arbre à ses fruits. Il doit d'autant plus craindre de se tromper que le public, supposant sa bonne foi, l'écoute avec confiance, comme un témoin bien informé, et qui dépose loyalement. Nos historiens modernes ont souvent méconnu ces devoirs. Au lieu de tirer de l'expérience une opinion consciencieuse, ils ont plié l'expérience elle-même à

leur opinion préconçue et formulée d'avance. (10, p. 144.)

639. — Les historiens les plus renommés de notre temps, on les voit s'ingénier, se fatiguer, tordre les textes et souvent les corrompre, pour l'unique avantage de lancer contre l'Église une accusation méchante, quelquefois même tout simplement une épigramme. Avec le même art qui leur sert à faire des vertus aux révoltés de toutes les époques, ils font des vices et des crimes aux hommes de bien de tous les temps; ils s'appliquent de préférence à décrier ceux que la voix de l'Église a placés sur les autels pour leurs services envers les peuples et leurs mérites envers Dieu. Le caractère général de leurs histoires est la guerre au vrai et au bien, une guerre quelquefois brutale, quelquefois subtile, toujours implacable. (10, p. 152.)

640. — Pour opposer une digue à ce flot de mauvaises histoires, dont la déplorable abondance trouble et gâte presque infailliblement les esprits qui résistent encore aux autres poisons littéraires, les catholiques ont deux moyens. Le premier, c'est de refaire les histoires systématiquement et partout hostiles à la vérité; le second, c'est de vérifier à fond les autres. On ne peut rendre à l'Église et au bon sens public un plus utile service. Ce travail obligerait assez promptement les plus sérieux auteurs du mal, non-seulement à prendre moins leurs aises, mais encore à se corriger eux-mêmes. (10, p. 159.)

XI. SUITES DE L'IRRÉLIGION.

641. — Dans ce monde magnifique et commode, un péril pourtant nous environne et nous menace, et une beauté n'y est plus.

Le péril nouveau, c'est l'oubli de Dieu. Péril immense, le seul à craindre ici-bas, et la beauté perdue, c'est la présence de Dieu, la seule chose ici-bas qui soit vraiment belle, le seul soleil qui éclaire l'intelligence sur les merveilles de la création, le seul vrai charme, la seule vraie harmonie. (20, p. 30.)

642. — L'Europe est sur une pente où nulle voix ne peut l'arrêter, où nulle force humaine ne peut la retenir. Elle touchera dans le fond de l'abîme. (24, p. 5.)

643. — Il y a dans toutes les nations un regret de splendeur passée, une angoisse de mort. Rome est le cœur du Christ. Les peuples qu'on en sépare plus ou moins perdent dans la même proportion la veine par où ils recevaient le meilleur de leur sang. Cette veine est au moins entravée partout, et quels que soient les succès de la politique, le développement de la richesse, le progrès des sciences, les patries se sentent mourir. (22, p. 343.)

644. — Le problème du temps n'a rien de nouveau; comme les problèmes sociaux de tous les temps, il se pose en ces termes : *Ou le Christ et son unique Église, ou la mort !* J'ignore si les sociétés civilisées veulent décidément rompre avec l'unique Église du Christ, c'est-à-dire avec le Christ lui-même; j'ignore si, voulant la rupture, elles pourront l'opérer; mais je sais qu'elles ne l'opèreront que comme le suicide chasse son âme de son corps. C'est pour avoir rompu partiellement avec la loi de Jésus, qui est la loi de salut et de vie, que l'Europe est dans l'angoisse et dans le délire. Elle s'est blessée, elle souffre; qu'elle poursuive, elle s'achèvera. (31, p. 5.)

645. — La nation dont le cœur ne connaîtra plus la loi de Dieu, et qui laissera la louange de Dieu s'éteindre sur ses lèvres, cessera d'être une nation et de-

viendra une multitude. Cette multitude sera divisée contre elle-même. Il n'y aura plus de lien d'amour entre ses citoyens, et le riche et le pauvre se haïront. (20, p. 260.)

646. — Qu'arrive-t-il ? Le pauvre, ainsi abandonné, livré aux tortures du besoin, aux suggestions de l'ignorance, aux délires de l'orgueil, s'éloigne en rugissant des heureux qui sont ses ennemis. Il se coalise avec tout ce qu'il y a de passions et d'inimitiés implacables, toujours armées contre l'ordre social, quel qu'il soit, avec tout ce que la société a repoussé, frappé, banni, flétri, n'importe à quel titre. Comme pour mieux exprimer sa fureur, il permet à ces mains souillées d'écrire sur des drapeaux leurs cyniques devises; puis il attend son jour. Nous voyons ce qu'il sait faire, lorsqu'il le croit venu. (7, p. 402.)

647. — Les fous et les méchants sont moins à craindre lorsqu'ils tuent des hommes, que lorsqu'ils font des lois. Quelques scélérats ne peuvent pas détruire l'espèce humaine, et le sang finit par submerger l'échafaud. Les lois subsistent et détruisent les mœurs. (11, p. 17.)

648. — Il n'y pas d'intérêt légitime qui puisse reposer sur l'athéisme : il n'y a pas de principe politique qui puisse prévaloir contre la nécessité sociale de l'existence de Dieu. L'athéisme public outrage toutes les croyances, sape par la base toutes les lois, met en péril la sécurité de l'État et la vie des particuliers. (9, p. 553.)

649.—Ennemi de lui-même et du genre humain, funeste à ses propres intérêts, funeste aux intérêts de la société tout entière, tel est le rôle fatal de l'athée. Quels que soient ses conseils, qui que ce soit qui les entende, de quelque manière qu'ils soient appliqués, ils enseignent

le mépris du droit et de la justice, et ils retombent de tout le poids du crime sur l'humanité asservie. (9, p. 569.)

650. — Jamais, jusqu'à nos jours, l'athée n'avait pu élever impunément au milieu des hommes sa voix insolente, et c'est un des plus tristes symptômes de notre situation qu'on le fasse aujourd'hui.

Tout est devenu possible en fait de criminels essais, lorsque la société a mérité que ces thèses hideuses soient agitées publiquement devant elle. De telles énormités ne font pas la plaie; mais elles la découvrent, et en la découvrant, elles l'enveniment. (9, p. 569.)

651. — Une civilisation dans laquelle toute puissance est donnée aux fortunes mal faites, verra de terribles aventures. Ces enrichis, qui sont à la fois des maîtres par leur fortune et des bannis par leurs mœurs, veulent être honorés et ne veulent pas prendre la peine d'être honorables. Ils s'attachent à bouleverser tout et à changer la morale, afin qu'on les respecte en dépit de leurs mœurs. (21, p. 27.)

652. — Le travail est une punition, mais que Dieu avait infligée d'un cœur de père, et qui demeurait pleine de ménagements, de consolations et d'honneur. Le travail érigé en dieu, c'est Moloch; il se fait offrir des victimes humaines. Pour un vil salaire qu'il jette à l'homme, il lui prend sa paix, il lui prend son âme, il lui prend sa chair même, et il la meurtrit, la broie et l'insulte. (21, p. 42.)

653. — Tout ce qui se fait contre la loi de Jésus, se fait contre les pauvres. On leur ôte et ce monde et l'autre. Satan hait les pauvres, parce que Jésus les a aimés. Les opinions qu'il fait régner, les progrès qu'il répand, tournent au détriment de la multitude; retombent sur elle en misère, en ignorance, en abandon, en esclavage, et le rude joug du monde remplace le

joug suave et le fardeau léger de Jésus-Christ. (19, p. 215.)

654. — Il y a un enchaînement terrible dans les actions des hommes. Lorsqu'ils brisent la loi qui les unit à Dieu, mille autres liens doivent se briser nécessairement. C'est d'abord la fraternité nationale qui disparaît, puis on cesse d'aimer la famille, puis on cesse d'aimer le pays, puis on cesse d'aimer l'honneur. Le principe de toutes les grandes choses et de toutes les grandes affections s'évanouit. L'égoïsme reste seul, prêt à tout pour quelques satisfactions matérielles et privées. Que ne trahira pas sur la terre celui qui a trahi Dieu! (28, p. 50.)

655. — Où Jésus-Christ n'est point connu, l'homme obéit à l'homme, et lui obéit absolument; où la connaissance de Jésus-Christ s'efface, la vérité baisse, la liberté subit une éclipse, la vieille tyrannie reprend et étend ses anciennes frontières. Quand l'Église ne pourra plus enseigner Jésus-Christ tout entier, quand les peuples ne comprendront plus qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, quand il ne s'élèvera plus de voix pour confesser la vérité sans déguisement et sans amoindrissement, alors la liberté aura quitté la terre, et l'histoire humaine sera près de sa fin. (33, p. 80.)

656. — Quel fut le résultat du beau siècle de Voltaire, apogée de la raison humaine? Ce fut la guerre la plus cruelle dans toute l'Europe, l'échafaud dans toute la France, cinq cent mille hommes égorgés dans la seule Vendée, parce qu'ils ne voulaient pas abandonner leur foi; Couthon, Robespierre, Barras sur le trône; la déesse Raison sur les autels; et pour avenir les splendeurs littéraires, politiques et morales dont nous jouissons. (6, p. 453.)

657. — Pendant près d'un siècle la société française s'était dit, par la voix de ses lettrés, que le dogme catholique était un instrument de tyrannie, une prison d'airain sur l'intelligence humaine; que l'Église catholique arrêtait brutalement le génie et la vertu dans leur essor. Il vint des hommes qui ne crurent point en Dieu et qui eurent toute puissance : ils furent horribles de vices, de sottise et de férocité. Telle a été la moitié de l'histoire de la révolution, destinée à prouver que l'homme, lorsque son âme et son intelligence ont secoué le joug divin, n'est que le plus cruel des animaux et l'élément de destruction le plus terrible qui soit sur la terre, puisqu'il hait et frappe de préférence le génie, la probité, la vertu, tout ce qui fait la splendeur et la force des sociétés. (7, p. 4.)

658. — Bien aveugles ceux qui, dans nos affreuses journées de juin (1848), ne voient qu'un effroyable phénomène sans causes appréciables et régulières; une folie furieuse qui cèdera soit à quelques saignées comme celle que la population de Paris vient de subir, soit à l'application plus ou moins prolongée de la camisole de force! Bien aveugles ceux qui attendent le salut d'un article écrit dans une charte, ou d'un nom placé sur le trône!

Notre situation est la situation normale de toute société où Dieu ne règne pas. Il est venu des hommes qui ont dit : « Chassons Dieu, délivrons-nous d'une morale importune, brisons le frein de nos passions, et le bonheur règnera sur la terre! » On les a crus; on s'est mis à l'œuvre, on a travaillé soixante ans, et on a réussi, on a écrasé l'*infâme*. Qu'en est-il résulté? Aucune des douleurs inhérentes à la condition humaine n'a disparu de parmi nous; mais il y a de moins la foi qui les accepte, l'espérance qui aide à les supporter, la charité qui sait les adoucir. — Et nous nous entre-dévorons. (7, p. 402.)

HUITIÈME PARTIE

PERSÉCUTIONS.

I. ÉTAT D'OPPRESSION OU L'ÉGLISE SE TROUVE.

659. — L'Église est dans les liens : on est en voie de l'étouffer sans violence et sans manquer de respect. L'administration, les lois, les mœurs, l'instruction publique y concourent d'un zèle égal et d'un égal succès; l'université lui prend les enfants, l'administration lui prend les malades et les pauvres, la police lui interdit les manifestations extérieures du culte, la politique lui défend les assemblées, le conseil d'État lui supprime la parole; et la langueur qui résulte de tant d'entraves semble avoir fait de ses enfants laïques je ne sais quel troupeau que l'on épouvante, que l'on disperse avec un peu de bruit. Et si l'Église sent qu'elle manque d'air et se plaint, on lui fait entendre qu'elle est trop heureuse de vivre. L'esprit chrétien est complétement exclu des affaires publiques. Quand par hasard une voix catholique s'élève dans les Chambres, n'est-ce pas pitié de voir quels détours il faut prendre, quels ménagements il faut garder, si l'on veut faire savoir à ces représentants de la France chrétienne qu'un de leurs collègues croit en Dieu? S'il s'agit de Trappistes, on fait remarquer que leurs monastères sont des fermes modèles. S'il s'agit

des Dominicains, des Bénédictins, des Chartreux, ce sont des propriétaires: qu'il leur soit permis de porter dans leurs maisons un capuchon sur la tête, comme il leur serait permis d'y porter un chapeau de paille; d'y prier Dieu la nuit, comme il est permis à leurs voisins de donner à danser. Le jour où l'on voudra en dire davantage, où l'on voudra poser en principe que c'est un droit de la conscience, un sacrifice exigé de Dieu, un besoin de l'âme et de la société, une conséquence légale et morale de la loi civile, il faudra descendre de la tribune au milieu des huées. (5, p. 129.)

660. — On veut bien de la religion, on veut bien du clergé, on veut bien des congrégations même; mais à condition que la religion, le clergé, les congrégations se borneront à exister sans bruit, sans œuvres, sans influence, s'occupant de prier, puisqu'ils en ont la fantaisie, et de bénir, puisque cela ne fait pas de mal. (5, p. 207.)

661. — Le principal caractère de la persécution qui s'élève de nos jours, est l'hypocrisie : elle ment dans le but qu'elle avoue, elle ment dans les moyens qu'elle emploie pour l'atteindre. Elle prétend ne poursuivre que les congrégations religieuses, et même ne poursuivre qu'une seule de ces congrégations; mais c'est à l'Église qu'elle en veut. (6, p. 62.)

662. — Protestants, constitutionnels, démocrates, libres penseurs de toutes les écoles, dès qu'il s'agit de la liberté catholique, tous, avec un accord merveilleux, deviennent les complaisants et les apologistes de l'absolutisme le plus abject. Le knout et l'exil leur apparaissent alors comme les vrais protecteurs, comme les vrais sauveurs de la liberté humaine. Qu'on les délivre d'abord, n'importe à quel prix, de tout ce qui pourrait mener au péril d'entendre jamais les peuples de la terre chanter en chœur le *Credo!* (39, p. 129.)

II. NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST PERSÉCUTÉ.

663. — L'Homme-Dieu a été l'homme de douleur. Il n'a fait que des œuvres de justice et de miséricorde, et il a été haï, calomnié, bafoué, mis à mort. Ceux qu'il avait guéris par ses miracles, éclairés par sa doctrine, ont crié : Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous! Il a épuisé le calice des iniquités humaines. Ses amis eux-mêmes l'ont abandonné, l'ont renié; il avait nourri de sa chair celui qui l'a vendu. Ses persécuteurs l'ont tué en invoquant l'intérêt du peuple et l'intérêt du ciel; une vile populace a eu licence de l'insulter jusque sur la Croix. Voilà l'Homme-Dieu, caché et comme anéanti dans l'homme de douleur. Cependant il règne; le titre de sa royauté, écrit de la main qui le livre, est cloué à l'instrument du supplice par les mains qui le crucifient. Que d'efforts seront faits pour déplanter ce gibet plus illustre et plus puissant que tous les trônes, pour en arracher ce titre royal! Mais la Croix est stable, et le titre royal est écrit pour l'éternité. Sans douter jamais de sa faiblesse ni de sa victoire, le divin Supplicié avait dit : *J'ai vaincu le monde.* Il expire, les ténèbres enveloppent la terre, les morts sortent des sépulcres. Instruit par ces perturbations, l'homme de la force publique, celui-là même qui vient d'assurer l'exécution de l'inique sentence, reconnaît et adore la victime : c'était vraiment le Fils de Dieu!

III. IL Y A TOUJOURS EU DES PERSÉCUTIONS.

664. — Aussi certainement qu'elle sait qu'aucune persécution ne la pourra détruire, l'Église sait que la persécution ne lui manquera jamais. (21, p. 100.)

665. — On s'est toujours moqué des pauvres chrétiens. Ils ont porté mille sobriquets. Du temps même qu'on les tuait, la dérision ne leur était pas épargnée. Il y a une épigramme dans l'édit du bon Trajan contre saint Ignace : *Ignatium in se dicentem circumferre crucifixum*. Cela rappelle nos parlements, condamnant les *soi-disant* jésuites. Frédéric de Prusse et Voltaire nous appelaient la secte *christicole*.

Les plaisants de Rome qualifiaient les chrétiens de *gens à sarments* et de *gens à poteaux*. Termes d'extrême dédain fort justes, puisque les chrétiens étaient attachés à des poteaux et brûlés à feu de sarments.

Cependant, parmi les païens, quelques hommes d'esprit observèrent que brûler n'est pas répondre. (22, p. 4.)

IV. LA PIRE DES PERSÉCUTIONS.

666. — Arracher la foi à un peuple n'est pas si sûr que de l'en déshabituer, et l'Église a peut-être sujet de préférer les persécutions qui lui donnent des confesseurs et des martyrs à celles qui la minent lentement par l'indifférence et par l'apostasie. (12, p. 128.)

667. — Les hommes que la vérité pourrait craindre ne sont pas ceux qui écrasent, mais ceux qui séduisent. (16, p. 519.)

668. — L'inférieur se laissera difficilement persuader qu'il doit être chrétien, quand son supérieur ne l'est pas. Que l'État cesse de pratiquer officiellement le culte, qu'il rompe, qu'il cesse de prendre part aux cérémonies, que cela se dise et se voie : ce serait déjà une persécution, et il n'y en aurait pas de plus dangereuse peut-être. (33, p. 144.)

V. CAUSES DES PERSÉCUTIONS.

669. — Ce ne sont pas les jésuites qu'on redoute, c'est l'Église que l'on hait. Ce n'est pas le langage des catholiques que l'on blâme, c'est la vie du catholicisme que l'on veut suspendre, et, s'il se peut, étouffer. Les partis s'effraient des envahissements de la religion sur leurs domaines; ils s'en effraient et parce qu'ils sont irréligieux, et parce que, si la religion s'empare du peuple, si elle le moralise, si elle calme une partie de ses douleurs, autant de force leur est enlevée. Mais quel sujet d'alarme y a-t-il là pour un gouvernement qui se dit ami de l'ordre et du bien? (6, p. 83.)

Oui, on en veut à l'Église : on veut arrêter ce flot qui monte et submerge déjà les systèmes de l'erreur, cette séve merveilleuse qui couronne de rameaux abondants le vieux tronc qu'on avait cru mort. (6, p. 92.)

670. — Il y a toujours ou de l'ineptie ou quelque grand vice dans les princes qui rompent avec l'Église, et souvent l'ineptie et le vice y sont à la fois. (16, p. 168.)

671. — Ce qui fait que les saints, malgré leur angélique bonté, déplaisent toujours à une quantité de gens, c'est que leur aspect est toujours une remontrance, et, chose souvent plus insupportable, une preuve des vérités augustes et salutaires de la religion des chrétiens. A cause de cela, ils blessent, on les hait, on se venge d'eux. (13, p. 56.)

VI. DE CERTAINS PERSÉCUTEURS.

672. — Il y a une pauvreté, qu'on appelle ironiquement la pauvreté d'esprit, que je demande d'appeler

simplement par son nom, la sottise. On en dit beaucoup de mal, je voudrais la défendre. Comme on a tort de mal parler de la pauvreté, je trouve qu'on a tort de haïr la sottise et les sots. Je ne suis pas éloigné de croire que la sottise est aussi un des avantages généraux de l'espèce humaine.

Je vois quantité de gens qui font le mal ou qui font du mal, et qu'on ne peut appeler des méchants. Les uns ne savent pas qu'ils font le mal, d'autres font le mal sans le vouloir faire, d'autres font le mal croyant faire le bien. Ce sont des sots : le nombre en est grand, et je crois même que la sainte Écriture le dit. A cette multitude ajoutez celle des gens d'esprit qui ne manquent guère l'occasion de faire une sottise.

Pourquoi cette denrée est-elle si foisonnante? pourquoi cela, et à quoi bon cela? Parce qu'elle est très-utile. Mais à quoi est-elle utile?

Il faut que la vérité soit contredite; il faut que les bons, les justes et les saints soient éprouvés : voilà ce que nous savons positivement.

Or, si pour combattre la vérité, pour contre-carrer, blesser, exercer et perfectionner les saints, il n'y avait que des méchants, voyez où cela irait!

Cela serait trop doux : n'avoir jamais affaire qu'à des méchants, on le trouverait tout naturel et tout simple; on aurait toujours l'aide et l'affection des bons; l'épreuve manquerait de pointe et d'amertume, et l'on finirait trop vite par vaincre ces méchants en les prenant par leur intérêt, à quoi ils sont fort sensibles.

Ce serait souvent trop dur : il en faudrait horriblement de ces méchants, il en faudrait plusieurs par juste. Quoi! pour qu'un juste se perfectionne, pour qu'il soit doux, charitable, patient, héroïque dans toutes ces vertus, il faudra que cent individus se damnent! Non; la plupart de ces prétendus méchants ne sont que des sots, de pauvres sots. Leur rôle en ce monde est de persécuter le bien presque sans pécher, ou du moins sans pécher de cette manière noire et savante qui

éloigne la miséricorde et appelle le châtiment. Rappelons-nous cette parole : *Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font.* Ils ne savent pas ce qu'ils foulent, ce qu'ils meurtrissent, ce qu'ils veulent arracher. La misère de leur esprit ne leur permet pas de le savoir. Ce ne sont, la plupart du temps, que des sots, et Dieu ne sera pas obligé de les punir. (19, p. 241.)

VII. AVANTAGES DES PERSÉCUTIONS.

673. — La figure de ce monde passe; ses biens sont périssables, contemptibles. — Dieu éprouve les justes pour les épurer; il laisse agir les méchants pour les punir. — Le voleur trouvera la justice un jour; son crime ne peut rien contre le salut de ceux qu'il dépouille; plutôt il ôte une pierre de leur chemin, une pierre qu'il se met au cou. (21, p. 336.)

674. — Les martyrs donnent leur vie pour la vérité, et la vérité leur donne le triomphe, se faisant une forteresse invincible de l'humble amas de terre qui marque leur tombeau. Il a plu à Dieu qu'il en fût ainsi. L'Église, née du sang de son auteur, a vécu du sang de ses fidèles. Nos autels s'élèvent sur des sépulcres. Rome est indéracinable sur les catacombes, et ses ennemis de nos jours en ont fait l'épreuve comme ses ennemis d'autrefois. Partout où les bourreaux enfouissent le corps d'un martyr du Christ, ils sèment une église. Les siècles peuvent y passer; ils n'en refroidiront pas la séve éternelle, et l'Église germera. (14, p. 467.)

675. — La tempête fait une œuvre de Dieu. Les graines sont dispersées par le vent, et le vent s'élève quand les graines sont mûres. Ainsi les déserts fleurissent, ainsi la poussière des palmiers traverse la mer. Partout où des martyrs sont enterrés, là germent des

églises. Dans l'Église, les tombeaux sont féconds; toute l'Église sort d'un tombeau.

Les seules causes qui meurent, sont les causes pour lesquelles on ne meurt pas. Souffrant et mourant pour l'Église, les chrétiens assurent sa vie. Voyez en combien de circonstances l'iniquité, longtemps triomphante, a trébuché enfin sur le tombeau de ses victimes. Elle persécute, elle exile, elle bâillonne, elle tue et elle dit: « Je triomphe! » Non, tu ne triomphes pas, et tes iniquités ne sont pas devenues des justices. Il est dans l'essence de la vérité de s'affirmer par des châtiments; l'erreur se révèle et se dénonce par les persécutions. (20, p. 73.)

676. — En nous livrant aux haines du monde, comme il s'y est livré lui-même, Dieu nous a donné comme à lui la fécondité dans la mort. Partout où l'homme a creusé le tombeau d'un saint, Dieu a fait le berceau d'une église. Pour remplacer nos pères, il nous naît des fils. (31, p. 300.)

677. — L'enfer fait la nuit, il ne peut faire autre chose. Dans la nuit, Dieu travaille; et quand il a suffisamment travaillé, il ordonne au jour de paraître, et l'on voit son œuvre. (21, p. 345.)

678. — Une disgrâce peut être un inconvénient, mais jamais un malheur pour les gens d'Église; ils sont même habitués à la considérer comme un titre de gloire, lorsqu'elle a eu pour cause l'accomplissement d'un devoir. (5, p. 292.)

679. — La prison! Mais elle a été le berceau des chrétiens. Nous avons nos racines dans les catacombes. Mettre un chrétien en prison, c'est le retremper dans l'air natal. (5, p. 331.)

VIII. JOIE DES PERSÉCUTÉS.

680. — « Dieu, dit le Prophète, réserve d'immenses joies à ceux qui le craignent. » La moindre de ces joies n'est pas de sentir, lorsque l'iniquité nous écrase, qu'au moins nous sommes à l'abri du malheur de la seconder, de lui applaudir, ou seulement d'abaisser en silence notre conscience devant ses succès. (24, p. 35.)

IX. FAUT-IL DÉSIRER LES PERSÉCUTIONS?

681. — L'Église ne regrette pas d'avoir vu finir la longue période du martyre. Quelques chrétiens s'accoutument à en parler comme d'un temps heureux et plein de gloire. « Nous rentrerons, disent-ils, dans les catacombes. » L'Église prie Dieu de ne les point mettre à l'épreuve. Lorsqu'elle célébrait le triomphe des martyrs, elle avait à pleurer la honte des apostats et le malheur horrible des bourreaux. Elle demande à Dieu la paix, afin qu'elle puisse le servir en tranquillité. A ceux qui la menacent de mort, elle montre ce fleuve de sang qui a submergé l'empire et porté la Croix sur le temple de Jupiter Capitolin. (21, p. 99.)

X. FAIRE SON DEVOIR MALGRÉ LES PERSÉCUTIONS.

682. — Partisans-nés de l'ordre, nous n'obéissons jamais à la pensée de le troubler; mais défenseurs-nés de la vérité religieuse, nous devons avoir le courage de la proclamer au prix de quelques inconvénients. La foi nous enseigne qu'il faut crier sur les toits ce que Dieu nous dit à l'oreille : ne cessons pas de croire cela; croyons-le à la *Conciergerie* plus qu'ailleurs. Deman-

dons à Dieu la grâce et la gloire de souffrir, de souffrir beaucoup pour lui avoir obéi. (5, p. 332.)

XI. ON NOUS PERSÉCUTE EN VAIN.

683. — Les persécutions ne sont qu'un refus de combat contre la vérité. Refuser le combat, c'est s'avouer vaincu. Persécuter la vérité, c'est la confesser trop forte; l'exiler, c'est l'envoyer en mission, elle revient; la bâillonner, c'est la rendre plus éloquente; tuer celui qui la porte, ce n'est pas la tuer elle-même; elle est immortelle. (20, p. 74.)

XII. VERTU DU SANG RÉPANDU.

684. — Quand Dieu met le fer aux mains de ses ennemis, c'est que leur chute est prochaine. Avec le sang des martyrs, Dieu convertit les bourreaux. (26, p. 114.)

685. — Il ne faut pas désespérer d'un peuple où Dieu daigne se choisir des martyrs. Le sang des martyrs a toujours été fécond. De ce sang il naîtra des vengeurs. Nous en avons pour gage le constant enseignement de l'histoire. Le bourreau couronné qui croit affermir sa tyrannie, creuse l'abîme où Dieu se prépare à le foudroyer. (6, p. 203.)

686. — Lorsque la grande majorité du clergé français préféra la pauvreté, l'exil et les supplices à l'apostasie, il fut évident que la religion ne périrait pas. Le premier homme qui mit la main à la renaissance catholique, ce fut le bourreau qui frappa le premier martyr. (10, p. 94.)

687. — Quand on envoie une idée dans les cachots, c'est le geôlier qui se charge de chaînes. Quand on

l'envoie au bourreau, c'est le bourreau qui meurt. Dieu noie les triomphateurs dans le sang qu'ils ont répandu. (5, p. 5.)

688. — Ourdissez vos ruses, aiguisez vos glaives. Nous avons du sang à donner! Vous ne savez pas ce que peut une prière, ce que pèse une goutte de sang. Si vous ne clouez pas nos lèvres, nous parlerons; si vous nous emprisonnez, nous avons la prière, et les barreaux parleront. Que notre sang coule, Dieu le ramasse et le suspend sur vous! Il en laissera tomber une goutte sur vous, elle noiera vos armées. (22, p. 41.)

XIII. COMMENT FINISSENT LES PERSÉCUTIONS.

689. — Tandis que Julien l'Apostat guerroyait chez les Perses, un païen voulut un jour s'amuser d'un chrétien qui lui parut triste. Il lui demanda ce que faisait en ce moment le Fils du charpentier. Le chrétien répondit : Il fait un cercueil.

Avant Julien, le Fils du charpentier avait déjà fait beaucoup de cercueils; depuis Julien, il en a fait beaucoup. Certaines gens paraissent croire qu'il n'en fait plus, qu'il n'en sait plus faire. On se trompe. Mais il y a une besogne à laquelle les adversaires du Fils du charpentier n'ont pas cessé de se livrer, et que parfois il leur laisse poursuivre, comme pour se donner à lui-même le loisir de prendre leur mesure. Ce continuel travail des ennemis de Jésus-Christ, c'est la démonstration de la divinité de l'œuvre par excellence de Jésus-Christ, l'Église.

Néron, le premier, y a mis la main : il a arrosé, le premier, l'arbre transplanté du Calvaire. Ses successeurs l'ont imité. Julien est venu à son tour, perfectionnant toutes les anciennes méthodes. Jusqu'alors on n'avait su qu'égorger; Julien était baptisé, il sut trahir.

Ce fut un maître. Dieu lui laissa deux ans. D'autres ont eu dix ans, d'autres davantage; d'autres, se perpétuant par leurs disciples, ont eu des siècles. Le cercueil a été taillé à la mesure des écoles et des nations comme à la mesure des individus. Quelle apologie de l'Église, quelle démonstration de sa divinité, que le seul fait de son existence après dix-neuf siècles d'un pareil combat! (15, p. 537.)

690. — Le mal est homicide, mais homicide de lui-même et de ceux qui sont à lui, non pas de Dieu et de ceux qui sont à Dieu.

691. — Si l'iniquité pouvait être prudente, elle serait éternelle. Pour limiter l'empire qu'il lui a laissé, Dieu a voulu qu'elle se mentît à elle-même, et elle succombe aux coups que seule elle peut se porter. (9, p. 110.)

692. — Suivant la belle et profonde expression de M. l'abbé Dupanloup, *l'Église peut perdre des soldats, jamais de batailles.* Heureux les soldats qu'elle perd ainsi! Bienheureux ceux qui succombent pour elle! Lorsque les chrétiens savent combattre, l'Église vit et Dieu est glorifié. (6, p. 96.)

693. — Qu'importe l'orage, si Dieu nous y soutient? Parce que le vent m'agite, faut-il croire qu'il pourra me déraciner? Par la miséricorde de Dieu les faibles sont forts dans la tourmente; l'ouragan qui renverse les chênes ne fait que courber les brins d'herbe et les roseaux. (37, p. 44.)

694. — Quand tout semble mort ou vaincu, quand l'iniquité règne et ne se connaît plus d'ennemis, il reste sur la terre, dans l'ombre, la prière et les gémissements des saints; dans le ciel, Dieu et la foudre. (39, p. 334.)

695. — Quant à la question romaine, la science sa-

crée, la science politique, la conscience, la raison ont parlé tour à tour. Ceux qui les ont entendues, ont appris à aimer la justice et à croire que Dieu seul est puissant et éternel. Ceux qui leur ont fermé l'oreille, entendront le tonnerre. Hélas! ce qui fait l'angoisse de nos cœurs, à nous fils catholiques de la France, ce n'est pas la crainte que Dieu ne soit point vengé. (29, p. 31.)

696. — La douleur qui nous est causée par les événements d'Italie, n'est empoisonnée d'aucun doute sur la solidité des promesses divines. Ce n'est pas Dieu qui manquera de parole, et ce n'est pas la papauté qui succombera le jour où triompheront ses ennemis. La société seule est menacée. Malheur à la société qui verra ce triomphe! Enveloppée dans le désastre, l'œuvre de Dieu ne périra pas. Le désastre n'arrivera que pour la venger et la rajeunir. A cet égard, nos espérances n'ont pas besoin des garanties et des lumières humaines, et nous vivons en sécurité au milieu des ténèbres du moment, comme un enfant qui, la nuit, sent l'haleine de sa mère près de son berceau. (15, p. 440.)

697. — Ne nous effrayons point de ce qui passe : la boue qu'on trouve sur les chemins indique qu'une bienfaisante pluie a fécondé la terre : la rage des méchants annonce un travail de Dieu. Nous ne perdons rien à ces avanies qui nous poussent éplorés dans le sanctuaire : du pied de nos autels ébranlés ou même abattus, nous nous relevons toujours assez forts pour les rebâtir plus imposants et plus vénérés. (6, p. 36.)

NEUVIÈME PARTIE

POLÉMIQUE.

I. LA VÉRITÉ CATHOLIQUE EST SEULE DIGNE DE NOTRE ZÈLE.

698. — S'il ne m'était pas permis de défendre la cause catholique, je rougirais presque de défendre une autre cause. Politique, philosophie, littérature, qu'est-ce que tout cela, séparé de l'Église? Qu'est-ce que tout cela devant Dieu, et même devant les hommes? A quoi bon contredire un politique, réfuter un philosophe, combattre un écrivain? Je ne vois plus rien qui mérite la peine que l'on y prend et qui commande ou excuse celle que l'on y fait. (16, p. XXXIV.)

II. OPINIONS.

699. — Jusqu'à ce que le Saint-Siége ait prononcé, la question demeure douteuse; tout catholique peut soutenir l'opinion qui lui semble préférable et combattre les opinions contraires, sans que personne ait le droit de le trouver mauvais. Discuter une opinion controversée, ce n'est point dénoncer ceux qui la défendent; soutenir qu'ils se trompent, ce n'est pas pré-

tendre qu'ils sont ou des imbéciles ou des traîtres. (8, p. 435.)

III. PERPÉTUELS COMBATS DE LA VÉRITÉ.

700. — C'est le métier des chrétiens d'exciter la fureur des non-chrétiens; ils ne peuvent autrement faire. Que cette fureur atteigne jusqu'aux derniers excès, nous ne serons jamais plus insultés qu'aucun de ceux qui dans le monde ont pris en eux-mêmes la résolution de lutter contre l'erreur. Nous ne serons jamais aussi insultés et diffamés que l'Eglise. On ne trouvera rien qui surpasse les outrages auxquels, dès l'origine, ont été soumis les défenseurs de la sainte et éternelle vérité. (16, p. x.)

IV. LUTTER AVEC ET COMME LE PAPE.

701. — Le Pape se connaît aux intérêts de l'Église; il les envisage de haut, il les étudie avec conscience, il a grâce d'état; donc la bonne manière de comprendre et de défendre les intérêts du Saint-Siége, c'est de les comprendre et les défendre comme le Pape les comprend et les défend. (15, p. 487.)

702. — Employons les raisons de Dieu pour défendre les œuvres de Dieu; forçons le monde à les entendre. (22, p. 393.)

703. — Qui gagnera-t-on à Jésus-Christ par des moyens qui ne sont point de Jésus-Christ, par une prétendue largeur de pensées et de manières, par des facilités dans la doctrine et des abaissements dans le langage qui, ne rappelant en rien la douceur et la simplicité de l'Homme-Dieu, fait douter que celui qui les emploie soit l'homme de Dieu? (10, p. 501.)

704. — La bonne tactique pour nous, catholiques, c'est d'être visiblement et toujours ce que nous sommes, rien de plus, rien de moins. Nous défendons une citadelle qui ne peut être prise que quand la garnison elle-même introduit l'ennemi. Combattant avec nos propres armes, nous ne recevons que des blessures guérissables; toute armure d'emprunt nous gêne et souvent nous étouffe. (10, p. 57.)

705. — Nos amis se sont piqués d'agir en hommes politiques. Or, qui dit politique dit transaction. Ils transigent donc; ils répètent qu'il faut faire comme Solon, et donner à un peuple non pas tant de bonnes lois, que des lois qu'il puisse porter. Raisonnement de la sagesse païenne! Des catholiques ne le devraient point adopter. Des catholiques doivent savoir ce que Solon ne savait pas, et ce qu'ignorent plus encore la foule et la tourbe des législateurs modernes. On ne transige pas impunément avec l'erreur; la vérité, pour triompher, n'a besoin que du courageux respect de ceux qui la possèdent. Le rôle des catholiques n'est pas de faire des lois moins mauvaises, mais de poser hardiment les principes sur lesquels seuls on édifiera de bonnes lois. Les chrétiens ont transformé le monde, non par des transactions, mais par des actes de foi. L'inébranlable constance de leur doctrine, au milieu des perpétuelles variations et des inutiles entreprise de la force et de la politique, a appris au monde où étaient les vérités nécessaires à son salut. (8, p. 427.)

706. — Être catholique, c'est un grand don, précieux même pour la vie présente, plus précieux que jamais en nos temps de vérités diminuées et d'immenses incertitudes. Mais il faut l'être tout à fait. Ne l'être qu'à demi, c'est une pitié et un effroyable embarras. Le fuyard est affaibli du poids de son épée et de son armure. Dès qu'un catholique ne se propose pas résolûment de combattre les erreurs du monde, il devient

le plus méprisé de leurs courtisans. Les convictions qu'il craint de montrer et qu'il ne peut entièrement cacher le rendent hésitant, timide et gauche. Il ne fait bien nulle part; il ne contente ni le bon ni le mauvais parti, ni lui-même. Vainement il se targue de raison, de sens modéré, d'impartialité, de sagesse; personne ne s'y trompe. Il n'est point un sage, et ne passe point pour sage; il est un amphibie. (10, p. 9.)

707. — Une vérité accommodante est une vérité accommodée, c'est-à-dire déguisée, enlacée, pliée au manége des petites affaires humaines, que l'on voit aujourd'hui d'une façon, demain d'une autre, et que bientôt la droite conscience ne sait plus reconnaître à travers la multitude de ses travestissements.

Si nous voulons défendre la vérité catholique, il faut la défendre telle que le Pape l'enseigne, non telle que les puissances du moment la voudraient. Peu importe que l'on mécontente ou un parti, ou un peuple, ou un siècle! Ni rois, ni peuple, ni siècle n'ont de concessions à lui demander. Elle est ce qu'elle est. Ceux qui la repoussent périront; ceux qui la déguisent l'outragent. Comme ils rougissent d'elle, elle rougit d'eux, elle refuse leur humiliant secours. Elle ne se met pas aux voix, elle se passe des majorités; sans les leurrer et les posséder, elle les gouverne pour leur salut. Le monde subit avec rage l'ascendant d'un petit nombre de fidèles, rangés autour de la vérité, qu'il maudit. Que de fois, savamment travaillé par les ferments du doute, le monde s'est soulevé contre la vérité, dans le dessein de l'anéantir enfin et de l'écraser! Il n'a tué que des hommes. Chaque fois la vérité est sortie plus brillante de ce bain d'injures et de sang; et le Pontife romain, l'homme en qui la vérité ne peut défaillir, élève sa voix et répand sur les ruines du monde la parole qui réparera tout. Que dit-il alors? Rien de nouveau. Il pardonne comme il a toujours pardonné, il enseigne ce qu'il a toujours enseigné. Il

répète ce que Pierre et Paul ont dit à César et à Rome, ce que les martyrs ont confessé dans les supplices, ce que les pères et les docteurs ont appris à toutes les nations, ce que les missionnaires portent également à la barbarie sauvage et à la barbarie civilisée : la vérité qui a été repoussée partout et toujours, et qui partout et toujours a vaincu.

Jamais le monde n'a besoin d'une vérité nouvelle : il n'a besoin que de la vieille vérité, qui lui est cachée par quelque vieille ou nouvelle erreur. Appliquons-nous seulement à comprendre la sagesse de l'Église, à lui soumettre nos cœurs et nos esprits; obéissons ingénument, laissons le reste à Dieu. Quoi qu'il arrive, Dieu ne nous reprochera jamais de n'avoir pas été plus clairvoyants que l'Église.

Hors de cette voie, les catholiques ne rencontrent qu'embarras, contradictions, faiblesses cruelles. Ils n'ont plus leur force et leur lumière. On les voit aller, revenir, s'inquiéter de l'opinion, chercher partout des soutiens et n'en trouver aucun de solide, s'arrêter et se précipiter hors de propos; tomber enfin dans ces vulgaires maladies de l'esprit qu'on appelle le découragement et le mécontentement. (10, p. 278.)

V. COMBATTRE LES DOCTRINES, NON LES PERSONNES.

708. — J'écris pour défendre une vérité, non pas pour renverser un antagoniste. Les doctrines que je soutiens ont des adversaires, moi je n'en ai pas; du moins je n'en accepte pas. Dans les choses de la vie, je ne suis sur le chemin de personne, et personne n'est sur mon chemin. (16, p. XXXIII.)

709. — Bien parler n'est que la seconde qualité de l'orateur, et la probité personnelle n'est pas unique-

ment la première. Le précepte ne dit pas *vir probus*, il dit *vir bonus*. Les chrétiens, plus que d'autres, doivent interdire à la colère d'emporter jamais tout leur cœur. Il est permis de discuter; il peut être commandé de combattre; il n'est ni commandé ni permis de haïr; et la haine, même au simple point de vue de l'art, est mauvaise. Elle envenime le trait, mais elle fait trembler la main. (13, p. 387.)

VI. DU SILENCE.

710. — Se taire absolument n'est pas permis. Quand nous n'avons plus l'espérance de convaincre, nous avons encore le devoir d'avertir. Nos lecteurs doivent savoir ce qui se dit et ce qui se passe. (13, p. 6.)

711. — Il est certains sectaires de qui saint François de Sales, si renommé pour sa douceur dans la dispute, disait : *Leur cœur est de boue, la clarté le durcit*. Toute notre persévérance à les instruire n'obtient d'eux que des averses de paroles grossières. Afin de leur éviter ces accès de frénésie, il faudrait ne faire jamais attention à ce qu'ils écrivent. Mais il n'y a nul moyen de les mépriser ; ils écrivent pour le public ; les plus maussades et les plus indécents ont des lecteurs. Force est donc de les reprendre, de les redresser, de se vouer à leurs injures. (11, p. 459.)

712. — Nous connaissons trop les gens qui s'irritent à toute sorte d'attaques contre la religion pour attendre qu'ils se taisent parce que l'on se taira. Ce n'est pas à la médaille, ni aux crucifix, ni aux chapelets qu'ils en veulent, c'est au catholicisme, et ils s'en vantent. Faisons le catholicisme aussi timide, aussi silencieux, aussi caché que nous le voudrons et qu'ils le demandent : tant qu'il vivra, nous n'obtiendrons pas qu'ils le

tolèrent. Pour les contenter, supprimons les processions, ils demanderont que nous fassions taire les cloches; faisons taire les cloches, ils exigeront qu'on abatte le clocher; abattons le clocher, ils nous ordonneront de raser l'église; l'église rasée, s'il reste un prêtre et un autel, ils se plaindront encore. Puis donc qu'il est impossible d'obtenir d'eux-mêmes une honteuse et dangereuse paix en gardant le silence, prenons le parti de leur répondre. C'est ce que les chrétiens et l'Église ont toujours fait, dans tous les temps et partout.

Jamais la race menteuse des sophistes et des impies n'a souffert patiemment qu'on lui arrachât un mensonge, ni qu'on la forçât de s'incliner devant une vérité : plutôt que de reconnaître la vérité, plutôt que d'avouer ses mensonges, elle s'est toujours jetée dans l'injure, dans la calomnie, dans le blasphème. On ne peut pas espérer de fermer la bouche aux maniaques qui ne l'ouvrent que pour blasphémer; mais il faut s'efforcer de raffermir les intelligences que leurs cris parviennent à troubler. (11, p. 132.)

713. — La presse catholique est de peu de ressource contre le danger si vaste des mauvaises publications; mais ce qui serait au-dessous du peu que nous pouvons faire, ce serait de ne rien faire. Ce serait de manquer de confiance dans la vérité; ce serait de lui dire : Déguise-toi, abaisse-toi, tais-toi et ne nous décèle pas: tu es vaincue! Ne refusons pas la vérité à une âme qui la cherche, qui la demande ou qui paraît prête à la recevoir. La vérité est toujours triomphante, dès qu'on la confesse, et elle n'a jamais triomphé que par là. (12, p. 427.)

714. — Prétendre que la religion n'aurait pas d'adversaires si elle n'avait pas de défenseurs, ou si ses défenseurs la défendaient au gré de ses adversaires, c'est une grande simplicité. (14, 44.)

715. — Il faut siffler, c'est le remède. Le sifflet est le courant d'air pur qui déchire les nuages dont le trissotinisme obscurcit perpétuellement l'intelligence et souvent jusqu'à la conscience du public. Frappez sur l'outre bien gonflée, elle résiste, le marteau ne produit pas même un vain bruit; percez-la d'une épingle, et fût-elle grosse à cacher les montagnes, en un rien de temps ce sera fait. On a dit à présent que le ridicule en France ne tue pas. Cela dépend de la manière de s'en servir, et des choses que l'on veut tuer. Cette arme légère ne se laisse pas manier à toutes mains ni à tout propos. L'épingle s'émousse contre le granit; mais pour l'outre, elle la dégonfle. (14, 571.)

716. — L'on n'est pas toujours forcé de parler : il est des occasions où l'on peut, où l'on doit observer un silence conseillé par la prudence ou commandé par la charité. *Tempus tacendi, tempus loquendi.* Mais, si l'on parle, il faut toujours parler franc. (42, XI, p. 227.)

VII. DOIT-ON SE TAIRE PARCE QUE LES MÉCHANTS S'IRRITENT ?

717. — Un grand personnage qui parle contre l'*irréligion,* sympathise avec des journaux qui ne veulent pas que l'État respecte le repos du dimanche; ayant à festiner, il choisit un jour d'abstinence, conviant l'élite des sommités sociales qui détestent comme lui l'*irréligion,* à mépriser les lois de l'Église. Il ne l'a pas fait exprès sans doute; mais en attendant, voilà l'irréligion joliment combattue, et les gens de bien s'y entendent ! C'est ainsi qu'ils combattent tout le reste. Ils déclarent la guerre au mal; ce qu'il faut faire pour le vaincre, ils ne le savent pas, ils ne le voient pas, ils

ne le peuvent pas, ils ne l'osent pas, et souvent ils ne le veulent pas.

Parmi ces timides et ces sceptiques, se lève-t-il un homme de foi? Tous s'épouvantent des clameurs qui l'accueillent. Ou ils ne le soutiennent qu'à regret, ou ils l'abandonnent, et plusieurs en sont à regretter les batailles que ce fanatique a gagnées pour eux. Que faites-vous donc, M. de ***? Un signe de croix! Vous que l'on avait cru capable de devenir un homme politique! Si vous continuez, nous ne vous suivrons pas. Point d'irréligion, à la bonne heure; mais, s'il vous plaît, point de religion! (9, p. 36.)

718. — Les penseurs supportent mal qu'on les dérange; ils prétendent que c'est nuire à la Religion de la défendre contre eux, et surtout de montrer qu'elle a plus d'esprit qu'eux. En dépit de leur mauvaise humeur, proclamons la vérité; donnons-lui des ailes pour les poursuivre dans leur fuite, de la pointe pour percer l'épaisse cuirasse de leur orgueil. (9, p. 485.)

719. — Le monde est plein d'esprits mitoyens à qui toute conviction vigoureuse déplaît, et que toute affirmation nette et tranchée surprend et impatiente. Il y a de ces esprits parmi les catholiques, et en plus grand nombre qu'il ne serait naturel d'en trouver. Ils sont un des signes fâcheux de ce temps où la vérité est si fort diminuée parmi les hommes. (11, p. 409.)

720. — Il est plus chrétien de bannir les paroles violentes, et même on y gagne de parler mieux français; mais il ne serait ni chrétien ni Français de ne pas dire ce que l'on a dans l'âme. L'abus des précautions oratoires avilirait des sentiments qu'il est légitime et glorieux d'éprouver. (16, p. XXXVIII.)

721. — Le catholique libéral nous crie : « Vous prêchez la théocratie! Vous allez nous faire lapider. »

Mais, parce que nos adversaires sont irrémédiablement injustes, faut-il que nous devenions absolument lâches? et la première condition de la liberté où ils nous convient, est-elle de ne plus voir, de ne plus savoir, de ne plus parler, de ne plus penser? Bravons la fourberie des mots, et que les valets et les servantes du prétoire où la libre pensée prétend juger le Christ, ne nous fassent pas dire : « Je ne connais point cet homme ! » Nous devons obéissance à l'Église dans les limites qu'elle a elle-même posées, et qui sont d'ailleurs assez larges pour que la révolte et l'orgueil n'y manquent pas d'air. Si cette obéissance est la théocratie, ceux qui en ont peur sincèrement, n'ont pas assez peur d'autre chose. Dans la vie publique comme dans la vie privée, il n'y a qu'un moyen d'échapper au règne du diable, c'est de se soumettre au règne de Dieu. (33, p. 45.)

722. — Les libéraux non chrétiens ne veulent pas plus des catholiques libéraux que des autres catholiques. Aucun groupe, aucun notable révolutionnaire n'a encore été converti par les programmes, les avances, les tendresses, et il faut le dire, hélas! les faiblesses des catholiques libéraux. Ils ont en vain renié leurs frères, méprisé les bulles, expliqué ou dédaigné les encycliques : ces excès leur ont valu de chiches éloges, d'humiliants encouragements, point d'adhésion. Jusqu'ici la chapelle libérale n'a point d'entrée et semble n'être qu'une porte de sortie de la grande Église. (33, p. 120.)

723. — « Parmi nos adversaires, dit-on, un grand nombre sont convertis, ou vont l'être. »

Nous croyons qu'en effet plusieurs ont ouvert les yeux, que d'autres sont moins hostiles; des préjugés tombent, des inimitiés se calment, des raisons s'élèvent, des consciences triomphent. Dieu n'a pas inutilement envoyé le sévère avertissement des révolutions.

Mais, parce qu'un certain nombre d'hommes d'esprit ont fait quelques pas vers la vérité, est-ce que la vérité est tenue d'achever le chemin, et d'aller les rejoindre au point où il leur plaît de s'arrêter? Ce serait les trahir que de leur laisser croire qu'ils ont pris un bon poste de combat : ce serait trahir plus encore tous ceux à qui leur talent le persuaderait. S'ils ne peuvent pas subir la discussion sans s'effaroucher, sans menacer de retourner d'où ils sont venus, ils n'ont pas marché vers la vérité, ils ont changé d'erreur.

Il y a plus de fonds à faire et sur la force de la vérité, et sur la vigueur d'esprit et la droiture de cœur des hommes qui ont commencé de voir la vérité. Disons-leur que nous ne sommes pas les inventeurs de nos doctrines; que nos doctrines à nous sont des dogmes dont nous répondons sur notre âme et dont nous n'avons pas une parcelle à livrer, même pour sauver nos jours; qu'on n'entre pas dans la vérité par la brèche, mais par la porte, qui n'est autre que l'Église de Jésus-Christ; qu'ils nous trouveront toujours à cette porte pour les recevoir, mais toujours sur les murs pour les repousser. Aucun esprit sérieux ne peut s'offenser de ce langage. (10, p. 230.)

724. — Il y a cheveux blancs et cheveux blancs. Tout dépend du service où l'on a blanchi. Je respecte, j'honore infiniment les cheveux blancs du soldat, du laboureur, du prêtre, de l'ouvrier, du mendiant, de quiconque, grand ou petit, dans la foule ou au-dessus de la foule, a porté le poids de la vie sans semer la haine et la corruption parmi les hommes, et sans blasphémer contre Dieu. Mais les cheveux blancs du contempteur public de la pudeur et de la divinité, je me contente de les plaindre; pour les respecter, j'attends que le repentir soit venu. (10, p. 309.)

725. — A la vue de quelques aveux échappés à nos

adversaires, certaines personnes pensent que, en s'empressant de leur en faire honneur, on aura la consolation de les amener à une heureuse conclusion : c'est une douce illusion. Ces aveux, ces avances, ces démonstrations seraient rassurantes dans un temps où les hommes tiendraient à honneur d'exprimer loyalement leurs pensées et d'y demeurer fidèles ; mais on sait bien que c'est là un mérite dont nos adversaires ne se piquent nullement.

Si, en remettant sous leurs yeux tant d'axiomes qu'ils ont laissé échapper en faveur de nos doctrines, on a cru les toucher par la confiance qu'on leur montre, ou les arrêter par la honte de se contredire, le résultat de ce calcul charitable surprendra la candeur de ceux qui le font. La fibre que l'on veut toucher ne peut répondre à un appel de ce genre, elle n'existe point. Nos adversaires ne sont pas faits comme tous les hommes. Ce n'est guère les embarrasser que de les opposer à eux-mêmes. Ils renient en face leurs vieilles opinions d'un œil paisible et méprisant, trop assurés des complaisances de l'auditoire. D'après la morale de l'auditoire, toutes les ruses du langage sont légitimes, et dans les luttes de la parole on peut combattre sous un déguisement.

Mais sont-ils même déguisés ? Ils pourraient, quelques-uns d'entre eux du moins, dire que c'est nous qui les déguisons; que, pour leur compte, s'ils reconnaissent bien leurs paroles dans nos écrits, ils n'y reconnaissent point leurs pensées.

De gré ou de force, par tactique ou par nécessité, nos adversaires font comme tous ceux qui sont engagés sciemment au service d'une mauvaise cause; ils rendent à la justice et à la vérité de fréquents hommages, quelquefois sincères, souvent hypocrites, toujours partiels, et surtout toujours intéressés. On a tiré des livres de Voltaire toute une apologie de la religion et même des Jésuites; il n'en était pas moins impie, et ceux qui l'ont transformé en apologiste se garderaient

de recommander aux néophytes ses œuvres complètes. (6, p. 463.)

Les paroles, plutôt vaines que bonnes, de nos adversaires ne sont que des présents grecs : si les catholiques les prenaient au sérieux, nous serions beaucoup moins près de nous entendre avec ces gens-là que de nous laisser duper par eux.

En somme, un recueil de ces paroles, documents très-utiles pour la polémique, serait comme un arsenal rempli d'armes enlevées à l'ennemi, bonnes pour le vaincre, mais nulles pour le convaincre. (6, p. 473.)

726. — En ce qui regarde ma manière de traiter certaines figures de l'incrédulité, de l'hérésie et de la platitude, je suis sans repentance. Je peins comme je vois, avec probité ; je parle à certaines catégories d'adversaires comme je crois qu'il leur faut parler. Le chrétien a le droit d'employer toutes les formes de langage dont il trouve l'exemple dans l'Écriture sainte et dans les Pères, l'invective aussi bien que les autres. Je suis persuadé que l'énergique répulsion du mal ne défigure pas la créature de Dieu. Saint Jean Chrysostome voulait que son peuple fermât *à coups de poing* la bouche des blasphémateurs. David priait Dieu d'obscurcir les yeux des impies et de les effacer du livre des vivants : *Deleantur de libro viventium.* Ces exemples me suffisent. (42, III, p. 3.)

VIII. DE LA MODÉRATION.

727. — La modération se compose de bon sens et d'humilité. L'attitude de la modération ne donne point ces qualités rares. Plus un esprit est naturellement modéré, moins il parle de sa modération. Celui qui l'est tout à fait, s'en tait tout à fait, comme le sincère

de la sincérité, et le brave du courage. Au contraire, ceux qui n'ont qu'une prétention d'être modérés, jettent sans cesse leur modération à la tête des gens; et surtout ils en assomment quiconque, dans leur propre parti, ne se range pas en tout à leur sentiment sur toute chose.

Cependant, il faut bien justifier cette belle montre de modération, et l'on est modéré en effet; mais envers qui? envers les adversaires directs et les ennemis de nature. On va loin, plus loin qu'il ne faut, en paroles gracieuses, en concessions, en silences obligeants. Les intentions sont excellentes. On se dit qu'à l'égard de tout adversaire, la vraie conduite chrétienne est de chercher les points qui rapprochent, dût-on passer un peu légèrement sur ceux qui divisent, et que la faiblesse de la charité est préférable à la rigueur de la vérité.

Soit! Ces mesures sont difficiles à déterminer; laissons-les à la conscience de chacun, et faisons tous pour le mieux, en priant Dieu d'être clément aux sévères et aux charitables.

Néanmoins, dans un journal religieux, la modération qui va jusqu'à l'éloge de l'ennemi, jusqu'au silence sur ses œuvres, est de deux manières un abus.

Tout chrétien peut prier en secret pour les plus grands pécheurs; aucun chrétien n'a le droit de leur remettre en public leurs plus grands péchés. Bourdaloue soutient que nous sommes tous obligés « comme les prêtres de prendre les intérêts de Dieu, de combattre les ennemis de sa gloire. » « La prudence qui décline ce devoir, dit-il, ou qui le remplit mal, est une prudence *réprouvée.* » Il ne veut pas qu'on se taise.

C'est « donner aux ennemis de Dieu, à l'impiété, au vice, tout l'avantage qu'ils demandent. Avec cela le libertinage ne manquera pas de prendre racine, il saura se fortifier et s'étendre. » Sur cette objection que le zèle trouble la paix, il répond: « Qu'il la trouble!

Il y a une paix qu'il faut troubler. » A ceux qui font valoir les avantages de la discrétion : « Tant de discrétion qu'il vous plaira, pourvu que la cause de Dieu ne succombe pas. » Il est une discrétion, une prudence que saint Paul met parmi les œuvres de la chair, *sapientia carnis inimica est Deo.*

Le métier de journaliste chrétien, en le réduisant au plus bas, c'est tout au moins un métier de sentinelle. Le devoir de la sentinelle va quelquefois jusqu'à faire feu, elle va tout au moins à examiner ce qui se passe et en rendre fidèle compte. Nous sommes l'œil et l'oreille du camp, placés pour signaler aux chefs les partis qui rodent dans la plaine, pour tirer sur ceux qui insultent les murs. (10, p. 363.)

728. — Combien, depuis vingt ans, n'avons-nous pas vu de catholiques qui ont amèrement condamné toute action, toute parole, non-seulement des laïques, mais de nos prêtres, de nos évêques et du Souverain-Pontife lui-même; qui n'ont vu que des imprudences, des témérités, des choses dites et faites à contretemps, dans toutes ces discussions, dans toutes ces œuvres, dans toutes ces décisions qui ont successivement servi de texte aux déclamations emportées des représentants de « l'esprit moderne, » et qui sont aujourd'hui la gloire et la force de la religion? Aucun acte religieux, depuis les réclamations épiscopales pour la liberté d'enseignement jusqu'à la définition du dogme de l'Immaculée Conception, n'a passé sans déchaîner des torrents d'injures et de blasphèmes. A chaque fois, nos timides ont dit : En effet ! pourquoi ceci? Pourquoi cela? Pourquoi soutenir cette question? Pourquoi entreprendre cette chose? Pourquoi jeter ce défi à l'esprit moderne, à l'esprit humain? Comme si le clergé, le Souverain-Pontife, l'Église, en un mot, n'était pas aussi bien l'esprit humain, ne le connaissait pas davantage, ne savait pas mieux ce qu'il demande, et quels sont ses besoins et ses penchants véritables,

que tous les barbouillons de journal et tous les oracles d'académie !

Mais rien n'éclaire ces timides, rien ne les rassure : après que tout a réussi, et quand tout marche, ils s'épouvantent même du succès; ils l'avaient déclaré impossible, ils le proclament dangereux. Leurs yeux se ferment au miracle de cette assistance divine, qui par toutes les voies et par tous les moyens, jusque par la voie de l'erreur, jusque par le moyen de l'obstacle, a couronné les bonnes volontés et confondu les volontés hostiles. (10, p. 387.)

729. — On nous a dit avec saint François de Sales : « On prend plus de mouches avec une cueillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre. » Ceux qui nous avertissaient ainsi avaient entrepris de réconcilier la raison et la foi, de toucher les incroyants, de traiter avec douceur les esprits égarés. Ils fuyaient par-dessus tout les thèses impopulaires; ils n'auraient pas défendu la sainte Inquisition, ni la possibilité des miracles. On coulait même sur la liberté d'enseignement. Voilà le miel; qui a vu les mouches ? Quel profit a-t-on tiré de tant de ménagements que nous voulons croire douloureux, de tant de condescendances que nous voulons nommer héroïques? On a obtenu quelques éloges, bien chiches, des protestants et des phalanstériens; mais de cœurs éteints rallumés, mais d'esprits prévenus éclairés, mais de retours et de conversions, mais de mouches prises, enfin, point de nouvelles ! On avait beau faire : pour vouloir plaire de tous côtés, on ne parvenait qu'à déplaire partout; on était trop philosophe pour les catholiques, trop catholique pour les philosophes.

Nous autres, nous amusons beaucoup les incroyants; ils nous méprisent, d'accord ! Quel crédit voyez-vous qu'ils vous donnent? Ils vous louent, mais de quoi ? de vos silences et de vos reniements. Ce n'est pas la religion que vous leur rendez aimable, ce sont vos per-

sonnes ; et la peur de cesser d'être aimables finit par vous ôter le courage d'être vrais. Il faut l'être pourtant, et vous ne direz point que c'est une mauvaise tactique, quand vous savez que c'est un devoir. (8, p. 570.)

730. — On répétait devant un grand chrétien cette parole de saint François de Sales, dont plusieurs abusent, à savoir « que l'on attire plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre. » Il demanda fort sérieusement : « Pourquoi attirer les mouches ? ce sont de vilaines bêtes ; il faut, au contraire, les chasser. Elles font un bruit importun ; elles ont des piqûres souvent mortelles. Chassez-les, écrasez-les ; et du miel de saint François de Sales ne faites pas un festin pour les méchants et un vinaigre pour les bons. » Il ajoutait : « Si vous arrachez l'aiguillon de l'abeille, elle ne donnera plus de miel ; et le miel qui est amassé sera dévoré par les frelons. » (42, IV, p. 192.)

731. — Toute la grâce que nous pouvons faire à la nature humaine, c'est de la reconnaître faible ; cette compassion ne peut aller jusqu'à décharger l'homme de ce que Dieu lui commande ou directement, ou par son Église, attendu que *Deus impossibilia non jubet.* Nous devons la charité aux hommes, non au diable, non au mal, non à l'erreur, non à l'hérésie, qui tuent la raison, la dignité, le corps et l'âme. La roide vertu des vieux âges n'exigeait pas plus, la vertu de nos jours ne réclame pas moins. Saint Ambroise fermait la porte du temple au grand empereur qui s'était oublié ; en écoutant le pécheur repentant, il versait des larmes de tendresse. La vertu est toujours la même, et notre siècle en a le même besoin que les siècles précédents. Nous avons comme nos pères une âme à sauver. (XI, p. 228.)

IX. POLÉMIQUE PAR LES LAÏQUES.

732. — Nous sommes à genoux devant Dieu, mais nous nous tenons debout devant les hommes. En d'autres temps il fallait à l'Église un bras séculier; il lui faut aujourd'hui une voix séculière; nous sommes cette voix. (5, p. 149.)

733. — Nos ennemis quotidiens, quels sont-ils? Des Arabes, fort dangereux par le nombre et par l'agilité; du reste, aussi légers d'armure que de scrupules. S'il fallait traîner contre ces Numides toute la grosse artillerie théologique, on ne les atteindrait jamais. Il faut laisser le canon, quand c'est assez de la carabine, et quand la fronde même suffit. Tandis que le P. Daniel bâtissait pesamment, comme deux vaisseaux de ligne, deux in-quarto d'environ chacun six cents pages, l'escadrille des *Petites-Lettres* de Pascal ravageait impunément et pour des siècles les rivages que ce Révérend Père voulait mettre à l'abri.

Pourquoi la vérité, destinée à soutenir une guerre éternelle, n'aurait-elle pas des escadrons légers, des soldats exercés aux combats des broussailles, et toujours prêts à partir? Voilà l'œuvre des laïques; il sont bons à cela, je dirai plus, ils y sont plus propres que d'autres. Cette proposition, qui paraît mal sonnante, vient de bon lieu, du panégyrique de sainte Catherine par Bossuet.

Voici quelques-unes des paroles de l'évêque de Meaux :

« Quand un homme que l'on croit du monde, simplement et sans affectation propose de bonne foi ce qu'il sent de Dieu en lui-même; quand il ferme la bouche à un libertin qui fait vanité de vice ou qui raille impudemment des choses sacrées, qu'une telle conversation a de force pour réveiller le goût des biens éternels !... »

Bourdaloue a écrit un sermon où il damne expressément les laïques qui ne font pas ce que nous essayons de faire. (11, p. 290.)

734. — Malheureux le temps où il faut parler des vérités saintes ailleurs que dans la chaire, où il faut que la vérité se déguise et coure dans les rues après le pécheur qui la fuit! (36, p. 7.)

735. — Nous nous sentons appelés à faire la police dans ces régions inférieures où fourmillent les redoutables champions de la basse incrédulité, mettant en circulation tout ce qu'il y a de plus fausses idées au monde. Nous saisissons entre les mains des déprédateurs de la conscience publique, les faux poids, les fausses mesures, la fausse monnaie dont ils font usage. Nous aimons à prouver, contre l'opinion commune, qu'ils ne sont pas aussi forts qu'audacieux et arrogants; qu'ils ont peu de connaissances, peu de raisonnement, peu de français, surtout peu de sincérité; qu'en un mot, c'est une pauvre espèce, redoutable lorsque l'on fuit, déconcertée dès que l'on demeure. Quoi! parce qu'ils savent crier, ils nous réduiraient au silence! Les vérités que nous devons annoncer tout entières aux souverainetés de ce monde, nous les déroberions pour ne pas déplaire à de tels messieurs! On veut que toute voix puisse tout dire, et il n'y aurait que les catholiques qui n'oseraient parler rondement, articuler les mots, toucher aux faits, aux livres, et s'il le faut, dans les limites légitimes, aux personnes! Enfin, par respect pour un petit nombre d'insensés ou de méchants qui, s'étant voués à la propagande du mal, se diront toujours blessés lorsque l'on blessera le mal, nous souffririons que le mal passe et circule insolemment, qu'il porte dans les intelligences la démoralisation avec l'erreur, que les esprits qu'il obscurcira ne puissent pas même recouvrer la lumière, que l'Église diffamée ne trouve pas de défense immédiate!...

Les chrétiens qui appellent tout cela charité, n'ont de charité ni pour ceux qui font le mal, ni pour leurs victimes ; ils veulent oublier ce que vaut une âme, et ce que peut une vérité. (10, p. 391.)

X. JOURNALISME.

736. — La vraie arme, l'arme de précision, c'est le journal. Il s'occupe du fait chaud et vivant, il commente le document de la veille et du jour, il dit le mot de la charade politique avant qu'elle soit jouée, il allume le gaz partout où la nuit artificielle porte ses ombres. Le journal est immédiatement lu par des milliers d'amis et d'adversaires. Il fortifie les uns, il embarrasse les autres et les contraint à se démasquer ; il a quelque chance d'instruire la bonne foi ignorante. (23, p. 19.)

737. — Jamais journal ne fut créé pour embrasser d'autres journaux. Il ne s'agit point de confraternité, il s'agit de discussion, de luttes, de combat. Ceux qui voudraient que tout se passât en compliments et révérences, ne sont pas nés pour cette escrime ; ceux qui voudraient y montrer leurs muscles, sont ridicules ; ceux qui ne craignent pas d'y employer la mauvaise foi, la diffamation, la calomnie, n'ont droit qu'à la police correctionnelle ou au dédain. Les honnêtes gens s'y engagent pour servir une cause honnête ; ils apprennent à craindre fort peu les humeurs diverses qu'ils peuvent irriter et les armes très-variées qui peuvent les atteindre. Ils font le champ très-large à leurs adversaires. Les limites où ils doivent eux-mêmes rester, ils les tracent et les maintiennent eux-mêmes. (13, p. 84.)

738. — Dans la condition de journaliste, il faut savoir supporter la contradiction, même le blâme, surtout lorsqu'ils viennent de haut. On prouve par là que

si l'on croit sincèrement avoir la vérité, on ne se croit pas cependant infaillible; et que dans toute l'ardeur de la discussion et même du combat, on a la modération de ne point se confier uniquement en ses propres lumières. Ces actes d'humilité, ou plutôt de justice, mettent l'âme en paix; ils communiquent à l'esprit beaucoup de vigueur en lui donnant beaucoup de sécurité. (12, p. 418.)

739. — Entre les feuilles volantes et les recueils savants ou spéciaux, tout le monde a marqué la place, senti le besoin d'une vraie revue, plus solide que les journaux quotidiens, moins solennelle ou moins restreinte que les autres; propre à porter le combat sur des points que la presse catholique, dans sa composition incomplète, est forcée d'abandonner à peu près. Nos adversaires multiplient des travaux dont nous devrions nous occuper davantage. L'art, l'histoire, la philosophie, la poésie, le roman, le théâtre, offrent de quoi intéresser deux sortes de lecteurs: les chrétiens, en leur faisant connaître un mouvement qu'ils ne peuvent étudier par eux-mêmes; les non-chrétiens, en les critiquant, avec la chance de les éclairer. Ce champ est vaste et beau; les vœux des catholiques y ont toujours appelé quelqu'un. (10, p. 361.)

XI. PERSÉVÉRANCE DANS LA LUTTE.

740. — Nous n'avons la richesse, la force, la liberté, la vie, nous n'avons rien au monde pour nous seulement. A tout don qui nous est fait, incombe le devoir de protéger dans leur âme et dans leur corps la multitude de nos frères faibles et ignorants. Or la protection due aux faibles est d'établir des lois qui leur facilitent la connaissance de Dieu et la communication de Dieu. Nous serons examinés et jugés là-dessus, et nul chré-

tien ne peut croire qu'au jour où il lui sera demandé compte de ces petits abandonnés avec mépris ou défendus sans constance et sans amour, il se justifiera par la réponse de Caïn : *Suis-je le gardien de mon frère?* (33, p. 48.)

741. — N'avoir pas de système, c'est peut-être le plus faux de tous les systèmes qui peuvent leurrer la raison de l'homme; c'est la raison toute seule qui marche affranchie de la gêne des principes, faisant au jour le jour des choses d'un instant. Il ne faut pas s'entêter, mais il ne faut pas appeler entêtement la persévérance; il ne faut pas violenter, mais il ne faut pas appeler violence la fermeté; il faut s'accommoder aux temps, aux circonstances, aux hommes, mais il ne faut pas souffrir que le temps, ni les circonstances, ni les hommes, l'emportent sur la vérité et sur la justice. Le dépositaire du pouvoir doit aux peuples la vérité et la justice avant le repos et la paix, dont elles sont d'ailleurs les bases assurées. La préoccupation constante de ne point entreprendre l'impossible et de faire durer la paix, n'empêche pas toujours de grandes fautes; elle empêche certainement les grandes œuvres, les grandes actions. (16, p. 37.)

742. — L'homme de courage, l'homme de cœur est celui qui brave le péril, qui va au feu des batailles, qui affronte le feu des séditions, qui dompte le feu des tentations, qui méprise tous les dangers, et les provoque tous et les surmonte tous, pour faire son devoir.

L'homme de cœur craint trois choses : le jugement des justes, le jugement de sa conscience, le jugement de Dieu.

L'homme persévérant, assuré de marcher vers le grand et le juste, ne se laisse arrêter par aucun obstacle. Plutôt que de reculer, il se couche aux pieds de l'infranchissable; il y meurt. Il servira de marchepied à ceux qui viendront ensuite; par un escalier de ca-

davres l'obstacle sera franchi. Ainsi les martyrs s'entassèrent; ils comblèrent les abîmes, et le genre humain put aller à Dieu. (21, p. 218.)

743. — Prenons soin de confesser la vérité avec plus de fermeté encore que nous ne protestons contre le mensonge. La sagesse de l'heure qui passe a toujours condamné les esprits qui s'attachent trop au vrai; mais toujours aussi, et plus particulièrement dans les grands périls, l'esprit de vérité a condamné cette sagesse, détesté son silence, réprouvé ses accommodements. « La vérité ne rougit que d'être cachée, disait Tertullien; c'est le seul déshonneur qu'elle connaisse. » A la racine des maux que nous souffrons, on trouve des vérités humiliées et enfouies; l'erreur y a poussé plus épaisse, comme le gazon sur les tombes. De grands désastres s'annoncent. Si la vérité périt, qui sera sauvé? Les rois perdront l'autorité, les peuples perdront la liberté, tout sera la proie de la force, non de la force qui crée, mais de celle qui détruit. Nous qui sommes chrétiens, n'usons pas du funeste pouvoir de diminuer les vérités; respectons toute la hauteur de ces phares divins qui bientôt s'élèveront seuls sur le déluge des grandes eaux. (24, p. 7.)

744. — Les nôtres sont ceux qui aiment mieux succomber au pied de leur drapeau sans tache, que de le déguiser misérablement dans l'espoir de l'introduire aux orgies des vainqueurs; les nôtres estiment qu'il n'y a de cause compromise que celle qui verse le sang, mais qu'il n'y a de cause perdue que celle qui refuse d'en donner, et c'est pourquoi ils veulent bien mourir; les nôtres, voyant combien leurs ennemis sont nombreux, ne renient point la justice et la vérité, mais vont à la bataille et s'en remettent à Dieu du soin de relever la bannière où ils ont écrit son nom, après qu'ils auront péri pour elle. (6, p. 578.)

745. — Il y a certains moments de triste présage où tout succès semble assuré à l'erreur. Elle peut se présenter alors sous n'importe quelle figure, parler n'importe quelle langue, jeter en avant n'importe quelle folie; elle peut insulter au bon droit, au bon sens, à l'évidence, mentir et publier qu'elle ment; le pavé lui appartient, et ceux qui marchent à l'encontre n'ont guère que deux ressources : ou se mettre à l'écart, ou se faire écraser.

Cependant le parti le plus honnête et le plus sûr n'est pas de se taire et de s'enfuir. Pour la vie présente comme pour la vie future, mieux vaut encore affronter l'écrasement. Si la vérité pouvait être vaincue, rien, premièrement, ne serait plus à désirer que d'être vaincu avec elle. Mais la vérité, habituellement outragée, n'est jamais vaincue, et même elle ne subit d'éclipse qu'autant que ceux à qui elle s'est révélée le veulent bien. Dieu lui a donné pour force ici-bas l'hommage et la confession des cœurs fidèles. C'est peu de chose aux yeux du monde : avec cela néanmoins elle a dompté le monde.

Confessons-la seulement. Rien n'est si haut que la conscience chrétienne. Sur ce sommet, dans cette lumière, aucune erreur ne peut complétement voiler la vérité. Il y a des époques et des pays où la vérité s'est trouvée réduite, pour ainsi dire, à un seul défenseur, et ce seul défenseur a été abattu ; mais l'erreur, qui avait passé sur son corps, n'a pu passer sur son tombeau. (15, p. 431.)

746. — La grande dignité de la polémique est la sincérité du langage, et surtout la sincérité de la personne. On combat à visage découvert, on parle avec droiture, on ne donne pas d'entorse aux faits; voilà l'essentiel. Ces conditions gardées, on est assez digne, et pour peu qu'on ne sache point sortir de son genre, on est d'ordinaire assez heureux. Il n'importe guère qu'on ne le soit pas. (14, p. 45.)

747. — Les besoins de l'Église sont pressants; les enfants de l'Église ne seront ni muets ni timides. Réussirons-nous? Dieu le sait, Dieu seul! Nous réussirons, si Dieu veut pardonner; nous échouerons, s'il veut punir. Quoi qu'il arrive, notre âme est en paix. Il ne nous a pas ordonné de triompher, mais seulement de combattre jusqu'à la mort. (5, p. 153.)

748. — Si notre voix ne peut pas faire d'un incrédule un croyant, du croyant elle peut faire un apôtre, comme les récits et les beaux exemples de la guerre, comme le son de la trompette font du soldat un guerrier. (5, p. 149.)

749. — Quelles que soient les préventions de la foule et l'habileté des sophistes, la vérité ne succombe qu'aux mains de ceux qui l'abandonnent. Les vaincus que le temps ne relève jamais, sont ceux qui ont douté de leur cause. (8, p. 391.)

750. — En présence des révolutions et des révolutionnaires, il y a deux espèces de peur, toutes deux très-naturelles : une peur qui résiste et combat, une autre qui s'incline et admire. Nous éprouvons la première. Que *** prenne garde aux conseils de l'autre : c'est celle qui sacrifie aux faux dieux! (8, p. 120.)

751. — Les idées ne succombent que dans la fuite. Périr pour elles, voilà le moyen de les sauver. (7, p. 191.)

752. — Au temps où nous sommes, tout chrétien doit se souvenir que le traître envers la vérité n'est pas seulement celui qui la transgresse par les feintes de son langage, mais celui-là encore qui ne la proclame pas librement. (24, p. 5.)

753. — Quiconque veut faire triompher parmi les

hommes une idée salutaire et sainte, doit être à l'épreuve du dégoût. Imitons ces missionnaires qui continuent de porter l'Évangile aux sauvages. (6, p. 16.)

754. — Le public se compose de deux sortes de gens devant lesquels il ne faut pas craindre de se répéter : les uns qui oublient vite, les autres qui apprennent difficilement.

Dans la masse des esprits entêtés dans l'injustice, on l'est autant par défaut de connaissances que de dessein formé. Les uns sont sincères, il faut les éclairer; les autres, francs ennemis, parleraient et agiraient comme ils font déjà, lors même qu'ils penseraient autrement et sauraient davantage : il faut les confondre et leur arracher ces lieux communs, unique appui de leur suffisance irritante et ridicule. Ce n'est pas une petite besogne! Mais nous ne sommes au monde que pour cette besogne-là; n'en déclinons pas la fatigue. (6, p. 518.)

755. — Tout ce que la haine de nos adversaires ose contre nous, c'est notre tiédeur, c'est notre timidité, c'est notre lâcheté qui le permet. Il en sera ainsi tant que nous ne saurons pas, tant que nous ne voudrons pas nous défendre. Ce n'est pas assez de sacrifier sa fortune et son temps aux bonnes œuvres, la charité veut encore que ces œuvres soient protégées; il faut savoir étendre sur elles l'égide de ces lois par qui vivent et se développent toutes les entreprises particulières. Pour venir à bout des difficultés, il faut fatiguer le ciel et la terre. Ce n'est pas mettre dans le bien la vigilance et le courage que Dieu exige, si l'on ne sait pas le maintenir énergiquement contre les haines odieuses qu'il ne manque jamais de soulever.

Vous êtes citoyen comme vous êtes chrétien, et c'est là une force dont il convient d'user. Il faut traîner le méchant avec sa loi devant les tribunaux, devant l'opinion des honnêtes gens, pour qu'il y subisse une flétrissure. Sous prétexte de douceur, vous aurez reculé devant la

crainte; sous prétexte de charité, vous aurez failli à la véritable charité; vous aurez découragé d'autres dévouements, enhardi d'autres excès, paralysé d'autres courages. (5, p. 232.)

DIXIÈME PARTIE

POLITIQUE.

I. DES DIVERSES FORMES DE GOUVERNEMENT.

756. — Quand le droit politique a passé par soixante ans de révolutions, il devient méconnaissable aux yeux du plus grand nombre; il perd tellement de sa force aux yeux de tout le reste, qu'il n'y a plus que Dieu qui puisse la lui rendre. Or Dieu, pour opérer ces sortes de résurrections, consulte sa justice et non la nôtre, ses desseins et non pas nos désirs, rarement aussi purs que nous le croyons. Dieu n'a donné l'éternité à rien d'humain, pas plus à la puissance qu'à la vie. C'est par lui que les rois règnent. Il confie, il ôte, il transmet, il rend le sceptre; tout doit finir. Seul, il sait bien le pourquoi, le comment et l'heure, et il se sert des révolutions comme de la mort. (9, p. 464.)

757. — Les gouvernements sont libéraux, s'ils sont honnêtes, s'ils font régner l'ordre par la justice, s'ils ne conspirent pas les uns contre les autres, s'ils ne s'appliquent point à violenter le sentiment et la conscience des peuples pour ruiner la religion, seule vraie liberté et seule unité des peuples. (15, p. 399.)

758. — Jusqu'à présent, la monarchie, à travers tous

les inconvénients des choses humaines, n'a pas cessé d'être aux yeux de l'Église la plus raisonnable forme de gouvernement. C'est là qu'elle tend comme par une pente naturelle, et même quand la monarchie prise de vertige abandonne ou trahit l'Église, on voit encore l'Église ne pas cesser de défendre et de préconiser la monarchie.

Il n'y a rien de plus glorieux pour le principe de la monarchie ni qui lui promette une plus longue carrière, que ce sentiment de préférence dont l'Église l'a toujours honoré. L'Église est sage, elle connaît les hommes, elle aime les pauvres, elle chérit particulièrement sa propre liberté. Puisqu'elle préfère le gouvernement monarchique, il faut qu'elle y voie le meilleur aide qu'elle puisse avoir en ce monde, après la protection divine, pour accomplir sa mission. Si quelque chose répondait mieux aux principaux et immuables besoins de la société, s'il y avait un instrument humain plus simple et plus énergique pour assurer la justice, pour protéger la faiblesse, pour comprimer le mal, pour accroître le bien; si quelque combinaison pouvait lui offrir à elle-même un rempart plus sûr et moins gênant, l'Église n'aurait pas mis dix-huit siècles à le créer.

C'est pour les hommes, non pour les anges, qu'elle prépare et crée des institutions. Elle les crée suivant leur nature et suivant leurs besoins, non suivant leurs désirs et leurs chimères. Elle songe surtout que les institutions doivent faciliter le bonheur, la liberté et la sanctification de tout le peuple, et non pas contenter dans un peuple les passions et l'orgueil de quelques milliers d'individus dont chacun se flatte de n'obéir qu'à lui-même et se dit : *Je suis, et il n'y a que moi sur la terre.* (Isaïe.) (10, p. 85.)

759. — La théorie du gouvernement monarchique, de l'autorité préexistante, éternelle, et par cela même placée au-dessus de toutes les entreprises, en dehors

de toutes les discussions, avec de grands corps se partageant les fonctions sociales, tout en laissant à la capacité le droit de monter et d'arriver qu'elle possède toujours, et que lui garantit d'ailleurs la volonté du souverain, avec un clergé riche, qui enseigne, qui étudie, qui moralise, qui construit, cultive et donne; cette théorie, dis-je, promet plus d'essor à l'esprit humain, plus de sécurité à l'État, plus de protection aux arts et des mœurs plus désintéressées et des œuvres plus grandes, que cette théorie du *laissez-faire*, qui n'est réellement que le cri d'impuissance des démolisseurs sommés enfin de bâtir, et qui met le génie humain, lorsqu'il tend à s'élever, aux prises avec ce qu'il y a de plus accablant : je veux dire le contrôle inepte de la médiocrité qui se croit son égale, parce qu'on le lui dit, et qu'elle aime à le répéter tous les jours.

J'entends parler de courtisans et de favoris. Mais n'y a-t-il plus rien de tout cela autour du pouvoir? (25, p. 131.)

760. — Il y a mille lois pour punir mille infractions à la probité; mais pour imposer cette probité à tous les hommes, il n'y a véritablement qu'une seule loi : c'est la religion. Or la religion est mieux établie, enseignée avec plus de soin, entourée de plus de respect sous une monarchie que sous une république, où, parmi les libertés que l'on réclame, figure de toute nécessité au premier rang la liberté de secouer le joug religieux, qui gêne toutes les passions, toutes les convoitises, toutes les avidités. (25, p. 134.)

761. — Le gouvernement représentatif est fécond en discordes, l'autorité n'y prend point racine, les brigues y sont naturelles, les partis s'y forment aisément. Sans cesse il soulève des discussions où la publicité triomphe aux dépens de la bonne foi, où la passion du moment l'emporte sur le bon sens et sur la justice; par une pente rapide et fatale, il met bientôt la vérité sociale à

la merci des *pourquoi* du sophisme et de l'ignorance. (31, p. 364.)

762. — (*24 février, au soir,* 1848). Les filles publiques ne se trompent point à ce qui se passe. Elles marquent leur allégresse. Plusieurs se sont ornées du bonnet phrygien; elles chantent d'une voix avinée : *Mourir pour la patrie;* et l'une d'elles m'a gratifié, en passant, du titre de *citoyen* et du tutoiement fraternel. (7, p. 222.)

763. — La religion rend les peuples plus faciles à gouverner, les princes plus justes et meilleurs. Elle apaise doucement, par la pensée des réparations et des récompenses éternelles, beaucoup de tourments qui sans cela feraient explosion ; elle oblige le prince à des vertus, à des soucis, à des craintes qui protégent puissamment le pays; elle lui répète à chaque instant qu'il aura, tout roi qu'il est, un compte à rendre à Celui qui sait tout, qui n'oublie rien, qui ne pardonne point au succès, qui ne pardonne qu'au repentir et à l'amendement.

Sans doute le prince peut mépriser pour lui-même ces terribles enseignements ; ce n'est qu'un homme qui s'égare! La religion reste debout et honorée, la chaire continue de retentir pour l'instruction des peuples; le clergé continue d'élever les enfants.

Si c'est le peuple qui gouverne, et qu'il devienne impie, chose facile, chose qui ne peut guère manquer d'arriver, quel contre-poids, quel remède? La religion est attaquée ouvertement, ou persécutée à petit bruit, mais sans relâche ; les institutions religieuses sont affaiblies ; les fondations spoliées, supprimées; mille concurrences, mille avidités demandent à vendre ce que les ordres religieux donnaient; les lois ferment ces sources de charité que la confession et le remords ouvraient, aux approches de la dernière heure, dans les cœurs chargés de crimes; par mille séductions, par

mille dégoûts, par mille menaces, on cherche à faire du sacerdoce une carrière d'abjection, et l'on s'efforce à murer la porte de ces pieux asiles où des âmes tendres et pures voudraient se consacrer à la prière et au travail sous une règle plus forte que toutes les tentations; le missionnaire n'a plus la liberté de sa rude parole; la sœur de Charité même n'a pas la liberté de son dévouement. (25, p. 133.)

II. RÉGIME PARLEMENTAIRE.

764. — Nous n'espérons rien de la tribune, rien de la presse. Nous croyons que ces institutions ne sont pas des garanties, et ne peuvent avoir elles-mêmes aucune garantie. Il est de leur essence de se détruire par leur propre action. Elles peuvent emporter, lorsqu'elles sont libres, trône, autel, principes, même les principes de 89, mais non pas se sauver des ténèbres qu'elles produisent et des passions qu'elles enfantent. (10, p. 416.)

765. — 1° Les députés parlent, les sténographes écrivent, les journalistes seuls sont écoutés. Il y a dans la tribune des rédacteurs en chef, vingt ou trente inconnus, pleins d'audace et de passion, et en fait parfaitement irresponsables, qui font pour toute la France ce que l'on appelle « le grand jour de la publicité. » C'est mon premier grief contre le régime parlementaire.

2° Le « grand jour de la tribune » est par lui-même essentiellement faux. Tout le monde y parle; personne n'y parle franchement. Est-ce manque de gens de bien suffisamment intelligents pour comprendre la vérité, suffisamment forts et hardis pour la dire? Pas tout à fait; on est d'un parti, il faut en être; telle est la loi des enceintes parlementaires. Or ce parti a ses plans, que l'on doit suivre, et dans les occasions importantes la simple vérité nuirait au but que cherchent les partis.

Pour que la vérité fût dite une fois, il faudrait un homme arrivé de la veille, inconnu, sans engagements d'aucune sorte; mais celui-là parlerait une langue étrangère, et il tomberait au milieu des huées avant la moitié de son discours.

3° La théorie du gouvernement parlementaire est séduisante : des représentants librement nommés pour discuter les affaires d'un pays qui connaît ses affaires; une tribune pour tout dire; des journaux pour tout répéter; la lumière partout, la liberté et la surveillance partout. Cela semble si beau, si parfait, si juste, que l'opinion met en doute la raison de quiconque veut élever une objection contre le régime parlementaire.

4° Comme tous les autres, le régime parlementaire livre le monde à gouverner à un petit nombre d'individus privilégiés du talent, de la richesse, de l'intrigue, même de la naissance.

Il ouvre la lice à tous les intérêts particuliers. Aucune cour n'est plus féconde en brigues; nulle part le favoritisme n'est plus puissant, l'omnipotence plus insolente. On y voit les faquins en fortune, le mérite dans la disgrâce, les services méconnus, le trésor saccagé, la vérité haïe.

Ce régime est admirable par la fécondité et la variété de ses péripéties. Depuis les *questions de cabinet* jusqu'aux questions de vie et de mort pour la société, il fait parcourir au public une échelle d'émotions vives, où personne n'a le temps de s'ennuyer.

5° Les délibérations parlementaires sont plutôt des combats que des discussions, plutôt des surprises que des combats. Les orateurs ne sont pas des conseillers qui donnent leur avis, s'occupant seulement de ce qu'il y a de plus sage à faire, et de plus favorable à la chose publique. Ce sont des avocats qui plaident leur cause, je dirai presque des chefs de bande qui cherchent à vaincre ou à surprendre l'ennemi, pour faire leurs propres affaires et celles de leurs gens.

Avant le débat, ils savent ce qu'ils penseront après le

débat; ils ont leur but arrêté, ils font leur plan de campagne. Tel dira ceci, tel dira cela; Paul attaquera de ce côté, Jean de cet autre; on fera tel avantage aux alliés; à ceux-ci plus, à ceux-là moins. On sait qu'on aura tant de voix de la droite, tant de la gauche, tant du centre : le reste à la fortune! Tout est prévu. L'entreprise durera quatre jours. Il y a une batterie qu'on démasquera ou qui restera muette suivant l'occurrence. Si c'est le premier ministre qui parle, Guillaume répondra; si c'est un autre, il suffira de Jacques. Si l'occasion ne se présente pas de dire certaine chose, on se fera attaquer par un indifférent ou un faux frère, qui donnera sujet de répondre. Mille autres ruses sont en jeu.

6° Il y aura des partis, et des partis furieux, aussi longtemps qu'il y aura des gens aux places et qui voudront les garder, des gens sans places et qui voudront en avoir.

Les partis révolutionnaires ont deux moyens infaillibles de triompher. Le premier consiste dans les inévitables divisions de la majorité; le second dans l'action des sociétés secrètes, toujours entretenues, toujours soutenues par la tribune et par la presse, et qui conspirent à ciel ouvert et presque légalement.

7° « La république, dit-on, est seule possible; la monarchie de la gloire est tombée en 1814; celle de la tradition en 1830; et celle des intérêts, en 1848. » Ceci ne prouve rien contre la simple monarchie. Ni l'établissement impérial, ni la monarchie selon la Charte, si improprement nommée *Restauration*, ni la royauté de juillet, n'étaient la monarchie. Il n'y eut là que trois formes du régime parlementaire ou républicain. Toutes trois ont fini de la fin naturelle des républiques; et de ces trois chutes il ne résulte que l'impossibilité bien constatée d'édifier un pouvoir durable sur des bases révolutionnaires.

8° D'où vient la fortune du régime parlementaire? Ses patrons sont la présomption, l'envie et l'orgueil.

Dans les temps ordinaires, c'est le triomphe de la médiocrité ; en tout temps, c'est l'espérance de la révolte. C'est la voie large ouverte à toutes les ambitions sans génie, à tous les génies sans vertu, à toutes les vanités sans vergogne, à toutes les convoitises sans frein. C'est la puissance, la gloire, la richesse, la royauté promises pour un peu d'adresse et de persévérance à tous les affamés qui peuvent remuer le pied, la langue ou la plume.

9° Avec le régime parlementaire, plus de naissance, plus de rang, plus de talent, plus de services, plus rien qui puisse désespérer la noble ardeur des faquins, des forbans, des enfants trouvés et des sots. Tout au contraire, après le mérite suprême d'avoir fait le mal d'une certaine façon, et l'avantage d'être connu par de mauvaises œuvres, il n'y a pas, devant les électeurs, de mérite plus précieux que de n'avoir rien fait.

Et non-seulement l'inutilité, l'incapacité, l'improbité même n'ont rien à craindre du talent, de l'intelligence, de la gloire; mais par le moyen du suffrage électoral, surtout du suffrage universel, elles ont encore et souvent le plaisir exquis de les humilier et de leur être préférées. (9, p. 96.)

III. LES ÉLECTIONS.

766. — Les élections générales, on peut les appeler les saturnales de la convoitise et du mensonge. (6, p. 331.)

767. — *Un vieillard électeur à ses compagnons de vote :* Attention ! ne laissez pas les mauvaises gens prendre le dessus. Quand la peur s'en mêle, on ne sait plus où ça va. Vous ne connaissez qu'un mauvais sujet dans la commune : s'il prend le haut du pavé, dix honnêtes gens deviennent méchants pour lui faire la cour,

et en moins de rien tout se met à trembler. C'est alors qu'on voit des choses épouvantables, et que personne n'est plus en sûreté chez soi. La probité chancelle dans les cœurs. On fait de vilaines actions, dont on porte ensuite le poids toute la vie, et plus loin. Croyez-moi, il n'y a point de coquin qui ne se repente amèrement d'avoir cessé d'être honnête homme. Ceux qui se sont enrichis du bien des persécutés, vous les avez connus, ils ont tourné mal. La justice est une boiteuse qui arrive toujours... Il y en a que les juges n'ont pas mis au poteau, et qui, néanmoins, y sont pour jamais. On traîne le boulet ailleurs qu'au bagne. Plusieurs, avant de mourir, rendent le bien mal acquis, confessant les supplices de leur conscience. Ceux qui ne le rendent pas, ne l'emportent pas dans l'autre monde. Rien pour rien. Si tu ne paies pas vivant, tu paieras mort. Le ver cesse de ronger le cadavre dans le cercueil, et tombe lui-même en poussière; mais ni l'âme ne meurt, ni le Dieu qui la punit n'est mortel. Aucun décret de la république ne pourra tirer de l'enfer le républicain qui s'est peu soucié d'être honnête homme, et ce n'est pas être assez innocent que de voler conformément aux lois. Pour faciliter leurs affaires, les démocrates écrivent des feuilles où ils disent que Dieu n'existe pas. Mais nous voyons que les moissons poussent, que les saisons reviennent et s'en vont, que le soleil monte et descend, que les hommes naissent, vieillissent et meurent, que les bons sont assistés, que les méchants sont punis; nous en concluons que la Providence est toujours là, que Dieu existe toujours. Bien d'autres avant Proudhon avaient supprimé Dieu. Ils sont morts. Aucun n'est revenu de l'autre monde pour nous dire qu'il n'y a pas trouvé Dieu. Proudhon à son tour paraîtra devant Dieu. Nous y paraîtrons aussi; que ce ne soit pas pour rendre compte du bien des orphelins et des veuves; il en fait payer l'intérêt durant l'éternité. Voilà mon avis, à moi, qui suis près du grand passage, et j'ai eu le temps d'y réfléchir. Réflexion faite, après avoir honnê-

tement gagné ma vie pendant soixante-dix ans, j'aime mieux mourir volé que voleur. (8, p. 187.)

IV. UN JUSTE-MILIEU.

768. — Sans doute, il faut respecter les rois; sans doute il ne faut pas admettre le droit de la révolte; mais on n'emprisonne pas la conscience humaine dans ces formules. Si les rois sont respectables, les peuples le sont aussi... Il n'y a pas de droit pour la révolte; mais il n'y en a pas davantage pour l'oppression, et aucune portion de l'humanité n'est donnée à aucun homme en ce monde, comme un troupeau qu'il peut légitimement, au gré de son caprice, livrer à ses prêtres ou livrer à ses bûchers.

Où finit le droit du prince? Où commence celui du peuple? Qui connaît cette limite obscure? Qui osera la marquer?

Le plus sûr est d'égaliser autant que possible les forces, d'apprendre à tous les hommes leurs devoirs, de ne pas laisser ignorer aux rois qu'ils sont des hommes. Ils l'oublient aisément, lorsque les actions les plus noires ne rencontrent que des voix muettes et des fronts courbés. (6 p. 205.)

V. MOYENS DE BIEN GOUVERNER.

769. — Tous les gouvernements ont en eux la faculté de s'affermir : il leur suffit d'aimer la justice et de servir franchement la liberté. (7, p. 231.)

770. — « La force, qui vient de Dieu », c'est une manne qui ne se conserve qu'aux mains de la justice et de l'humanité. (9, p. 439.)

771. — Le bonheur des peuples ne dépend pas de la forme, mais de la sagesse des gouvernements. A la vérité, quand la forme est bonne, la sagesse est plus facile. Un roi maître chez lui et maître de lui-même, excellente constitution!

Les peuples sont fidèles aux rois qui sont fidèles à Dieu. De tels maîtres, vigilants et justes, pourvoient aux abus que l'esprit de révolution promet de détruire. (19, p. 58.)

772. — Lorsque des gens intelligents et qui connaissent la valeur des mots, parlent d'une société, ils entendent cet état régulier où des lois fortes et sages mettent tout à l'abri des caprices d'un seul homme, qui est un tyran, ou d'une seule force, qui est la multitude. Quand la volonté d'un seul fait tout, sans autre loi, c'est un despotisme; quand la multitude peut tout, malgré les lois, c'est une anarchie, une autre forme du despotisme; et dans ces deux états seulement se réalise quelque figure de la liberté illimitée, sous le nom de décadence sociale et de dissolution des mœurs. On a d'immondes spectacles, d'immondes enseignements, d'immondes industries; on trompe, on pille, on insulte, on ment sans souci de sa conscience ni de l'opinion; on spécule et on s'amuse tant qu'on peut et à peu près tant qu'on veut, et on s'avilit dans d'ignobles intrigues, jusqu'à ce que l'on périsse dans d'ignobles révolutions. Voilà la liberté illimitée, où tout est facile, sauf d'être homme de bien, car c'est alors le seul métier où l'on ne se fasse pas beaucoup d'amis. (9, p. 338.)

VI. ÉTAT PRÉSENT DE LA SOCIÉTÉ.

773. — Nous vivons divisés sur un vaisseau qui sombre.

774. — La plaie est dans les âmes; c'est là qu'il faut

porter remède. Il ne s'agit pas de réprimer, d'emprisonner, de fusiller; il ne s'agit pas même d'organiser le travail des bras; il s'agit d'organiser le travail des consciences. Tant que la société n'aura pas fait des chrétiens des hommes qui la troublent, elle les aura pour ennemis acharnés, implacables. Le bien-être matériel, pût-on le leur procurer tel qu'ils le demandent, ne les apaisera pas; c'est de bien-être moral qu'ils ont avant tout besoin. La grande faim dont ils souffrent, et que rien ne peut assouvir, c'est la faim de l'orgueil. (7, p. 346.)

Ces multitudes qui réclament avec tant d'insistance le pain du corps, ont surtout besoin du pain de l'âme, qu'elles ne réclament pas et qu'on ne leur offre pas. Ce qu'elles veulent, au fond, il n'est pas au pouvoir de la société de le leur donner; car ce qu'elles veulent n'est pas possible en ce monde. Le mouvement qui les pousse, est une révolte profonde contre la loi commune imposée à l'humanité. Elles refusent le travail et la peine. Il faut les délivrer de cette erreur, ou s'attendre à voir la société périr dans les réactions de plus en plus violentes du despotisme et de l'anarchie. Qu'on dépense, qu'on prodigue les millions, si on les trouve, il le faut; mais tous ces sacrifices auront lieu en pure perte, tant que la détresse morale des masses populaires ne sera pas secourue. Aucune prospérité ne saurait durer, aucune forme politique ne saurait tenir au milieu d'un peuple enivré de colère et d'orgueil, livré à de faux prophètes qui lui promettent d'établir le règne de Dieu sur la terre, et qui par le règne de Dieu sont loin, certes! d'entendre la loi de Dieu.

Ce peuple en est arrivé à regarder les maux inhérents à l'humanité comme le crime de ceux qui le gouvernent; et, pour tout dire, il ne se trompe pas entièrement. Car, si les classes élevées n'ont pas créé tout le mal, elles ont du moins créé le désespoir, en s'appliquant avec une ardeur cruelle et insensée à détruire les croyances où toute douleur puisait courage et consola-

tion. Quel a été, depuis cent ans, l'effort des classes riches et lettrées? Elles ont voulu arracher Dieu du cœur du peuple. Elles ont réussi. La foi religieuse n'existe plus dans ces âmes énergiques; elle ne jette plus sur leur misère le raisonnement qui les adoucissait. (7, p. 355.)

VII. COMMENT UNE SOCIÉTÉ PÉRIT.

775. — « Tout royaume divisé en lui-même sera désolé; toute ville et toute famille divisée en elle-même périra. » C'est la parole même du Sauveur, et il suffit de la répéter. La démonstration court le monde. (12, p. 208.)

776. — Une société ne se détruit que par ses propres mains. Vous la voyez se débattre dans les convulsions de l'agonie, ne cherchez ni l'arme du meurtrier ni le nom du crime : c'est un suicide. (7, p. 402.)

VIII. JUSTICE HUMAINE.

777. — La question de la peine de mort est mêlée intimement à l'histoire de l'humanité. Elle a occupé de grands esprits; les plus graves, les plus cléments, les plus miséricordieux l'ont résolue dans le sens de la peine; et toute la civilisation chrétienne a maintenu le glaive dans ses codes, si longtemps dictés par l'esprit de l'Évangile.

Le principal argument des adversaires de cette peine est un argument dramatique : on s'efforce d'agir sur les nerfs par la peinture des souffrances du supplicié. On fait des descriptions romantiques de la bouche qui se tord, de la chair qui saigne, de la guillotine qui rate.

Le bourgeois pleure toujours sur ce pauvre Holopherne, si méchamment mis à mort par Judith.

Il se peut fort bien que cette peine de mort soit abolie : cela tient à des causes qui dérivent, non du progrès, mais de la décadence de la société. Aussitôt abolie, elle sera remplacée par une autre peine, celle des massacres. Il est vrai qu'elle ne portera pas sur les mêmes individus. (9, p. 242.)

778. — La société qui ne donne pas au peuple une éducation chrétienne, abdique logiquement le droit de punir. Elle n'a plus le droit de punir même un voleur. Le voleur peut dire : Où est la loi qui me défend de voler? On ne me l'a point apprise. Les lois, si elles ne viennent du Ciel, ne seront jamais, aux yeux du plus grand nombre des hommes, que la barrière matérielle élevée pour protéger ceux qui mangent contre ceux qui n'ont que le droit de manger. Tout code qui n'est pas promulgué au nom de la sainte Trinité, et qui ne commence pas par les dix commandements de Dieu, manque de sanction dans les consciences; il sera en peu de temps vilipendé par mille sophismes ornés de toutes les couleurs de la justice et du bon sens; il croulera, et laissera la société se dissoudre dans les convulsions d'une inexprimable anarchie. (39, p. 298.)

779. — Un voleur est pris. On le met en cellule dans un étroit espace, meublé de sa couchette et d'un banc, avec une fenêtre qui laisse passer un peu de jour, qui ne laisse point passer de bruit, qui ne laisse point voir le ciel. On l'y abandonne seul, aujourd'hui, demain, toujours, jusqu'à l'heure où il sortira, dans deux ans, dans trois ans, dans dix ans. Dans dix ans! c'est-à-dire trois mille six cent cinquante de ces jours sans fin, c'est-à-dire quatre-vingt-sept mille six cents de ces heures si longues! Notez que c'est un esprit sans lettres, un cœur sans souvenirs, une âme sans Dieu ; il ne peut ni songer, ni regretter, ni pleurer, ni prier. Il fait des

allumettes ou de la charpie; on ne lui donne point de livres. — Mais il faut bien que la peine soit une peine. Cet homme s'ennuiera, c'est ce que l'on veut. — Oui, mais il meurt! — Oh! rarement. — Mais il devient fou! — Oh! pas toujours. — Mais sa santé s'altère. — Il n'en sera que plus épouvanté. — Non, car il s'hébète et devient incapable; il se livre seul aux vices les plus monstrueux; il contracte l'habitude d'une oisiveté invincible : il reviendra dans la cellule, il viendra y mourir. — Que voulez-vous? il faut bien qu'on le punisse! Au reste il y a un aumônier.

Il y a un aumônier! voilà la théorie; voici la pratique: premièrement, pour cent à deux cents prisonniers, il n'y a qu'un seul aumônier. Il ne peut suffire à la tâche, il succombe. Secondement, les gardiens défont l'ouvrage de l'aumônier. Troisièmement, l'administration le rebute : les personnages officiels qui la servent, n'aiment point cet homme noir, ce cafard, ce jésuite. (39, p. 316.)

IX. AUTORITÉ.

780. — La liberté sans l'autorité est aussi impossible que l'autorité sans la liberté; l'une et l'autre naissent dans l'ordre qui met chaque chose et chaque individu à sa place, et Dieu au sommet de tout. (24, p. 62.)

781. — L'espèce humaine a besoin de l'autorité comme elle a besoin de vêtement : elle est moins mal à l'aise un peu trop chargée que toute nue. Après avoir été quelque temps aux intempéries de l'air et aux morsures des insectes, l'homme le plus fier implorerait à genoux la grâce de pouvoir s'habiller même d'une camisole de force, et s'en emparerait par violence au péril de sa vie, s'il n'avait pas d'autre moyen. Voilà la nature, voilà le fait contre lequel ne prévau-

dront jamais les progrès de l'esprit humain, ni les progrès de la sottise humaine; et les gens qui s'escriment et se répandent en écritures pour prouver le contraire, sont tout à fait dépourvus de sens, s'ils ont pu se le persuader. S'ils le disent sans le croire, ils sont tout à fait pervers. (9, p. 567.)

782. — Le pays s'arrangera toujours mieux de trop de pouvoir que de trop de liberté. Nous sommes de ceux qui ne demandent point à gouverner, et qui tolèrent qu'on les gouverne. Nous savons qu'un gouvernement ne se trompe pas toutes les fois qu'on serait tenté de le croire. Nous savons enfin qu'un gouvernement peut se tromper; et nous souffrons patiemment qu'il se trompe, tant qu'il ne fait rien de systématique dans le faux et d'irréparable. (9, p. 524.)

783. — Les révolutions prétendent en vain abroger toutes les lois; il y en a une qu'elles ne peuvent détruire : c'est la loi qui soumet les peuples à l'obéissance. Quoi que fasse le peuple, il obéit toujours à un petit nombre de maîtres, et ce petit nombre lui-même obéit à un seul. La révolte éternelle contre cette loi est condamnée à une impuissance éternelle. Le peuple est un troupeau; et tout ce qu'il peut faire est de changer la houlette du berger contre la dent des loups. Sa liberté religieuse consiste à quitter Dieu pour Baal, à sacrifier des victimes humaines au lieu d'offrir des fruits et des animaux; à déchirer le symbole des Apôtres pour prendre et confesser celui de Mahomet, de Luther, de Henri VIII, de Voltaire ou de Proudhon. Sa liberté politique consiste à passer du pouvoir à l'anarchie, de l'anarchie au despotisme, et à se battre dans ces deux servitudes dégradantes, jusqu'à ce qu'il y expire, ou que la miséricorde divine, touchée de ses misères, daigne lui rendre l'amour de la loi véritable, et lui donner un juge et un pasteur. (11, p. 42.)

784. — Dieu n'a rien plus soigneusement enseigné à l'homme que le respect de l'autorité. Adam, ouvrant les yeux, voit d'abord son maître. Ève, aussitôt qu'appelée à la vie, reçoit le commandement d'obéir à Adam, et ce n'est pas une punition, puisqu'elle est encore innocente. C'est pourquoi nous voyons dans le Décalogue qu'après avoir dit : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui, » Dieu ajoute aussitôt : « Honore ton père et ta mère. » Ce précepte est comme une suite de l'obéissance qu'il faut rendre à Dieu, qui est le vrai père.

L'autorité politique, forme agrandie de l'autorité paternelle, n'est pas établie avec moins de soin. « Le prince, dit saint Paul, est ministre de Dieu pour le bien. » Avant saint Paul, le trône royal était considéré comme le trône de Dieu même ; on lit dans la sainte Écriture : « Salomon s'assit sur le trône du Seigneur. » Bossuet, qui nous fournit ces interprétations, ajoute : « Et afin qu'on ne croie pas que cela soit particulier aux Israélites, d'avoir des rois établis de Dieu, voici ce que dit l'Ecclésiastique : *Dieu donne à chaque peuple son gouverneur.* »

Bossuet donne certainement une part assez large à l'autorité. Il déclare qu'elle est absolue, et il pose comme un des caractères essentiels de l'esprit du christianisme de faire respecter les rois avec une espèce de religion, que Tertullien appelle la religion de la seconde majesté. Mais aussitôt, décrivant de quelle manière cette autorité absolue doit s'exercer, il y met des limites sur lesquelles n'ont pas assez réfléchi ceux qui l'accusent d'être un docteur du despotisme. « Les rois, dit-il, doivent trembler en se servant de la puissance que Dieu leur donne, et songer combien est horrible le *sacrilége* d'employer au mal une puissance qui vient de Dieu. Quelle profanation et quelle audace aux rois injustes de s'asseoir *dans le trône de Dieu* pour donner des arrêts contre ses lois ! Saint Grégoire de Nazianze parle ainsi aux empereurs : *Respectez*

votre pourpre, reconnaissez le grand mystère de Dieu dans vos personnes ; il gouverne par lui-même les choses célestes ; il partage celles de la terre avec vous. Soyez donc des dieux à vos sujets. C'est-à-dire : Gouvernez comme Dieu gouverne, d'une manière noble, désintéressée, bienfaisante, en un mot, divine. »

D'un bout à l'autre, le livre de Bossuet, ce prétendu code du despotisme, n'est que le code des devoirs de la royauté. Plût à Dieu que les souverains le lussent sans cesse ! Ils y verraient que la royauté est une institution créée par la Providence pour le seul bien des peuples. « Le prince n'est pas né pour lui-même, mais pour le bien public. » (12, p. 200.)

X. LE POUVOIR ET LA RELIGION.

785. — L'inspiration de l'Église est nécessaire à la conduite du pouvoir : la protection du pouvoir facilite l'action sociale de l'Église ; hors de l'Église point de salut pour la liberté. (10, p. 416.)

786. — La Religion languit, quand le pouvoir ne gouverne pas, et le pouvoir gouverne mal, quand la Religion ne l'éclaire pas. Le pouvoir doit être indépendant ; mais il doit connaître et respecter la loi de Dieu ; et comment la respecte-t-il, s'il ne donne pas la liberté à l'Église de Dieu ? L'Église doit être libre ; mais elle n'est complétement libre que si le pouvoir la protége contre les passions qui sans cesse entreprennent d'abattre ses lois, de ruiner ses dogmes, de la réduire en servitude. Un pouvoir faible à cet égard laisse accomplir tout le mal que pourrait faire un pouvoir méchant. Le pouvoir et l'Église doivent donc s'entendre et marcher d'accord : la loi de leur intérêt est aussi la loi du salut social. (10, p. 115.)

787. — On voudrait des garanties constitutionnelles. Nous aussi, nous en voudrions ; seulement la conscience nous oblige d'avouer que nous ignorons absolument où les prendre. En dehors de l'Église et du pouvoir, de la force et de la foi unies par une longue concorde, peut-on montrer, dans ce temps et dans ce pays, le germe sérieux d'une garantie quelconque pour la famille, pour la propriété, pour la liberté, pour l'ordre social? Nous adressons cette question à tous les partisans du système parlementaire; ils font toujours la même réponse : une constitution, une tribune, des journaux! c'est-à-dire du papier et des paroles, et quelles paroles !

Des constitutions, on en fait comme on veut, tant qu'on veut. Elles garantissent tout. Par malheur, rien ne les garantit elles-mêmes. Un souffle passe, voilà tout en miettes et en poudre.

La vraie constitution d'une nation, c'est son tempérament, et non pas une collection d'articles plus ou moins habilement combinés pour la former à des vertus ou à des habitudes qu'elle n'a point.

Après tant de garanties données aux factions contre le pouvoir, tout le monde a vu que le pouvoir est désormais pour longtemps la seule garantie de la société contre les factions. (10, p. 165.)

XI. LA POLITIQUE ACTUELLE EST ANTICHRÉTIENNE.

788. — La politique, en France, est une terre infidèle ; il y faut porter la foi. Il faut que de fervents apôtres aillent chercher dans ces régions perdues les âmes qui s'endorment et qui meurent. D'elles-mêmes ces âmes ne viendront jamais.

Le musulman et le fétichiste, tant la philosophie a bien manœuvré, sont aujourd'hui moins loin de l'Évangile que les trois quarts peut-être de nos hommes

d'État, de nos publicistes, de tout ce qu'on pourrait appeler *le pays officiel*. Leur langage sur les matières de religion révèle une ignorance qui fait honte et pitié. La doctrine catholique est pour eux lettre close. Les uns l'ignorent totalement, les autres l'ont méprisée, ou ne l'ont connue que par des calomnies perfides. Tous semblent vouloir vivre dans cette ignorance. Les voit-on dans nos églises, viennent-ils écouter nos prédicateurs, ouvrent-ils nos livres, cherchent-ils à pénétrer le sens de notre foi ?

Ces hommes, ces infidèles étranges, qui naissent, vivent et meurent dans le sein de l'Église, et ne la connaissent pas, ce sont eux qui font les lois ; et il leur arrive souvent d'en proposer et d'en faire qui touchent de près aux intérêts les plus chers de l'Église.

D'un autre côté, l'Église n'est point consultée ; elle n'est, ne peut et ne veut être admise, en l'état présent des choses, ni au conseil du prince, ni aux délibérations des corps de l'État. On défend à ses chefs d'émettre un avis collectif, on voudrait leur interdire jusqu'à la faculté de donner un avis public ; leurs doléances confidentielles sont méprisées. Que leur reste-t-il donc pour combattre ? Une arme, une seule, la presse ! Après la prière, ils n'ont d'autre ressource que de s'adresser à ce qui reste de bon sens dans les esprits, de loyauté dans les cœurs, afin de sauvegarder, par la force de la raison, ce qu'on ne peut leur contester ni dans un pays civilisé ni surtout dans un pays libre.

Maintenant n'est-ce pas le comble de l'injustice de prétendre qu'un prêtre, qu'un évêque n'a pas le droit et ne fait pas bien de défendre publiquement la religion par les moyens que chacun emploie pour l'attaquer ? Tous les systèmes, toutes les hérésies ont leur chaire, et les hommes qui occupent ces chaires et ceux qui rédigent ces journaux s'entendent à merveille avec les politiques et les législateurs pour accabler le catholicisme d'injures, de calomnies et d'entraves. Et

le catholicisme prend trop de liberté, parce qu'il a aussi un journal! Et les évêques sont trop hardis, parce que quelquefois dans ce journal ils osent faire retentir la puissante voix du bon droit, du bon sens, de la raison convaincue et modérée! Et l'on entreprend de leur persuader que, s'ils se bornaient à causer entre eux, ils serviraient beaucoup mieux l'Église. (5, p. 339.)

789. — Diviser le pays pour régner, ou diviser l'Europe pour s'agrandir; sacrifier tout, même la fraternité religieuse, même la foi jurée, tantôt à l'orgueil et aux intérêts du roi, tantôt à l'orgueil et aux intérêts de la nation, voilà le mobile de la politique moderne, depuis François Ier et Charles-Quint jusqu'à Louis-Philippe. Politique non-seulement antichrétienne et antihumaine, mais insensée, qui, après trois siècles de discordes et de guerres, donne comme résultats, la Pologne anéantie, l'Irlande affamée et décimée, l'Espagne ruinée, l'Italie folle, la Suisse en feu, toutes les nations catholiques affaiblies, l'hérésie prépondérante, le schisme menaçant, la barbarie pour avenir. (11, p. 171.)

790. — Non-seulement la société ne s'est pas employée à répandre dans le peuple les lumières et les consolations de la vérité religieuse, mais encore, par un inconcevable aveuglement, elle a repoussé les efforts volontaires qui s'offraient à la suppléer. Elle a, autant qu'elle a pu, tari le fleuve saint du sacerdoce; elle a mieux aimé avoir des soldats, des révolutionnaires et des émeutiers que des moines et des prêtres; elle n'a pas voulu que la religion pût former des serviteurs du peuple et montrer les joies de l'autre vie à ceux qui ne connaissent de celle-ci que les douleurs. Elle ne l'a pas voulu, elle ne le veut pas. (7, p. 402.)

791. — Que les conservateurs qui ne veulent point conserver l'Église, se le tiennent pour dit : il n'y a plus d'expérience à faire. (8, p. 286.)

792. — Nous sommes loin d'éprouver aucune répugnance pour les idées de liberté. Mais autant nous aimons la liberté, autant nous détestons l'impiété, autant nous exécrons le devergondage qui semble ne vouloir lutter contre le despotisme qu'au profit de la corruption. Lorsque nous voyons un écrivain libéral attaquer la religion et outrager la pudeur, nous doutons de son libéralisme, nous doutons qu'il soit prêt à de grands sacrifices pour la liberté qu'il déshonore; nous doutons surtout qu'il puisse inquiéter beaucoup les despotes. Ces derniers savent par où les prendre; ils les classent et les font entrer parmi ces libres penseurs qui meurent décorés et pensionnés. (5, p. 402.)

XII. LE PARTI CATHOLIQUE.

793. — Au milieu de l'Europe agitée et bouleversée par le choc de tous les systèmes, l'Église n'est spécialement ni absolutiste, ni monarchiste, ni républicaine; elle est l'Église. Où l'ordre ancien subsiste, elle le respecte; où des faits nouveaux s'annoncent, elle attend; où un ordre nouveau s'établit, elle acquiesce.

Que repousse-t-elle? Ce que tous les esprits justes et la force même des choses repoussent. Personne ne dit *non* avec autant d'énergie et de douceur aux vœux insensés qui s'élèvent du sein de la multitude.

Que demande-t-elle? Ni richesse, ni pouvoir, ni privilége; rien que la liberté de ses sacrifices et de ses enseignements divins! Elle dit au pouvoir, de quelque nom qu'il se nomme : Laissez-moi porter la parole et les bienfaits de Dieu! Elle n'a point d'autre pacte à proposer, point d'autre pacte à conclure! Celui qui

saura l'accepter, grandira, s'affermira, sera le pouvoir durable. Celui qui refusera est sur le bord du précipice. (7, p. 498.)

794. — Nous, catholiques, nous sommes enclavés dans le parti de l'ordre, mais nous ne lui appartenons pas. Nous acceptons les gouvernements et les hommes, nous ne conspirons pas contre eux; nous leur payons le tribut; mais nous leur demandons autre chose que cet ordre matériel dont nous avons appris à connaître la fragilité. Nous ne songeons pas aux formes mobiles et changeantes de la société, nous songeons à ses bases éternelles; et nous disons à ceux qui gouvernent qu'ils n'auront notre concours et que nous ne croirons à leur durée qu'autant que nous les verrons capables de ramener la société à ce roc des croyances chrétiennes dont elle ne peut se détacher sans rouler perpétuellement dans les abîmes. (7, p. 548.)

795. — Au milieu des batailles que nous voyons, de ces défaites et de ces triomphes, les chrétiens portent le mot de Dieu, qui seul est la justice et la lumière, et qui seul produira la paix.

Ils ne sont point, politiquement, du parti des riches, parce que les riches n'ont point connu les devoirs de la richesse; ils ne sont point, politiquement, du parti des pauvres, parce que les pauvres ne veulent point accepter les devoirs de la pauvreté. Mais ils enseignent aux pauvres et aux riches comment ils sont indispensables les uns aux autres, et à quelles conditions ils se peuvent accorder. (7, p. 229.)

XIII. DE LA LIBERTÉ.

796. — La liberté de discussion, la liberté de la presse, la liberté de conscience, toutes les libertés

comprises sous le nom générique de *liberté de penser,* jouissent d'une grande faveur auprès d'un certain nombre de catholiques. Plusieurs assurent que le destin de l'Église est attaché au plein triomphe de ces libertés. (10, p. 258.)

Mais ce n'est pas tout de crier qu'on aime la liberté, qu'on hait le despotisme, et de faire alliance avec tous ceux qui poussent le même cri. Il faut savoir ce qu'ils entendent, ce que l'on entend soi-même et jusqu'où l'on peut aller.

Qu'est-ce que la liberté de la presse? Qu'est-ce que la liberté de discussion? Qu'est-ce que la liberté de conscience? Nous sommes loin d'en avoir une définition généralement adoptée. La plus nette est celle de M. Girardin : *Penser tout ce que l'on veut, dire tout ce que l'on pense, faire tout ce que l'on peut.* C'est le principe générateur de la sauvagerie. Les hommes qui tiennent encore à la civilisation en rabattent beaucoup en théorie, et davantage en pratique.

Mais la liberté rouge, la liberté bleue et la liberté blanche, que disent-elles? S'est-on entendu? A-t-on fixé les limites de la liberté de conscience, de la liberté de la presse, de la liberté de discussion? (10, p. 260.)

797. — Si le premier des principes de 89 n'est pas la liberté de discuter même les principes de 89, ces fameux principes ne sont pas un code de liberté, mais un Coran. (13, p. 36.)

798. — Liberté, égalité, fraternité! Paroles vaines, funestes même, depuis quelles sont devenues politiques; car la politique en a fait trois mensonges. La liberté, c'est la justice; l'égalité, c'est l'humilité; la fraternité, c'est la charité. Nous serons libres quand nous serons justes; nous accepterons l'égalité quand nous aurons courbé la tête sous le niveau de la croix; nous pratiquerons la fraternité, quand nous adorerons *notre Père qui est aux cieux,* et quand nous aurons

imploré de lui la grâce d'aimer nos frères du même amour qu'il porte à ses enfants. Jusque-là il n'y aura que de l'égoïsme, de l'envie et de l'orgueil; et la devise républicaine ne sera, comme par le passé, qu'une balle dans nos fusils, ou le fer de la guillotine aux mains des factions triomphantes. (39, p. 14.)

799. — Au lieu d'être des ennemis acharnés de nos institutions nouvelles, elles sont de nous mieux comprises, plus respectées, plus aimées que de vous. Nous montrons une indépendance que vous n'avez ni souvent, ni longtemps; un patriotisme qui produit des actes, quand le vôtre ne produit que des paroles. (5, p. 447.)

800. — L'Église a droit aux mêmes libertés que tout le monde; mais tout le monde n'a pas droit aux mêmes libertés que l'Église. Les libertés que l'Église réclame sont de droit naturel et de droit divin, bonnes, nécessaires, légitimes, saintes; mais les diverses libertés réclamées par les hommes n'ont pas le même caractère, le même titre. (10, p. 56.)

XIV. LA LIBERTÉ DOIT ÊTRE CHRÉTIENNE.

801. — Deux sentiments impérieux, qui veulent être satisfaits, qu'il faut satisfaire, après s'être livré, par l'iniquité des hommes, une lutte acharnée, s'aperçoivent que, loin d'être inconciliables, ils sont nécessaires l'un à l'autre : la religion a besoin de la liberté, la liberté a besoin de la religion. Voilà le grand fait de ce siècle. Il sera le salut de la religion dans les pays libres, parce qu'il lui garantira ou lui restituera tous les droits qui la font prospérer; il sera le gage de la liberté dans les pays religieux, parce qu'il modifiera, assainira, pour ainsi dire, ce levain d'idées libérales

qui sans cesse y fermente, et qui rencontre pour obstacle capital l'horreur des impiétés par lesquelles, jusqu'à présent, il a signalé ses explosions.

Nous n'ignorons pas les difficultés qui restent à vaincre.

La religion et la liberté s'épouvantent l'une de l'autre et s'imputent les pertes qu'elles font, et les gênes qu'elles subissent en commun; mais est-il impossible de faire entendre à ceux-ci que certains abus anciens ne sont pas la religion, et à ceux-là que des bourreaux armés par des pamphlétaires ignares ne sont pas la liberté? D'ailleurs, un point, en dehors de tous les reproches, vrais ou faux, dont on peut nourrir la dispute, rallie unanimement les convictions éclairées: c'est qu'il faut aux sociétés modernes une part considérable de religion et de liberté, qu'aucune religion n'est possible sans liberté, qu'aucune liberté n'est praticable sans religion. (6, p. 343.)

802. — On prêche au catholicisme l'accord avec la liberté: c'est à la liberté qu'il faut prêcher l'accord avec le catholicisme. C'est la liberté qu'il faut instruire, à qui il faut enseigner ses limites, ses règles, ses devoirs envers la vérité, à qui il faut montrer quelle est solidaire des destinées de l'Église, et que partout où l'Église n'est point libre, il existe peut-être des libertés de caste, des priviléges d'aristocratie; mais point de liberté populaire, point de vraie et durable liberté. (10, p. 268.)

803. — Dans un pays libre, une loi doit être plus sacrée que celle de l'*Habeas corpus*, c'est celle de l'*Habeas animam*. (7, p. 256.)

804. — Dieu nous a donné la faculté de faire le mal et de ne pas faire le bien, mais il ne nous en a pas donné la liberté. Pouvons-nous impunément ne point obéir à Dieu, ne le point servir, ne point procurer au-

tant qu'il est en nous que Dieu soit obéi et servi? Pouvons-nous impunément ne point écouter l'Église? (33, p. 49-50.)

805. — La liberté est une invention chrétienne ; elle suit le Christ où il va, elle disparaît d'où il se retire. Les peuples que le Christ n'a pas visités sont assis dans l'ombre de la mort; ceux qui, l'ayant reçu, l'ont banni, voient remonter les ténèbres : leur tête paraît encore lumineuse et libre, déjà les membres sont engloutis et engourdis. Dans ses Indes dorées par le soleil, dans les mines qu'elle appelle ses *Indes noires,* dans les vertes richesses de l'Irlande, regardez les sujets de cette grande Angleterre, si fière d'avoir subjugué sous ses propres lois la loi du Christ. *Humanum paucis vivit genus.* (21, p. 251.)

806. — La première parole de liberté qui ait été prononcée, le premier acte de liberté que l'on ait vu s'accomplir, ce fut quand les apôtres Pierre et Jean proclamèrent le devoir d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, et continuèrent de répandre l'enseignement que l'erreur voulait supprimer.

Mais saint Pierre n'annonçait pas au monde l'émancipation *libérale* de la conscience; il la chargeait, au contraire, du poids glorieux de rendre témoignage à la vérité; il l'émancipait des hommes, non pas de Dieu. (33, p. 77-79.)

807. — Toutes les libertés sont contenues en germe dans la liberté de l'Église; et là où l'Église n'est pas libre, il n'y a de liberté que contre elle, et c'est la prochaine destruction de toute liberté. (16, p. xxv.)

808. — L'Église a des paroles de vie aussi bien pour la société périssable que pour les âmes immortelles. L'erreur ne donne pas la liberté; la vérité seule nous peut rendre libres. (7, p. 258.)

809. — La cause de la société est liée indissolublement à celle de la religion catholique ; il n'est au pouvoir d'aucune habileté, d'aucune incrédulité, d'aucune lâcheté de les séparer un moment. La première pierre qui tombera du clocher écrasera d'abord la maison voisine, fût-elle couverte de tous les drapeaux du libéralisme. (13, p. 100.)

810. — Il n'y a qu'une loi qui promette aux peuples ce qu'ils doivent désirer ici-bas de liberté, d'égalité, de sécurité, de bonheur, et sous le règne de laquelle ils puissent être autre chose que de pauvres instruments dans la main d'un joueur indifférent à leur destinée, hormis pour ce qui le concerne. Cette loi, c'est l'Évangile, quand les peuples voudront l'adopter, ils y trouveront l'honneur et le repos; tant qu'ils ne s'y soumettront pas, les lois qu'ils recevront, celles qu'ils feront ou croiront faire eux-mêmes, ne seront que des armes de vengeance dont Dieu se servira pour les punir.

Tous les réformateurs cherchent la fraternité, c'est-à-dire l'amour. Mais ils la cherchent en dehors de l'Évangile; ils ne la trouveront pas. Inutile de suivre leurs conceptions et de les discuter : ce qu'ils cherchent n'existe pas. Le Créateur ne peut pas permettre que la créature trouve le repos et le bonheur dans une voie autre que celle qu'il a tracée lui-même.

L'individu peut trouver quelques joies sensuelles et grossières, parce qu'en dehors de cette vie l'attend une justice à laquelle il devra répondre, et qui saura le punir. La société n'a d'existence qu'ici-bas : elle est punie ici-bas. (26, p. 109.)

811. — Pour que les hommes consentent à se croire égaux, il faut qu'ils s'avouent frères; pour s'avouer frères, il faut qu'ils croient, qu'ils craignent, qu'ils aiment le même Dieu. (23, p. 180.)

812. — Si l'Église ne peut être libre qu'au sein d'une liberté générale, c'est dire qu'elle ne peut être libre qu'à la condition de voir s'élever contre elle la liberté de la nier et de la détruire par toutes les offenses et tous les moyens légaux qu'un tel ordre de choses mettra nécessairement aux mains de ses ennemis. (33, p. 98.)

813. — L'époque la plus corrompue, quel que soit son éclat, me semblera toujours la plus déplorable et la plus barbare. Ces époques ressemblent aux fusées qu'on lance dans les airs; l'instant où elles atteignent l'extrémité de leur course, où elles éclatent en étoiles brillantes, est celui où elles s'éteignent et meurent dans la nuit.

Cherchez le moment où il y eut le plus de vrais chrétiens sur la terre, si vous voulez connaître l'époque la plus honorable et la plus heureuse de l'humanité. (26, p. 75.)

814. — Un seul culte nous rendrait plus facile de n'avoir qu'un esprit et qu'un cœur; et sous cette discipline naturelle nous pourrions accomplir des choses qu'il faut se contenter de rêver. Nous serions plus forts, plus libres aussi. Une quantité d'entraves civiles n'ont d'autre origine et d'autre raison que nos dissidences. (15, p. 135.)

XV. MAUVAISE FOI DES LIBÉRAUX.

815. — Cherchant à concilier les besoins du catholicisme avec les entraînements les plus légitimes de ce siècle, qui est le nôtre et que nous acceptons, nous avons fait retentir d'une voix convaincue dans la chaire, dans la presse, à la tribune, un cri d'alliance entre l'Évangile et la charte, entre la loi du ciel et la loi du temps et de la patrie : *Dieu et la liberté!* Qu'a-t-on ré-

pondu? Des injures; et on a fui le terrain. Personne n'a entrepris d'établir que la liberté et la religion ne peuvent se donner la main; presque tous nos adversaires se sont montrés tout prêts à sacrifier la liberté, pour se débarrasser de Dieu qui venait avec elle. Nous entendant crier avec eux : Vive la liberté des cultes, vive la liberté de la presse, vive la liberté des associa tions, vive la charte! ils n'ont plus voulu d'aucune de ces libertés. Pourquoi? Parce qu'avec tout cela nous sommes chrétiens, et que c'est un usage nouveau de la liberté, qui les déconcerte et les épouvante. (5, p. 445.)

816. — Nous avons demandé la liberté, nous la demandons encore très-grande, très-large, et pour nous et pour les autres; nous croyons toujours qu'il n'y a de salut pour la France que dans l'intelligence complète et dans l'application sincère de la liberté. Mais nous avons vu les clubs, nous avons vu la presse démocratique, nous avons vu les journées de juin, et à chaque instant nous voyons encore quel respect professent pour la conscience d'autrui les hommes qui se prétendent les vrais et les seuls amis de la liberté. C'est assez pour nous faire comprendre, à défaut de logique, que la liberté a besoin de limites, et qu'il n'y aurait pas de pire oppression pour la liberté humaine que la *liberté illimitée*. (9, p. 332.)

817. — J'ai voulu de tout mon cœur, et de tout mon cœur j'ai cherché la liberté. Elle a été mon but sous tous les régimes; sous tous les régimes je me suis convaincu qu'elle était possible, compatible avec les intérêts de la religion, qui sont les vrais intérêts de la liberté et de la société; mais sous tous les régimes je me suis convaincu qu'il n'y a de vrais libéraux que les vrais catholiques. La révolution a suscité dans le monde et dans tous les pays du monde une race déplorablement ignorante dont la tête perverse ne veut pas de la liberté, parce qu'elle ne veut pas de la religion. (16, p. XXIV.)

818. — Nous vivons au milieu d'un monde à qui nous proposons une doctrine de salut dont il a horreur, et qui ne veut pas que nous soyons libres de le persuader; car dans sa démence, il n'imagine rien de plus affreux que d'être sauvé par nous. La liberté qu'il encense n'est si belle à ses yeux que parce qu'elle lui donne des traits pour nous accabler et des ailes pour nous fuir. S'il voit que nous allons trouver nous-mêmes une petite arme dans les mains de la liberté, un peu d'abri à son ombre, il la renie aussitôt.

Lequel d'entre nous, ayant étudié de près les nombreuses et diverses assemblées auxquelles notre sort a été remis, a pu faire longtemps ce rêve qu'un jour elles nous donneraient la liberté, ou seulement nous la laisseraient conquérir? (10, p. 107.)

819. — La liberté, pour nous, c'est de souffrir ce que nous savons être l'erreur; la liberté, pour nos adversaires, c'est de supprimer ce qu'ils voient que nous adorons comme la vérité. (7, p. 32.)

820. — Aux yeux des libéraux, il n'y a de droit sur la terre que le droit de ceux qui se sentent fatigués de tout joug religieux et social, et qui veulent détruire l'ordre jusque dans son essence et dans son avenir. Quiconque pense autrement n'aime pas la liberté, et ne l'aimant pas, n'est pas digne de la posséder. Il faut donc, n'importe à quel prix, devenir plus forts que ces partisans de l'esclavage, et se défaire d'eux par les lois, par la prison, par l'exil, par la mitraille, par le couperet, selon le degré de résistance dont on les jugera susceptibles. Voilà le fond du sac radical. (7, p. 42.)

821. — Le libéralisme est la haine de la liberté, parce qu'il est la haine de la vérité. Son véritable nom est le mensonge. Il a deux doctrines, l'une extérieure et de montre, l'autre intérieure et de pratique, où il se ré-

vèle. La doctrine extérieure dit *liberté;* l'intérieure est la négation de cette vérité par laquelle seule les hommes sont libres.

Que la paix et l'ordre, la bonne politique, le sage gouvernement puissent jamais sortir de là pour des nations dont cette pratique n'est pas le tempérament même, c'est un rêve. Néanmoins le rêve a quelque chose de séduisant et qui peut gagner des esprits honnêtes. Si le mensonge ne savait pas prendre souvent les hommes par leurs meilleurs côtés, il aurait peu de succès en ce monde. (13, p. 92.)

822. — Dans l'esprit de ceux qui le préconisent, sauf un petit nombre d'honorables exceptions, la fin voulue du régime parlementaire est la persécution et la ruine de l'Église catholique. Il est la création du libéralisme en haine de la vérité chrétienne : voilà ce qui le recommande, même à ceux qu'il effraie et qu'il perdra les premiers. Parce qu'il leur promet de ruiner l'Église, ils lui pardonneront tout, même ce qui les épouvante, même ce qui les frappe, même ce qui les convainc d'attachement réfléchi au mensonge. (13, p. 96.)

823. — « A vingt ans, dit un auteur, on est républicain ; c'est l'âge de la vertu. » Quelques-uns se prolongent jusqu'à la trentaine; ensuite, ils s'arrangent. Beaucoup de raisons conseillent de n'être pas toujours vertueux. Il y en a de plausibles : doit-on crever de faim? Doit-on priver le pays de lumières qu'on serait en état de répandre? Cela est très-captieux. Et puis les exemples ne manquent pas. (41, p. 104.)

XVI. LE LIBÉRALISME CATHOLIQUE.

824. — Quelques hommes d'État ont voulu prouver que le philosophisme, l'hérésie avec ses sectes et le

catholicisme peuvent vivre tranquillement, les uns près des autres, se donnant paisiblement la main. Ils le peuvent, disent-ils, parce qu'ils le doivent; cela sera parce qu'il faut que cela soit.

Ceux qui tiennent un pareil langage sont aveugles, ou bien ils veulent, dans l'intérêt de leur secte et de leurs propres systèmes, endormir plus profondément encore ces froids catholiques qui ne savent quels grands principes sont placés sous la garde de leur sainte religion.

Il n'y a qu'une vérité; cette vérité ne *doit* pas vivre tranquillement à côté de l'erreur, et l'erreur ne *veut* pas vivre tranquillement à côté de la vérité. Les hommes ne sont pas dans l'erreur uniquement pour le plaisir d'y être : ils s'y créent des intérêts; ils y cherchent des satisfactions auxquelles la vérité, même inerte, oppose des obstacles qu'il leur faut nécessairement combattre et surmonter. L'attaque appelle la résistance; la lutte s'établit, s'envenime : voilà le fait éternel contre lequel tous les syllogismes ne prouveront rien.

Je sais que la lutte plaît aux hommes d'État philosophes; ils y voient l'état normal de la société; ils croient que le monde ne peut pas vivre autrement; que toute lumière, toute grandeur, toute civilisation, toute gloire naissent du combat. Mais en même temps ils sont obligés d'affirmer que cette lutte, qui leur plaît si fort, peut être restreinte à des bornes paisibles et légales, conviction que le bon sens n'avoue pas et que l'histoire n'autorise nulle part comme il l'entend. Le libre examen enfante l'hérésie, et l'hérésie est un crime social. Admettre ce crime comme un fait nécessaire et juste, lui donner droit de bourgeoisie, puis espérer un repos public quelconque, une morale sure, une grandeur vraie, une prospérité durable, un noble développement de l'esprit humain, c'est quelque chose d'insensé.

Un gouvernement fort, des hommes intelligents tolèreraient l'élément délétère qu'on ne peut supprimer;

mais ils ne l'approuveraient pas, ils ne l'accroîtraient pas. Loin de là, enfermant la peste morale dans les esprits qu'elle a infectés, ils s'attacheraient à en préserver les têtes saines encore, et surtout les enfants. (28, p. 75.)

825. — Le libéralisme catholique nie que le pouvoir puisse être chrétien : je nie qu'il puisse impunément ne l'être pas, et que nous puissions impunément nous dispenser de faire tout ce que la religion commande et approuve pour le maintenir chrétien ou l'obliger à le devenir.

Provoquer, fabriquer de nos mains un gouvernement athée par principe, donner le sacre à cette chose absurde et vile, ce serait trahison envers le genre humain. L'humanité nous en demanderait compte devant Dieu. Elle nous accuserait d'avoir éteint la lampe, d'avoir été les complices des ténèbres. (33, p. 53.)

826. — Jésus-Christ ne veut point d'équilibre : « Qui n'est pas pour moi, est contre moi. » (Matth. XII, 3.) (33, p. 62.)

827. — « Il faut suivre le courant. » Nous sommes nés, nous sommes baptisés, nous sommes sacrés pour remonter le courant. Ce courant d'ignorance et de félonie de la créature, ce courant de mensonge et de péché, ce courant de boue qui porte à la perdition, nous devons le remonter et travailler à le tarir. Nous n'avons pas d'autre affaire au monde. (33, p. 64.)

828. — L'Église ne répudie pas la société humaine et ne veut pas en être séparée. Il est de l'intérêt du démon, non de celui de l'Église et de la société chrétienne, d'ôter la croix à la couronne et d'ôter la couronne à la croix. (33, p. 67.)

829. — Je ne dis point que les catholiques libéraux

sont hérétiques. Il faudrait premièrement qu'ils voulussent l'être. De beaucoup d'entre eux j'affirme le contraire; des autres je ne sais rien, et ce n'est pas à moi de les juger. L'Église prononcera, s'il y a lieu, lorsqu'il en sera temps. Mais quelles que soient leurs vertus et quelque bon désir qui les anime, je crois qu'ils nous apportent une hérésie, et l'une des plus carrées que l'on ait vues.

Je ne sais si le monde y échappera. J'en doute. Le libéralisme catholique et l'esprit du monde sont consanguins; ils vont l'un à l'autre par bien des pentes. Dans la vaste cohue des athées, des déistes, des éclectiques, des ignorants, des prétendus chercheurs, il y a bien des consciences faibles qui ne demandent qu'une religion commode, « tolérante. » Dans l'Église même, on rencontrerait sans doute des fatigués, des tentés, des effrayés, qui ne voudraient pas être ouvertement apostats, ni rompre ouvertement avec le monde. L'hérésie, qui ne nie pas tout à fait la vérité, qui n'affirme pas tout à fait l'erreur, ouvre un lit à ces eaux vaines, elles s'y précipitent des deux versants opposés, et ainsi s'enfle le torrent. (33, p. 32.)

XVII. LE PAYS.

830. — A force d'entendre parler et de parler nous-mêmes du sentiment du pays, de la volonté du pays, des traditions du pays, nous finissons par croire qu'il y a un pays, que ce pays a une volonté, que cette volonté prévaudra.

Qu'est-ce que le pays? où est le pays? Un grand philosophe, importuné d'entendre sans cesse alléguer *la nature,* demanda qu'on voulût bien le présenter à cette dame. Nous voudrions bien que ceux qui portent sans cesse la parole au nom du *pays,* nous fissent connaître ce *monsieur.*

Le personnage appelé « le pays » est une invention

des journaux, comme le grand serpent de mer. On l'a vu, on le décrit, on proclame ses oracles, il semble que l'on vient de causer avec lui, et qu'il pérorait là, tout à l'heure, au conseil de rédaction. L'hallucination est complète, mais c'est de l'hallucination.

Autrefois, oui, il existait un être physique et moral que l'on pouvait appeler le pays. Il avait une tête, et des idées dans la tête; un cœur, et des sentiments dans le cœur; des membres, et l'harmonie régnait entre les membres; et tout vivait et agissait. La tête, c'était la royauté; le cœur, c'était l'Église; les diverses classes, ordonnées et hiérarchisées, ayant chacune sa place, faisant chacune son œuvre, formaient les membres de ce corps immense. La vie était là; elle se manifestait par des affections, par des actions fortes, persévérantes, habituellement généreuses. C'était la France catholique et monarchique, la fille aînée de l'Église, la première des monarchies, la grande nation, qui, à part sa foi, qu'elle tenait de Dieu, tirait tout d'elle-même, sa pensée, sa politique, ses institutions, sa gloire, donnant à tous, ne recevant rien de personne; la plus noble des familles humaines, où il n'y avait rien de vil et de méprisé, et qui devait sa grandeur et son salut au mâle génie de tous ses enfants. Quel était l'humble rang du peuple où cette nationalité magnifique n'eût pas à saluer des fondateurs et des sauveurs? Elle se glorifiait de sainte Geneviève et de Charlemagne, de saint Louis et de Jeanne d'Arc; elle avait écrasé le paganisme avec la crosse de ses évêques, elle avait arrêté l'islamisme avec la masse d'armes de Charles-Martel, elle avait fondé l'État pontifical avec l'épée de Pépin, elle avait délivré le Saint-Sépulcre avec le bâton de Pierre l'Hermite, elle avait pacifié le monde catholique avec la parole de saint Bernard, elle avait repoussé le protestantisme avec la cuirasse des bourgeois de Paris, et toutes ses forces réunies lui avaient donné, au XVIIe siècle, la plus grande influence intellectuelle qui puisse être exercée dans la république chrétienne. (9, p. 212.)

XVIII. LE PEUPLE.

831. — Il n'y a plus de peuple français. Ce qui fait un peuple, c'est l'unité politique et religieuse. Tel a été notre caractère distinctif, et de là est venue notre force passée. Aujourd'hui nous ne possédons d'autre unité que celle des poids et des mesures. Nous sommes un amas d'individus parlant la même langue, divisés profondément sur tout le reste.

Qui pourra nous rendre ce que nous n'avons plus, la sagesse d'un peuple qui peut être gouverné, la dignité d'un peuple qui veut être gouverné, le fier courage d'un peuple qui ne permet pas que de vils conspirateurs changent tous les jours son gouvernement?

Ce qui peut nous reconstituer, ce n'est pas un gouvernement, c'est une doctrine. La France est un malade qu'il faut ramener dans son air natal. L'air natal de la France est le catholicisme. L'habileté heureuse ou funeste des hommes politiques peut lui donner des gouvernements; le catholicisme seul lui refera un tempérament. (9, p. 215, etc.)

832. — M. *** a fait remarquer la différence profonde qui existe entre le peuple des villes et celui des campagnes. Du premier nous viennent tous nos périls, dans le second reposent les dernières espérances de la société; le premier accable l'État du poids de ses misères et de ses insatisfaisables exigences, le second souffre autant et peut-être davantage, mais sans se plaindre, et c'est lui, lui seul qui suffit aux charges de l'État. Pressé, menacé par cette population ouvrière agglomérée dans les villes, le gouvernement fait tout pour la contenter, et n'y parvient jamais; il ne s'occupe des populations des campagnes que pour leur demander des sacrifices, et il les obtient toujours.

Comprend-on tous les dangers qu'un tel état de choses comporte? Il est permis d'en douter, lorsqu'on songe au triste accueil fait plus tard au discours de M. ***. On a reconnu le mal, on n'a pas voulu en reconnaître les causes. Nous pouvons donc augurer qu'on refusera de prendre les mesures nécessaires pour en arrêter les progrès.

Les ouvriers, en contact continuel avec la bourgeoisie, sont devenus incrédules comme elle; les paysans, moins soumis à son influence, sont restés chrétiens. Or, que veut la bourgeoisie? Elle travaille à précipiter les campagnes dans l'incrédulité, sur laquelle elle semble avoir voulu établir sa puissance, et elle ne s'aperçoit même pas que ses périls présents viennent tous du déplorable succès qui déjà couronne ce dessein. (7, p. 432.)

833. — Malgré la domination presque complète de son irréligion dans la plupart de nos villes et dans quelques-unes de nos provinces, malgré l'astuce et la tyrannie de ses règlements, la bourgeoisie officielle et légiférante n'a pu empêcher la miraculeuse fécondité de ces congrégations de frères et de sœurs que le peuple de France offre comme un don quasi divin à la France et au monde. Depuis quelques années, de nouvelles communautés d'hommes et de femmes se sont établies pour élever les enfants, pour secourir les pauvres, pour assister et servir les vieillards, pour porter l'Évangile aux confins de la terre. La ferveur du moyen âge les anime; elles font ce que jamais les plus gigantesques tentatives de la charité légale ne pourront accomplir.

Où se sont formées ces congrégations? Dans le peuple. Où trouvent-elles cette abondance d'âmes fortes et de cœurs ardents que n'épuisent ni les fatigues, ni les dégoûts, ni le martyre? Dans le peuple. Le peuple tout seul fournit cette renaissante et pacifique armée de réparateurs; la bourgeoisie chrétienne elle-même, si

différente de l'autre cependant, n'y figure que comme une imperceptible fraction.

Le peuple ne cesse de suffire presque seul au recrutement de la milice sainte. Sur cent prêtres, c'est à peine si l'on trouve trois ou quatre enfants de la bourgeoisie, le reste vient du peuple. (7, p. 434.)

834. — Sans le peuple, sans la résistance que sa foi oppose aux prédications, aux livres, aux ruses, aux exemples, aux lois de la philosophie bourgeoise, depuis longtemps il n'existerait plus en France ni catholicisme, ni christianisme, ni religion d'aucune sorte, ni probablement de civilisation d'aucune espèce. Si le peuple tout entier avait marché du même pas que la bourgeoisie, nous aurions passé déjà de la putréfaction au communisme, et du communisme au knout. Là où nous voyons des champs cultivés, des villes et des populations prospères, il n'y aurait plus que des tribus à demi sauvages, errant à travers des corps de garde d'étrangers et des repaires de bandits. (7, p. 435.)

835. — Le dogme de la souveraineté du peuple est sorti du même abîme d'où se sont élevées et d'où s'élèveront jusqu'à la fin des temps les voix qui enseignent aux rois le mépris des lois de l'Église et le mépris de la liberté et de la vie des hommes. Il n'a pas failli à son origine. De près ou de loin, par instinct, par ignorance, sciemment, tous ceux qui l'ont professé, ont été ennemis de l'Église catholique. Ils ont fait consister la liberté, premièrement à priver l'Église de toute liberté. Les plus ardents y ont déployé un fanatisme sauvage. (10, p. 106.)

836. — Sans doute nous avons pu, et souvent même, dans le cours de nos polémiques, nous faire aussi un argument de la souveraineté du peuple contre ceux qui l'invoquaient, ordinairement pour nous persécuter. C'était un argument *ad hominem* qui avait sa valeur. mais en faire la base de notre droit et la raison d'être

de notre existence comme parti, non! Sous ce rapport nous avons toujours cru que la souveraineté de Dieu pouvait suffire, et que le Créateur de nos âmes nous a donné un droit *antérieur* et *supérieur* à tous les principes d'invention humaine. (8, p. 13.)

837. — Vivre pauvrement d'un travail précaire, c'est ainsi que la plus grande partie de l'humanité a toujours vécu et vivra toujours. Dieu a fait cette loi, sans laquelle la société serait impossible; l'homme peut donc la subir. Mais cette loi d'un Dieu de justice est aussi la loi d'un Dieu de miséricorde. Elle comporte des adoucissements qu'il faut respecter. Si la société a droit au travail de ses membres, c'est à condition de faire arriver jusqu'au travailleur les lumières, les consolations, la réciprocité de services dont Dieu a voulu que son travail fût entouré et honoré. Le courber sur sa tâche du matin au soir et du berceau à la tombe, le condamner à n'attendre l'amélioration de son sort que d'un hasard dont il désespère, ne laisser arriver ni un rayon de soleil sur son front, ni un rayon de foi dans son cœur, et ne pas craindre enfin de froisser par des mépris cet homme, cet égal, cet ouvrage de Dieu, c'est trop! Dieu n'a point voulu cela, Dieu l'a défendu : c'est une iniquité, c'est un crime, c'est le véritable crime antisocial! La société qui le commet oublie le plus pressant de ses devoirs; d'inévitables désastres en seront la conséquence et la punition. (7, p. 402.)

838. — Les *travailleurs* n'ont été à nos yeux ni des esclaves ni des maîtres, mais des hommes, nos égaux, à qui nous devons ce qu'ils nous doivent eux-mêmes : le respect, la charité, la vérité. Malgré le crime insensé que beaucoup d'entre eux viennent de commettre (1848), nous resterons dans cette ligne et nous conserverons ces sentiments. Hors de là, nous n'attendons de salut ni pour les riches, ni pour les pauvres, qu'il faut aussi sauver. (7, p. 400.)

839. — Le premier droit des peuples et leur premier besoin, c'est d'être gouvernés. Ils ne jouissent de ce premier des droits qu'en remplissant le premier des devoirs, qui est de se rendre gouvernables. Comme on sème, on moissonne. L'homme a le droit de vivre, mais à la sueur de son front; il a droit d'être libre, mais en se faisant digne de la liberté. Un peuple a le gouvernement qu'il mérite. Une mauvais gouvernement, c'est une peine; Dieu mesure la violence et la durée de la peine à la profondeur et à la durée de l'endurcissement. (9, p. 400.)

840. — Le peuple, le vrai peuple, n'entend pas par liberté ce qu'entendent les docteurs, les importants et la populace des villes. Le peuple n'appelle pas liberté ce qu'une plume de journal trop empressée prenait la peine de nous promettre l'autre jour, sous le nom de « couronnement de l'édifice. » La criée des journaux au coin des rues, la libre circulation du blasphème, la liberté de tout dire aux gens à tout faire, voilà un couronnement d'édifice ardemment désiré! La liberté du peuple est d'être gouverné avec convenance et justice, et de gagner honnêtement sa vie sans avoir à subir de perpétuelles taquineries dans son travail, dans son repos, dans son culte, dans son bon sens. (14, p. 289.)

841. — (*Quelques paysans à un républicain avancé*): Citoyen, nous avons lu votre discours aux paysans; il ne nous va guère. Il est orné de votre portrait; mais vous n'avez pas la mine d'un paysan. On dit que vous écrivez. Mais quoi? Des fariboles que des farceurs récitent sur un théâtre devant les gens de la ville.

Amuseurs du peuple, amuseurs des rois, même espèce!

Votre roi, à vous, c'est le parterre: vous plaisez à ces quelques milliers d'individus comme on plaît aux rois, quand ils sont méchants, en flattant leurs vices.

Vous leur dites qu'ils sont le peuple souverain: ils le

croient. Nous pouvons aussi le croire. Le peuple de Paris, votre maître, n'est-il pas, en effet, notre roi? N'a-t-il pas toute l'insolence et tous les caprices d'un despote? N'est-ce pas lui qui, sans consulter la France, lui donne et lui ôte des gouvernements, lui envoie des pachas, bouleverse tout, met partout la terreur et la ruine?

Nous avons la paix, nous travaillons, ne demandant que la santé et un temps propice. Nous nous réveillons un matin : tout est dans l'épouvante. Une grêle? une inondation? une peste? la guerre? Non! pire! Le peuple de Paris, grand artiste en révolutions, a exercé son talent.

Les affaires cessent, le travail tombe, les denrées ne se vendent pas. Voici les émeutes, les mauvaises gens montrant le poing, les quarante-cinq centimes. Il faut nourrir le peuple de Paris, qui se repose dans les ateliers nationaux. Jacques ne reverra pas son garçon, qui a été tué dans la rue, l'arme au bras, par dix citoyens cachés derrière une barricade. Console-toi, vieux Jacques, et vends une paire de draps pour payer tes quarante-cinq centimes.

Le peuple-roi est-il enfin content? Non, il nous commande de lui envoyer des députés républicains de la veille. Nous lui obéissons de notre mieux. Il y a eu majorité pour vous, citoyen auteur de trois mélodrames; il n'y en a pas eu pour le maréchal Bugeaud, qui a gagné dix batailles et conquis l'Algérie.

Eh bien! le peuple de Paris n'a pas été content. Il a fait le 15 mai; après le 15 mai, le 25 juin, où tant de vieux généraux, où tant de pauvres soldats enfants de nos campagnes sont morts, et de quelle mort!

O peuple-roi, les cris et les vœux de ton délire résument la politique de tous les tyrans qui ont affligé la terre, des Néron, des Tibère, des Caligula.

Vous voulez nous enjôler comme vos Parisiens. Vous nous appelez *canaille, manants,* et autres petits termes aimables que vous échangez là-bas entre amis. Canaille

et nous, ça fait deux. Nous appelons *canaille* les voleurs, les banqueroutiers, les paresseux, les adultères, les menteurs, les gourmands, les flagorneurs, tout ce qui vit sans vertu, du bien, du travail ou du vice d'autrui. Ces garnements qui insultent depuis le bon Dieu dans le ciel jusqu'au marchand dans sa boutique, ces misérables qui veulent faire fortune par les révolutions, la voilà, la canaille !

Excepté nous, que vous prétendez estimer, vous ne voyez point de braves gens en France. D'après vous, il faut porter une blouse grise ou bleue pour être honnête homme et avoir de l'esprit; tout le reste vous paraît traître, ou lâche, ou imbécile, à commencer par le neveu. Commencez, au contraire, par respecter celui-là! Nous l'avons élu, sachant bien ce que nous faisions, pour qu'il nous rende la paix; et il nous l'a rendue, malgré vos amis, ce qui n'est pas si lâche, ni si bête. Vous dites qu'il ne nous faut pas la république des Bugeaud. Nous avons ouï dire que les Piémontais, craignant d'être battus, nous demandaient Bugeaud pour les commander. Qui nous a demandé le citoyen qui nous écrit? quel peuple nous l'envie?

En nous recommandant de nous défier des riches et des nobles, vous nous parlez de fraternité.

Il dépend de nous, dit-on, d'avoir la *vraie république*. Qu'est-ce que la vraie république? *On exterminera à jamais la royauté, la misère et l'ignorance. Paysans*, *ouvriers*, dit-on, *la république est dans vos mains; vous êtes les plus nombreux, vous êtes 24 millions sur* 35; *vous êtes les plus forts*. Calculons : qui de 35 ôte 24, reste 11. Ça ne fait que 11 millions d'individus à exterminer fraternellement.

Là-dessus, chacun de rire et de dire la sienne : On voit que le citoyen *** vient de dîner. — Il est fou. — Il a été mordu.

Et comme il a été mordu il veut mordre.

Voilà ce que ces flatteurs osent nous dire pour nous décider à leur donner le pouvoir.

Car nous leur donnerions le pouvoir, et nous ne l'aurions pas. Nous, paysans, nous fournirions l'argent et la chair à canon.

Prenons bien garde aux rouges, à leurs mots si doux de *liberté, égalité, fraternité !* Ce serait, comme dans la chanson,

La liberté de ne rien faire,
L'égalité dans la misère,
La fraternité de Caïn.

On nous propose de dépouiller ceux qu'on appelle nos *éternels ennemis*, de leur prendre un milliard par-ci, un milliard par là.

Que trouvons-nous ici à prendre? le château. Çà fait bien des petites ressources de moins pour les ouvriers, pour les malades, pour le petit monde.

« On n'aura plus besoin de rien. » Nous disons, nous, qu'en rien de temps les plus ardents au pillage et les mieux pourvus auront joué, vendu, bu et mangé leurs rapines. *Bien mal acquis ne profite jamais.* Supposons, contre l'expérience, que ce bien nous profite, nous n'en aurons pas moins violé la loi de Dieu : *Le bien d'autrui tu ne prendras.* Mais alors cet autre commandement : *Père et mère honoreras,* pourquoi nos enfants le respecteraient-ils plus que n'aurons respecté l'autre ?

A présent, citoyen, nous comprenons pourquoi vos amis parlent d'anéantir la famille et la religion : il le faut pour abolir la propriété. Ces choses s'entre-soutiennent; pour en abattre une, on doit les abattre toutes. Dieu oublié, la conscience étouffée, on ne respecte plus rien. L'homme alors est libre comme l'animal féroce dans les bois, et il ne craint rien, si ce n'est la rencontre d'un animal aussi féroce et plus fort que lui.

Ici votre système n'est plus du tout séduisant, même pour ceux qu'il aurait enrichis. Dans chacun de nos villages, il faudra une caserne de gendarmes. Et que feront-ils? Ils viendront, le sabre à la main, nous

enseigner les codes que vous aurez faits pour remplacer le catéchisme. Dans ce cas nous trouvons que le plus simple serait de ne pas abolir la religion.

Le fin fond de votre plan ne nous échappe pas : vous et vos amis, vous voulez un bouleversement qui vous mette à la tête des affaires, où vos petits talents ne vous feraient jamais arriver.

Mais, comme vous dites, la république est entre nos mains ; nous veillerons à ce qu'elle n'en sorte pas. Nous choisirons avec soin nos représentants. Nous ne prendrons pas les loups pour les bergers, l'ivraie pour le froment, les flatteurs pour les amis. Nous prendrons des gens honnêtes, sensés, et nous leur dirons :

« Tenez la patrie sur un bon pied, mais ménagez le sang et l'argent. Réduction des impôts, abolition graduelle de la conscription, vote à la commune, voilà notre république : qui voudra l'attaquer, nous avons à son service des bâtons, des fourches, des faux, pas mal de vieux fusils remis à neuf, et jusqu'aux quenouilles de nos femmes. » (8, p. 171.)

XIX. LA PRESSE.

842. — Je connais la presse. S'il s'agissait d'en faire présent au monde, j'hésiterais sans doute, et vraisemblablement je m'abstiendrais. (41, p. 30.)

843. — Une trop large liberté d'écrire est fatale au pays, destructive de l'ordre, corruptrice des bonnes mœurs et du bon sens, et elle se change en oppression véritable pour le plus grand nombre des citoyens. La société n'a rien à perdre à ce que les méchants se taisent ou à ce qu'ils tremblent. Elle y peut gagner, au contraire, et eux aussi ; car ils ne sauraient faire de métier plus déshonorant, plus funeste aux autres et à eux-mêmes. Le Pouvoir peut et doit interdire cet

abominable système de diffamation par la plume et par le crayon, qui ne laisse place à aucune défense, et auquel aucune vérité ne résiste.

Agir ainsi, ce n'est pas seulement protéger les institutions, les corps constitués et les personnes publiques; c'est protéger encore la presse. (9, p. 518.)

844. — L'autorité, la religion, la morale, l'art, la langue, la politesse des mœurs ne peuvent avoir un ennemi plus redoutable que la presse complétement libre ou complétement asservie. (41, p. 31.)

845. — La presse vit de toutes les mauvaises institutions et de toutes les mauvaises passions, et les fait vivre. Délivrée de tout frein, elle devient bientôt de toutes les mauvaises institutions la plus mauvaise, de toutes les mauvaises passions la pire. C'est elle qui corrompt les masses. Quelles craintes n'inspire-t-elle pas, et quelles craintes n'a-t-elle pas justifiées?

Il y a une quantité de choses si naturellement bonnes et respectables, que les trois quarts des hommes ne songeraient jamais à les haïr; il faut qu'une voix scélérate donne l'exemple de les insulter tout haut, après les avoir perfidement calomniées.

Ce n'est pas notre faute si la pleine liberté de la presse et la pleine liberté de l'Église ne peuvent pas avoir chacune leur côté de la rue. Obligé de choisir, nous choisissons la liberté de l'Église.

Il y aura moins de mauvais journaux, ceux qui resteront seront moins mauvais. Ils seront sans doute un peu gênés, mais aucune vérité n'en souffrira, et tout le monde s'en trouvera bien. (10, p. 131.)

846. — Le poignard le plus aigu, le poison le plus actif et le plus durable, c'est la plume dans les mains sales. Avec cela on gâte un peuple, on gâte un siècle. Il s'écrit aujourd'hui des choses qui lèveront longtemps en semence de crimes. (22, p. 135.)

847. — Les charmants mauvais livres sont la pire chose qui soit au monde. (9, p. 278.)

848.—En quoi importe-t-il au bonheur de la France et au progrès de l'humanité que M. Suë vende ses livres, et M. Clésinger ses bacchantes? Que tant de peintres, de lithographes, de graveurs, de mouleurs étalent aux vitres tant de déshabillés? que le corps des ballets soit si nombreux et si bien entretenu? Quelle nécessité y a-t-il que Paris renferme plus d'écrivains, et produise plus d'articles et de feuilletons à lui seul que la France et le monde entier n'en veulent lire et n'en peuvent lire? Aucun de ces pauvres auteurs ne pourrait désormais écrire, que ce serait la moindre des pertes assurément; on les verrait s'adonner à quelque industrie honnête, que ce ne serait pas une calamité publique. (7, p. 415.)

Ce n'est pas quand le vaisseau doit soutenir tout à la fois la tempête et la guerre, que les passagers peuvent et doivent prêter l'oreille aux conteurs. (7, p. 416.)

849. — Le théâtre et le livre n'ont produit avec succès, depuis quinze ans, que des types immondes ou infâmes. Pour obtenir la palme, ce n'est pas assez de descendre plus avant dans le mal, il faut descendre plus avant dans l'ordure. Le talent, même lorsqu'il se dégrade, a encore des scrupules qui nuisent à sa fortune; mais quand le style est abject comme la pensée, on rassemble et on enlève cent mille lecteurs. Voilà plusieurs années déjà que *les classes instruites* ont laissé les romans didactiques contre la famille, contre la religion, contre le mariage : ce régal est devenu trop fade. *Les classes instruites* mordent aux feuilletons d'à présent, qui sont la pratique hideuse des mœurs dont ces livres étaient la théorie. Elles ne peuvent s'assouvir; il en faut toujours. Toujours de l'adultère, toujours des meurtres, toujours de l'argot, toujours cette indescriptible fange. (6, p. 501.)

850. — On est écrivain pour vivre. Il ne s'agit plus de réfléchir, de méditer, de corriger; il s'agit de charger une feuille volante. L'écrivain fait sa page quotidienne pour gagner son pain quotidien. L'invention des journaux a créé encore cette misère.

Le plaisir d'écrire, c'était de vivre avec une pensée, de la mûrir, de la vêtir, de la faire forte et belle. Nous n'en sommes plus là. Une idée vient. Est-elle creuse, est-elle féconde: peu importe. On la tire ou on la rogne à la taille d'un article: on la jette sur la feuille volante. L'idée qui se refuse est prise de force, accommodée de force et clouée sur la feuille volante. Il faut couvrir et vendre la feuille; il faut vivre. (20, p. 455.)

851.— En toute chose le mal est aisé; il a des attraits par lui-même. La littérature du mal se fabrique plus vite, s'écoule mieux. (20, p. 457.)

852. — La presse n'a pas besoin d'être honorée pour être puissante; jamais son action n'est aussi forte que quand elle le mérite moins. Ce n'est pas par la hauteur des doctrines ni par le talent des écrivains que les journaux deviennent populaires; c'est, au contraire, par la vulgarité, et même par la bassesse des opinions et du style. (14, p. 129.)

853. — Le journalisme est une institution démocratique par excellence. (14, p. 131.)

854. — On invente la presse pour servir d'organe à l'opinion; c'est une institution qu'on environne de mille sûretés, comme une propriété du public, plus sacrée cent fois que la source où chacun vient boire, et le champ qui nourrit chacun. Mais voilà que l'institution devient le monopole de quelques individus assez mal famés pour la plupart, ou tout à fait inconnus; ils s'établissent en permanence redresseurs de torts, et sous

ce beau titre ils sont en général les plus effrontés pillards, les plus violents despotes, les plus subtils et audacieux calomniateurs qu'il y ait dans toute la nation. Ils répliquent indéfiniment, ne sont obligés de rien prouver, répondent noir quand vous leur avez dit blanc, et vous soutiennent en face que vous leur avez dit noir, suppriment ce que vous leur objectez de plus décisif, se moquent de tout jugement, ou plutôt jugent eux-mêmes, sans appel ni cassation. (39, p. 101.)

855. — Dans tous les journaux, mais surtout dans les journaux démocrates, règne une orthodoxie à la fois très-variable et très-jalouse, qui rature, taille, coupe tout ce qui s'éloigne des plans du maître de l'endroit. Ce maître, ce rédacteur ou ce directeur, qui n'est pas toujours un écrivain, trône en véritable pape, ou plutôt en véritable autocrate; car le Pape se borne à maintenir la doctrine, tandis que l'autocrate la crée ou la modifie sous l'inspiration de ses caprices ou de ses intérêts. Non-seulement il faut se conformer à sa pensée générale, mais encore il faut obéir à sa pensée du moment, et même à son goût particulier, en morale et en littérature comme en politique. Défense d'aimer ce qu'il n'aime pas, défense de n'aimer pas ce qu'il aime, hommes et choses.

Un rédacteur en chef se convertit au socialisme, toute la rédaction se convertit en même temps. Il soutient la liberté illimitée de penser et d'écrire, ses ouvriers la soutiennent comme lui. (9, p. 341.)

856. — On voulait prévenir les complaisances de la censure pour les auteurs dramatiques. On a fait toucher au doigt l'impuissance des censeurs, honnêtes gens sans doute, mais enfin très-petits, très-minces employés, manquant de lumières quand la bonne volonté ne leur manque pas, manquant d'autorité, lors même qu'ils auraient bonne volonté et lumières, on pourrait dire aussi manquant de courage contre le courroux des au-

teurs. Ils ferment les yeux, ils se contentent de sarcler ce que le manuscrit peut renfermer d'impiétés et de sacriléges envers les majestés de l'État, princes, ministres, chefs de bureau, commissaires de police, gendarmes. Dans une pièce où l'on dit de Mazarin, *ce damné ministre,* ils effacent le blasphème, mettent *ce damné cardinal,* et s'en vont, bien avec leur conscience, bien avec l'auteur, bien avec le gouvernement, jouir aux premières loges du succès de leur correction.

Partout, l'intelligence et le respect des choses sacrées ont fait la gloire et la splendeur de l'art. Quant aux auteurs qui croient avoir besoin de la profanation et du sacrilége pour donner à leurs ouvrages un peu de montant, dès qu'ils sauront que cet élément ne peut plus entrer dans leurs spéculations, ils s'industrieront pour le remplacer par un autre. Ils ont vécu, depuis les lois de septembre, sans outrager les personnes royales, ni les ministres en place; sans rouvrir les tombeaux à peine fermés pour dévorer ce que la mort y avait laissé de chairs; ne sauraient-ils pas tout aussi bien se passer d'introduire nos saints, nos mystères, notre clergé, nos religieux, tous les objets de notre vénération dans leurs parodies indécentes? (5, p. 56.)

857. — Je n'ai jamais désiré pour la presse une liberté absolue et déréglée. Un temps fut où la presse avait cette liberté-là. Je l'ai combattue, et je le tiens à honneur, sans faire difficulté d'avouer que, même alors à travers tous ses excès, la presse était à la fois moins vile et moins dangereuse qu'aujourd'hui. Je ne crois pas que la liberté absolue de la presse soit indispensable à la liberté absolue d'opinion. Des lois, même dures, des freins, même rigoureux, sont nécessaires. La probité s'y soumet et se fait encore entendre; la sottise et la sédition seules en sont gênées. Quant à ceux qui ont besoin d'un *Journal de la canaille*, comme on en publiait sous la république, la société a besoin de ne les pas satisfaire; et d'ailleurs, on peut s'en convaincre,

ils ne sont jamais absolument frustrés. (23, p. 20.)

858. — En fait des libres appréciations de la presse, notre programme à nous est celui-ci : En matière de religion, on respecterait les vérités de la foi, les livres saints, la hiérarchie. Il ne serait pas permis, même aux plaisants, de rire des *contes de la Bible*. On aurait au moins une grande réserve à l'égard des personnes ; la puissance publique interviendrait d'office pour protéger le ministre du culte qui serait publiquement invectivé et diffamé dans les journaux à l'occasion d'un acte, quel qu'il soit, de son ministère, attendu que, s'il a fait une faute, la répression appartient aux lois et non pas aux particuliers. — En matière politique, on s'arrêterait devant les principes constitutifs et devant l'autorité. — Pour tout le reste, opinions, doctrines, écoles, chacun pourrait se permettre, et chacun devrait souffrir la discussion, sous la réserve des lois qui garantissent l'honneur et l'intérêt de chacun. (13, p. 37.)

859. — Autrefois, lorsqu'il existait en France une règle, une protection pour les personnes comme pour les esprits, celui qui avait eu la force ou la faiblesse de faire un livre, avait la consolation de lire au dernier feuillet de son ouvrage une approbation, signée du censeur royal, ou du théologal du diocèse, quelquefois des deux, et il dormait tranquille.

Ce droit de censure est un de ceux que nous regrettons le plus. Nous n'avons aucun amour pour la liberté d'écrire; nous trouvons que rien n'est moins respectable qu'une société qui ne veut pas être respectée.

A cette funeste abdication, le talent probe et consciencieux, le talent réellement utile perd tout ce que savent y gagner l'intrigue, l'impudence et la médiocrité. Avec la liberté de parler, de discuter, d'écrire, nous avons perdu la science des livres nobles et utiles, la science des gouvernements paisibles et heureux. (28, p. 226, 288, 293.)

ONZIÈME PARTIE

VARIÉTÉS.

I. ALGÉRIE.

860. — Je me crois suffisamment autorisé à dire qu'il faut en Algérie, non pas des aventuriers plus ou moins corrompus, mais des familles et des familles chrétiennes; qu'il faut à leur tête des prêtres respectés et sévères, la sévérité étant la sainte douceur de la religion; qu'il faut à ces villages, qui seront autant de petites républiques, une organisation pour le moins aussi théocratique que militaire, qui leur apprenne à répondre à la guerre sainte des musulmans par la guerre sainte des chrétiens. Il le faut ainsi pour que Dieu bénisse ces établissements, sentinelles de la France et de la foi, avancées, presque perdues sur une terre qui sera longtemps ennemie et infidèle. A ceux qui souriraient d'une constitution faite dans le but d'attirer les bénédictions du Ciel, je dirai, s'ils le veulent, dans un autre langage, que les populations agricoles françaises ont absolument besoin de ces vertus et de ce zèle religieux, afin de n'être découragées ni par le travail, ni par la guerre, ni par l'isolement; afin de frapper les Arabes de ce respect et de cette admiration, que Dieu leur a laissés, comme une voie ouverte à leur retour, pour tout ce qui est sincère-

ment religieux; afin que des relations brisées par la mauvaise foi et la ruse se renouent par la probité. (3, p. 150.)

Quand les Arabes de Constantine virent pour la première fois des religieuses, ils furent si étonnés et en même temps frappés d'une telle admiration, que ces pieuses filles auraient pu, si on l'avait permis, convertir toute la province. L'âme humaine est faite à l'image de Dieu : c'est pourquoi rien ne peut assez la dégrader pour que ce qui est vraiment noble et grand ne lui inspire pas aussitôt un profond respect. Une chose est restée à ces peuples malheureux : c'est l'instinct du bon et du beau, l'instinct de la vérité, l'instinct du salut. Par là l'Europe catholique pourrait les sauver : l'Europe politique et incrédule aimera mieux les anéantir, pour s'établir à leur place. (3, p. 163.)

861. — La foi chrétienne et l'expérience de dix-huit siècles ne nous permettent pas de croire qu'il puisse exister jamais un peuple inconvertissable. L'Évangile a régné et règnera sur le monde : tous les peuples l'ont reçu, toutes les passions l'ont subi, toutes les ignorances se sont laissé pénétrer à sa douce lumière. Les musulmans n'ont pas été, sous ce rapport, plus invincibles que les idolâtres du Japon et de la Chine, que les fétichistes et les sauvages de l'Afrique et de l'Océanie, que les philosophes de l'Europe. Tous les jours, à Constantinophe, nos sœurs de Charité apprennent aux musulmans à croire en Jésus-Christ. Je sais que l'erreur des nations est retranchée derrière des remparts autrement forts que celle des individus. L'individu n'est défendu que par ses passions, il est seul, il est libre; pour lui porter la conviction, il suffit d'un homme.

Toute tyrannie en matière de religion est impolitique et impie; mais quand la conquête, déterminée par une raison humaine, est opérée, le meilleur moyen de la justifier, de la rendre plus douce et de la consolider, est de diriger la force de telle sorte qu'elle aide aux con-

quêtes de la religion. Sans dire au vaincu : *Crois, ou meurs;* ni même, ce qui est moins dur et plus excusable, *crois, ou va-t'en;* sans lui demander en aucune façon l'abandon de son culte, la simple politique du bon sens conseille de lui faciliter tous les moyens d'y renoncer; et quand la religion du vainqueur est la religion chrétienne, c'est-à-dire la vérité divine; quand la religion du vaincu est l'islamisme, c'est-à-dire un amas de dogmes abrutissants et sauvages, ces efforts que le bon sens conseille, l'humanité les exige. Ouvrir des écoles religieuses, accorder quelques faveurs aux néophytes, combattre dans les mœurs et dans les coutumes ce qui s'oppose le plus à un changement désirable sous tous les rapports : voilà tout ce que j'entends par *la force.* Je n'en exige pas d'autre secours.

Nos ordres religieux auraient excité, je ne dis pas seulement le respect des Arabes, mais leur admiration et leur enthousiasme, et bientôt leur reconnaissance. De la main des moines ils auraient reçu les bienfaits et les vérités que nos gouverneurs et nos fonctionnaires civils ne sauraient leur faire accepter, et songent encore moins à leur offrir.

En tous cas, c'était une œuvre à tenter, et n'eût-on laissé à la religion que les orphelins, les pauvres, les prisonniers, tous ces misérables seraient devenus autant de voix qui auraient publié dans la langue des vaincus les générosités de la France, les œuvres miséricordieuses de son culte, l'inépuisable charité des ministres de son Dieu.

La première des conditions à remplir pour convertir les hommes, c'est la foi : elle nous a manqué, elle nous manque encore. « Qui êtes-vous, disaient les Arabes à un brave officier, qui m'a confié que son séjour parmi ces barbares l'avait ramené aux idées religieuses; que nous apportez-vous? Quelle est votre religion? Jamais on ne vous voit prier, jeûner, rendre hommage à Dieu? Quand nous allons à Alger, nous trouvons dans les rues des chrétiennes dont les actions publiques nous font

rougir ; nous passons par-dessus vos soldats ivres dans la boue ; vous nous voyez honorer Dieu, et vous ne l'honorez pas. Le dernier d'entre nous n'est pas ébloui des merveilles de Paris qu'on nous a fait voir, et dont nous parlons en nous moquant. Vous vous établissez dans le monde comme des gens qui voudraient y rester toujours. Les musulmans dédaignent vos richesses. Ils savent que l'homme n'est dans la vie qu'en passant et pour en attendre une meilleure ; et ils ne craignent pas de mourir. Vous autres, vous avez peur de la mort. Quand vos ivrognes tombent entre les mains d'Abd-el-Kader, ils se font musulmans pour être mieux traités, et Abd-el-Kader les méprise. Nous ne voulons être rien de ce que vous êtes ; allez-vous-en. » (3, p. 164.)

862. — Pour bien faire les choses, il faut les faire comme Dieu le veut, et en toute conformité avec ses desseins, qu'il saura toujours accomplir aux dépens des hommes qui auraient entrepris de les fausser. Ceux qui n'entendent point cette vérité peuvent se croire de l'esprit ; ce sont de très-petits sires. La mission des peuples chrétiens à l'égard des peuples sauvages ou infidèles est avant tout une mission chrétienne. Le devoir que Dieu leur assigne, et à l'accomplissement duquel il attache ses bénédictions, est d'élever à la lumière les races jusqu'alors inférieures vers lesquelles il leur ouvre un chemin. Ils sont envoyés pour faire des chrétiens et non pas des esclaves ; pour instruire et sauver les âmes, et non pour exploiter et flétrir les corps.

Cette conduite chrétienne que la religion commande, la plus saine politique l'imposerait ; de même qu'il n'y a pas d'autre moyen de faire un peuple, il n'y a pas d'autre moyen de se l'assimiler. (13, p. 203.)

863. — L'homme ne fait rien de bon, si Dieu ne l'aide, et s'il ne demande à Dieu de l'aider. Cette première condition du succès a manqué, par exemple, à notre Algérie : les yeux chrétiens s'en aperçoivent.

Malgré tout ce que nous avons fondé, nous avons perdu là des âmes que nous pouvions sauver, nous n'avons pas fait à la croix le même honneur qu'à nos drapeaux. Dieu nous en a punis, moins qu'il pouvait le faire, car sa clémence est grande; moins qu'il le fera peut-être, car sa justice est terrible. (3, p. 12.)

II. ANGLETERRE.

864. — Après trois siècles, la nation des Anglais est devenue plus barbare qu'elle ne l'était avant l'arrivée de son apôtre le moine Augustin.

Oui, plus barbare! Nous connaissons comme tout le monde les merveilles de l'industrie, de la politique et de la puissance anglaises. Nous savons qu'il n'y a nulle part d'aussi belles brasseries qu'à Londres, que nulle part on ne construit avec plus de splendeur les docks et les vaisseaux, on ne fabrique avec plus de perfection les allumettes chimiques, les épingles et les livres; nous accordons que c'est le pays de la terre où l'on parle le plus, où l'on parle le mieux, où l'on conduit avec plus de prudence et de succès toute entreprise humaine.

Mais c'est le pays du monde aussi où le riche connaît le moins son âme, et où l'âme du peuple est le plus méprisée; et c'est ce que nous appelons la barbarie. (9, p. 13.)

865. — Il y a présentement en Europe deux grandes terres d'asile, l'Angleterre et Rome. La puissante Angleterre donne asile aux régicides; Rome aux princes détrônés. En général, c'est l'Angleterre que les princes admirent. (22, p. 414.)

III. LES ARTS.

866. — L'art dans sa source est un don que Dieu a

fait à l'homme pour le comprendre; et dans sa forme, un langage dont l'homme doit se servir pour confesser, louer et adorer le Créateur. Tout autre emploi de l'art est vain ou funeste. (12, p. 458.)

867. — L'art, nous parlons de l'art que l'on goûte et que l'on encourage, comme nous venons de parler de la littérature qu'on lit, l'art est un proxénète de luxure. Qui n'a pas vu les tableaux, les statues, les images, toutes les productions de cet art dont la fécondité atteste les succès? Qui peut, dans la ville, échapper à la nécessité de les voir? Quelle est la rue et quelle est la muraille qu'elles ont laissées chastes? Deux artistes attirent si bien l'attention au salon de cette année, que ce serait une injustice de ne les point décorer : l'opinion leur décerne cette récompense; ils la recevront certainement, l'un pour une œuvre impudique, l'autre pour une œuvre lascive. (6, p. 501.)

868. — Ce qui n'est pas vraiment honnête n'est pas vraiment beau. (20, p. 429.)

869. — *Malheur à celui par qui le scandale arrive! Les entretiens mauvais corrompent les bonnes mœurs. —Qu'il n'en soit pas même question entre vous.* Voilà les règles de l'art chrétien. Dix-huit siècles de chefs-d'œuvre en tout genre proclament assez haut que ces règles, en apparence si étroites, n'ont pas étouffé l'essor du génie humain, et vous voyez tous où l'on arrive en les brisant. (14, p. 581.)

IV. BIBLE.

870. — Humble lecteur de la Bible, et du nombre, grâce à Dieu, de ces croyants qui croient tout, ce n'est pas moi que les ténèbres du saint Livre ni les ruses de

ses adversaires ont embarrassé jamais. Quand un verset n'est pas clair, je passe au verset suivant; si le verset suivant semble contredire celui qui précède, j'attends qu'on me l'explique; si l'on ne peut pas l'expliquer, ou qu'on l'explique mal, si même on prouve qu'il y a là quelque chose de contraire à la science, à l'histoire, à la raison, je crois que l'histoire, la science, la raison ne savent pas leur métier. Je ne suppose nullement que le Saint-Esprit se trompe, parce que ma faible intelligence ne le comprend pas. M'attachant au manteau de la sainte Église, reine des Écritures, je vais plus loin chercher sous sa conduite, dans ce verger splendide, le fruit que Dieu jugera bon pour moi. (19, p. 195.)

871. — Jamais un écrivain n'ouvrira la Bible sans la sentir inimitable et sans être tenté de l'imiter; j'ajoute que cette témérité ne le laissera jamais sans quelque profit. Quant au fond, ce sont les oracles divins qu'il se donne à méditer; quant à la forme, aucune faiblesse ne la peut défigurer assez pour lui enlever entièrement sa splendeur : les images sont grandes, abondantes, simples, soudaines; elles éclairent les vérités les plus sûres de tout ce que la poésie a de plus saisissant. La poésie moderne, accablée d'oripeaux, bat des chemins où elle ne trouve plus rien de neuf, et qui ne mènent à rien de bon; l'Écriture sainte est un monde toujours nouveau qui donnera toujours des fleurs et de l'or. (2, p. 280.)

V. CLOCHES.

872. — La cloche, cette voix douce de la prière, court les champs, gravit la montagne, plane sur les vallons cachés, perce les forêts profondes, domine tout bruit humain. Voix de consolation, voix d'espérance, voix d'amour! Elle parle sans cesse, on l'entend partout.

Sans cesse et partout elle convoque les hommes à s'unir dans l'amour. Elle leur rappelle qu'ils sont rois, fils de Dieu, cohéritiers du ciel.

La grande voix ne dédaigne pas de parler des hommes après avoir parlé de Dieu. Elle annonce le baptême, le mariage, la mort. Elle demande des prières pour le nouveau-né, des prières pour l'agonisant, des prières pour les époux. Frères, assistez vos frères; alors dans la famille du Christ point d'étranger.

Cette télégraphie mélodieuse emplit l'espace, met les hommes en communication avec eux-mêmes et avec Dieu, les entretient de sublimes mystères et de saintes pensées. Elle parle de Dieu à toute la terre; par elle toute la terre parle à Dieu. Les pauvres et les ignorants la comprennent encore; mais beaucoup de riches et de savants ne l'entendent plus. (21, p. 29.)

873. — Nous marchions en silence par les prés; les sons d'une cloche se firent entendre. Cette voix de la prière s'élevait calme et belle dans le calme et dans la beauté de la campagne; nous en fûmes émus comme si nous l'entendions pour la première fois. Que ne disent pas les cloches? A quelle pensée, à quel battement de nos cœurs n'ont-elles pas conformé leur langage? Cependant c'est la même chose qu'elles disent toujours. Mais elles parlent de Dieu, elles invitent à le prier. (19, p. 197.)

C'était certes un grand poëte, celui qui a imaginé de donner cette voix de bronze au temple de Dieu et de la faire parler dans les airs. Rien n'égalera jamais ni la profondeur ni la mélodie de ce poëme que la cloche catholique chante partout à tous les cœurs; et le poëte qui a fait cela n'a point de rival, non, pas même la mer et le vent! (19, p. 199.)

VI. CONFÉRENCES DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL.

874. — Les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul sont des réunions laïques où, sans distinction d'opinion, de position sociale ni d'âge, des chrétiens s'occupent du seul soin de consoler et d'assister les pauvres. Fondée à Paris, après la révolution de Juillet, par quelques étudiants, cette société de bonnes œuvres est aujourd'hui l'une de nos plus efficaces institutions de charité. Énumérer les sommes qu'elle a dépensées, les pauvres qu'elle a sauvés de la mort ou du désespoir, les orphelins qu'elle a recueillis, élevés, préservés du vice, ce ne serait révéler qu'une partie de ses bienfaits. Elle a secouru davantage peut-être ses propres membres, ces jeunes gens à qui elle a donné la sainte et sérieuse occupation d'être tout de suite des hommes de bien. La Conférence les met en contact avec des esprits déjà mûrs, avec des cœurs généreux. Par le grand spectacle de la misère, elle les instruit des devoirs qu'ils sont tenus de remplir envers leurs semblables. Ainsi occupés, ils ne tardent pas à considérer sagement la vie. En même temps que les devoirs, ils en connaissent les plus nobles joies. Cette connaissance, ils l'acquièrent sans remords; le fruit qu'ils en retirent, ce n'est pas l'égoïsme, c'est la charité. La famille se rassure, lorsqu'elle apprend que le fils exilé s'est enrôlé sous la bannière de saint Vincent de Paul; elle augure bien de sa conduite, de ses études, de son avenir, et elle a raison.

A cet avantage particulier se joignent des avantages publics de plus d'un genre. Non-seulement le jeune homme qui emploie de la sorte son loisir, est peu accessible aux séductions des partis; non-seulement il se prépare à devenir un citoyen utile, mais encore il opère, pour sa part, avec plus de succès que ne pourraient le

faire des mesures législatives, l'œuvre nécessaire de la réconciliation du pauvre avec le riche.

Aussi le gouvernement (*de Louis-Philippe*), si craintif envers tout ce qui est association ou apparence d'association, a-t-il eu le bon sens de ne point inquiéter les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul : premièrement, parce qu'elles ne font rien que d'une manière publique; secondement, parce qu'il a compris qu'aucune arrière-pensée politique ne saurait se glisser dans une œuvre qui ne peut vivre et prospérer qu'avec le concours de tous les partis. Là, on n'est que chrétien; l'unique parti qu'il s'agit de servir est celui de Jésus-Christ souffrant dans la personne des pauvres. (5, p. 415.)

VII. CRITIQUE.

875. — L'unique devoir du satirique est de garder la justice. Il ne mésuse point de sa force, lorsqu'il lui plaît de la mettre simplement au service du goût. Ce n'est pas péché de mal écrire en prose ou en vers. Je ne croirais pas qu'il y eût péché non plus à se moquer d'un honnête homme qui serait un mauvais écrivain. Je me suis cependant interdit ce plaisir, et tout auteur qui n'est que ridicule a toujours impunément passé près de moi. Mais si l'homme (honnête ou non, il n'importe), qui a le malheur d'écrire ridiculement, y ajoute le tort d'attaquer la justice, de diffamer la vérité, de blasphémer la Divinité, je trouve du péché dans sa sottise, et il tombe sous le droit de la satire. Le sifflet n'est pas seulement une attaque permise, c'est la plus nécessaire des représailles.

Ces repris de la justice satirique ne méritent pas le nom touchant de *victimes*. Celui d'agresseurs leur convient mieux; ils ont commencé. Aucune loi, dira-t-on, ne leur interdit d'outrager ou la langue, ou le goût, ou la raison, ou même d'autres choses plus respectables;

mais quelle loi m'interdit, à moi, de ressentir l'outrage, et de le réprimer autant que je le peux?

La défense est surtout légitime à ceux qui, comme moi, ne prétendent venger ni leur propre goût, ni leur personne, mais seulement une cause sacrée. Ces hommes, ennemis déclarés et systématiques, ennemis furieux de tout ce que j'honore, je peux les traiter comme ils traitent le christianisme, l'ordre social et la grammaire française; bien entendu sauf les devoirs que la justice nous impose, même envers ceux qui ne gardent aucune justice. Pouvoir les intimider, c'est quelque chose; pouvoir empêcher un nombreux vulgaire de les admirer, c'est beaucoup. Tertullien nous dit: « Il y a des choses dignes de risée sous leur gravité feinte; ne craignez pas d'en rire; le rire les empêche d'usurper le respect... » (2, p. XI.)

VIII. CROISADES.

876. — Par les croisades, l'Europe fut sauvée, non-seulement de l'islamisme, mais d'elle-même. Elle était pleine de troubles, de factions, de révoltes; dévorée de sectes antisociales. Il y a des plaies dont on ne peut guérir les peuples qu'en précipitant leur énergie vers de glorieux périls. Ce torrent de mauvaises passions devint le fleuve des croisades, qui, roulant beaucoup de fange et beaucoup d'or pur, alla se tarir sur la pierre du saint Sépulcre, après avoir creusé entre l'Europe et l'Orient un abîme que l'islamisme n'a pas franchi. (10, p. 444.)

IX. ENSEIGNEMENT.

877. — Notre mal, notre plaie, c'était le monopole universitaire. Toute l'audace du despotisme, toutes les subtilités de la ruse, tous les déguisements de l'hypo-

crisie en avaient fait l'assemblage le plus capable d'irriter, d'épouvanter et de désespérer une âme libre et chrétienne. Sans chercher d'autres arguments contre l'enseignement public, il suffisait de le juger à ses œuvres. Tandis que la religion, quels que fussent ses triomphes, ne procédait jamais que par conquêtes individuelles, l'enseignement public livrait en masse à l'incrédulité les jeunes générations : sur cent enfants, la plupart pieux, qu'il avait reçus des familles, il rendait à peine deux chrétiens ! Que répondre à ce calcul, proclamé par les aumôniers des colléges de Paris, certifié en gémissant par les évêques, avoué par les mères en pleurs, et dont les propres souvenirs des catholiques, ainsi que leur expérience journalière, n'attestaient que trop l'effrayante authenticité ? Il fallait chercher un remède : la constitution, la raison, la conscience, les mœurs s'accordaient et sur la plaie et sur les moyens de la guérir. Nous avons dit : Les catholiques ne peuvent accepter la position qui leur est faite ; leur religion est étouffée dans une prison d'honneur ; elle succombe faute d'air. Faites-nous place au soleil de tout le monde. Comme citoyens, c'est notre droit de pratiquer librement nos croyances et d'en transmettre le noble héritage à nos enfants ; c'est notre devoir, comme chrétiens, d'assurer à ces croyances la dignité et la vie de la liberté. Il y va pour nous du salut ; nous ne pouvons reculer devant aucun sacrifice, devant aucune menace, devant aucun péril. Contre nous, on aura recours à la force. Mais la force contre des hommes qui n'ont point enfreint les lois, c'est l'iniquité, c'est la violence, c'est, en un mot, la *persécution*.

878. — En demandant le droit d'enseignement pour la vérité, nous n'avons jamais contesté l'existence et l'indépendance de l'université, c'est-à-dire le droit d'enseignement pour l'erreur. Que pouvons-nous faire de plus, nous qui avons une religion, que d'admettre la liberté des doctrines antireligieuses et d'en solder

même l'enseignement? Respecter un pareil fait, renoncer contre lui à l'usage des armes politiques, ne le combattre que par la discussion, et non comme fait, mais au seul point de vue des doctrines, c'est pousser assez loin l'esprit de concession. Pour aller jusque-là, les consciences chrétiennes ont besoin, ce nous semble, d'y mettre une condition indispensable : il faut que la pleine liberté du bien contre-balance au moins la pleine liberté du mal. S'il y a des maisons d'enseignement où l'erreur règne sans partage, qu'au moins il y en ait d'autres où, sans partage aussi, règne la vérité; qu'il soit également facile de fonder les unes et les autres ; qu'on y entre avec la même liberté, qu'on y travaille avec la même sécurité, qu'on en sorte avec les mêmes droits! L'enseignement de l'université est diamétralement l'opposé du nôtre. Elle nie ce que nous croyons, elle renverse ce que nous adorons ; elle attaque notre histoire, notre morale, nos dogmes ; elle ne partage nos sentiments sur rien de ce que nous considérons comme vrai, comme utile, comme juste, comme nécessaire. Nous ne pouvons faire avec elle d'autre pacte que de nous séparer d'elle absolument. (8, p. 396.)

X. ESPRIT.

879. — Qu'est-ce que l'esprit? Est-ce le talent de se bien conduire? Les gens les plus en renom d'esprit sont ordinairement les plus grands fous du monde; ils font les choses les plus extravagantes. — Est-ce l'art de plaire? Tel esprit est agréable pour ceux-ci, et ne l'est point pour ceux-là. Tel charme, le premier jour, qui languit le second, et le troisième assomme. Certaines personnes spirituelles n'ont pas d'esprit dès qu'on les connaît; certaines autres ne savent en montrer qu'à ceux qui les fréquentent depuis longtemps. Verrons-nous ici l'effet naturel de la différence des

goûts, des caractères, des humeurs, l'influence de l'habitude? Mais un air de musique, une fleur, un parfum plaisent généralement, plaisent la première fois, plaisent la dixième et la centième, plaisent toujours.

— L'esprit est-il l'art de se faire aimer? Parmi les gens d'esprit, on déteste ceux qui exercent leur langue contre le prochain; on craint ceux qui veulent toujours se divertir aux dépens de quiconque les écoute; on méprise l'esprit bas ou léger qui ne veut qu'amuser, qui, parlant de tout, ne parle sérieusement et dignement de rien. On méprise l'esprit sec, qui, pour vous consoler de la perte d'un père, vous réciterait une belle harangue, au lieu de pleurer avec vous, en vous recommandant de prier Dieu.

— L'esprit serait-il un moyen qu'on aurait en soi de faire son propre bonheur? Hélas! ce qui ne vous apprend pas à régler vos actions, ce qui ne vous rend pas agréable au prochain, et vous en fait souvent craindre, mépriser ou haïr, pourrait-il vous rendre heureux? — Il faut donc n'avoir pas d'esprit? Je dis simplement qu'il vaut mieux avoir du cœur et pas d'esprit, que d'avoir de l'esprit sans cœur. L'esprit est très-souvent funeste, il n'est jamais nécessaire. Avec de la piété, d'immenses troupeaux de bonnes gens que l'on remarque peu, tiennent la conduite la plus sage, la plus vertueuse, et mènent la plus heureuse vie, ce à quoi des prodiges d'esprit ne parviennent point. Aussi Dieu, qui veut notre bonheur, ordonne-t-il que tout le monde ait de la piété; et ensuite il ne s'inquiète guère si l'on a beaucoup, ou peu, ou pas du tout d'esprit. — Pour conclure, si vous avez de l'esprit, prenez-y garde; si vous en manquez, n'y visez pas. C'est avoir assez d'esprit que de n'y point prétendre; qui veut en montrer absolument, court risque d'en avoir trop : c'est la pire façon de n'en avoir pas. (37, p. 104.)

XI. FRANCE.

880. — Deux mains ont fondé la France, deux mains l'ont agrandie et maintenue dans ses splendeurs, deux mains l'ont toujours relevée dans ses défaillances : la main du prêtre et la main du soldat. Voyez les temps bâtards, les jours malheureux : elles sont divisées. Dieu les rapproche quand il veut que la France fasse quelque chose d'illustre et de bon. (35, p. 357.)

881. — La France est ainsi faite, que toute chimère peut la séduire et toute folie l'enflammer; mais avant tout elle a le sens profond et passionné de la grandeur. Qui sait bien la provoquer à ce qui est grand, la détourne aisément de ce qui lui est cher. Elle n'a jamais su mauvais gré à ses souverains de lui demander de nobles actions, quel qu'en fût le prix, et rien ne serait plus facile que de la gouverner, si rien n'était plus difficile que d'aimer et de vouloir la justice. (14, p. 137.)

882. — La France conserve pleinement le privilége de mener les idées; et pour le bien comme pour le mal nous sommes à la tête de toutes les nations. On lit, on traduit partout nos écrivains bons et mauvais. Aucune voix ne s'élève parmi nous avec un peu d'autorité ou de succès qui n'ait pour auditoire l'Europe entière. La France est le cerveau de l'humanité; toute opinion qui s'y forme trouve de nombreux disciples et fait promptement son chemin funeste ou glorieux, selon la vertu qui est en elle. (6, p. 341.)

883. — La France n'a qu'un rôle véritablement grand. C'est son rôle providentiel, son rôle historique; la révolution le lui a fait abandonner, elle ne l'a pas renié, parce que la nature même l'a toujours avertie qu'elle ne

le pouvait renier sans descendre. La France doit être le cœur et le bras de la civilisation latine, le bouclier qui couvre Rome, la main qui assiste, qui relève, qui soutient toutes les nations catholiques, qui les pousse à la conquête du monde, non pour le dévorer, mais pour y répandre cette vraie et sainte liberté, cette vraie et sainte lumière qui ne rayonnent que de la croix souveraine de Jésus-Christ. (15, p. 396.)

884. — Quand Clovis entendait lire la Passion, l'épée de la France frémissait à son flanc. « Que n'étais-je là ! » Qui n'a point cette parole, je ne le crois pas Français. Il vient d'ailleurs.

Le bon Pépin, accourant au secours du Saint-Siége contre les Lombards, avait chassé ces voleurs des provinces dont ils s'étaient emparés; aussitôt les Grecs, chargés de présents, vinrent le solliciter de leur donner Ravenne et la Pentapole. Il les renvoya. « Je n'ai pas fait cette guerre pour m'enrichir, mais par amour de saint Pierre et afin d'obtenir le pardon de mes péchés. Pour tout l'or du monde, je ne voudrais retirer à saint Pierre ce qu'il a reçu par l'épée des Francs. » Qui ne ferait pas comme Pépin n'appartient pas à la noble France. Il est venu d'ailleurs. (20, p. 261.)

885. — La France est une nation croyante et fière; elle enfantera toujours des prêtres et toujours des soldats; elle les enfante de semblable nature, hardis, entreprenants, se portant du même cœur aux grandes et rudes entreprises, aux missions et aux croisades, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de la justice, pour l'amour de la gloire. Nul peuple n'a donné autant de sang aux idées : la pensée humaine vogue à travers le monde sur un large fleuve de sang français. (35, p. 360.)

886. — La France est le pays du monde qui donne le plus de prêtres et de religieuses, qui fournit le plus de missionnaires. Il n'y a aucun corps en France, ni si

respecté, ni si uni, ni si éclairé, ni, sauf l'armée, si nombreux que ce corps sacerdotal incomparable. Par le peuple, d'où il sort, le clergé fait des œuvres gigantesques, bâtit partout des églises, des couvents, des hospices, des écoles, et nourrit, pauvre lui-même, plus de la moitié des pauvres du pays. Il prêche, il écrit, il enseigne; la nation elle-même, après une lutte des plus longues, lui a fait place dans l'enseignement. Tout ce qu'il possède, le clergé l'a conquis sur l'opinion; la force publique ne le lui a pas donné. (14, p. 334.)

887. — Le niveau de la moralité publique a baissé, non celui de l'intelligence. La France périt peut-être par l'effet d'une richesse dont elle ne sait plus, dont elle ne peut plus faire un utile emploi. Elle est pleine de gens capables en toutes choses. Mais n'ayant pour but que les misérables joies de la terre, c'est à les acquérir que ces esprits dévoyés consacrent uniquement leurs talents et leur énergie. Force de taureau sauvage et d'animal féroce. Le génie devient ruse ou crime, pour arracher et dévorer brutalement sa proie. (39, p. 419.)

888. — Les allures de la France, à Paris, sont d'une fille perdue, prête à se donner à qui veut la prendre. Ces théâtres, ces rues où la licence déborde; ces places publiques ornées de statues qui feraient rougir des païens; ces noms célèbres auxquels s'attachent tant d'histoires honteuses; ces caquets de la grande ville, où l'on échange tous les jours tant d'étranges récits; ces marchés de consciences, qui se font, plus qu'ailleurs, là où l'on dit le moins qu'ils se font; ces incorruptibles, qui sont de tant de manières, par tant de moyens et si vite corrompus; ces railleries de toutes choses, et ce cynique langage des coulisses de l'opinion; ces femmes d'affaires, ces littérateurs qui vivent de leurs scandales, qui en veulent vivre, et qui sont contents d'en vivre; ce mépris de la réputation et cette soif de la célébrité,

mère de tant d'ignominies; ce trafic des louanges; ces mains impures qui achètent l'honneur, et ces voix plus impures qui le distribuent; ces forfaits de la vie privée, ces trahisons de la vie politique dont on s'amuse, ce bruit dont on s'enivre, cette boue dans laquelle on se complaît : c'est le triste spectacle de toutes les heures, durant ces journées de Paris ; et quelles promesses ne semble-t-il pas faire à l'audace, à l'intrigue, au désir d'arriver? (25, p. 44.)

889. — Nous, citoyens français, catholiques par la grâce de Dieu, par le droit de notre naissance, par la volonté sainte de nos pères et par notre propre volonté, nous croyons avoir encore le droit de désirer à la France catholique des alliances catholiques. Une alliance généreuse avec l'Autriche, dans laquelle entreraient les autres nations catholiques, y compris l'Italie reconstituée, nous semblait devoir dominer promptement l'Europe, arracher le monde au joug anglais, le préserver du joug russe, le donner tout entier à la civilisation, à la liberté et à l'unité de l'Évangile. Bien loin d'anéantir les nationalités existantes pour créer sur leurs débris un de ces monstrueux empires dont le Christianisme a délivré la race humaine, nous rêvions que cette alliance affranchirait, ressusciterait, exalterait toutes les nationalités; et que la France, initiatrice de ce grand mouvement, deviendrait ainsi la patronne des peuples, conviant les uns à la plus saine activité, portant aux autres la plus pure et la plus féconde lumière. Il n'y avait plus de nation mutilée, ni mourante, ni morte, ni de division irrémédiable et éternelle entre les fils d'Adam. La Pologne, vivante et entière, surgissait à la fois de ses trois sépulcres; la liberté réchauffait les membres nus de l'Irlande et fécondait son sein désolé; le Portugal déchirait enfin son ignoble linceuil de cotonade anglaise; l'Espagne sortant de sa léthargie, s'agrandissait sur le Maroc, nous aidait à donner au Christ toute l'Afrique encore endormie dans le néant; l'Orient voyait revenir le jour

jusque dans ses extrémités les plus reculées; des monarchies européennes et chrétiennes détruisaient l'esclavage et la barbarie. Si des remaniements devenaient nécessaires en Europe, ils devenaient faciles par l'abondance des compensations qu'offrait ce vaste Orient à partager, et sur lequel toutes les nations pouvaient avoir des sorties. La France aurait obtenu des peuples reconnaissants plus que son ambition ne peut désirer : une marine et des colonies pour l'Allemagne seraient-elles un prix indigne des provinces du Rhin. (24, p. 17.)

890. — La France n'a point ses alliés naturels. L'aînée et la première des nations catholiques, elle devrait former avec ses sœurs un faisceau indissoluble, dont la force, prépondérante en Europe, contre-balancerait dans le monde celle de l'Angleterre et de la Russie, fussent-elles associées, et les contraindrait dès à présent à ne s'établir dans l'extrême Asie qu'en donnant au monde latin des garanties pour sa sécurité à venir.

Sincèrement alliée de l'Autriche, la France pacifierait l'Italie, affermirait la Belgique, purgerait la Suisse et s'attacherait toute l'Allemagne en la conviant généreusement, par l'Autriche et par les villes hanséatiques, à prendre sa part du domaine des mers. La Hollande et la Prusse, quoique protestantes, devraient entrer dans cette confédération du salut public européen, contre l'Angleterre et la Russie, devenues puissances asiatiques.

Il y aurait une marine allemande, la marine italienne renaîtrait, l'Adriatique ranimée bénirait l'Autriche, qui lui aurait rendu sa splendeur, et les pavillons de Sicile et de Sardaigne, mêlés à ceux de Rome, de Venise et de Trieste, fraterniseraient dans les eaux libres du canal de Suez, construit, s'il le fallait, avec les blocs arrachés au rocher de Périm.

Par ces nobles entreprises, par ces autres croisades, demi-commerciales, demi-conquérantes, l'Europe, donnant un cours au trop plein d'ardeurs qui menace

en elle non plus la paix, mais la civilisation, se délivrerait des discordes multipliées où périt partout le patriotisme, et du pacificateur armé qu'appelleront un jour ces déchirements impies.

En même temps, l'extrême Orient, par ce mouvement général, recevrait du monde chrétien non plus des exploitateurs, mais des législateurs. Tant de nations à la fois ne s'accorderaient pas dans l'iniquité. L'Europe catholique fournirait assez de prêtres, élèverait assez d'écoles et de temples pour que les germes anciennement plantés par les martyrs, librement arrosés désormais de la sueur des apôtres, donnassent bientôt d'abondantes moissons.

Quelle voie de régénération, quel nouvel avenir de gloire pour l'Espagne et pour le Portugal, jadis si grands dans ces mers de l'Inde qu'ils ont ouvertes à l'Europe, et que l'Europe leur rouvrirait!

L'Espagne, qui se ronge sur elle-même, menacée de perdre ses dernières et florissantes colonies, se délivrerait de la Révolution comme elle s'est délivrée de l'Islamisme : faite par la croix et par l'épée, elle verrait tomber la fièvre qui la tue, à l'air vivifiant des batailles où l'épée est tirée pour la croix. La France lui tendrait la main et lui rendrait au centuple dans le Maroc le secours qu'elle lui demande dans l'Indo-Chine. Pourquoi le fertile Maroc resterait-il plus longtemps barbare, à côté de l'Algérie et aux portes de l'Espagne chrétienne? C'est à l'Espagne qu'appartient cette terre d'où les califes ont précipité sur elle tant de torrents et d'où leur décrépitude l'insulte encore. O jours brillants de la lumière et du progrès! La nation du Cid, la nation de saint Ferdinand, d'Isabelle la Catholique, de Ximenès et de Charles-Quint, voit tout les jours les bandits sauvages du Riff insulter son drapeau, et sans étonnement s'entend proposer de dresser une statue à un juif de finances nommé Mendizabal! Ou il n'y a plus d'Espagne, et une nation encore est morte, ou cette terre de héros n'a besoin que d'un appui fraternel pour sortir de

ces hontes, lion captif dans d'indignes filets! Que la France dise à l'Espagne : « Ma sœur, laissez la statue de M. Mendizabal, et allez bâtir des cathédrales à Fez, à Ouassen, à Maroc!

Et le Portugal, a-t-il aussi fini ses destinées? Ne pourrait-on le tirer de cette fosse du schisme, près de laquelle veillent d'un zèle égal un personnage de tribune et un soldat anglais? La politique d'une alliance catholique voudrait revoir des navires de guerre dans les eaux du Tage, d'où sont partis Albuquerque et saint François Xavier. Elle dirait au Portugal : « Redevenez pleinement le peuple *très-fidèle*, et reprenez le surcroît qui vous fut donné, quand vous cherchiez premièrement le royaume de Dieu. Il y a encore des Indes et une Afrique! »

Cette politique, dont la grandeur ferait tomber à l'intérieur des États catholiques tant d'écrasantes difficultés, permettrait de mettre un terme aux inextricables misères où se débattent, où périssent les populations catholiques du Nouveau-Monde, et de prévenir de ce côté encore d'immenses périls. Les prétendues Républiques de l'Amérique méridionale ont besoin de devenir des royaumes, pour n'être pas absorbées par les États-Unis, lesquels seront alors investis d'une prépondérance non moins redoutable pour l'Europe que celle de la Russie et de l'Angleterre.

Sans doute, en présence de la triste réalité, ces vues peuvent paraître chimériques. Il faut pourtant se souvenir que les combinaisons du congrès de Vienne ont été surtout dirigées dans la pensée d'isoler les nations catholiques, et d'empêcher entre elles une alliance qui, tôt ou tard, eût réglé les affaires de l'Europe et placé la France à une hauteur plus sûre que celle où les victoires de Napoléon l'avaient soudainement élevée. (14, p. 177.)

Osons le dire, le principal obstacle à cet avenir de gloire n'est pas en Angleterre, encore moins en Russie. Il est en France dans l'esprit révolutionnaire;

l'Angleterre le sait bien, et ceux qui ne voient pas que c'est là son Périm et son Gibraltar au cœur même de la France, ferment volontairement les yeux. (14, p. 192.)

XII. IMPRIMERIE.

891. — Sur une place de Strasbourg on voit une statue de Gutenberg, inventeur de l'imprimerie. Le sculpteur David lui a mis à la main une presse sur laquelle on lit : *Et la lumière fut !*

Plus j'y pense, plus je suis disposé à croire que l'imprimerie a été funeste, non-seulement à la moralité, mais à l'intelligence humaine.

Elle a été le véhicule du doute ; c'est elle qui a créé l'espèce horrible des demi-savants.

Elle a doté l'erreur d'un apostolat facile ; elle n'a rien ajouté à l'apostolat de la vérité, elle l'a plutôt affaibli.

Devant les multitudes, l'apôtre de la vérité est irréfutable ; devant ces mêmes multitudes, l'apôtre de l'erreur ne peut pas même être combattu. Il suffit de quelques livres pour corrompre le peuple, mais d'autres livres ne le convertiront jamais.

Notre-Seigneur n'a point choisi des écrivains pour répandre sa doctrine ; il a voulu des cœurs simples, droits et croyants. Ils ont été éloquents par leur foi, par leurs pieds nus, par leurs habits déchirés, par leur invincible courage. Qui pouvait leur résister en face ? et encore aujourd'hui qui résiste à ceux qui savent les imiter ?

Le mensonge a ses missionnaires sans doute ; mais il n'en a point de pareils, qui fassent de tels sacrifices ni de tels miracles. L'imprimerie y supplée. Un infernal coquin fait un livre contre Dieu, contre la vérité de de Dieu, contre les hommes de Dieu. Il le compose à

loisir, avec art, avec talent. Ses paroles, son silence, ses preuves ont su mentir. Il jette cela dans la rue; l'imprimerie s'en empare, le monde en est plein; voilà ce coquin qui prêche à toute la terre sans sortir de chez soi.

Quel moyen de le combattre? Nous le réfutons dans un livre. Qu'importe notre livre à ceux qui n'ont lu que le sien? et qui leur prouve que notre livre a raison, et que le sien a tort? Il a mille complices qui le louent et qui nous calomnient. On ne connaît pas ses pratiques, on ne voit pas sa basse mine; on ne sait pas que, mis face à face avec les défenseurs de la vérité, il serait ignominieusement convaincu d'ignorance ou de scélératesse. (19, p. 271.)

892. — Ce que la science humaine a gagné depuis l'invention de l'imprimerie, ce n'est pas à l'imprimerie qu'il est dû. On bâtissait, on chantait, on peignait, on faisait des lois, on faisait des livres, aussi bien, pour ne pas dire mieux; tout cela n'aurait pas péri. On a perdu la foi et la sagesse politique.

Avant l'imprimerie, il y avait dans la république chrétienne le grand et fécond mouvement des croisades contre l'ennemi commun de la chrétienté. Depuis l'imprimerie, il y a eu la Réforme et la Révolution, deux effroyables guerres civiles de la chrétienté contre elle-même, et des nations entre elles; guerres qui ont détruit beaucoup de monuments, fait mourir beaucoup d'hommes et qui ne sont pas terminées. L'Europe a été couverte de ruines et de sang, elle se voit encore à deux doigts de sa perte. Si elle tombe dans l'abîme, un abîme de barbarie, l'imprimerie n'aura pas contribué médiocrement pour l'y pousser. Qui oserait dire que l'imprimerie l'en tirera? Ce qui est certain, c'est que les livres dont la civilisation abattue pourra s'aider pour se reconstruire, étaient tous faits et tous connus, mieux connus qu'à présent, avant l'invention de l'imprimerie. Ceux qu'on a faits ne seront bons la plupart

qu'à nous ruiner de nouveau. Nous avons assez de livres pour perdre deux littératures et deux civilisations.

C'est depuis l'imprimerie, et grâce à l'imprimerie, que l'histoire est devenue une conspiration permanente contre la vérité. (19, p. 281.)

XIII. INDUSTRIELS MODERNES.

893. — Où en sont la probité dans le commerce, l'humanité dans l'industrie? Le commerce trompe, l'industrie tue. On a fait de gros livres inutiles et peut-être funestes, pour prévenir le public contre les ruses des marchands; les livres des économistes sont le martyrologe des travailleurs.

La philosophie s'indignait jadis contre les princes qui sacrifiaient la vie des hommes pour s'emparer d'un coin de terre où reposait souvent un intérêt public. Dans le seul but de s'enrichir, un manufacturier affame et décime sans scrupule tout un canton. Que l'on dise ce qu'on voudra des nécessités de la production et du travail; ce qui est vrai, c'est que la dureté du riche envers le pauvre est extrême et sans mesure, comme la haine de ce dernier. Le baron du moyen âge écrasait parfois les hommes sous les pieds de son cheval; le baron industriel broie dans ses machines les hommes, les femmes et les enfants. (6, p. 503.)

XIV. INQUISITION.

894. — Le mot *Inquisition* est nouveau et décrié. La chose qu'il exprime est aussi ancienne que l'Église et que toute société humaine, et durera aussi longtemps. L'Inquisition s'appelle aujourd'hui la loi, l'ordre

public, et elle est en pleine activité partout. Tout prince, tout père de famille, tout chef exerce l'inquisition. Contester ce droit à l'Église, ce serait contester la divine sagesse qui l'a fondée.

En retenant l'usage de son droit, l'Église ne l'a pas toujours employé de la même façon.

Pendant les trois premiers siècles, lorsque toutes les puissances étaient liguées contre elle, l'Église n'a pu réclamer leur appui : qui prétendra tourner contre elle une pratique à laquelle les circonstances l'obligeaient ?

Elle a d'autres vertus que le silence et la résignation, d'autres services à rendre aux méchants que de prier pour eux. Elle les sert aussi en les éloignant des erreurs qui les transforment en bourreaux. Constantin le comprit. En effet, livrer l'Église aux déchirements de l'hérésie, c'était rendre l'Empire au paganisme dans un délai prochain. Dans l'appui séculier, l'Église ne vit rien de contraire à la loi de Dieu ; elle l'accepta, et depuis ce temps elle n'a cessé de rappeler aux princes chrétiens l'obligation d'employer pour elle la force matérielle remise en leurs mains.

Toutefois ce ne fut pas l'Église qui demanda la peine de mort contre les dissidents. Constantin les bannissait. Constance et Valens, ariens, décrétèrent la mort. Les catholiques ne firent que maintenir cette législation, mais non avec une parfaite unanimité. De graves autorités s'élevèrent, au contraire, dans le clergé, trouvant la loi arienne trop rigoureuse. Le principe resta en dehors de ces débats. Aucun esprit sérieux ne contesta à l'Église le droit de réclamer l'appui du bras séculier, et au prince le droit ou plutôt le devoir d'agir en conséquence.

Dans le moyen âge, l'union entre l'État et l'Église étant devenue plus intime, l'hérésie fut considérée et punie comme un crime, non plus seulement religieux, mais encore social et politique. On appliqua donc à toutes les hérésies, sans distinction les principes que

toutes les nations de l'Europe appliquent encore aujourd'hui à certaines hérésies particulières qui intéressent plus spécialement l'ordre et la sécurité de l'État.

Contre les progrès désastreux des sectes manichéennes, la guerre n'aboutissait qu'à leur rendre ruines pour ruines, meurtres pour meurtres; on faisait des boucheries des sectaires, et ils renaissaient.

C'est alors que l'Inquisition prit la forme et les développements qui lui ont valu plus tard de si violentes calomnies. Quelle fut pourtant la pensée de saint Dominique? De substituer le régime de la justice au régime de la guerre, de remplacer le sabre par la loi; d'attribuer la connaissance des cas d'hérésie au juge naturel, au prêtre, tandis qu'on l'abandonnait au soldat. L'Ordre de Saint-Dominique s'acquitta de cette charge de manière à mériter la reconnaissance des hérétiques eux-mêmes. Les égorgements cessèrent, la paix se rétablit, la vérité triompha; les sciences et les lettres prirent un merveilleux essor. L'université de Toulouse fut alors fondée.

Les Papes et les conciles généraux ont proclamé l'Inquisition nécessaire; ils l'ont établie et sanctionnée solennellement. Les catholiques devraient se souvenir de cela.

Si, dans l'exercice de cette magistrature, quelques hommes ont failli, c'est leur faute. Tout juge peut errer, prévariquer même; la justice est sainte.

Les ennemis de la religion catholique veulent que sur ce point nous passions condamnation, que nous baissions la tête et que nous gardions le silence. Les catholiques auraient tort de consentir à cela; la vérité est pour eux. Qu'ils la proclament avec constance; elle triomphera sur ce point comme elle a triomphé sur tant d'autres. (14, p. 489.)

895. — En des temps à la fois plus vigoureux dans le mal, plus fermes et plus sages dans le bien, une

législation plus sévère avait été inspirée à la société par l'imminence d'un péril semblable à celui que nous courons. Il y avait peine de mort contre ceux qui compromettaient la paix publique en fabriquant de fausses croyances, comme il y a eu, jusqu'à nos jours, peine de mort contre ceux qui compromettaient la fortune publique en fabriquant de la fausse monnaie.

Nos pères croyaient l'hérésiarque plus dangereux que le voleur, et ils avaient raison. Une doctrine hérétique était une doctrine révolutionnaire. Il en résultait des troubles, des séditions, des pillages, des meurtres, toutes sortes de crimes contre les particuliers et contre l'État : on tombait en guerre civile, on faisait alliance avec l'étranger, et la nationalité était menacée en même temps que la vie et la fortune des individus. L'hérésie, qui est un très-grand crime religieux, était donc aussi un très-grand crime politique. Cent mille hommes périrent par suite de l'hérésie de Wiclef; celle de Jean Huss en fit périr davantage : on ne peut mesurer ce que l'hérésie de Luther a coûté de sang, et ce n'est pas fini. Une prompte répression des disciples de Luther, une croisade contre le protestantisme aurait épargné à l'Europe trois siècles de discordes et de catastrophes où la France et la civilisation peuvent périr. (9, p. 313.)

Tous les progrès qui ont adouci les mœurs, la législation et les peines, sont dus à l'Église exclusivement. Après avoir rempli le devoir de protéger par les lois la vie des gens honnêtes et pacifiques, l'Église a inspiré et institué les procédures, qui sont venues protéger la vie des innocents injustement accusés, adoucir le sort des coupables justement punis. Sans doute elle n'a rien fait inopportunément, elle n'a pas demandé à la société de se désarmer contre le mal et contre le crime; mais elle a toujours été pressée de modérer les supplices et de les ramener au strict nécessaire, suivant les temps et le caractère particulier des peuples qu'elle dirigeait. (9, p. 326.)

896. — Quand on voit une partie du genre humain s'arrêter subitement sur la voie de la civilisation chrétienne, faire violence à sa destinée et rebrousser chemin vers le paganisme, en blasphémant le Dieu sauveur, on comprend tous les anathèmes dont l'Église prévoyante avait frappé ceux qui sortiraient de son sein; on regrette, pour le salut éternel de l'humanité, qu'elle n'ait pu faire plus; on se sent près de haïr les lâches souverains qui pouvaient étouffer l'incendie à sa naissance et qui ne l'ont pas fait.

Nous souhaitons cependant que Dieu fasse miséricorde à ces princes : mais c'est le devoir de l'histoire de dire qu'ils ont mal rempli leur mission, qu'ils ont été des conducteurs perfides ou négligents. Ils ont laissé commettre le plus grand crime social qu'il soit donné à l'homme de pouvoir accomplir. Mieux vaudrait souffrir, au sein d'une nation, des empoisonneurs et des meurtriers; mieux vaudrait y introduire la guerre, y acclimater la peste, y entretenir la famine que d'y laisser pénétrer l'hérésie. La peste, la guerre, la famine sont réparables et de courte durée; mais l'hérésie traîne à sa suite, durant des siècles, pis que ces trois fléaux, et de plus, elle perd les âmes et les perd pour jamais.

Cependant il ne manque pas de gens encore aujourd'hui, même parmi les catholiques et parmi les lettrés, qui croient en toute sincérité que l'Église et les princes fidèles se livrèrent, sans droit comme sans raison, aux persécutions les plus odieuses contre les hérétiques, tandis que ces derniers, innocents et paisibles, ne demandaient qu'à servir Dieu selon leur conscience et les lumières de leur esprit.

Pour moi, si quelque chose me semble à regretter dans tout cela, c'est qu'il ne se soit pas trouvé en Europe, au commencement de la réformation, un prince assez pieux et assez politique pour mouvoir une croisade contre les pays qu'elle avait infectés. L'hérésie de Jean Huss fit périr plus de 300,000 hommes; celle de Luther

en a fait périr des millions, et il n'est pas temps de clore la liste de ses victimes.

Je sais qu'il n'est pas permis de faire le plus petit mal pour arriver à un plus grand bien : c'est une maxime de l'Église, que ses ennemis oublient lorsqu'ils l'attaquent et dont ils se souviennent lorsqu'elle se défend. Mais d'abord, ce n'était pas l'Église qui punissait les hérétiques ; et ensuite, punir les hérétiques, c'était prendre contre la révolte, le vol, l'immoralité, l'assassinat, les précautions que tous les gouvernements prennent encore aujourd'hui, lorsqu'ils ne veulent pas mourir et voir mourir l'ordre avec eux. (28, p. 186.)

897. — Nos pères osaient punir ceux qui fabriquaient de fausses croyances, comme nous, qui sommes des sages, nous punissons les fabricateurs de fausse monnaie. Nous sommes inflexibles sur le dommage qu'on fait à notre bourse; quant à notre âme, nous y tenons peu, et quant à l'âme de notre prochain, nous n'y tenons pas du tout. (28, p. 193.)

898.— La force aux mains de l'Église est la force du droit ; or nous ne voulons pas que le droit demeure sans force. (33, p. 69.)

899. — La force doit protéger, affermir, venger le plus grand, le plus illustre, le plus nécessaire droit de l'homme, qui est de connaître et de servir Dieu ; elle doit mettre l'Église à même de dispenser ce droit à tout homme sur la terre. (33, p. 70.)

900. — Affaiblie par le péché, l'humanité penche naturellement à l'erreur, et la pente de l'erreur est à la mort, ou plutôt l'erreur est elle-même la mort. Ce seul fait, évident partout, démontre que le pouvoir est dans l'obligation de confesser lui-même la vérité et de la défendre par la force que la société lui met dans les mains. La société ne peut vivre qu'à cette condition ; elle n'a

jamais même entrepris de vivre autrement. Aucun sage du paganisme ne s'est fait un idéal du chef de l'État qui ne fût un défenseur armé et résolu de la vérité et de la justice. (33, p. 18.)

901. — L'inquisition existe à Rome, c'est vrai. Elle existe aussi en France, et nous en savons quelque chose, nous qui écrivons ceci. Il y a partout des tribunaux pour faire respecter la loi du pays. La différence entre Rome et la France, c'est qu'à Rome on sait à quoi l'on s'expose lorsqu'on attaque la loi, et qu'en France on ne le sait pas. Un jury pris au hasard en décide suivant son bon plaisir, et vous condamne pour avoir exercé un droit que la législation garantit. (9, p. 77.)

902. — En réalité notre terrible inquisition se borne à mettre les livres à l'*Index,* tandis que la justice laïque en ordonne la destruction, renferme l'auteur, et souvent le libraire et l'imprimeur, et par-dessus le marché les met à l'amende. Qu'il survienne un décret de l'*Index* contre tel ou tel ouvrage de philosophie ou d'histoire, dû à quelque libre penseur un peu bien situé, le *Siècle* poussera toutes les clameurs que la langue peut lui fournir; et plus le bon sens sera outragé, plus l'Église sera diffamée dans ce livre, plus le *Siècle* criera contre l'*Index* et contre l'Inquisition. Mais un tribunal condamne un livre, le supprime et emprisonne l'auteur pour fait de doctrines que le *Siècle* croit catholiques, le voilà ravi, et peu s'en faut qu'il ne se donne la vanité de poser en consulteur et en assesseur de cet autre *Index*. (14. p. 61.)

903. — Tout le monde sait comment se pratique l'*Index religieux*. Un évêque s'aperçoit qu'un livre renferme des choses contraires à la foi ou aux mœurs: il l'examine avec soin, le fait examiner par une commission d'hommes calmes, consciencieux et capables. Ainsi éclairé, il défend à ses diocésains de lire ce livre. Il le

défend sous des peines purement spirituelles. « Ce livre vous met dans le péril de perdre la foi; c'est le plus grand des malheurs; je vous défends de vous y exposer et d'y exposer ceux qui dépendent de vous; si vous méprisez mes prohibitions, vous en rendrez compte à Dieu.»

Voilà l'*Index* de l'évêque. Les chrétiens un peu intelligents louent la vigilance de leur pasteur; ils savent qu'il remplit un devoir de sa charge divine, qu'il le remplit dans leur intérêt éternel.

Toutefois, contre ce jugement si doux et si nécessaire, il y a un adoucissement et un recours. Si le livre, au milieu de ses erreurs, renferme quelque chose d'utile, la science peut obtenir la permission de le consulter. En outre, l'auteur frappé a le droit d'appeler à une juridiction supérieure; il peut provoquer une sentence du Pape. S'il est catholique, sa conscience, après le jugement de l'évêque, doit être au moins incertaine. Le jugement du Pape la fixe. Il connaît alors s'il s'est ou ne s'est point trompé; il se corrige ou il se condamne, ou il est justifié. S'il n'est point catholique, que lui importe le jugement soit de l'évêque, soit du Pape? Il n'a pas écrit pour obtenir l'approbation de l'Église, mais, au contraire, pour lui faire la guerre; il a dû prévoir que l'Église le frapperait: à moins d'être fou, il ne peut se plaindre.

L'*Index* prononcé directement par la Congrégation romaine, est basé sur les mêmes motifs et précédé des mêmes études. Le Pape, gardien de la foi dans le monde entier, étend sa juridiction sur tous les écrits qui paraissent, de quelque main qu'ils soient partis. Aucune autorité n'est assez haute ni assez sainte pour échapper à ses corrections. Il juge les simples délits comme une tribunal de première instance; il casse et réforme les justices comme la Cour de cassation. Tous les jours la Cour de cassation met à l'*Index* des arrêts de Cours d'appel. Il faut être entièrement dépourvu de bonne foi et de bon sens, pour ne pas reconnaître la stricte justice et l'indispensable nécessité de l'*Index*

pontifical. Comment! chacun pourrait dogmatiser en toute matière, avec toute l'audace et toute la ruse possibles; on pourrait imposer ou insinuer sous le nom de doctrine chrétienne les principes les plus contraires au christianisme, et le Pape, chef de la doctrine chrétienne, n'aurait rien à dire! (9, p. 344.)

904. — Quant à l'Inquisition politique d'Espagne, ce qui prouve mieux que toute autre chose qu'elle n'était point ce que l'on croit, c'est que les plus grands esprits de ce pays se plaisent à lui rendre hommage et la représentent comme une institution salutaire et avantageuse. Cependant plusieurs avaient eu à se plaindre d'elle, soit pour eux-mêmes, soit pour des parents et des amis. (14, p. 503.)

Au reste nous n'avons, comme catholiques, aucun intérêt à défendre l'Inquisition d'Espagne, tribunal politique, établi par les rois comme moyen d'affermir leur pouvoir et de concentrer en leurs mains toute l'autorité. Les reproches qu'on lui adresse, fussent-ils vrais, n'atteindraient aucunement l'Église. (14, p. 506.)

905. — Les guerres dites de religion sont celles que la société catholique a soutenues contre les hérésies qui l'attaquaient; nulle cause de guerre n'est plus légitime et plus honorable; s'il y a une guerre qu'il faille faire, c'est celle-là. Mieux vaut combattre pour le maintien d'un dogme que pour un traité de commerce ou pour un agrandissement de territoire.

Ce ne sont pas les catholiques qui, les premiers, courant sus aux sectaires, leur ont dit : *Meurs, impie, ou pense comme moi.* Ce sont, au contraire, les sectaires, qui, devenus forts et entreprenants, se sont jetés sur le monde catholique et l'ont mis dans l'alternative d'étouffer leur doctrine ou de l'embrasser.

Les novateurs s'étaient livrés à des actions cruelles, ils s'attirèrent de cruelles représailles. Il est vrai que la conscience catholique désapprouve tout ce qui se fait

de trop, tout ce qui n'est pas selon la justice, et même tout ce qui n'est pas selon la charité. Si les catholiques ont abusé de leur force et de leur victoire, ils n'en avaient pas pris la pensée à la messe, ils en répondront. Dieu les jugera. Cependant, ce sont leurs ennemis qui ont commencé; pour eux ils défendaient une cause sainte, et la plupart du temps, c'est sans justice qu'on les accuse de l'avoir oublié. (35, p. 89, etc.)

XV. INVENTIONS MODERNES.

906. — Est-il rien de plus triste qu'une gare de chemin de fer? Je n'y vois que visages affairés et mornes. Les employés surtout me font peine. Toujours secoués dans ce vacarme, toujours enchaînés dans ce tourbillon! Cependant une foule, un peuple postule les moindres emplois d'un chemin de fer. Cela fait frémir. Devant cette multitude d'hommes embrigadés et numérotés, qui courent, qui remuent des fardeaux, qui ne connaissent plus le jour du Seigneur, qui n'ont pas même un chef qu'ils puissent aimer, serfs d'un être collectif, l'administration, qui ne communique avec eux que par d'autres serfs dont ils reçoivent de brèves consignes, oh! comme on se redit douloureusement la parole du divin Maître: *Misereor super turbam.* (42, IV, p. 185.)

907. — Les hommes ont fait beaucoup d'inventions qui ont admirablement servi à les punir et à renverser les projets qu'ils avaient le plus caressés. La machine à vapeur pourrait bien être de ce genre. Où va-t-elle? Nos savants avouent de bonne grâce « qu'ils ne connaissent la cause première de rien. » Ils n'ont qu'à se tourner pour se trouver en face d'un autre problème et proclamer qu'ils ignorent le dernier mot de tout. Ils doivent déjà se douter que la machine à vapeur ne résoudra pas la question du paupérisme, ni celle de l'accord de

l'ordre avec la liberté. Elle en laisse beaucoup d'autres en suspens.

La machine à vapeur, comme presque toutes les machines, a bien l'air d'être un conquérant, et le plus redoutable de tous. On a observé que quand les machines s'établissent quelque part, elles ont pour premier résultat de *machiniser* une partie de la population. Les ouvriers, en effet, deviennent les serviteurs de la machine, et c'est un rude maître à tous les points de vue. Peu de spectacles sont aussi navrants, non-seulement pour le chrétien, mais pour le simple moraliste, que celui qui est généralement offert par la population des districts manufacturiers. Il y a là des enchevêtrements de misère vraiment diaboliques et qui déconcertent jusqu'à la charité chrétienne, peu accoutumée pourtant à se laisser vaincre; il y a là aussi des difficultés sociales imminentes, sur lesquelles les hommes d'État sont réduits à fermer les yeux.

Or voici maintenant que la machine à vapeur, déjà si grosse d'événements politiques par son action dans l'industrie, devient une machine de guerre! Voici qu'elle nous apporte des facilités de destruction en sus de son habituelle consommation d'hommes par les exigences du service, par la misère qu'engendre la chute des industries manuelles, par la démoralisation qui suit la misère, etc. etc. (12, p. 382.)

908. — Les forces scientifiques que Dieu nous met aux mains depuis trente ou quarante ans, ces forces scientifiques qui domptent la nature sans lui arracher son secret et qui pourtant enivrent l'homme d'orgueil, me semblent préparées pour tromper étrangement l'homme. Tout au moins elles lui joueront de sanglants et cruels tours.

La locomotion à vapeur est le grand engin d'un islamisme redoutable. Elle est le bélier qui démolit toutes les frontières. Par ces brèches, les rois perdront l'autorité, les peuples perdront la liberté. (21, p. 52.)

909. — On nous accroche à la locomotive! Non, je ne saurais louer cette machine violente! Jamais je n'aimerai sa fumée, ses hurlements, son brutal et servile trajet à travers la terre déchirée. Jamais je ne verrai d'un œil content les automates uniformes qui servent le monstre. Je hais sa rapidité. Cette rapidité m'ôte le désir, et me laisse l'impatience. Il me déplaît d'être ainsi pressé, d'être aux ordres du sifflet, de ne voir partout que servitude, de me sentir moi-même sous le joug.

Le chemin de fer est l'expression insolente du mépris de la personnalité et de l'anéantissement de la liberté. Rien ne figure mieux la démocratie. Je ne suis plus un homme, je suis un colis; je ne voyage pas, je suis expédié.

Des deux côtés de la voie ferrée se dressent les poteaux du télégraphe électrique. Vous dites que là-dessus vos pensées voyagent « avec la rapidité de la foudre. » Là-dessus ne voyagent que la bourse et la police. La liberté est pendue à ces poteaux.

Quand je regarde cette barre de fer sur laquelle je cours, et ce fil de fer où mon signalement vole au-devant de moi, j'entends le propos de l'hirondelle: *Voyez-vous ce filet qui par les airs chemine!* Oisillons du progrès, ce filet, c'est la *cage:* gare *le chaudron!* (21, p. 16.)

910. — Si la pensée et l'art doivent périr, le chemin de fer et le fil de fer y serviront. (21, p. 19.)

911. — « Les chrétiens de votre sorte perdraient Dieu, s'il pouvait être perdu. L'on attribue à la religion elle-même l'excès de vos passions rétrogrades et intolérantes; l'on déteste un culte qui condamne tous les essors de l'esprit humain. » — Le christianisme avait fait prévaloir la pensée sur la matière. Vous faites prévaloir la matière sur la pensée; ainsi vous rétrogradez de dix-huit siècles pour le moins.

Je ne condamne pas « les essors de l'esprit humain; »

car je mets non-seulement les docteurs de l'Église, mais Homère et Dante, au-dessus des physiciens et des chimistes. «Nos penseurs contemporains » eux-mêmes, parce qu'ils gardent quelque lointain commerce avec l'art et la pensée, je les place encore au-dessus de la brute polytechnique, à laquelle ils s'asservissent eux-mêmes. Vous, vous ne permettez pas que je préfère la pensée à la matière et que je mette l'art au-dessus de la machine; vous voulez courber ma pensée et mon corps sous ce machinisme qui vous promet des jouissances bestiales; vous n'êtes pas seulement rétrogrades, vous êtes encore très-intolérants. (21, p. 20.)

XVI. LA LIGUE.

912. — La *Ligue* fut la croisade de la bourgeoisie, sa campagne de Jérusalem à l'intérieur, son plus beau, son seul beau moment peut-être. Comme autrefois la noblesse et le peuple s'étaient levés pour préserver la république chrétienne de l'invasion du Coran, la bourgeoisie se leva pour maintenir la constitution catholique de la France et refouler l'invasion du protestantisme. Il fallut lui céder pour la vaincre, le roi se fit catholique, et le XVIIe siècle commença. Le protestantisme ne nous eût rien donné de semblable. (10, p. 337.)

XVI. LITTÉRATURE.

913. — Vous demandez ce que c'est que le goût? C'est le respect pour la langue, le respect pour la raison, le respect pour le lecteur, le respect pour soi-même. C'est tout cela, et s'il fallait le définir d'un mot, je dirais : C'est la tempérance.

La tempérance règle l'imagination, discipline la force, empêche l'enthousiasme de se séparer du bon sens qu'il fait resplendir. Comme au delà du courage il y a la témérité, au delà de la force la violence, au delà de l'ardeur la frénésie; de même dans les œuvres de l'esprit, au delà des limites assez larges de la tempérance il y a le pathos, le burlesque, l'extravagant, l'inintelligible; et au bout de tout le sifflet.

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire. Mettre la borne, choisir, élaguer ce qui serait de trop, c'est le rôle de la tempérance. Elle a le secret de l'ordre et de la proportion; elle sent que des beautés qui fatiguent ne sont plus des beautés, que des lumières mal placées et trop abondantes empêchent de voir; elle sait ce qu'il faut dire, ce qu'il faut laisser deviner, ce qu'il faut taire; elle sait disposer les contrastes pour éveiller l'esprit sans le choquer, et lorsqu'elle veut donner le choc, elle empêche qu'il ne soit blessant. (12, p. 604.)

914. — On a qualifié de *mauvaise littérature* la nouvelle école qui a produit Chateaubriand, Joseph de Maistre, de Bonald, Frayssinous, Gerbet, Lacordaire, Montalembert et quelques autres en France; Goërres, Stolberg et Pirker en Allemagne; Manzoni et Silvio en Italie; Balmès en Espagne; Lingard, Wiseman et Newman en Angleterre. Cependant cette mauvaise littérature ne méprise pas le bourgeois, elle ne le regarde pas comme un sot et comme un fripon, elle voit en lui un homme, elle lui parle le langage de la raison et de la vérité. Elle n'est point hostile au sentiment de l'égalité, car la fraternité humaine est pour elle un dogme, et elle n'exclut de cette fraternité respectueuse et tendre ni le pauvre, ni le riche, ni le nègre, ni le sauvage, ni le criminel, ni même l'impie. Elle n'est pas davantage un volcan de préjugés subversifs et niveleurs; elle n'éprouve pas plus la haine de la puissance et de la supériorité, que le mépris de la faiblesse et de l'ignorance, puisqu'elle unit le sentiment de l'égalité et de la frater-

nité chrétiennes aux principes les plus sévères de la hiérarchie et de la subordination. (6, p. 440.)

915. — C'est une belle et noble langue le français. On ne sait pas le français, on ne le parle pas, on ne l'écrit pas sans savoir quantité d'autres choses qui font ce qu'on appelait jadis *l'honnête homme*. Le français porte mal le mensonge. Pour parler français, il faut avoir dans l'âme un fonds de noblesse et de sincérité. Le beau français, le grand français n'est à la main que des honnêtes gens. Une âme vile ne parlera jamais complétement bien cette langue; elle possèdera quelques notes, jamais tout le clavier; il y aura du mélange, de l'obscurité, de l'emphase. (41, p. 37.)

916. — M. *** disait jadis que le romantisme était le libéralisme en littérature, et que ce libéralisme réussirait comme l'autre. En effet, le libéralisme littéraire a réussi exactement comme le libéralisme politique; il a emporté la place, il n'y a rien laissé, il n'y mettra rien, il n'y demeurera pas, et son passage ne sera marqué que par des brèches probablement irréparables. (41, p. 212.)

XVIII. SAINT LOUIS.

917. — Saint Louis et son époque peuvent soutenir la comparaison, non-seulement avec tout ce qui est de notre temps, mais avec des temps plus beaux et plus riches en grands hommes. Que l'on veuille bien retirer du débat les progrès de la chimie et de la mécanique, qui sont les fruits d'un long travail antérieur; que l'on écarte les chefs-d'œuvres littéraires, accidents heureux, de peu d'importance pour l'essentiel de la force des nations et du bonheur des individus. Allons au fond : nous trouvons des lois admirablement sages, une admi-

nistration vigilante, une politique généreuse, un royaume en bon ordre, des finances prospères, les lettres cultivées et tenues en bride, les sciences honorées, la justice et la vertu sur le trône, un peuple qui aime son roi, et ce roi, vénéré de toute la terre. Si l'art de gouverner est le plus beau des arts et la somme de la sagesse humaine, qui l'a poussé plus loin? On paraît croire que saint Louis était ignorant : c'est tout le contraire; il était beaucoup plus lettré que Louis XIV. Ses mœurs étaient plus pures : des mœurs plus pures sont l'effet d'une âme plus forte et d'un esprit plus véritablement éclairé. De son temps, on ne bâtissait point Versailles, mais on élevait la Sainte-Chapelle. Le roi ne paraissait point dans les tournois et dans les ballets, mais on le voyait dans les camps, dans les églises, dans les hôpitaux et sous le chêne de Vincennes. Autour de lui, beaucoup de moines, pas de poëtes, c'est vrai; mais point de courtisanes! Il ne souffrait point que les poëtes le comparassent à Dieu ni au soleil, et ses moines lui disaient la vérité.

« Il alla, dit-on, se faire emprisonner en Égypte et mourir de la peste à Tunis. » Le roi ou l'empereur français qui, pour abattre la puissance anglaise, cet islamisme de notre temps, risquera de trouver la mort en Égypte ou ailleurs, ne fera pas une folie trop nuisible à la France ni à sa postérité. En somme, saint Louis, mort de la peste à Tunis, légua à ses enfants cinq siècles de puissance, et sut attacher à son nom une gloire éternelle. C'est ce que n'ont pas obtenu les rois habiles qui ont dit : *Chacun pour soi, chacun chez soi*, et qui, par politique, ont abandonné la cause de la justice ou trahi la chrétienté. Plusieurs, après ce grand soin de ne rien faire pour les autres, se sont trouvés n'avoir rien fait pour eux et n'ont pu mourir chez eux. (16, p. 102.)

XIX. MAHOMÉTISME.

918. — Les derniers jours de l'islamisme sont venus ; notre siècle est probablement destiné à le voir quitter les rivages de l'Europe, non-seulement de cette vieille Europe qu'il a jadis envahie et si longtempe menacée, mais de cette Europe nouvelle et agrandie qui est née partout où l'Europe ancienne a porté la Croix. Attaqué sur tous les points, le croissant se brise et s'efface. Dieu le refoule, il l'envoie, au temps marqué, périr dans les déserts d'où il est sorti. Des calculs établis sur l'Apocalypse de saint Jean et sur les prophéties de Daniel, assignent au règne de Mahomet une durée de près de treize siècles. (3, p. 2.)

XX. MER MÉDITERRANÉE.

919. — Qui a la Méditerranée a le monde. La Méditerranée est la mer politique. Là s'agitent les pensées et les doctrines; là sont les couronnes. L'Océan ne porte que des ballots. (13, p. 198.)

XXI. MOYEN AGE.

920. — L'Église romaine est la grande figure, la grande puissance, l'intelligence et la vertu du moyen âge, l'esprit planant sur le chaos pour le débrouiller et l'ordonner parfaitement. C'est elle qui fonde, qui combat, qui enseigne, qui corrige, qui gouverne. Toutes les âmes fortes, tous les grands cœurs, tous les bons esprits sont siens, elle les a enfantés, elle les a élevés, elle les inspire; ils lui obéissent et l'aiment, et ils entreprennent et accomplissent pour l'amour d'elle l'œu-

vre sublime dont elle a seule l'instinct suprême et persévérant.

Il s'agissait de rassembler, d'assouplir, de coordonner et de fondre les éléments barbares, poussés de tous côtés par la colère divine sur le cadavre de l'empire, et de donner au monde, à la place du *caput mortuum* païen, une force jeune et immortelle, qui serait la république chrétienne. Assurément, dans la durée de ce travail et dans la multitude et la diversité des ouvriers, beaucoup de choses peuvent provoquer la moquerie, la satire, le blâme. L'édifice le plus parfait n'est longtemps qu'un mélange de constructions informes, de tranchées béantes, de blocs mal dégrossis, jetés pêle-mêle sur un terrain stérile et souillé, où plus d'un ouvrier s'enivre et quelquefois blasphème. Qu'est-ce que cela prouve contre l'architecte? (9, p. 540.)

921. — Le bel esprit et l'orgueil modernes diront qu'au moyen âge l'Église se mêlait de trop de choses; que tout en développant la vie spirituelle et la vie civile, elle réglementait jusqu'à l'excès la vie animale, gênant aussi inhumainement la vie des passions qu'elle développait tendrement la vie des vertus.

Si l'Église n'avait pas été sévère et inflexible à la liberté des passions, jamais il n'aurait été question dans le monde d'une autre liberté. L'esclavage, établi partout où les passions sont libres, souillerait encore la face de la terre. (17, p. 49.)

922. — Si l'on se contentait de dire que le moyen âge n'offrit pas la perfection de l'état social, nous ne disputerions pas. Il y avait alors des riches inhumains et avares, des pauvres brutaux et indociles, d'ignares savants, de sots philosophes, quantité d'ineptes écrivains. Il en résultait de fausses opinions, de mauvaises mœurs, des troubles, des crimes. C'est ce que l'on n'a pas cessé de voir dans les sociétés policées; les mêmes causes y produiront toujours les mêmes effets.

A la vérité, nous jouissons de quelques avantages que le moyen âge ne connut point. Peut-être en eut-il aussi que nous ne connaissons plus. Nous avons le gaz, la vapeur, les théâtres; nos divertissements sont plus nombreux; il a fallu que notre police se perfectionnât. Ces progrès, le moyen âge les aurait pu faire. Les gens qui ont bâti les cathédrales, découvert l'Amérique, inventé l'imprimerie, auraient fini par savoir paver les villes et seraient parvenus à organiser la police suivant leurs besoins. On accordera bien cela. On accordera encore que ces merveilles n'assurent pas le salut du monde. Avec toutes ces merveilles nous sommes au bord de la guerre sociale : petite misère de la civilisation, égale à quelques-unes des grandes misères de la barbarie.

Un des côtés par où le moyen âge choque extrêmement certaines gens, c'est le désordre des mœurs. Si l'on veut relire les *Mémoires du Diable* et les *Mystères de Paris,* on y trouvera une peinture de mœurs qui dépasse en férocité cynique les traits les plus noirs du moyen âge. Ce qui n'existait pas alors, c'étaient des associations d'honnêtes gens et de conservateurs, comme celles qui possèdent et rédigent nos grands journaux, achetant ces dangereuses peintures pour les faire pénétrer dans la masse du peuple.

Les détrousseurs de grands chemins deviennent rares; à moins d'orage politique, la route et la rue semblent assez sûres; la maison ne l'est plus. Il y a moins de vols à main armée, il y a plus de vols de confiance. Mille inventions fines remplacent les anciens brigands et leurs châteaux forts. On allait chercher le voleur, il vient vous trouver; c'est plus commode, mais il fait mieux sa main. Après les prospectus, les commandites et toutes les variétés du vol, on nous permettra de ne pas compter pour rien les émeutes, les révolutions, l'armée entière des chevaliers de l'*idée*. Une des amertumes du présent, c'est d'ignorer si la société a six mois d'existence devant elle. Une société qui serait

peut-être perdue, si un seul homme tombait, franchement cette société-là n'a point sujet de faire la fière! (16, p. 96.)

923. — Le xe siècle expirant vit à la fois la tiare au front de Gerbert, l'homme le plus savant de son époque, la couronne d'Allemagne au front de saint Henri, la couronne de Hongrie au front de saint Étienne, la couronne de France au front du pieux et aimable Robert. Pas un tyran nulle part, l'amour des arts et des lettres partout; dans toutes les âmes une séve, une foi, un enthousiasme prêts à remplir de gloire et de merveilles le monde chrétien tout entier, ce monde jeune et fervent, à qui Gerbert, dans une lettre qui est le testament du xe siècle, indiquait la conquête de la Terre-Sainte comme principal objet de son activité. (6, p. 454.)

924. — S'il y eut un temps où l'intelligence publique était assez haute pour donner à la force morale un appui victorieux contre la force brutale, où donc était le mal, gens d'esprit qui condamnez ce temps? Quel mal que ce roi n'ait pu dévorer une nation? ni ce roi faire de la fausse monnaie? ni ce roi répudier sa femme légitime? En quoi la dignité humaine en est-elle blessée?

Si la force morale disparaît tout à fait, la force brutale règnera tout à fait. Il ne fallait pas parler de force morale aux envoyés de Rome païenne, ni à ceux de Robespierre; il n'en faudra pas parler à ceux de Garibaldi. Ils supprimeront même les journaux, même les journalistes. Réfléchissez, gens d'esprit. (21, p. 63.)

925. — Ce qu'enseignaient surtout les écoles barbares du moyen âge, c'était la religion. La société ne promettait aux hommes ni la richesse ni le bonheur sur la terre, promesse malaisée à tenir et très-difficile à retirer; mais elle voulait que tous eussent le bonheur de connaître de Dieu, la joie de l'espérer, la gloire et le contentement de le servir. Grâce à ce soin, les pauvres

paysans, les pauvres serfs, savaient mieux que beaucoup de nos docteurs deux choses que l'Église apprend d'abord à ses enfants : la dignité de leur origine, et la sublimité de leur fin. Ils savaient que, créés de Dieu, rachetés par lui, allant à lui, c'était à lui qu'ils devaient obéir avant d'obéir aux hommes. Dans cette seule croyance que d'obstacles aux entreprises de la tyrannie, soit qu'elle voulût contraindre, soit qu'elle voulût corrompre! (17, p. 73.)

926. — Les nobles avaient l'obligation plus spéciale du dévouement : véritables coadjuteurs de l'Église pour la conduite du peuple et le soin des pauvres. Je sais ce qu'on dit des mauvais seigneurs. Ils avaient tort d'être mauvais; mais on se tait des bons, qui étaient plus nombreux; la preuve en est qu'ils ont duré longtemps.

L'institution est tombée. Il y a eu de sa faute, cela est certain. L'autorité ne tombe que pour avoir oublié sa mission. Elle tombe néanmoins pour le châtiment de ceux qui la renversent. Combien de pauvres gens écrasés par la chute de l'aristocratie, étouffés sous ses débris, ruinés de sa ruine! (20, p. 233.)

927. — L'égalité civile n'est pas du tout la liberté. La liberté civile n'est pas du tout la noblesse. La France démocratique n'a pas autant de vraie liberté qu'en avait la noble France. On trouverait en France aujourd'hui beaucoup plus de vilains, de serfs et d'esclaves qu'il y a cent ans.

Pour faire des hommes libres, attachés à leurs lois, qui s'aiment et se respectent entre eux, comme sortis d'une même terre, comme appelés au même ciel, les instructions de l'Église, reçues en commun le dimanche, valaient mieux que les livres et les journaux. (20, p. 245.)

928. — La noblesse avait été constituée sur les types éternels de la famille et de la société. Elle s'est déve-

loppée suivant les lois de la nature; elle a, en masse et longtemps, exercé son pouvoir suivant les lois de la religion. Elle a été, en masse, courageuse, désintéressée, dévouée, protectrice de l'Église, nourricière des pauvres, le bras fort de la justice et de la civilisation, dont l'Église était la tête. Les devoirs que l'Église lui enseignait, elle les a, en général, remplis; les sacrifices que le christianisme lui conseillait, elle les a faits. Elle a donné beaucoup de cœurs à l'Église, beaucoup de sang à la patrie; elle a été, après l'Église et sur ses pas, la tutrice de ce grand et bon peuple de France, encore si grand et si bon. Ce qui restait de cette noblesse-là se tenait plus près des champs et des camps que de la cour. Fidèle au roi, elle n'était pas infidèle au peuple. Elle ne le foulait pas, elle ne l'insultait pas. Elle vivait près de lui, quasi pauvre comme lui, lui laissant les gains de l'industrie et du négoce. « On dit d'un homme qui ne fait pas grand'chère, qu'il est comme la *vieille noblesse;* que, quand il a mangé sa soupe, il a plus d'à demi dîné. » (20, p. 255.)

XXII. NAPOLÉON.

929. — Dans le milieu de la dernière moitié du XVIIIe siècle, l'Europe tout entière n'offrait qu'un spectacle de scandale. Jamais, parmi les chrétiens, la souveraineté ne s'était signalée par un pareil et plus unanime oubli de ses devoirs.

Sur ces entrefaites, il y avait quelque part un berceau qui contenait la vengeance de Dieu. Sur les grèves d'une île sans gloire, il y avait un enfant, non pas de race royale, non pas même de race illustre; un enfant pauvre, presque un enfant du peuple, le fils d'un pauvre gentilhomme; cet enfant, Dieu le gardait là pour châtier de son épée la félonie des rois, pour châtier de son bon sens l'orgueil des lettrés et des philosophes; pour

livrer les uns à ses soldats, les autres à sa police; pour relever par un acte de sa volonté l'Église qu'ils s'étaient flattés d'avoir abattue. (35, p. 51-54.)

930. — La révolution avait compté avec Bonaparte; les monarchies comptent à leur tour. Un ouragan de fer et de feu se promène quinze ans à travers l'Europe. Dans ces antiques fortunes ou radicalement anéanties ou terriblement humiliées, dans cette domesticité de vieux rois remplissant les antichambres du roi de la révolution, aveugle qui ne veut pas voir la vengeance de Dieu. Jamais Dieu n'avait ainsi traité la souveraineté depuis que la Croix surmontait les couronnes. Mais pourquoi la Croix n'y était-elle plus qu'un vain ornement? Pourquoi ces monarques avaient-ils abjuré la Croix? Pourquoi avaient-ils permis et trouvé bon qu'un ramas de scribes entreprissent de rendre méprisable l'emblème sacré? — Ces rois qui formaient la cour de Napoléon, qui venaient chercher ses ordres, qui loin de lui tremblaient devant ses ambassadeurs, ils avaient soudoyé les blasphèmes des disciples de Voltaire; leurs pères eux-mêmes avaient refusé au vicaire de Jésus-Christ, non-seulement leur obéissance en matière spirituelle, mais jusqu'aux égards extérieurs qu'on se doit entre souverains. Les voilà inclinés devant ce soldat de fortune, qui ôte et donne les couronnes à qui il lui plaît. *Intelligite, reges!* (12, p. 163.)

931. — Dieu ne permit pas à Napoléon de triompher; il daigna le punir. Dieu ne voulut pas qu'il s'assouvît de succès et de pouvoir. Il le fit redescendre, peut-être devrais-je dire il le fit remonter à la condition humaine, éloignant de lui le bruit des affaires, l'ivresse de la fortune, l'oubli de la dernière heure; lui donnant enfin le temps propice et le terrain favorable pour cette bataille suprême où tout homme rencontre en face son plus terrible ennemi, et le seul dont il importe de n'être pas définitivement vaincu.

Un écrivain bien inspiré met Sainte-Hélène au nombre des bonheurs extraordinaires de Napoléon. Cinq années lui sont accordées pour se voir dans le passé et dans l'avenir, pour s'abaisser devant Dieu. (35, p. 60.)

XXIII. NOBLESSE.

932. — C'est quelque chose qu'un nom : je reconnais à ceux qui en possèdent un, une certaine supériorité sur moi qui n'en ai pas. « Noblesse oblige. » C'est une force, c'est un devoir. Si le gentilhomme manque au devoir de son nom, au lieu de l'honorer d'autant plus, je l'honorerai d'autant moins. En attendant, il a le signe qui le recommande à mon respect, et je salue en lui tous ses ancêtres, ne pouvant croire que Dieu fasse durer si longtemps une famille sans quelque dessein sur elle, et sans qu'elle ait acheté cette gloire par des vertus... Je crois à la noblesse du sang; je la respecte et je l'honore, parce que le bourgeois la jalouse, le démocrate la hait et les révolutions se flattent de l'abolir. (31, p. 20.)

933. — Restez dans vos terres, gentilshommes! Dépensez-y vos revenus, dont vous venez, dans les villes, engraisser vos pires ennemis. Restez dans vos terres, élevez-y vos enfants, la charrue et le fusil à la main, parmi ceux qu'ils devront un jour protéger et défendre. Quel besoin avez-vous que vos fils soient tous docteurs en droit et sachent pérorer aux tribunes? Employez à leur donner une éducation virile et chrétienne, et à leur faire des amis, les sommes que vous coûtent leurs inutiles diplômes. Et encore si ces diplômes ne coûtaient que de l'argent! Vendez les diamants, l'or et l'argenterie pour fonder des écoles de Frères et des couvents de Trappistes, pour relever les églises, pour établir dans les campagnes les œuvres de religion et de

charité. Laissez les avocats, les gens de négoce, les gens de littérature faire des discours, faire des lois, faire des gouvernements. Au lieu d'être les derniers des bourgeois, contentez-vous d'être les premiers des paysans et de faire des hommes.

Vous avez trois vocations : la charrue d'abord, l'épée ensuite, en troisième lieu la magistrature. Au-dessus de cela, il n'y a pour vous que le sacerdoce; au-dessous il n'y a rien. Vous n'avez pas le génie bourgeois.

Si vous aviez été prêtres, agriculteurs, magistrats, au lieu de vous faire députés, journalistes, industriels, ou de ne rien faire du tout; si vous aviez consacré à vous pousser dans ces carrières les dix-huit années du règne de Louis-Philippe, perdues en intrigues de parti et en plaisirs doublement ruineux; si vous aviez consacré chaque année en œuvres saintes et populaires ce que vous coûtait l'hiver de Paris, vous seriez devenus par la force des choses, Louis-Philippe n'étant plus, les maîtres de la France, et vous auriez fait ce que vous auriez voulu.

Retrempez-vous donc dans la vigueur de votre origine chrétienne et rurale. Abandonnez les villes, où vous n'êtes et ne serez rien que des consommateurs; retournez dans les campagnes, où vous serez tout. Cessez d'enrichir les boutiquiers, assistez les paysans. Redevenez les seigneurs, c'est-à-dire les anciens (*seniores*) du pays, les gardiens de la foi et de la tradition, les initiateurs prudents aux choses nouvelles, les modèles des mœurs pures, les fermes amis de l'autorité, qui, désormais, aura confiance en vous. Sur ce terrain, ne craignez pas la concurrence de l'enrichi qui vous hait, vous tracasse et vous diffame; ne lui disputez que l'écharpe de maire, laissez-lui tout le reste. En même temps que la puissance, il aura les vices : ses vices propres et ceux de la fonction. Il sera railleur, prodigue et ladre; il se ruinera dans le luxe, les spéculations et les plaisirs. Tandis que vous ferez l'aumône, il fera l'usure; lorsque vous donnerez la main au paysan, il l'é-

claboussera de son stupide dédain. Le peuple alors connaîtra ses vrais amis, et la lie des villes pourra fermenter, faire des révolutions, lancer sur vous ses décrets immondes. Cette insolence viendra mourir à la lisière des champs; le flot boueux n'atteindra pas le seuil de vos châteaux défendus par un rempart de chaumières. (9, p. 471.)

934. — L'aristocratie joue dans une nation le rôle de ces grands arbres placés sur le versant des montagnes pour arrêter la chute des terres et rompre la violence des ouragans. (31, p. 364.)

935. — Une grande famille, dans un pays catholique, c'est un patronage créé pour une quantité de misères; c'est un instrument de civilisation et de bien-être autant qu'une garantie de durée et de stabilité. La grande famille fait à ses frais rétablir les chemins, relève le pont, bâtit et embellit la chapelle, dote l'hospice, et pousse encore dans la carrière des études l'enfant pauvre chez qui se révèlent d'heureuses dispositions. En même temps elle est une pépinière d'esprits éclairés, formés de bonne heure à la connaissance du monde, des grandes affaires, où le pays trouve à bon marché des serviteurs comme il en faut pour les missions difficiles; et cela sans faire tort à personne, sans boucher la voie à aucun esprit vigoureux, sans éteindre aucune lumière. (25, p. 129.)

XXIV. RUSSIE.

936. — La Russie avance à pas de géant sur une route que les fautes de l'Europe lui ont aplanie. Elle ne s'arrêtera un moment que pour se remettre bientôt en marche. Elle a une tête qui commande, des membres qui obéissent; elle est une monarchie. Dans le reste

du monde, il n'y a, sous différents noms, que des républiques. La Russie ne dépend ni des marchands, ni des écrivains, ni des joueurs de bourse. Voilà pourquoi la Russie avance, et le reste recule. Elle arrive à Constantinople sans brûler une amorce, en dépit de l'Europe, pleine de soldats, riche en vaisseaux, savante en tactique, mais qui ne veut pas faire des cartouches avec les pages du grand livre.

Deux choses renaissent et s'unissent, qui préparent à l'Europe de mauvais jours : l'une est le schisme, l'autre est le califat. La Russie à Constantinople, c'est l'esprit de Photius avec le bras de Mahomet II. (10, p. 439.)

La Russie a grandi par la faute et pour la punition de l'Europe, qui s'est tout entière employée à sa grandeur.

Entre les nations de l'Occident, il y a des antipathies insensées ou des alliances contre nature; la France et l'Autriche, toutes deux catholiques, se refusent à un accord dont l'une et l'autre ont besoin, et offrent la main, celle-ci à la Prusse, celle-là à l'Angleterre. Le patriotisme européen est complétement éteint, parce que la politique et l'hérésie ont détruit le patriotisme catholique. Dans chaque nation en particulier, le patriotisme local est affaibli, sinon ruiné tout à fait, par la haine des partis, par la lèpre des idées révolutionnaires, par l'affaiblissement des croyances religieuses. Le peuple à qui on a ôté sa foi antique, on lui a ôté véritablement la patrie; les trois quarts des hommes n'ont plus rien à défendre sur une terre dont ils ne vénèrent plus les autels et les tombeaux.

Le schisme oriental, quelque succès que Dieu lui permette d'obtenir, eût-il pu atteindre un moment la tiare, objet de sa jalousie éternelle, croira n'avoir rien fait tant qu'il n'aura pas brisé l'épée de Clovis. (10, p. 442.)

937. — Le schisme grec est l'islamisme de notre

temps. Entre l'Europe et lui, puisse la France avoir encore une fois la gloire de creuser l'abîme! Elle se sauvera elle-même et sera récompensée des peuples et de Dieu.

Que si le bras de la France est énervé et son bon sens épuisé comme ses vertus, et que tout notre espoir soit désormais dans nos diplomates, les générations voltairiennes ne mourront pas sans avoir vu l'un des plus grands châtiments de l'orgueil philosophique, et elles en recevront leur part. Après avoir fait tout ce qu'elles ont pu pour secouer et ruiner à jamais le pouvoir spirituel du vicaire de Jésus-Christ, elles mourront sujettes du vicaire de Satan. Elles pourront comparer. (10, p. 444.)

XXV. SACRE (CÉRÉMONIE DU).

938. — L'empereur d'Autriche songe à se faire sacrer comme roi de Hongrie; l'on fait des préparatifs pour que la cérémonie soit belle : le *Journal des Débats* s'en amuse, et persifle ce roi qui veut être solennellement sacré. Il estime que le sacre des rois est une pompeuse « mascarade. »

Notez que le *Journal des Débats*, quand il entre à l'Académie, de quoi il est très-friand, passe un habit particulier, un habit bleuâtre, avec des agréments de soie figurant du laurier vert. Il se met de ce laurier figuré sur les basques, sur les hanches, au collet, il s'en décore tout l'estomac jusqu'au ventre; il accroche encore là-dessus toutes sortes de fanfreluches, il se campe sur la tête un chapeau historié; il s'accole même une épée. Dans cet équipage de chevalier ou d'empereur des lettres, il se rend sous un dôme, et il y récite une harangue, non sans pompe, à la suite de quoi il est régalé d'une contre-harangue, laquelle ne manque pas de pompe non plus. Cette pompe et cette contre-

pompe, est-ce une mascarade? Point du tout, c'est un sacre.

Le *Journal des Débats* va aussi au Sénat : autre habit, autre épée, autre chapeau, autre pompe, autre sacre.

Que d'autres occasions moins graves où l'on se met en cérémonie, et en costume de cérémonie : le baptême, le mariage, la mort, un bal aux Tuileries ou à l'Hôtel-de-Ville, l'ouverture des Chambres, etc. La prestation du serment de fidélité, cérémonie aussi, la présentation du nouvel académicien, cérémonie encore, requièrent une certaine pompe, parce qu'elles ont un côté sérieux. Il n'est pas jusqu'à l'introduction d'un nouveau décoré de la Légion d'honneur qui ne se fasse avec quelque petit appareil : on lui assigne un parrain, il reçoit sur l'épaule un coup de plat d'épée et il reçoit l'accolade.

Le sacre est un baptême et un mariage, un engagement que prend le roi envers Dieu et envers les hommes, un humble aveu qu'il fait de sa faiblesse et du besoin qu'il a de l'assistance divine pour remplir les immenses devoirs qui vont peser sur lui. Pourquoi cette grande chose se devrait-elle accomplir sans ordre, sans témoins, sans magnificence, en paletot et en robe de chambre, comme s'il s'agissait de prendre la direction d'un bureau?

L'homme appelé à commander aux autres comprend la nécessité de n'être pas un homme tout à fait comme les autres. Il lui faut quelque chose qui le distingue des chefs de bureau et des généraux de division, quelque chose qui explique et qui honore l'obéissance qu'on lui rend. Le roi donc se met en présence de Dieu et de son peuple, il prend des engagements et se donne un caractère à part. Cette conception est belle.

Après tout, les rois non sacrés, ou mal sacrés, ou revêtus simplement du sacre populaire, n'ont pas tous fait en ce siècle la plus belle figure du monde. On a eu Louis-Philippe, Othon, le malheureux empereur du Mexique. Tous ces princes d'Allemagne, si philoso-

phes, comme ils ont croulé! Ils élevaient leurs filles pour être de la religion que l'on voudrait leur donner. Dieu a laissé la Prusse faire des choses qui ne témoignent pas que la Providence prenne grand souci des principautés où l'on n'a pas souci de la vérité. Le sacre n'empêche pas toujours les chutes, mais il y a manière de tomber. (*Univers*, 20 mai 1867.)

XXVI. LES SAINTS, SEULS VRAIS GRANDS HOMMES.

939. — Les sectaires, les indifférents, les libres-penseurs ont leurs saints, qu'ils appellent *grands hommes;* ils les exposent à la vénération publique dans les rues et dans les carrefours. Point de bourgade qui ne possède son grand homme, au moins en buste. On prend ce que l'on trouve, il faut un grand homme à tout prix. Faute de mieux, à défaut d'écrivain, de physicien, de militaire, on va jusqu'à décerner la statue à quelque saint véritable, qui n'avait pas été reconnu grand homme jusque-là, et qui le devient par décret municipal. C'est, dit-on, pour honorer le mérite, le talent, la gloire; on a raison de ne pas dire la vertu.

Mais attendez cinquante ans, cent ans au plus; sortez du petit groupe qui est la société lettrée, et du petit espace qui est la localité : plus rien ne retentit, plus rien ne brille; le grand homme, en dépit de sa statue, est comme s'il n'avait jamais été. Les peuples ignorent ce qu'il a fait, ne savent pas même son nom. S'ils le savent, ils n'en font nul cas. Qu'importe au peuple que ce personnage ait inventé une mécanique, écrit un livre, gagné une bataille? Voilà bien de quoi toucher les âmes et enflammer les cœurs!

L'Église demande d'autres titres à ses grands hommes; elle ne vénère pas brutalement un don de l'esprit, une trouvaille dans les sciences, un succès dans les arts ou dans les affaires; et toutefois, en se préoccupant uni-

quement de glorifier Dieu, c'est elle qui glorifie vraiment l'humanité. Elle couronne la force et la beauté de l'âme, et comme la cause de ses récompenses est plus légitime, l'éclat en est incomparablement plus beau. Les noms de ses saints franchissent toutes les frontières de l'espace et du temps; elle leur fait une popularité qui n'a point d'égale.

Pour la presque totalité des hommes, deux ou trois noms surnagent de toute l'antiquité. Dans le peuple, on parle d'Alexandre et de César, symboles de la force. Qui jamais y connut, de nom seulement, Platon, Socrate, Aristote, Cicéron, Virgile, Auguste? Il n'y a pas un paysan catholique qui ne sache très-bien ce que furent saint Pierre, saint Paul, saint Augustin, saint Louis, saint Vincent de Paul, et tant d'autres. Le paysan breton fait la fête de sainte Rose de Lima et de sainte Thérèse; il donne à ses filles les noms de ces vierges, qui ne sont ni de sa contrée, ni de sa race; et l'Indien des Andes, et le sauvage baptisé d'hier dans les eaux de la mer Glaciale adressent en même temps leur prière à sainte Geneviève et à saint Louis. Le Souverain-Pontife vient d'inscrire au catalogue des héros de l'Évangile le nom d'une autre Geneviève, d'une pauvre petite bergère infirme, Germaine Cousin, qui vécut il y a deux siècles dans un hameau près de Toulouse, et qui mourut à dix-huit ans, n'ayant fait autre chose que garder les brebis, souffrir et prier Dieu. Son nom ira plus loin sur la terre, durera plus longtemps que le nom des glorieux de la terre. (16, p. 43.)

940. — La conscience de M. *** s'embarrasse beaucoup de l'hommage rendu aux saints. Il se persuade que les catholiques font tort au Créateur; « qu'un paganisme s'est introduit dans l'Église et masque *aujourd'hui* le culte de Dieu derrière des idoles de bois et de plâtre. On n'adore plus, dit-il, le Créateur, on se prosterne devant le tibia d'un diacre, ou la fausse côte d'un martyr japonais. »

Quand nous avons vu M. *** en larmes, tête nue, prosterné à sa manière devant la statue d'Alcibiade, se plaignant que cette grande mémoire ne fût pas suffisamment honorée, nous n'avons nullement dit et nullement cru qu'il adorât Alcibiade et lui transportât un culte qui ne serait dû qu'à Périclès, ou à Alexandre, ou aux dieux. Nous avons simplement dit et cru qu'il célébrait les vertus et vénérait la mémoire d'Alcibiade, canonisé civilement par lui et par une vingtaine d'autres.

Il n'a aucune raison de croire que nous fassions davantage pour les saints.

Proportion gardée, et suivant nos rites un peu différents, nous ne faisons pas davantage en effet. Nous célébrons les vertus et les services des saints, nous les honorons, nous les vénérons, nous leur dressons des statues; sachant qu'ils vivent devant Dieu, nous leur demandons de prier pour nous; nous n'adorons que le Dieu qui les a faits et qui les a donnés au monde.

Que la statue soit de plâtre, ou de bois, ou de bronze, qu'importe? Que la relique honorée soit un tibia, une fausse côte ou une épine dorsale; que le saint ait été diacre, ou roi, ou mendiant; que le martyr soit Japonais ou Picard, qu'il ait été tué par Dioclétien ou par Minn-Meng, il y a dix-huit siècles ou il y a dix-huit mois, qu'importe? Il est un ami de Dieu, un témoin de Dieu, un héros de la vérité; il est pour nous un frère, un protecteur, un modèle. Nous le vénérons : est-ce ridicule et difficile à comprendre?

XXVII. SCIENCE.

941. — Suivant saint Jean Damascène, la science est la connaissance vraie de ce qui est. Notre esprit ne l'ayant pas en lui-même, non plus que l'œil la lumière, il lui faut un maître. Ce maître est la Vérité et la Sa-

gesse mêmes, le Christ, en qui tous les trésors de la science sont enfermés. Le travail et l'application peuvent tout apprendre, mais moyennant la grâce avant tout et après tout. (12, p. 195.)

942. — Nos catéchismes, dans leur parcimonieuse réduction, dominent encore toute philosophie, et le moindre commentaire qu'on nous en fait, nous porte plus haut que le plus haut vol de l'esprit humain livré à lui-même. (21, p. 302.)

943. — Les sciences purement humaines sont les servantes de la vérité, des armes et des instruments pour la défendre. C'est ainsi qu'il faut philosopher. (12, p. 196.)

944. — Chez les pauvres gens, il n'y a point de fausse science qui les rende obstinés; entre leur âme et le ciel, il n'y a point de nuage d'orgueil qui leur cache Dieu. (36, p. 225.)

945. — Quelle est la valeur de la science qui s'éloigne de la foi, qui se préfère à la foi, qui méprise la foi? Que savent ces savants de si certain et de si précieux, et qui doive tant nous humilier? Le pied sur le brin d'herbe, dont ils ont analysé la composition chimique, ils regardent fièrement les astres, dont ils ont évalué le nombre et mesuré la course; mais la main qui a formé le brin d'herbe et créé l'étoile, ou ils ne la voient pas, ou ils ne l'adorent pas. Ils ne savent pas que Dieu a fait un ouvrage plus beau que ce monde et qu'il nous a donné son Fils unique; ils ne savent pas que leur âme ne sera sauvée et qu'ils ne verront Dieu que par Jésus-Christ; ils ignorent Dieu et ce qu'ils doivent à Dieu, et la voie qui mène à Dieu; ils ne se connaissent pas eux-mêmes. D'où sont-ils? Que font-ils? Où vont-ils? cela même ne les occupe pas. Ils vivent là-dessus dans un abrutissement véritable. Et ce sont des

amants de la science, des gens qui vivent pour savoir! Quels sont les organes où se forme le venin de la vipère, et quels sont les articles organiques du Concordat, combien une araignée a de pattes et combien tel livre a eu d'éditions, comment se fait le travail de la digestion dans l'estomac du ver, et à quel endroit précis Alexandre a passé le Granique, ils le savent. Comment l'âme de l'homme se souille ou se régénère, comment elle descend dans l'abîme et comment elle remonte vers Dieu, ils ne le savent pas ; et si l'homme a une âme, ils en doutent ou ils le nient. Voilà ces maîtres de la science qui ne sont pas les humbles disciples de la foi! Plus haute, plus sûre et plus nécessaire au monde est la science de Dieu. Les saintes Écritures nous disent que « celui qui la possède et qui la médite jour et nuit, sera comme l'arbre planté près du courant des eaux et qui donnera son fruit en son temps. » (13, p. 22.)

946. — La grande ignorance n'est pas d'ignorer les merveilles de l'électricité, mais d'ignorer et de vouloir absolument ignorer les merveilles de Dieu. (13, p. 74.)

947. — Tout le monde est d'accord pour rendre hommage à la science, et les plaisanteries que peuvent s'attirer les savants n'empêchent pas qu'on ne les estime. Mais il y a deux grands dangers dans l'étude des sciences : c'est de les apprendre bassement, ce qui mène à les posséder orgueilleusement ; et la science orgueilleuse, vaine par là même comme science, est de toutes les maladies morales la plus dangereuse et la plus difficile à guérir. Tel est le sentiment de tous les grands moralistes chrétiens, lesquels sont tout à la fois de grands savants et de grands médecins des âmes. Ils prouvent invinciblement que la science qui se dresse contre Dieu, ou qui seulement fait abstraction de Dieu, est l'ignorance, mais la pire ignorance, celle qui fait perdre le salut.

Bossuet applique tout son génie à montrer combien la science de l'homme est petite devant Dieu, combien elle est bornée au milieu du monde; il méprise de toute la hauteur de ses pensées l'inutile savant, le fatras vivant qui se targue des frivoles acquêts de sa mémoire; il le compare à une femme qui se glorifie de son fard et de ses rubans. Que savez-vous, si vous ne connaissez pas Dieu; où allez-vous, si vous ne voulez pas aller à Dieu; qu'enseignez-vous aux hommes, si vous ne leur enseignez pas Dieu, et quel cas prétendez-vous alors que les chrétiens fassent de votre science? (13, p. 223.)

948. — Les sciences ressemblent à ces salons où l'on a recueilli sous verre beaucoup d'objets curieux qui ne servent à rien. (36, p. 28.)

949. — Il y a une vieille chanson, du temps de nos grands poëtes, qui dit:

Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

Dans l'intérêt de la poésie, nous avons regretté que Pégase ne connût plus assez ce chemin-là. Où serait le mal? Écrire cesserait d'être un négoce, et deviendrait une vocation. Il faudrait avoir un don quelconque, ou d'imagination, ou de style, ou d'étude: on serait auteur à ses risques et périls, pour la joie de l'être, pour savourer le plaisir de dire de belles choses et de les dire bien.

S'il en était ainsi, la littérature jetterait un autre éclat, et le gain public n'y serait pas mince. Le flot des inepties imprimées diminuerait des trois quarts. Oh! oh! diraient ces Messieurs, le métier se gâte.

Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

Vidons les étriers!

Et au lieu d'écrire sottement et malhonnêtement, ils s'exerceraient à vivre de quelque autre industrie.

Encore une fois, où serait le dommage, même pour eux? Car, que Pégase, puisque Pégase il y a, les mène à l'hôpital ou ailleurs, il ne les mènera jamais à rien de bien illustre. (11, p. 136.)

XXVIII. SOLDATS.

950. — Dieu n'aime pas la guerre, parce qu'elle est une punition et qu'il n'aime pas à punir. David, quoique saint et agréable à Dieu, n'eut point la permission de bâtir le temple. Dieu lui dit : Vous avez répandu beaucoup de sang; vous ne pouvez édifier une maison à mon nom. Néanmoins, le fléau de la guerre, étant entre ses mains un moyen d'exercer sur les nations sa justice, qui est toujours un bien, et de ramener sous ses lois ceux qui s'en écartent par un abus de la liberté, il a fait, dans son peuple même, une grande place aux institutions et à l'esprit militaires. Il suscita parmi les Juifs de bons et grands capitaines, de braves soldats, d'illustres héroïnes, qui paraissent dans les livres saints avec une gloire immortelle pour avoir vaillamment combattu, et qui sont loués d'avoir donné et cherché la mort. (35, p. 76.)

951. — L'Église catholique prie sans cesse pour la paix; mais elle ne condamne pas la guerre en elle-même; loin de blâmer la profession des armes, elle l'honore et la sanctifie (35, p. 83.)

952. — L'Évangile fait mention de trois hommes de guerre à qui la grâce de la foi est accordée. On voit aussi des soldats venir à la prédication et au baptême de Jean-Baptiste. La profession des armes, profession d'obéissance, de dévouement et de sacrifice, éveille

dans le cœur des hommes certaines dispositions qui les rapprochent de Dieu. Le christianisme y faisant entrer des sentiments d'humanité qu'elle ignorait, l'a mise en un honneur où elle n'était pas avant lui, et où elle ne resterait pas longtemps sans lui. (1, p. 197.)

953. — L'épée est pour le Français comme un huitième sacrement, créé à son usage et qui le rend meilleur. Vingt fois l'expérience a été faite : on a ramassé la populace des villes, tout ce qu'il y a au monde de plus railleur, de plus insoumis, de plus turbulent, et l'on a pu en tirer une bonne troupe. A peine ont-ils le sabre au flanc et l'uniforme sur l'épaule, ils sont accessibles à des idées qui n'avaient auparavant aucun chemin pour saisir leur intelligence. On peut leur parler de devoir, d'obéissance, de respect : on peut leur parler de Dieu.

Qu'est-ce qu'un soldat? C'est un moine par la régularité, par la sobriété, par les privations, par l'abandon à la volonté du supérieur. Que le soldat soit chrétien, il n'y a pas d'état qui se rapproche plus de l'état monastique. (10, p. 466.)

954. — Un soldat chrétien qui meurt sous les armes, offrant son sacrifice à Dieu, parce que c'est la volonté de Dieu qu'il meure, et parce qu'il meurt pour la patrie, est un vrai martyr, dont la place est avec ceux qui montent au ciel la palme dans les mains; car la pénitence de sang vaut le baptême de sang. (35, p. 373.)

955. — (*Aux mères pleurant leurs fils morts chrétiennement en Crimée.*) Mères, consolez-vous, nous sommes en un temps où vos enfants pouvaient autrement mourir; vous surtout, mères chrétiennes, consolez-vous, car ils meurent chrétiens; leur noble sang efface bien des souillures, répare bien des offenses.

(*A la France.*) Et toi, Patrie, ne regrette pas ces sacrifices : la justice divine pouvait t'en demander de

plus grands et qui seraient moins féconds ! Ce ne sont plus là les meurtres odieux et les blessures durables et envenimées que fait la guerre civile ; ce sang ne coule pas pour alimenter, pour irriter le feu de nos discordes intérieures ; et tout au contraire, lui seul peut-être aura la vertu de les éteindre. Déjà il nous rassemble dans les mêmes sentiments de douleur, de respect et d'admiration. (35, p. 371.)

956.— Que fait un jeune homme au service ? Durant de longues années, il languit dans les grades inférieurs. Il passe tout son temps loin de sa famille, privé de la société des gens instruits. Il dévore sa vigueur, uniquement occupé à faire tourner trois à quatre douzaines de soldats. Ses loisirs se consument au café, sur la place publique, presque toujours dans la mauvaise compagnie. Se livrer à l'étude n'est pas pour lui chose aisée. Il faudrait beaucoup de courage pour braver les quolibets des camarades ; beaucoup de fermeté pour résister à la séduction des plaisirs. Et puis, à quoi bon ? Le but manque à ceux que l'attrait de la science n'attire pas. Étudier ne leur servira de rien ; l'avancement n'en sera pas plus rapide. On s'habitue à ne rien faire ou à mal faire : on est usé ou incapable lorsque enfin on se trouve en passe d'agir. (19, p. 263.)

957. — Nous avons dans nos zouaves pontificaux la meilleure espèce de croisés. Le vrai croisé était celui qui, sans péché à expier, sans humeur aventureuse, sans prendre garde à l'opinion du monde, disait en son cœur : *Dieu le veut*, et prenait la croix et laissait tout le reste, uniquement pour obéir à la volonté de Dieu.

Ce grand sentiment a été l'unique motif auquel ont obéi beaucoup de ces nobles zouaves. Ils se sont offerts sans espérer qu'ils dussent faire grand'chose. Mysaël de Pas me disait en partant : « Je suis faible, je suis malade, je ne me trouve bon à rien, mais on peut toujours mourir. » Il a été tué à Castelfidardo. (22, p. 376.)

C'est parmi ces jeunes gens que la littérature ira chercher des figures héroïques, des âmes rayonnantes de la grande poésie, à la fois fortes et ingénues, amoureuses du sacrifice. J'ai trouvé là d'admirables vaillances d'esprit et de cœur, des esprits ardents et justes, des cœurs enflammés de nobles désirs. Ils étaient venus offrant leur vie; on leur demande, et ils donnent davantage; on leur demande la patience, et ils sont patients. Point de combats, point d'état, aucune perspective flatteuse, pas même la consolation de monter la garde à la porte du Saint-Père. Ils donnent les précieuses années de leur jeunesse sans aucun profit apparent pour personne ni pour eux-mêmes. C'est une étape d'une durée indéterminée à fournir. Au bout, peut-être, un guet-apens, du genre de Castelfidardo, peut-être rien; mais peut-être aussi l'occasion de mourir utilement pour l'Église. Ils restent sur ce peut-être. En attendant, pour l'honneur de protester contre l'apostasie générale, ils laissent de côté toute considération personnelle, et plus d'un étouffe son cœur aussi bien que son ambition. (22, p. 379.)

XXIX. TUTOIEMENT.

958. — L'habitude qui commence à devenir générale de se tutoyer, je la trouve contraire à la majesté de la famille, au bon ordre, à la politesse, à la pudeur des relations. Il est des choses blessantes que la colère même ne fait point dire à ceux que l'on ne tutoie pas; ces formules de déférence et de respect que le tutoiement supprime, sont une bride qu'il est nécessaire en mille occasions de sentir, et qu'il n'est jamais nécessaire d'ôter. C'est un tamis qui laisse aisément passer la poudre d'or, et qui arrête le sable et les gravois. (18, p. 26.)

XXX. LA VILLE ET LA CAMPAGNE.

959. — L'antipathie pour la vie des champs m'a souvent frappé. L'homme n'aime rien à l'égal de la liberté et de la domination. Cependant il fuit la liberté des champs, où le plus pauvre même est encore seigneur et propriétaire de tant de choses; il va se renfermer dans les villes, où il ne rencontre que murs, grilles, portes fermées, surveillants de toutes sortes; où ses regards, quelle que soit sa richesse, s'arrêtent partout sur des biens qui ne sont point à lui et sur des êtres qui ne relèvent point de lui. Il fuit donc ce qu'il aime pour courir à ce qui lui déplaît.

Cependant ses instincts se satisfont dans cette contradiction violente. Dieu l'a fait libre, mais au jour; il cherche à se rendre libre, mais dans la nuit. Les villes sont ténèbres et solitudes; l'homme s'y sent dans un désert, *un désert d'hommes.*

Depuis la faute d'Adam, le premier et le plus vif besoin de l'homme déchu est de se cacher de Dieu. Otez cet œil-là, tout autre est plus ou moins complice. La clarté du gaz ne pénètre pas dans le cœur; celle des étoiles y descend. Importune lumière, comme le bruit des flots, comme le souffle du vent peuvent devenir des voix importunes. Les nobles et mystérieux accents de la grande nature disent des choses que l'homme n'aime point à entendre, et que le fracas des villes ne dit jamais. L'homme des champs est toujours forcé de regarder le ciel et d'en attendre quelque chose. Il n'arrachera du ciel, autrement que par la prière, ni une goutte d'eau pour ses blés, ni un rayon de soleil pour ses vignes. Il se sent dans la dépendance de Dieu.

Les villes le mettent à l'abri de ces humiliants soucis; l'homme n'y a que faire de Dieu : la vapeur le dispense de compter avec les intempéries; les pluies ne

détremperont pas le pavé, l'hiver n'éteindra pas les caloritères; on tirera le blé, le vin, les primeurs, des lieux où il fait beau temps.

L'homme rassemble dans les grandes villes toutes ses sciences et toutes ses corruptions. C'est l'arsenal des sept péchés capitaux : paresse, gourmandise, envie, avarice, luxure; la ville entière est un théâtre d'orgueil. C'est là que Mammon se fait bâtir des temples plus magnifiques que les églises, et étale ses bazars plus riches que ses temples; c'est là que sans cesse il dit à l'homme : *Adore-moi, je te donnerai tout!* Et l'homme l'adore.

Quel bruit! Quel mouvement, quel perpétuel tumulte pour conquérir la richesse, pour servir Mammon! Et quelle science développée, terrible pour oublier Dieu!

Quand je traverse ce vacarme, je songe à nos paysans, qui vont d'un pas tranquille à leur travail salutaire, qui l'entament sans trouble, qui l'interrompent au son de l'*Angelus* pour prier Dieu de le bénir, et qui reviennent contents lorsqu'ils ont gagné leur petite part du pain dont ils nourrissent le monde. Ils rentrent dans leur humble demeure, ils prennent leur repos sur un lit dur, ils recommencent le lendemain. Ah! je les trouve graves et nobles, vraiment libres et vraiment riches, et bien-aimés de Dieu. (19, p. 234.)

960. — Il y a dans la vie de province beaucoup d'excellentes choses, dont notre société archicivilisée se moque pour n'être pas forcée à rougir de les avoir perdues. Les grandes ressources de la vie, la famille, l'intimité, la conversation, auxquelles on préfère ici la taverne, le journal et pis encore, sont la richesse des pauvres bourgeois provinciaux. Là on vit avec sa femme, on a des amis d'enfance, on ne sort pas de la rue sans rencontrer quelque visage qui sourit, et quelque main qui serre la main; on habite la maison de son père; on a vu planter l'arbre qui l'été donne de l'ombrage; on a des amis au cimetière, et l'on connaît la place où ils

reposent en paix. Les collines, les bois, les champs, les herbes gardent quelque vieux souvenir qui réjouit le cœur, et par tous ces liens on se sent quelque chose dans le monde... Là sont les conversations sérieuses et sincères dans un de ces salons où il n'y a point d'étrangers.

Dans la vie de province il y a aussi plaisir et profit pour l'intelligence. On y connaît le monde et les hommes. Paris n'apprend là-dessus que des sophismes et des plaisanteries. Quel homme voit-on assez souvent, assez longtemps, dans ce tourbillon de Paris, pour qu'on puisse faire sur lui une étude de quelque valeur ? Qui se laisse connaître ? Qui se laisse peser ? Hommes et femmes n'ont-ils pas toujours sur la figure un certain masque convenu qu'ils ne déposent jamais, et qu'il est défendu d'arracher ? On ne saurait deviner le fond de ces caractères que la mode déguise, et que le sophisme a faussés. (36, p. 24.)

FIN

TABLE

Bref de Pie IX a M. L. Veuillot. IX
Liste des ouvrages de M. L. Veuillot. XI

PREMIÈRE PARTIE

DIEU, SES ATTRIBUTS; NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Parag.	N° d'ordre.		
I.	1.	— Dieu Créateur.	1
II.	4.	— Amour de Dieu pour nous.	3
III.	7.	— Notre cœur est fait pour aimer Dieu. .	5
IV.	8.	— Miséricorde de Dieu.	5
V.	10.	— Providence.	6
VI.	21.	— Justice divine.	10
VII.	28.	— Volonté de Dieu.	12
VIII.	34.	— Notre-Seigneur Jésus-Christ.	14
IX.	40.	— Service de Dieu.	20

DEUXIÈME PARTIE

RELIGION. — CHRISTIANISME. — CATHOLICISME.

I.	43.	— Paganisme.	26
II.	52.	— Doit-il y avoir une religion?	33
III.	65.	— Nécessité d'une révélation.	40
IV.	70.	— Notre religion est divine.	45
V.	75.	— Miracles.	46
VI.	88.	— Le saint Évangile.	53
VII.	91.	— Un bon moyen d'arriver à l'unité. . .	55
VIII.	92.	— Ce qu'on doit au christianisme. . . .	56
IX.	99.	— Influence du christianisme.	61
X.	116.	— La religion est la base de l'autorité. .	68

TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE. — ROME. — LE PAPE.

I.	137.	— Ce qu'est l'Église.	77
II.	139.	— L'Église est militante.	77

III. 141. — Espérances de l'Église. 79
IV. 142. — Doctrine de l'Église. 79
V. 147. — Lois de l'Église. 81
VI. 149. — Établissement de l'Église; sa fécondité. 83
VII. 152. — Stabilité de l'Église. 85
VIII. 172. — Manière d'agir de l'Église. 91
IX. 181. — Liberté de l'Église. 95
X. 188. — Est-il bon de délaisser l'Église? . . . 98
XI. 194. — Est-il bon de soutenir l'Église et de lui être soumis? 100
XII. 197. — Comment on doit être dévoué à l'Église. 101
XIII. 202. — Rome! 102
XIV. 209. — Le Pape! Ce qu'il est. 105
XV. 220. — Mission du Pape. 109
XVI. 226. — Destinée de la Papauté. 112
XVII. 227. — Pouvoir temporel des Papes. 113
XVIII. 237. — Résumé sur la Papauté. 118

QUATRIÈME PARTIE

LE CLERGÉ. — LES RELIGIEUX.

I. 238. — Le Clergé. 121
II. 241. — Le Prêtre. 123
III. 243. — Les Missionnaires. 124
IV. 246. — Ce qu'est un Religieux.. 127
V. 250. — Pourquoi on se fait religieux. 129
VI. 253. — Excellence de la vie religieuse. . . . 130
VII. 255. — A quoi bon les Religieux? 131
VIII. 263. — Les Religieux méritent-ils les reproches qu'on leur adresse? 135
IX. 269. — Des persécutions qu'on fait subir aux Religieux. 140
X. 272. — Les Jésuites. 141
XI. 286. — Des Religieuses. 148

CINQUIÈME PARTIE

VÉRITÉS DU SALUT.

I. 292. — Ame. 153
II. 295. — Bonheur. 154
III. 311. — Chrétien (Le). 159
IV. 313. — Ciel (Le). 161
V. 318. — Combat spirituel. 162

VI. 325. — Conversion. 164
VII. 330. — Dévotion (Pratiques de). 165
VIII. 333. — Dimanche. 166
IX. 336. — Éducation. 170
X. 343. — Églises (Temples). 173
XI. 345. — Enfer. 174
XII. 346. — Exemple. 174
XIII. 349. — Femmes. 175
XIV. 357. — Grâce. 178
XV. 362. — Homme. 179
XVI. 371. — Indulgences.. 182
XVII. 374. — Innocence. 184
XVIII. 376. — Livres (Mauvais). 185
XIX. 277. — Maladies. 186
XX. 378. — Mariage. 187
XXI. 383. — Mort. 189
XXII. 390. — Œuvres (Bonnes). 191
XXIII. 392. — Parole de Dieu. 192
XXIV. 395. — Pauvres. 194
XXV. 396. — Péché.. 198
XXVI. 398. — Prière.. 199
XXVII. 408. — Purgatoire. 202
XXVIII. 409. — Richesses. 203
XXIX. 410. — Sacrements.. 203
XXX. 411. — Sagesse des nations. 203
XXXI. 413. — Sainteté. 204
XXXII. 414. — Salut. 204
XXXIII. 419. — Solitude. 205
XXXIV. 420. — Souffrances. 205
XXXV. 431. — Vanités. 209
XXXVI. 437. — Vocation. 211

SIXIÈME PARTIE

VERTUS ET VICES

VERTUS

I. 441. — Perfection. 213
II. 446. — Charité, amour de Dieu. 214
III. 448. — Charité envers le prochain. 214
IV. 465. — Confiance. 220
V. 479. — Foi.. 224
VI. 497. — Générosité. 231
VII. 501. — Humilité.. 232
VIII. 507. — Justice. 234

IX. 512. — Patience. 236
X. 521. — Prudence. 239
XI. 522. — Pauvreté. 240
XII. 524. — Pureté. 241
XIII. 526. — Recueillement. 242
XIV. 527. — Religion (Vertu). 242
XV. 528. — Simplicité. 242
XVI. 531. — Zèle. 244

VICES

I. 536. — Amour des plaisirs. 245
II. 542. — Ambition. 249
III. 544. — Aveuglement. 249
IV. 558. — Crédulité. 254
V. 560. — Critique injuste. 256
VI. 561. — Indifférence. 256
VII. 565. — Orgueil. 258

SEPTIÈME PARTIE

ENNEMIS DE LA RELIGION.

I. 568. — Les deux cités. 260
II. 570. — Hérésie et schisme. 261
III. 583. — Esprit moderne. 266
IV. 595. — Le progrès. 274
V. 599. — La Révolution. 276
VI. 609. — But et plan des impies. 278
VII. 614. — Aveuglement des impies. 282
VIII. 620. — Les impies sont les ennemis de la liberté. 284
IX. 623. — Mauvaise foi des impies. 285
X. 637. — Principaux ennemis de la religion. . . 291
XI. 641. — Suites de l'irréligion. 293

HUITIÈME PARTIE

PERSÉCUTIONS.

I. 659. — État d'oppression où l'Église se trouve. 299
II. 663. — Notre-Seigneur Jésus-Christ persécuté. 301
III. 664. — Il y a toujours eu des persécutions. . . 301
IV. 666. — La pire des persécutions. 302
V. 669. — Causes des persécutions. 303
VI. 672. — De certains persécuteurs. 303

VII. 673. — Avantages des persécutions. 305
VIII. 680. — Joie des persécutés. 307
IX. 681. — Faut-il désirer les persécutions?. . . 307
X. 682. — Faire son devoir malgré les persécutions. 307
XI. 683. — On nous persécute en vain. 308
XII. 684. — Vertu du sang répandu. 308
XIII. 689. — Comment finissent les persécutions. . 309

NEUVIÈME PARTIE

POLÉMIQUE.

I. 698. — La vérité catholique est seule digne de notre zèle. 312
II. 699. — Opinions. 312
III. 700. — Perpétuels combats de la vérité. . . . 313
IV. 701. — Lutter avec et comme le Pape. . . . 313
V. 708. — Combattre les doctrines, et non les personnes. 316
VI. 710. — Du silence. 317
VII. 717. — Doit-on se taire, parce que les méchants s'irritent? 319
VIII. 727. — De la modération. 324
IX. 732. — Polémique par les laïques. 329
X. 736. — Journalisme. 331
XI. 740. — Persévérance dans la lutte. 332

DIXIÈME PARTIE

POLITIQUE.

I. 756. — Des diverses formes de gouvernement. 339
II. 764. — Régime parlementaire. 343
III. 766. — Les élections. 346
IV. 768. — Un juste-milieu. 348
V. 769. — Moyens de bien gouverner. 348
VI. 773. — État présent de la société. 349
VII. 775. — Comment une société périt. 351
VIII. 777. — Justice humaine. 351
IX. 780. — Autorité. 353
X. 785. — Le pouvoir et la religion. 356
XI. 788. — La politique actuelle est antichrétienne. 357
XII. 793. — Le parti catholique. 360
XIII. 796. — De la liberté. 361
XIV. 801. — La liberté doit être chrétienne. . . . 363

XV. 815. — Mauvaise foi des libéraux. 367
XVI. 824. — Le libéralisme catholique. 370
XVII. 830. — Le pays. 373
XVIII. 831. — Le peuple. 375
XIX. 842. — La presse. 383

ONZIÈME PARTIE

VARIÉTÉS.

I. 860. — Algérie. 390
II. 864. — Angleterre. 394
III. 866. — Arts (Les). 394
IV. 870. — Bible (La). 395
V. 872. — Cloches. 396
VI. 874. — Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. 398
VII. 875. — Critique. 399
VIII. 876. — Croisades. 400
IX. 877. — Enseignement. 400
X. 879. — Esprit. 402
XI. 880. — France. 404
XII. 891. — Imprimerie. 411
XIII. 893. — Industriels modernes. 413
XIV. 894. — Inquisition. 413
XV. 906. — Inventions modernes. 422
XVI. 912. — La Ligue. 425
XVII. 913. — Littérature. 425
XVIII. 917. — Saint Louis. 427
XIX. 918. — Mahométisme. 429
XX. 919. — Mer Méditerranée. 429
XXI. 920. — Moyen âge. 429
XXII. 929. — Napoléon. 434
XXIII. 932. — Noblesse. 436
XXIV. 936. — Russie. 438
XXV. 938. — Sacre des Rois. 440
XXVI. 939. — Les Saints, seuls vrais grands hommes. 442
XXVII. 941. — Science. 444
XXVIII. 950. — Soldats. 448
XXIX. 958. — Tutoiement. 451
XXX. 959. — La ville et la campagne. 453

Tours. — Impr. Mame.

A LA MÊME LIBRAIRIE

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES, par M. l'abbé GLAIRE; 2 volumes grand in-8°. 32 fr.

CARACTÉRISTIQUES (les) **DES SAINTS** dans l'art populaire énumérées et expliquées par le P. Charles CAHIER, de la Compagnie de Jésus; 2 volumes grand in-4°, ornés de nombreuses gravures sur bois. 64 fr.

TRÉSORS DE CORNELIUS A LAPIDE, extraits de ses commentaires sur l'Écriture sainte, à l'usage des prédicateurs, des communautés et des familles chrétiennes, par l'abbé BARBIER; 2e édition, 4 forts volumes grand in-8°. 32 fr.

LACORDAIRE (Le R. P.) des Frères Prêcheurs, sa vie intime et religieuse, par le R. P. CHOCARNE, du même ordre; 2e édit., 2 volumes in-8° avec portrait gravé par M. Achille MARTINET, membre de l'Institut. *Prix net.* 8 fr.

HISTOIRE DE SAINTE CHANTAL et des origines de la Visitation, par M. l'abbé BOUGAUD, vicaire général, archidiacre du diocèse d'Orléans. 4e édition, revue avec soin et précédée d'une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans sur la manière d'écrire la vie des saints. 2 vol. in-8°, avec 2 portraits. 12 fr.

— LE MÊME, 2 vol. grand in-18. 8 fr.

HISTOIRE DE SAINTE MONIQUE, par M. l'abbé BOUGAUD, vicaire général, archidiacre du diocèse d'Orléans; 3e édition. Un beau volume in-8°, avec une gravure de sainte Monique et de saint Augustin, d'après ARY SCHEFFER. 7 fr. 50

HISTOIRE DE SAINTE PAULE, par M. l'abbé LAGRANGE, vicaire général d'Orléans, beau vol. in-8°, avec une gravure d'après FLANDRIN; 2e édition. 7 fr. 50

CONFÉRENCES DU R. P. DE RAVIGNAN, de la Compagnie de Jésus; 4 beaux volumes in-12. 12 fr.

CONFÉRENCES DU COUVENT DE SAINT-THOMAS D'AQUIN de Paris, par le R. P. MONSABRÉ, des Frères Prêcheurs; Introduction au dogme catholique; 2 volumes in-8°. 12 fr. 50

ÉTUDES LITTÉRAIRES pour la défense de l'Église, par Léon GAUTIER; in-12. 3 fr. 50

VISIONS D'ANNE-CATHERINE EMMERICH sur la Vie de N. S. Jesus Christ, la douloureuse Passion, la Vie de la Sainte-Vierge et l'établissement de l'Église, coordonnées en un seul tout selon l'ordre des faits, par le R. P. Alvarès DULEY, des Frères Prêcheurs, traduction nouvelle de l'allemand par M. Charles D'EBELING; 3 forts volumes in 12. *Prix net.* 9 fr.

MÉDITATIONS POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE, d'après les meilleurs auteurs ascétiques, par M. l'abbé BOUIX, docteur en théologie, vicaire général de Mgr l'évêque de Versailles; 4 vol. gr. in-18. 16 fr.

MADAME DE BEAUHARNAIS DE MIRAMION, sa vie et ses œuvres charitables (1629-1696), par M. Alfred BONNEAU; in-8°. 6 fr.

ELIZABETH SETON et les commencements de l'Église catholique aux États-Unis, par Mme DE BARBEREY; in-8°. *Sous presse.*

PORTRAITS ET CARACTÈRES par Eugène de MARGERIE; in-12. 2 fr. 50

Tours. — Impr. MAME.